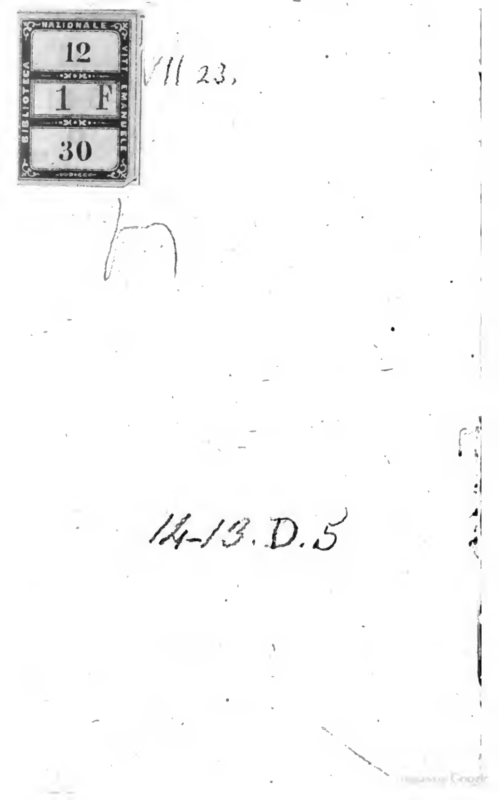



BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
1 F
30
VII 23.
14-13. D. 5

SYSTÊME
DE LA
NATURE,
OU

Les Loix du Monde Physique, & du Monde Moral.

PAR M. MIRABAUD,

Secrétaire Perpétuel, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

Naturæ rerum vis, atque Majestas in omnibus momentis fide caret, si quis modò partes ejus, ac non totam complectatur animo.

Plin. Hist. Natur. *Lib.* VII.

SECONDE PARTIE.



LONDRES;

M. DCC LXX.



SYSTÊME DE LA NATURE.

SECONDE PARTIE.

De la Divinité ; des preuves de son existence, de ses attributs ; de la maniere dont elle influe sur le bonheur des hommes.

CHAPITRE PREMIER.

Origine de nos idées sur la Divinité.

SI les hommes avoient le courage de remonter à la source des opinions gravées le plus profondément dans leur cerveau ; s'ils se rendoient un compte exact des raisons qui les leur font respecter, comme sacrées ; s'ils examinoient, de sang froid, les motifs de leurs espérances & de leurs craintes, ils trouveroient que souvent les objets, ou les idées en possession de les remuer le plus fortement, n'ont aucune réalité, & ne sont que des mots vuides de sens, des phantômes créés par l'ignorance, & modifiés par une imagination malade. Leur esprit travaille, à la hâte & sans suite, au milieu du désordre de ses facultés intellectuelles, troublées par des passions qui les empêchent de raisonner juste, ou de consulter l'expérience dans leurs jugemens. Pla-

est le premier des maux que l'homme éprouve ; cependant ce mal est nécessaire au maintien de son être, qu'il ne seroit point averti de conserver, si le désordre de son corps ne l'obligeoit à y porter remede. Sans besoins, nous ne serions que des machines insensibles, semblables aux végétaux, incapables, comme eux, de nous conserver, ou de prendre les moyens de persévérer dans l'existence que nous avons reçue. C'est à nos besoins, que sont dus nos passions, nos desirs, l'exercice de nos facultés corporelles & intellectuelles ; ce sont nos besoins qui nous forcent à penser, à vouloir, à agir ; c'est pour les satisfaire, ou pour mettre fin aux sensations pénibles qu'ils nous causent que, suivant notre sensibilité naturelle & l'énergie qui nous est propre, nous déployons les forces, soit de notre corps, soit de notre esprit. Nos besoins étant continuels, nous sommes obligés de travailler sans relâche à nous procurer les objets capables de les satisfaire ; en un mot, c'est par ses besoins multipliés que l'énergie de l'homme est dans une action perpétuelle ; dès qu'il n'a plus de besoins, il tombe dans l'inaction, dans l'apathie, dans l'ennui, dans une langueur incommode & nuisible à son être, état qui dure jusqu'à ce que de nouveaux besoins viennent le ranimer, ou le réveiller de cette léthargie.

D'où l'on voit que le *mal* est nécessaire à l'homme ; sans lui, il ne pourroit, ni connoître ce qui lui nuit, ni l'éviter, ni se procurer le bien-être ; il ne différeroit en rien des êtres insensibles & non organisés, si le mal momentané, que nous nommons besoin, ne le forçoit à mettre en jeu ses facultés, à faire des expériences, à comparer & distinguer les objets qui lui peuvent nuire, de ceux qui sont favorables à son être. Enfin, sans le mal, l'homme ne connoîtroit point le bien, il seroit continuelle-

ment exposé à périr ; semblable à un enfant dépourvu d'expérience, à chaque pas il coureroit à sa perte certaine, il ne jugeroit de rien, il n'auroit point de choix, il n'auroit point de volontés, de passions, de desirs, il ne se révolteroit point contre les objets désagréables, il ne pourroit les écarter de lui, il n'auroit point de motifs pour rien aimer ou rien craindre ; il seroit un automate insensible, il ne seroit plus un homme.

S'il n'existoit point de mal dans ce monde, l'homme n'eût jamais songé à la divinité. Si la nature lui eût permis de satisfaire aisément tous ses besoins renaissants, ou de n'éprouver que des sensations agréables, ses jours eussent coulé dans une uniformité perpétuelle, & il n'auroit point eu de motifs pour rechercher les causes inconnues des choses. Méditer est une peine ; l'homme toujours content ne s'occuperoit qu'à satisfaire ses besoins, à jouir du présent, à sentir des objets qui l'avertiroient sans cesse de son existence d'une façon qu'il approuveroit nécessairement. Rien n'allarmeroit son cœur, tout seroit conforme à son être, il n'éprouveroit ni crainte, ni défiance, ni inquiétudes pour l'avenir ; ces mouvements ne peuvent être que les suites de quelque sensation fâcheuse qui l'auroit antérieurement affecté, ou qui, en troublant l'ordre de sa machine, auroit interrompu le cours de son bonheur.

Indépendamment des besoins qui se renouvellent, à chaque instant, dans l'homme, & que souvent il se trouve dans l'impossibilité de satisfaire, tout homme a senti une foule de maux ; il souffrit de la part de l'inclémence des saisons, des disettes, des contagions, des accidents, des maladies, &c. Voilà pourquoi tout homme est craintif & défiant. L'expérience de la douleur nous allarme sur toutes les causes inconnues, c'est-à-dire, dont nous n'a-

vons point encore éprouvé les effets ; cette expérience fait que subitement, ou, si l'on veut, par instinct, nous nous mettons en garde contre tous les objets dont nous ignorons les suites pour nous-mêmes. Nos inquiétudes & nos craintes augmentent en raison de la grandeur du désordre que ces objets produisent en nous, de leur rareté, c'est-à-dire, de notre inexpérience sur leur compte, de notre sensibilité naturelle, de la chaleur de notre imagination. Plus l'homme est ignorant, ou dépourvu d'expérience, plus il est susceptible d'effroi : la solitude, l'obscurité des forêts, le silence & les ténebres de la nuit, le sifflement des vents, les bruits soudains & confus, sont pour tout homme, qui n'est point accoutumé à ces choses, des objets de terreurs ; l'homme ignorant est un enfant que tout étonne & fait trembler. Ses allarmes disparoissent, ou se calment, à mesure que l'expérience l'a plus, ou moins familiarisé avec les effets de la nature ; il se rassure, dès qu'il connoît, ou croit connoître, les causes qu'il voit agir, & dès qu'il sçait les moyens d'éviter leurs effets. Mais, s'il ne peut parvenir à démêler les causes qui le troublent, ou qui le font souffrir, il ne sçait à qui s'en prendre ; ses inquiétudes redoublent ; son imagination s'égare ; elle lui exaggere, ou lui peint, dans le désordre, l'objet inconnu de sa terreur ; elle le fait analogue à quelques-uns des êtres déjà connus, elle lui suggere des moyens, semblables à ceux qu'il emploie d'ordinaire pour détourner les effets, & désarmer la puissance de la cause cachée qui a fait naître ses inquiétudes & ses craintes. C'est ainsi que son ignorance & sa foiblesse le rendent superstitieux.

Peu d'hommes, même de nos jours, ont suffisamment étudié la nature, ou se sont mis au fait des causes physiques & des effets qu'elles doivent pro-

duire. Cette ignorance étoit, ſans doute, plus grande encore dans des temps plus reculés, où l'eſprit humain, dans ſon enfance, n'avoit pas fait les expériences & les progrès que nous voyons en lui. Des ſauvages diſperſés ne connurent qu'imparfaitement, ou point du tout, les voies de la nature ; la ſociété ſeule perfectionne les connoiſſances humaines ; il faut des efforts multipliés & combinés pour deviner la nature. Cela poſé, toutes les cauſes durent être des myſteres pour nos ſauvages ancêtres ; la nature entiere fut une énigme pour eux ; tous ſes phénomenes durent être merveilleux & terribles pour des êtres dépourvus d'expérience ; tout ce qu'ils voyoient, dut leur paroître inuſité, étrange, contraire à l'ordre des choſes.

Ne ſoyons donc point ſurpris de voir les hommes trembler encore aujourd'hui à la vue des objets qui ont fait jadis trembler leurs peres. Les Eclypſes, les Cometes, les Météores furent autrefois des ſujets d'allarmes pour tous les peuples de la terre ; ces effets, ſi naturels aux yeux de la ſaine philoſophie qui, peu-à-peu, en a démêlé les vraies cauſes, ſont encore en droit d'allarmer la partie la plus nombreuſe, & la moins inſtruite des nations modernes; le peuple, ainſi que ſes ignorants Ancêtres, trouve du merveilleux & du ſurnaturel dans tous les objets auxquels ſes yeux ne ſont point accoutumés, ou dans toutes les cauſes inconnues qui agiſſent avec une force dont il n'imagine pas que les agents connus puiſſent être capables. Le vulgaire voit des merveilles, des prodiges, des miracles, dans touts les effets frappants dont il ne peut ſe rendre compte; il nomme *ſurnaturelles* toutes les cauſes qui les produiſent, ce qui ſignifie ſimplement qu'il n'eſt point familiariſé avec elles, qu'il ne les connoît pas, ou que, dans la nature, il n'a point vu d'agents dont

l'énergie fût capable de produire des effets aussi rares que ceux dont ses yeux sont frappés.

Outre les phénomenes naturels & ordinaires dont les nations furent témoins sans en deviner les causes, elles ont, dans des tems très-éloignés de nous, éprouvé des calamités, soit générales, soit particulieres, qui durent les plonger dans la consternation & dans les inquiétudes les plus cruelles. Les annales & les traditions de tous les peuples du monde leur rappellent encore aujourd'hui des événements physiques, des désastres, des catastrophes, qui ont dû répandre la terreur dans l'esprit de leurs ancêtres. Si l'histoire ne nous apprenoit point ces grandes révolutions, nos yeux ne suffiroient-ils pas pour nous convaincre que toutes les parties de notre globe ont été, & suivant le cours des choses, ont dû, être & seront encore successivement, & dans des temsp différens, ébranlées, culbutées, altérées, inondées, embrasées? De vastes continents furent engloutis par les eaux; les mers sorties de leurs limites, ont usurpé le domaine de la terre; retirées par la suite, ces eaux nous ont laissé des preuves frappantes de leur séjour par les coquilles, les dépouilles de poissons, les restes de corps marins que l'observateur attentif rencontre à chaque pas dans les contrées fertiles que nous habitons aujourd'hui. Les feux souterreins se sont, en différents lieux, ouverts des soupiraux effrayants. En un mot, les éléments déchaînés se sont, à plusieurs reprises, disputé l'empire de notre globe; celui-ci ne nous montre par-tout qu'un vaste amas de débris & de ruines. Quelle dut être la frayeur de l'homme, qui, dans tous les pays, vit la nature entiere armée contre lui, & menaçant de détruire sa demeure! quelles furent les inquiétudes des peuples pris au dépourvu, quand ils virent une nature si cruellement

travaillée, un monde prêt à écroûler, une terre déchirée qui servit de tombeau à des villes, à des Provinces, à des nations entieres! quelles idées, des mortels écrasés par la terreur, durent-ils se former de la cause irrésistible qui produisoit des effets si étendus! ils ne purent, sans doute, les attribuer à la nature; ils ne la soupçonnerent point d'être auteur, ou complice, du désordre qu'elle éprouvoit elle-même; ils ne virent pas que ces révolutions & ces désordres étoient des effets nécessaires de ses loix immuables, & contribuoient à l'ordre qui la fait subsister.

Ce fut, dans ces circonstances fatales, que les nations, ne voyant point sur la terre d'agents assez puissants pour opérer les effets qui la troubloient d'une façon si marquée, porterent leurs regards inquiets & leurs yeux baignés de larmes vers le ciel, où elles supposerent que devoient résider des agents inconnus dont l'inimitié détruisoit ici-bas leur félicité.

Ce fut, dans le sein de l'ignorance, des allarmes & des calamités, que les hommes ont toujours puisé leurs premieres notions sur la divinité. D'où l'on voit qu'elles durent être, ou suspectes, ou fausses, & toujours affligeantes. En effet, sur quelque partie de notre globe que nous portions nos regards, dans les climats glacés du nord, dans les régions brûlantes du midi, sous les zônes les plus tempérées, nous voyons que, par-tout, les peuples ont tremblé, & que c'est, en conséquence de leurs craintes & de leurs malheurs, qu'ils se sont faits des Dieux nationaux, ou qu'ils ont adopté ceux qu'on leur apportoit d'ailleurs. L'idée de ces agents si puissants fut toujours associée à celle de la terreur; leur nom rappella toujours à l'homme ses propres calamités, ou celles de ses peres; nous tremblons aujourd'hui, parce que nos aïeux ont tremblé, il

y a des milliers d'années. L'idée de la Divinité réveille toujours en nous des idées affligeantes : si nous remontions à la source de nos craintes actuelles, & des pensées lugubres qui s'élevent dans notre esprit, toutes les fois que nous entendons prononcer son nom, nous la trouverions dans les déluges, les révolutions & les désastres qui ont détruit une partie du genre humain, & consterné les malheureux échappés de la destruction de la terre ; ceux-ci nous ont transmis, jusqu'à ce jour, leurs frayeurs & les idées noires qu'ils se sont faites des causes ou des Dieux qui les avoient allarmés. (1)

Si les Dieux des nations furent enfantés dans le sein des allarmes, ce fut encore dans celui de la douleur que chaque homme façonna la puissance inconnue qu'il se fit pour lui-même. Faute de connoître les causes naturelles & leurs façons d'agir, lorsqu'il éprouve quelque infortune ou quelque sensation fâcheuse, il ne sçait à qui s'en prendre. Les mouvements qui, malgré lui, s'excitent au dedans de lui-même, ses maladies, ses peines, ses passions, ses inquiétudes, les altérations douloureuses que sa machine éprouve sans en démêler les vraies sources, enfin, la mort, dont l'aspect est si re-

(1) Un auteur Anglois a dit avec raison que le déluge universel a, peut-être, autant derangé le monde moral que le monde physique, & que les cervelles humaines conservent encore l'empreinte des chocs qu'elles ont alors reçus.

Voyez Phylemon & Hydaspe pag. 355.

Il est peu vraisemblable que le déluge, dont parlent les livres saints des Juifs & des Chretiens, ait été universel, mais il y a tout lieu de croire que toutes les parties de la terre ont, en différents temps, éprouvé des déluges ; c'est ce que nous prouve la tradition uniforme de touts les peuples du monde, & encore plus les vestiges des corps marins que l'on trouve en tout pays, enfouis à plus, ou moins de profondeur dans les couches de la terre : cependant il pourroit se faire qu'une comete, en venant heurter vivement notre globe, eût produit une secousse assez forte pour submerger à la fois les continents, ce qui a pu se faire sans miracle.

doutable pour un être fortement attaché à la vie, sont des effets qu'il regarde comme surnaturels, parce qu'ils sont contraires à sa nature actuelle ; il les attribue donc à quelque cause puissante, qui, malgré tous ses efforts, dispose, à chaque instant, de lui. Son imagination désespérée des maux qu'il trouve inévitables, lui crée sur le champ quelque phantôme, sous lequel la conscience de sa propre foiblesse l'oblige de frissonner. C'est alors que, glacé par la terreur, il médite tristement sur ses peines, & cherche, en tremblant, les moyens de les écarter, en désarmant le courroux de la chimere qui le poursuit. Ce fut donc toujours, dans l'attelier de la tristesse, que l'homme malheureux a façonné le phantôme dont il a fait son Dieu.

Nous ne jugeons jamais des objets que nous ignorons que d'après ceux que nous sommes à portée de connoître. L'homme, d'après lui-même, prête une volonté, de l'intelligence, du dessein, des projets, des passions, en un mot, des qualités analogues aux siennes, à toute cause inconnue qu'il sent agir sur lui. Dès qu'une cause visible ou supposée l'affecte d'une façon agréable, ou favorable à son être, il la juge bonne & bien intentionnée pour lui : il juge, au contraire, que toute cause qui lui fait éprouver des sensations fâcheuses, est mauvaise par sa nature & dans l'intention de lui nuire. Il attribue des vues, un plan, un systême de conduite à tout ce qui paroît produire de soi-même des effets liés, agir avec ordre & suite, opérer constamment les mêmes sensations sur lui. D'après ces idées, que l'homme emprunte toujours de lui-même & de sa propre façon d'agir, il aime, ou il craint les objets qui l'ont affecté ; il s'en approche avec confiance, ou avec crainte, il les cherche, ou il les fuit, quand il croit pouvoir se soustraire à leur puissance.

Bientôt il leur parle, il les invoque, il les prie de lui accorder leur assistance, ou de cesser de l'affliger; il tâche de les gagner par des soumissions, par des bassesses, par des présents, auxquels il se trouve lui-même sensible; enfin, il exerce l'hospitalité à leur égard, il leur donne un azyle, il leur fait une demeure, & leur fournit les choses qu'il juge devoir leur plaire le plus, parce qu'il y attache lui-même un très-grand prix. Ces dispositions servent à nous rendre compte de la formation de ces Dieux *tutélaires*, que chaque homme se fait dans les nations sauvages & grossieres. Nous voyons que des hommes simples regardent, comme les arbitres de leur sort, des animaux, des pierres, de substances informes & inanimées, des fetiches, qu'ils transforment en Divinités, en leur prêtant de l'intelligence, des desirs & des volontés.

Il est encore une disposition qui servit à tromper l'homme sauvage, & qui trompera touts ceux que la raison n'aura point désabusés des apparences, c'est le concours fortuit de certains effets avec des causes qui ne les ont point produits, ou la coexistence de ces effets avec de certaines causes qui n'ont avec eux aucunes liaisons véritables. C'est ainsi que le Sauvage attribuera la bonté, ou la volonté de lui faire du bien, à quelque objet, soit inanimé, soit animé, tel qu'une pierre d'une certaine forme, une roche, une montagne, un arbre, un serpent, un animal, &c., si toutes les fois qu'il a rencontré ces objets, les circonstances ont voulu qu'il eût un bon succès à la chasse, à la pêche, à la guerre, ou dans toute autre entreprise. Le même Sauvage, tout aussi gratuitement, attachera l'idée de malice, ou de méchanceté, à un objet quelconque qu'il aura rencontré les jours où il éprouvera quelqu'accident fâcheux; incapable de

Fiisonner, il ne voit pas que ces effets divers sont dus à des causes naturelles, à des circonstances nécessaires; il trouve plus court d'en faire honneur à des causes incapables d'influer sur lui, ou de lui vouloir du bien & du mal; conséquemment, son ignorance & la paresse de son esprit les *divinisent*, c'est-à-dire, leur prêtent de l'intelligence, des passions; des desseins, & leur supposent un pouvoir surnaturel. Le Sauvage n'est jamais qu'un enfant; celui-ci frappe l'objet qui lui déplaît, de même que le chien mord la pierre qui le blesse; sans remonter à la main qui la lui jette.

Telle est encore, dans l'homme sans expérience, le fondement de la foi qu'il a pour les présages heureux ou malheureux; il les regarde, comme des avertissements donnés par ses Dieux ridicules, à qui il attribue une sagacité, une prévoyance, des facultés dont il est lui-même dépourvu. L'ignorance & le trouble font que l'homme croit une pierre, un reptile, un oiseau beaucoup plus instruits que lui-même. Le peu d'observations que fit l'homme ignorant, ne firent que le rendre plus superstitieux; il vit que certains oiseaux annonçoient par leur vol, leurs cris, des changemens, du froid, du chaud, du beau temps, des orages; il vit qu'en certain temps, il sortoit des vapeurs du fond de quelques cavernes; il n'en fallut pas davantage pour lui faire croire que ces êtres connoissoient l'avenir, & jouissoient du don de prophétie.

Si, peu-à-peu, l'expérience & la réflexion parviennent à détromper l'homme de la puissance, de l'intelligence & des vertus qu'il avoit d'abord assignées à des objets insensibles; il les suppose, du moins, mis en jeu par quelque cause secrette, par quelque agent invisible, dont ils sont les instru-

ments ; c'est alors, à cet agent caché, qu'il s'adresse ; il lui parle, il cherche à le gagner ! il implore son assistance, il veut fléchir sa colere ; &, pour y réussir, il emploie les mêmes moyens dont il se serviroit pour appaiser ; ou gagner les êtres de son espece.

Les sociétés, dans leur origine, se voyant souvent affligées & maltraitées par la nature, supposerent aux éléments, ou aux agents cachés qui les régloient, une volonté, des vues, des besoins, des desirs semblables à ceux de l'homme. De là, les sacrifices imaginés pour les nourrir, des libations pour les abbreuver, de la fumée & de l'encens pour repaître leur odorat. On crut que les éléments, ou leurs moteurs irrités, s'appaisoient, comme l'homme irrité, par des prieres, par des bassesses, par des présents. L'imagination travailla pour deviner quels pouvoient être les présents & les offrandes les plus agréables à ces êtres muets, & qui ne faisoient point connoître leurs inclinations. On leur offrit d'abord les fruits de la terre, la gerbe ; on leur servit ensuite des viandes, on leur immola des agneaux, des genisses, des Taureaux. Comme on les vit, presque toujours, irrités contre l'homme, on leur sacrifia, peu-à-peu, des enfants, des hommes. Enfin, le délire de l'imagination, qui va toujours en augmentant, fit que l'on crut que l'agent souverain qui préside à la nature, dédaignoit les offrandes empruntées de la terre, & ne pouvoit être appaisé que par le sacrifice d'un Dieu. L'on présuma qu'un être infini ne pouvoit être réconcilié, avec la race humaine ; que par une victime infinie.

Les vieillards, comme ayant le plus d'expérience, furent oommunément chargés de la réconci-

liation avec la puissance irritée. (2) Ceux-ci l'accompagnerent de cérémonies, de rites, de précautions, de formules; ils retracerent à leurs concitoyens les notions transmises par les ancêtres, les observations faites par eux, les fables qu'ils en avoient reçues. C'est ainsi que s'établit le sacerdoce; c'est ainsi, que se forma le culte; c'est ainsi que, peu-à-peu, il se fit un corps de doctrine, adopté dans chaque société & transmis de race en race. En un mot, tels sont les éléments informes & précaires dont on se servit par-tout pour composer la religion; elle fut toujours un systême de conduite inventé par l'imagination & par l'ignorance pour rendre favorables les puissances inconnues auxquelles on supposa la nature soumise: quelque Divinité irascible & placable lui servit toujours de base; ce fut sur cette notion puérile & absurde, que le sacerdoce fonda ses droits, ses temples, ses autels, ses richesses, son autorité, ses dogmes. En un mot, c'est sur ces fondements grossiers, que portent tous les systêmes religieux du monde: inventés, dans l'origine, par des Sauvages, ils ont encore le pouvoir de régler le sort des nations les plus civilisées. Ces systêmes si ruineux, dans leurs principes, ont été diversement modifiés par l'esprit humain, dont l'essence est de travailler sans relâche sur les objets inconnus auxquels il com-

(2) Le mot Grec *presbis*, d'où vient le mot *Prêtre*, signifie vieillard. Les hommes ont toujours été pénétrés de respect pour tout ce qui portoit le caractere de l'antiquité, ils lui ont toujours associé l'idée d'une sagesse & d'une expérience consommée. C'est, selon les apparences, par une suite de ce préjugé, que les hommes, lorsqu'ils sont embarassés, préferent communement l'autorité de l'antiquité & les décisions de leurs ancêtres à celles du bon sens & de la raison, c'est ce qu'on voit, sur-tout, dans les matieres qui touchent à la religion; on s'imagine que l'antiquité tenoit la religion de la premiere main; & que c'est dans son enfance; ou dans son berceau, qu'on doit la trouver dans toute sa sagesse & sa pureté. Je laisse à penser combien cette idée est fondée!

mence toujours par attacher une très-grande importance, & qu'il n'ose, ensuite, jamais examiner de sang froid.

Telle fut là marche de l'imagination dans les idées successives qu'elle se fit, ou qu'on lui donna sur la Divinité. La premiere Théologie de l'homme lui fit d'abord craindre & adorer les éléments mêmes, des objets matériels & grossiers; il rendit ensuite ses hommages à des agents présidants aux élémens, à des génies puissants, à des génies inférieurs, à des héros, ou à des hommes doués de grandes qualités. A force de réfléchir, il crut simplifier les choses, en soumettant la nature entiere à un seul agent, à une intelligence souveraine, à un esprit, à une ame universelle qui mettoit cette nature & ses parties en mouvement. En remontant de causes en causes, les mortels ont fini par ne rien voir, & c'est dans cette obscurité, qu'ils ont placé leur Dieu; c'est dans cet abîme ténébreux que leur imagination inquiette travailla toujours à se fabriquer des chimeres, qui les affligeront jusqu'à ce que la connoissance de la nature les détrompe des phantômes qu'ils ont toujours si vainement adorés.

Si nous voulons nous rendre compte de nos idées sur la Divinité, nous serons obligés de convenir que, par le mot *Dieu*, les hommes n'ont jamais pu désigner que la cause la plus cachée, la plus éloignée, la plus inconnue des effets qu'ils voyoient: ils ne font usage de ce mot que lorsque le jeu des causes naturelles & connues cesse d'être visible pour eux; dès qu'ils perdent le fil de ces causes; ou dès que leur esprit ne peut plns en suivre la chaîne, ils tranchent la difficulté, & terminent leurs recherches, en appellant *Dieu*, la derniere des causes, c'est-à-dire, celle qui est au de-là de toutes

les causes qu'ils connoissent ; ainsi, ils ne font qu'assigner une dénomination vague, à une cause ignorée ; à laquelle leur paresse, ou les bornes de leurs connoissances les forcent de s'arrêter. Toutes les fois qu'on nous dit que Dieu est l'auteur de quelque phénomene, cela signifie qu'on ignore comment un tel phénomene a pu s'opérer par le secours des forces ou des causes que nous connoissons dans la nature. C'est ainsi, que le commun des hommes, dont l'ignorance est le partage, attribue à la Divinité, non-seulement les effets inusités qui les frappent, mais encore les événements les plus simples dont les causes sont les plus faciles à connoître pour quiconque a pu les méditer. (3) En un mot, l'homme a toujours respecté les causes inconnues des effets surprenants, que son ignorance l'empêchoit de démêler.

Il reste donc à demander si nous pouvons nous flatter de connoître parfaitement les forces de la nature, les propriétés des êtres qu'elle renferme, les effets qui peuvent résulter de leurs combinaisons ? Sçavons-nous pourquoi l'aimant attire le fer ? Sommes-nous en état d'expliquer les phénomenes de la lumiere, de l'électricité, de l'élasticité ? Connoissons-

(3) Il paroît que, c'est faute de connoître les vraies causes des passions, des talents, de la verve poëtique, de l'ivresse &c. que ces êtres ont été divinisés sous les noms de *Cupidon*, d'*Apollon*, d'*Esculape*, des *Furies*. La terreur & la fievre ont eu pareillement des autels. En un mot, l'homme a cru devoir attribuer à quelque Divinité tous les effets dont il ne pouvoit se rendre compte. Voilà, sans doute, pourquoi l'on a regardé les songes, les vapeurs hystériques, les vertiges, comme des effets divins. Les Mahométans ont encore un grand respect pour les fous. Les Chrétiens regardent les extases, comme des faveurs du ciel, ils appellent *visions*, ce que d'autres appelleroient folie, vertige, dérangement de cerveau. Les femmes hystériques & sujettes aux vapeurs, sont les plus sujettes aux extasés & aux visions. Les pénitents & les moines qui jeunent, sont les plus exposés à recevoir les faveurs du Trés-haut, ou à rêver creux. Les Germains, suivant Tacite, croyoient que les femmes avoient quelque chose de Divin. Ce sont des femmes qui, chez les Sauvages, les excitent à la guerre. Les Grecs ont eu leurs *Pythies*, leurs *Sibilles*, leurs *Prophêtesses*.

nous le méchanisme qui fait que la modification de notre cerveau que nous nommons volonté, met nos bras en action ? Pouvons-nous nous rendre compte comment notre œil voit, notre oreille entend, notre esprit conçoit ? si nous sommes incapables de nous rendre raison des phénomenes les plus journaliers que la nature nous présente, de quel droit lui refuseroit-on le pouvoir de produire par elle-même, & sans le secours d'un agent étranger plus inconnu qu'elle-même, d'autres effets incompréhensibles pour nous? En serons-nous plus instruits, quand, toutes les fois que nous verrons un effet dont nous ne pourrons point démêler la vraie cause, on nous dira que cet effet est produit par la puissance, ou la volonté de Dieu, c'est-à-dire, vient d'un agent que nous ne connoissons point, & dont, jusqu'ici, l'on n'a pu nous donner encore bien moins d'idées, que de toutes les causes naturelles ? Un son auquel nous ne pouvons attacher aucun sens fixe, suffit-il donc pour éclaircir des problêmes ? Le mot *Dieu* peut-il signifier autre chose que la cause impénétrable des effets qui nous étonnent, & que nous ne pouvons expliquer ? Quand nous serons de bonne foi avec nous-mêmes, nous serons toujours forcés de convenir que c'est uniquement l'ignorance où l'on fut des causes naturelles, & des forces de la nature, qui donna la naissance aux Dieux ; c'est encore l'impossibilité où la plupart des hommes se trouvent, de se tirer de cette ignorance, de se faire des idées simples de la formation des choses, de découvrir les vraies sources des événemens qu'ils admirent ou qu'ils craignent, qui leur fait croire que l'idée d'un Dieu est une idée nécessaire, pour rendre compte de touts les phénomenes, aux vraies causes desquels l'on ne peut pas remonter. Voilà pourquoi l'on regarde, comme des insensés, tous

ceux qui ne voient pas la nécessité d'admettre un agent inconnu, ou une énergie secrette que, faute de connoître la nature, l'on plaça hors d'elle-même.

Tous les phénomenes de la nature font naître, nécessairement dans les hommes, des sentiments divers. Les uns leur sont favorables, & les autres leur sont nuisibles; les uns excitent leur amour, leur admiration, leur reconnoissance; les autres excitent en eux le trouble, l'aversion, le désespoir. D'après les sensations variées qu'ils éprouvent, ils aiment, ou craignent les causes auxquelles ils attribuent les effets qui produisent en eux ces différentes passions: ils proportionnent ces sentiments à l'étendue des effets qu'ils ressentent; leur admiration & leurs craintes augmentent, à mesure que les phénomenes dont ils sont frappés, sont plus vastes, plus irrésistibles, plus incompréhensibles, plus inusités, plus intéressants pour eux. L'homme se fait nécessairement le centre de la nature entiere; il ne peut, en effet, juger des choses, que suivant qu'il en est lui-même affecté; il ne peut aimer que ce qu'il trouve favorable à son être; il hait & craint nécessairement tout ce qui le fait souffrir; enfin, comme on a vu, il appelle désordre, tout ce qui dérange sa machine, & croit que tout est dans l'ordre, dès qu'il n'éprouve rien qui ne convienne à sa façon d'exister. Par une suite nécessaire de ces idées, le genre humain s'est persuadé que la nature entiere étoit faite pour lui seul; que ce n'étoit que lui seul, qu'elle avoit en vue dans ses ouvrages, ou bien, que les causes puissantes à qui cette nature étoit subordonnée, n'avoient pour objet que l'homme dans tous les effets qu'elles opéroient dans l'univers.

S'il y avoit sur la terre d'autres êtres pensants que l'homme, ils tomberoient vraisemblablement

dans le même préjugé que lui; il est fondé sur la prédilection que chaque individu s'accorde nécessairement à lui-même; prédilection qui subsiste jusqu'à ce que la réflexion & l'expérience l'aient rectifiée.

Ainsi, dès que l'homme est content, dès que tout est en ordre pour lui, il admire, ou il aime la cause à laquelle il croit devoir son bien-être; dès qu'il est mécontent de sa façon d'exister, il hait & craint la cause qu'il suppose avoir produit en lui ces effets affligeants. Mais le bien-être se confond avec notre existence, il cesse de se faire sentir, lorsqu'il est habituel & continu; nous le jugeons alors inhérent à notre essence; nous en concluons que nous sommes faits pour être toujours heureux; nous trouvons naturel que tout concoure au maintien de notre être. Il n'en est pas de même, quand nous éprouvons des façons d'être qui nous déplaisent; l'homme qui souffre, est tout étonné du changement qui se fait en lui; il le juge contre nature, parce qu'il est contre sa propre nature; il s'imagine que les événements qui le blessent, sont opposés à l'ordre des choses; il croit que la nature est dérangée, toutes les fois qu'elle ne lui procure point la façon de sentir qui lui convient, & il conclut, de ces suppositions, que cette nature, ou que l'agent qui la meut, sont irrités contre lui.

C'est ainsi, que l'homme, presque insensible au bien, sent très-vivement le mal; il croit l'un, naturel, il croit l'autre, contraire à la nature. Il ignore, ou il oublie, qu'il fait partie d'un tout, formé par l'assemblage de substances dont les unes sont analogues, & les autres, contraires; que les êtres dont la nature est composée, sont doués de propriétés diverses, en vertu desquelles ils agissent

diversement sur les corps qui se trouvent à portée d'éprouver leur action ; il ne voit pas que ces êtres, dénués de bonté ou de malice, agissent suivant leurs essences & leurs propriétés, sans pouvoir agir autrement qu'ils ne font. C'est donc, faute de connoître ces choses, qu'il regarde l'auteur de la nature, comme la cause des maux qu'il éprouve, & qu'il le juge méchant, c'est-à-dire, animé contre lui.

En un mot, l'homme regarde le bien-être, comme une dette de la nature, & les maux, comme une injustice qu'elle lui fait; persuadé que cette nature ne fut faite que pour lui, il ne peut concevoir qu'elle le fit souffrir, si elle n'étoit mue par une force ennemie de son bonheur, qui eût des raisons pour l'affliger & le punir. D'où l'on voit que le mal fut encore plus que le bien, le motif des recherches que les hommes ont faites sur la Divinité, des idées qu'ils s'en sont formées, & de la conduite qu'ils ont tenue à son égard. L'admiration seule des œuvres de la nature, & la reconnoissance de ses bienfaits n'eussent jamais déterminé le genre humain à remonter pêniblement, par la pensée, à la source de ces choses; familiarisés sur le champ avec les effets favorables à notre être, nous ne nous donnons point les mêmes peines, pour en chercher les causes, que pour découvrir celles qui nous inquiettent, ou nous affligent, Ainsi, en réfléchissant sur la divinité, ce fut toujours sur la cause de ses maux, que l'homme médita; ses méditations furent toujours vaines, parce que ses maux, ainsi que ses biens, sont des effets également nécessaires des causes naturelles, auxquelles son esprit eût dû plutôt s'en tenir, que d'inventer des causes fictives, dont jamais il ne put se faire que des idées fausses, vu qu'il les em-

prunta toujours de sa propre façon d'être & de sentir. Obstiné à ne voir que lui-même, il ne connut jamais la nature universelle dont il ne fait qu'une foible partie.

Un peu de réflexion suffiroit néanmoins pour désabuser de ces idées. Tout nous prouve que le bien & le mal sont en nous des façons d'être dépendantes des causes qui nous remuent; & qu'un être sensible est forcé d'éprouver. Dans une nature composée d'êtres infiniment variés, il faut nécessairement que le choc, ou la rencontre de matieres discordantes trouble l'ordre & la façon d'exister des êtres qui n'ont point d'analogie avec elles; elle agit, dans tout ce qu'elle fait, d'après des loix certaines; les biens & les maux que nous éprouvons, sont des suites nécessaires des qualités inhérentes aux êtres, dans la sphere d'actions desquels nous nous trouvons. Notre naissance, que nous nommons un bienfait, est un effet aussi nécessaire que notre mort, que nous regardons comme une injustice du sort; il est de la nature de tous les êtres analogues, de s'unir pour former un tout; il est de la nature de tous les êtres composés, de se détruire, ou de se dissoudre, les uns plutôt, & les autres, plus tard. Tout être, en se dissolvant, fait éclore des êtres nouveaux; ceux-ci se détruiront, à leur tour, pour exécuter éternellement les loix immuables d'une nature qui n'existe que par les changements continuels que subissent toutes ses parties. Cette nature ne peut être regardée, ni comme bonne, ni comme méchante; tout ce qui se fait en elle, est nécessaire. Cette même matiere ignée, qui est en nous le principe de la vie, devient souvent le principe de notre destruction, de l'incendie d'une ville, de l'explosion d'un volcan. Cette eau qui circule dans nos fluides, si nécessaires à notre existence

actuelle, devenue trop abondante, nous suffoque, est la cause de ces inondations qui souvent viennent engloutir la terre & ses habitans. Cet air, sans lequel nous ne pouvons respirer, est la cause de ces ouragans & de ces tempêtes qui rendent inutiles les travaux des mortels. Les éléments sont forcés de se déchaîner contre nous, lorsqu'ils sont combinés d'une certaine maniere; & leurs suites nécessaires sont ces ravages, ces contagions, ces famines, ces maladies, ces fléaux divers pour lesquels nous implorons, à grands cris, des puissances sourdes à nos voix: elles n'exaucent jamais nos vœux, que lorsque la nécessité qui nous affligeoit, a remis les choses dans l'ordre que nous trouvons convenable à notre espece; ordre relatif qui fut, & qui sera toujours la mesure de tous nos jugements.

Les hommes ne firent donc point des réflexions si simples; ils ne virent point que tout, dans la nature, agissoit par des loix inaltérables; ils regarderent les biens qu'ils éprouvoient, comme des faveurs, & leurs maux, comme des signes de colere dans cette nature, qu'ils supposerent animée des mémes passions qu'eux, ou, du moins, gouvernée par quelque agent secret qui lui faisoit exécuter ses volontés favorables ou nuisibles à l'espece humaine. Ce fut à cet agent supposé, qu'ils adresserent leurs vœux: assez peu occupés de lui, au sein du bien-être, ils le remercierent pourtant de ses bienfaits, dans la crainte que leur ingratitude ne provoquât sa fureur; mais ils l'invoquerent, sur tout, avec ferveur dans leurs calamités, dans leurs maladies, dans les désastres qui effrayoient leurs regards; ils lui demanderent alors de changer en leur faveur l'essence & la façon d'agir des êtres; chacun d'eux prétendit que, pour faire cesser le moindre mal qui l'affligeoit, la chaîne éternelle des choses fût arrêtée, ou brisée.

C'est sur des prétentions si ridicules, que sont fondées les prieres ferventes, que les mortels, presque toujours mécontents de leur sort & jamais d'accord sur leurs desirs, adressent à la Divinité. Sans cesse à genoux devant la puissance imaginaire qu'ils jugent en droit de commander à la nature, ils la supposent assez forte pour en déranger le cours, pour la faire servir aux vues particulieres, & l'obliger à contenter les desirs discordants des êtres de l'espece humaine. Le malade, expirant sur son lit, lui demande que les humeurs amassées dans son corps, perdent sur le champ les propriétés qui les rendent nuisibles à son être, & que, par un acte de sa puissance, son Dieu renouvelle, ou crée de nouveau les ressorts d'une machine usée par des infirmités. Le cultivateur d'un terrein humide & bas se plaint à lui de l'abondance des pluies dont son champ est inondé, tandis que l'habitant d'une colline élevée le remercie de ses faveurs, & sollicite la continuation de ce qui fait le désespoir de son voisin. Enfin, chaque homme veut un Dieu pour lui tout seul, & demande qu'en sa faveur, suivant ses fantaisies momentanées & ses besoins changeants, l'essence invariable des choses soit continuellement changée.

D'où l'on voit que les hommes demandent, à chaque instant, des miracles. Ne soyons donc point surpris de leur crédulité, ou de la facilité avec laquelle ils adoptent les récits des œuvres merveilleuses qu'on leur annonce, comme des actes de la puissance & de la bienveillance de la Divinité, & comme des preuves de son empire sur la nature entiere, à laquelle, en la gagnant, ils se sont promis de commander eux-mêmes (4); par une su te

(4) Les hommes se sont bien apperçus que la nature étoit sourde, ou n'interrompoit jamais sa marche, en conséquence ils l'ont,

de ces idées, cette nature s'est trouvée totalement dépouillée de tout pouvoir ; elle ne fut plus regardée que comme un instrument passif, aveugle par lui-même, qui n'agissoit que suivant les ordres variables des agents tout puissants auxquels on la crut subordonnée. C'est ainsi que, faute d'envisager la nature sous son vrai point de vue, on la méconnut entiérement, on la méprisa, on la crut incapable de rien produire par elle-même, & l'on fit honneur de toutes ses œuvres, soit avantageuses, soit nuisibles pour l'espece humaine, à des puissances fictives, auxquelles l'homme prêta toujours ses propres dispositions, en ne faisant qu'aggrandir leur pouvoir. En un mot, ce fut sur les débris de la nature, que les hommes éleverent le colosse imaginaire de la Divinité.

Si l'ignorance de la nature donna la naissance aux Dieux, la connoissance de la nature est faite pour les détruire. A mesure que l'homme s'instruit, ses forces & ses ressources augmentent avec ses lumieres; les sciences, les arts conservateurs, l'industrie lui fournissent des secours, l'expérience le rassure, on lui procure des moyens de résister aux efforts de bien des causes qui cessent de l'allarmer, dès qu'il les a connues. En un mot, ses terreurs se dissipent dans la même proportion que son esprit s'éclaire. L'homme instruit cesse d'être superstitieux.

par intérêt, soumise à un agent intelligent, qu'ils supposerent, par son analogie avec eux, plus disposé à les écouter qu'une nature insensible qu'ils ne pouvoient arrêter. Il reste donc à sçavoir, si l'intérêt de l'homme peut être regardé comme une preuve indubitable de l'existence d'un agent doué d'intelligence, & si, de ce que la chose convient à l'homme, il peut conclure qu'elle est. Enfin, il faudroit voir si réellement l'homme, à l'aide de cet agent, est jamais parvenu à changer la marche de la nature.

CHA-

CHAPITRE II.

De la Mythologie & de la Théologie.

LA nature, les éléments furent, comme on vient de le voir, les premieres Divinités des hommes; ils ont toujurs commencé par adorer des êtres matériels, & chaque individu, comme on a dit, & comme on peut le voir dans les nations sauvages, se fait un Dieu particulier de tout objet physique qu'il suppose être la cause des événements qui l'intéressent; jamais il ne va chercher, hors de la nature visible, la source de ce qui lui arrive, ou des phénomenes dont il est témoin; comme il ne voit par-tout que des effets matériels, il les attribue à des causes du même genre; incapable, dans sa simplicité primitive, de ces rêveries profondes, & de ces spéculations subtiles, qui sont les fruits du loisir, il n'imagine point une cause distinguée des objets qui le frappent, ni d'une essence totalement différente de tout ce qu'il apperçoit.

L'observation de la nature fut la premiere étude de ceux qui eurent le loisir de méditer; ils ne purent s'empêcher d'être frappés des phénomenes du monde visible. Le lever & le coucher des astres, le retour périodique des saisons, les variations de l'air, la fertilité & la stérilité des champs, les avantages & les dommages causés par les eaux, les effets, tantôt utiles, & tantôt terribles, du feu, furent des objets propres à les faire penser. Ils durent, naturellement, croire que des êtres qu'ils voyoient se mouvoir d'eux-mêmes, agissoient par leur propre énergie; d'après leurs influences bonnes ou mauvaises sur les habitants de la terre, ils leur supposerent le pouvoir & la volonté de leur faire du bien, ou de leur nuire. Ceux qui, les premiers, sçurent

prendre de l'aſcendant ſur des hommes ſauvages, groſſiers, diſperſés dans les bois, occupés de la chaſſe ou de la pêche, errants & vagabonds, peu attachés au ſol dont ils ne ſçavent point encore tirer parti, furent toujours des obſervateurs plus expérimentés, plus inſtruits des voies de la nature, que les peuples, ou plutôt, que les individus épars, qu'ils trouverent ignorants & dénués d'expérience. Leurs connoiſſances ſupérieures les mirent à portée de leur faire du bien, de leur découvrir des inventions utiles, de s'attirer la confiance des malheureux à qui ils venoient tendre une main ſecourable ; des ſauvages nuds, affamés, expoſés aux injures de l'air, & aux attaques des bêtes, diſperſés dans des cavernes & des forêts, occupés du ſoin pénible de chaſſer, ou de travailler ſans relâche pour ſe procurer une ſubſiſtance incertaine, n'avoient point eu le loiſir de faire des découvertes propres à faciliter leurs travaux : ces découvertes ſont toujours les fruits de la ſociété ; des êtres iſolés & ſéparés les uns des autres ne trouvent rien, & ſongent, à peine, à chercher. Le ſauvage eſt un être qui demeure dans une enfance perpétuelle, & qui n'en ſortiroit point, ſi l'on ne venoit le tirer de ſa miſere. Farouche d'abord, il s'apprivoiſe peu-à-peu, avec ceux qui lui font du bien ; une fois gagné par leurs bienfaits, il leur donne ſa confiance, à la fin, il va juſqu'à leur ſacrifier ſa liberté.

Ce fut communément du ſein des nations civiliſées que ſont ſortis tous les perſonnages qui ont apporté la ſociabilité, l'agriculture, les arts, les loix, les Dieux, les cultes & les opinions religieuſes à des familles, ou hordes encore éparſes & non réunies en corps de nation. Ils adoucirent leurs mœurs, ils les raſſemblerent, ils leur apprirent à tirer parti de leurs forces, à s'entre-aider mutuellement pour

ſe procurer leurs beſoins avec plus de facilité. En rendant ainſi leur exiſtence plus heureuſe, ils s'attirerent leur amour & leur vénération, ils acquirent le droit de leur preſcrire des opinions, ils leur firent adopter celles qu'ils avoient eux-mêmes inventées, ou puiſées dans les pays civiliſés d'où ils étoient ſortis. L'hiſtoire nous montre les plus fameux légiſlateurs, comme des hommes qui, enrichis des connoiſſances utiles que l'on trouve au ſein des nations policées, porterent à des ſauvages privés d'induſtrie & de ſecours, des arts que juſques là ceux-ci avoient ignorés. Tels ont été les Bacchus, les Orphées, les Triptolêmes, les Moïſes, les Numas, les Zamolxis, en un mot, les premiers qui donnerent aux nations l'agriculture, les ſciences, les Divinités, les cultes, les myſteres, la Théologie, la Juriſprudence.

L'on demandera, peut-être, ſi les nations que nous voyons aujourd'hui raſſemblées, ont toutes été diſperſées dans l'origine ? nous dirons que cette diſperſion peut avoir été produite à pluſieurs repriſes par les révolutions terribles dont, comme on a vu ci-devant, notre globe fut plus d'une fois le théatre, dans des temps ſi reculés que l'hiſtoire n'a pu nous en tranſmettre les détails. Peut-être que les approches de plus d'une comete ont produit ſur notre terre pluſieurs ravages univerſels, qui ont, à chaque fois, anéanti la portion la plus conſidérable de l'eſpece humaine. Ceux qui purent échapper à la ruine du monde, plongés dans la conſternation & la miſere, ne furent guere en état de conſerver à leur poſtérité des connoiſſances effacées par les malheurs dont ils avoient été les victimes & les témoins : accablés de frayeurs eux-mêmes, ils n'ont pu nous faire paſſer, qu'à l'aide d'une tradition obſcure, leurs affreuſes avantures, ni nous tranſmettre les opinions, les ſyſ-

têmes & les arts antérieurs aux révolutions de la terre. Il y eut, peut-être, de toute éternité, des hommes sur la terre, mais, en différents périodes, ils furent anéantis, ainsi que leurs monuments & leurs sciences; ceux qui survécurent à ces révolutions périodiques, ont formé, à chaque fois, une nouvelle race d'hommes, qui, à force de temps d'expérience & de travaux, ont, peu-à-peu, retiré de l'oubli les inventions des races primitives. C'est peut-être à ces renouvellements périodiques du genre humain, qu'est due l'ignorance profonde dans laquelle nous le voyons encore plongé sur les objets les plus intéressants pour lui. Voilà, peut-être, la vraie source de l'imperfection de nos connoissances, des vices de nos institutions politiques & religieuses auxquelles la terreur a toujours présidé, de cette inexpérience & de ces préjuges puériles qui font que l'homme est encore par-tout dans un état d'enfance, en un mot, si peu susceptible de consulter sa raison & d'écouter la vérité. A en juger par la foiblesse & la lenteur de ses progrès, à tant d'égards, on diroit que la race humaine ne fait que de sortir de son berceau, ou qu'elle fut destinée à ne jamais atteindre l'âge de raison, ou de virilité. (5)

(5) Ces hypotheses paroîtront, sans doute, hazardées à ceux qui n'ont point assez médité sur la nature. Il peut y avoir eu non-seulement un *déluge universel*, mais encore un très-grand nombre d'autres déluges, depuis que notre globe existe. Ce globe lui-même peut être une production nouvelle dans la nature, & n'avoir point toujours occupé la place qu'il occupe maintenant. *V. Partie I. Chap. VI.* Quelque idée que l'on adopte là dessus, il est certain, qu'indépendamment des causes extérieures qui peuvent changer totalement sa face, comme l'impulsion d'une Comete peut le faire, il est certain, dis-je, que ce globe renferme en lui-même une cause qui peut totalement le changer. En effet, outre le mouvement diurne & sensible de la terre, elle en a un très-lent & presque insensible, par lequel tout doit changer en elle; c'est le mouvement d'où dépendent les précessions des équinoxes observées par Hipparque & par d'autres mathématiciens; par ce mouvement, la terre doit, au bout de plusieurs milliers d'années, changer totalement, & les mers doivent, à la longue, finir par occuper la place qu'occupent mainte-

Quoiqu'il en soit de ces conjectures; soit que la race humaine ait toujours existé sur la terre, soit qu'elle y soit une production récente & passagere de la nature, il nous est facile de remonter jusqu'à l'origine de plusieurs nations existantes; nous les voyons toujours dans l'état sauvage, c'est-à-dire, composées de familles dispersées; celles-ci se rapprochent à la voix de quelques législateurs, ou missionnaires dont elles reçoivent les bienfaits, les loix, les opinions & les Dieux. Ces personnages dont les peuples reconnurent la supériorité, fixerent les divinités nationales, en laissant, à chaque individu, les dieux qu'il s'étoit formés d'après ses propres idées. ou en leur substituant de nouveaux apportés des régions d'où ils venoient eux-mêmes.

Pour mieux imprimer leurs leçons dans les esprits, ces hommes, devenus les docteurs, les guides & les maîtres des sociétés naissantes, parlerent à l'imagination de leurs auditeurs. La Poësie, par ses images, par ses fictions, par ses nombres, son harmonie & son rythme frappa l'esprit des peuples, & grava dans leur mémoire les idées qu'on voulut leur donner; à sa voix la nature entiere fut animée, elle fut personnifiée, ainsi que toutes ses parties; la terre, les airs,

nant les terres du continent. D'où l'on voit que notre globe est dans une disposition continuelle à changer, ainsi que touts les êtres de la nature. Les anciens ont connu ce mouvement de la terre dont je parle, il paroît que c'est ce qui a donné lieu à l'idée de leur *grande année*, que les uns ont fixée à 36525. années chez les Egyptiens, à 36425. Chez les Sabiens, &c. tandis que d'autres ont fixé ce période à 10000. ans & jusqu'à 753200. ans. *Voyez le Tome XXIII. des mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Aux révolutions générales que notre terre a éprouvées en différents temps, l'on peut encore joindre les révolutions particulieres, telles que les inondations des mers, les tremblements de la terre, les embrâsements souterreins qui ont pu affecter des nations particulieres, au point de les disperser & de leur faire oublier toutes les sciences qu'elles connoissoient auparavant.

les eaux, le feu prirent de l'intelligence, de la pensée, de la vie; les éléments furent divinisés. Le ciel, cet immense espace qui nous entoure, devint le premier des dieux; le temps, son fils, qui détruit ses propres ouvrages, fut une divinité inexorable, qu'on craignit & que l'on révéra sous le nom de *Saturne*; le matiere éthérée, ce feu invisible qui vivifie la nature, qui pénetre & féconde touts les êtres, qui est le principe du mouvement & de la chaleur, fut appellé *Jupiter*; il épousa *Junon* la déesse des airs; ses combinaisons avec tous les êtres de la nature furent exprimées par ses métamorphoses & ses fréquents adulteres; on l'arma de la foudre, par où l'on voulut indiquer qu'il produisoit les météores. Suivant les mêmes fictions, le soleil, cet astre bienfaisant qui influe d'une façon si marquée sur la terre, devint un *Osiris*, un *Belus*, un *Mithras*, un *Adonis*, un *Apollon*; la nature attristée de son éloignement périodique fut une *Isis*, une *Astarté*, une *Venus*, une *Cybelle*. Enfin, toutes les parties de la nature furent personnifiées; la mer fut sous l'empire de *Neptune*; le feu fut adoré par les Egyptiens, sous le nom de *Serapis*; sous celui d'*Ormus* ou d'*Oromaze*, par les Perses; sous les noms de *Vesta* & de *Vulcain*, chez les Romains.

Telle est donc la véritable origine de la mythologie. Fille de la physique embellie par la poësie, elle ne fut destinée qu'à peindre la nature & ses parties. Pour peu que l'on daigne consulter l'antiquité, on s'appercevra, sans peine, que ces sages fameux, ces législateurs, ces prêtres, ces conquérants qui instruisirent les nations dans l'enfance, adoroient eux-mêmes, ou faisoient adorer au vulgaire, la nature agissante, ou le grand tout, envisagé, suivant ses différentes opérations,

ou qualités ; (6) c'eſt ce grand tout qu'ils ont divinifé ; ce ſont ſes parties qu'ils ont perſonnifiées ; c'eſt de la néceſſité de ſes loix qu'ils ont fait le *Deſtin* ; l'allégorie maſqua ſa façon d'agir & , enfin, ce furent les parties de ce grand tout que l'idolatrie repréſenta ſous des ſymboles & des figures. (7)

Pour completter la preuve de ce qui vient d'être dit, & pour faire voir que c'étoit le grand tout, l'univers, la nature des choſes qui étoit le véritable objet du culte de l'antiquité payenne, donnons ici le commencement de l'hzmne d'Orphée ; adreſſée au Dieu Pan.

» O PAN ! je t'invoque, ô Dieu puiſſant, ô Na- » ture univerſelle ! les cieux, les mers, la terre » qui nourrit tout, & le feu éternel ; car ce ſont » là tes membres, ô Pan tout puiſſant ; &c. » Rien n'eſt plus propre à confirmer ces idées, que l'explication ingénieuſe qu'un auteur moderne nous donne de la fable de Pan, ainſi que de la figure

(6) Les Grecs appelloient la nature, une Divinité qui avoit mille noms (*Mirionoma.*) Toutes les divinités du Paganiſme n'étoient autre choſe que la nature enviſagée ſuivant ſes différentes fonctions, & ſous ſes différents points de vue. Les emblêmes dont on ornoit ces Divinités, prouvent encore cette vérité. Ces différentes manieres d'enviſager la nature, ont fait naître le Polythéisme & l'idolatrie. *Voyez les remarques critiques contre Toland, par M. Benoiſt. pag.* 258.

(7) Pour ſe convaincre de cette vérité, l'on n'a qu'à ouvrir les auteurs anciens. *Je crois*, dit Varron, *que Dieu eſt l'ame de l'univers, que les Grecs ont nommé* KOSMOS, *& que l'univers lui-même eſt Dieu.* Cicéron dit, *eos qui dii appellantur rerum naturas eſſe.* VOYEZ DE NATURA DEORUM LIB. III. CAP. 24. Le même Cicéron dit que, dans les Myſteres de Samothrace, de Lemnos & d'Eleuſis, c'étoit bien plus la nature que les Dieux, que l'on expliquoit aux initiés. *Rerum magis natura cognoſcitur quàm deorum.* Joignez à ces autorités le livre de la ſageſſe *Chap. XIII. vs.* 10. *& Chap. XIV. vs.* 15. *&* 22. Pline dit d'un ton très-dogmatique ; *il faut croire que le Monde, ou ce qui eſt renfermé ſous la vaſte étendue des cieux, eſt* LA DIVINITÉ *même ; éternelle, immenſe ; ſans commencement, ni fin.* V PLIN. HIST. NAT. LIB. 2. CAP. 1. init.

sous laquelle on l'avoit représenté. » Pan, dit-il, » suivant la signification de son nom, est l'emblême sons lequel les anciens ont désigné l'ensemble des choses : il représente l'univers, &, » dans l'esprit des plus sçavants philosophes de » l'antiquité, il passoit pour le premier & le plus » ancien des Dieux. Les traits sous lesquels on » le peint, forment le portrait de la nature & de » l'état sauvage où elle se trouvoit au commencement. La peau mouchettée du Léopard dont ce » Dieu se couvroit, étoit l'image des cieux remplis d'étoiles & de constellations. Sa personne » étoit composée de parties dont les unes conviennent à l'animal raisonnable, c'est-à-dire, à » l'homme, & d'autres, à l'animal dépourvu de » raison, tel qu'est le bouc. C'est ainsi, dit-il, » que l'univers est composé d'une intelligence qui » gouverne tout, & des éléments féconds & prolifiques du feu, de l'eau, de la terre & de l'air. » Pan aime à poursuivre les Nymphes, ce qui » annonce le besoin que la nature a de l'humidité pour toutes ses productions, & que ce » Dieu, comme la nature, est fortement enclin » à la génération. Selon les Egyptiens & les » plus anciens des sages de la Grece, Pan n'avoit, ni Pere, ni mere ; il étoit sorti de Démogorgon, au même instant que les Parques, (8) ces » sœurs fatales : belle façon d'exprimer que l'univers étoit l'ouvrage d'un pouvoir inconnu, & » qu'il avoit été formé d'après les rapports invariables & les loix éternelles de la nécessité ! mais » son symbole le plus significatif & le plus propre à exprimer l'armonie de l'univers, c'est » son chalumeau mystérieux, composé de sept » tuyaux inégaux, mais propres à produire les » accords les plus justes & les plus parfaits. Les

orbes

» orbes que décrivent les sept planetes dans notre » systême solaire, ont des diamêtres différents, & » sont parcourus en des temps divers par des corps » inégaux pour la masse; cependant, c'est de l'or- » dre de leurs mouvements que résulte l'harmonie » que nous voyons dans les spheres." &c. (8)

Voilà donc le grand tout, l'ensemble des choses adoré & divinisé par les sages de l'antiquité; tandis que le vulgaire s'arrêtoit à l'emblême, au symbole sous lesquels on lui montroit la nature, ses parties & ses fonctions personnifiées: son esprit borné ne lui permit jamais de remonter plus haut; il n'y eut que ceux qu'on jugea dignes d'être initiés aux mysteres, qui connurent la réalité masquée sous ces emblêmes.

En effet, les premiers instituteurs des nations & leurs successeurs dans l'autorité ne leur parlerent que par des fables, des énigmes, des allégories qu'ils se réserverent le droit de leur expliquer. Ce ton mystérieux étoit nécessaire, soit pour masquer leur propre ignorance, soit pour conserver leur pouvoir sur un vulgaire qui ne respecte, pour l'ordinaire, que ce qu'il ne peut comprendre. Leurs explications furent toujours dictées par l'intérêt, par l'imposture, ou par l'imagination en délire; elles ne firent de siecles en siecles que rendre plus méconnoissable

(8) Ce Passage m'a été fourni par un ami; il est tiré d'un livre anglois intitulé *Lettres Concerning Mythology*. L'on ne peut guere douter que les plus sages d'entre les payens n'aient adoré la nature, que la Mythologie ou la Théologie payenne désignoient sous une infinité de noms & d'emblêmes differents. Apulée, tout Platonicien qu'il étoit, & accoutumé aux notions mystiques & inintelligibles de son maître, appelle la nature, *rerum natura parens, elementorum omnium Domina, sæculorum progenies initialis..... matrem siderum, parentem temporum, orbisque totius dominam.* C'est cette nature que les uns adoroient sous le nom de la *mere des Dieux*; d'autres, sous le nom de *Venus*, de *Cérés*, de *Minerve*, &c. Enfin, le Panthéisme des payens est parfaitement prouvé par ces paroles remarquables de Maxime de Madaure, qui, en parlant de la nature, dit, *ita fit ut, dùm ejus quasi membra carptim, variis supplicationibus prosequimur, totum colere profectò videamur.*

la nature & ſes parties, que dans l'origine l'on avoit voulu peindre; elles furent remplacées par une foule de perſonnages fictifs, ſous les traits deſquels on les avoit repréſentées; les peuples les adorerent, ſans pénétrer le vrai ſens des fables emblématiques qu'on en racontoit; ces perſonnages idéaux & leurs figures matérielles, dans leſquelles on crut que réſidoit une vertu divine & myſtérieuſe, furent les objets de leur culte, de leurs craintes, de leurs eſpérances; leurs actions étonnantes & incroyables furent une ſource inépuiſable d'admiration & de rêveries, qui ſe tranſmirent d'âges en âges, & qui, néceſſaires à l'exiſtence des miniſtres des Dieux, ne firent que redoubler l'aveuglement du vulgaire; il ne devina point que c'étoit la nature, ſes parties, ſes opérations, les paſſions de l'homme & ſes facultés qu'on avoit accablées ſous un amas d'allégories; (9) il n'eut des yeux que pour les perſonnages emblématiques qui leur ſervoient de voile; il leur attribua ſes biens & ſes maux; il tomba dans toutes ſortes de folies & de fureurs pour les rendre propices à ſes vœux; ainſi, faute de connoître la réalité des choſes, ſon culte dégénéra ſouvent dans les plus cruelles extravagances & dans les folies les plus ridicules.

Tout nous prouve donc que la nature & ſes parties diverſes ont été par-tout les premieres divinités des hommes. Des phyſiciens les obſerverent bien ou mal, & ſaiſirent quelques-unes de leurs propriétés & de leurs façons d'agir; des poëtes les peigni-

(9) Les paſſions des hommes & leurs facultés furent diviniſées, parce que les hommes ne purent en diviner les cauſes véritables. Comme les paſſions fortes ſemblent entraîner l'homme malgré lui, on attribua ces paſſions à un Dieu; ou on les diviniſa: c'eſt ainſi que l'amour devint Dieu. L'éloquence, la poéſie, l'induſtrie furent diviniſées ſous les noms de *Hermès*, de *Mercure*, d'*Apollon*. Les remors furent appellés *furies*. Chez les Chrétiens la raiſon eſt encore diviniſée ſous le nom de *verbe éternel*.

rent à l'imagination, & leur prêterent du corps & de la pensée; le statuaire exécuta les idées des Poëtes; des Prêtres ornerent ces divinités de mille attributs merveilleux & terribles; le peuple les adora; il se prosterna devant ces êtres si peu susceptibles d'amour ou de haine, de bonté ou de méchanceté; &, comme nous le verrons par la suite, il devint méchant & pervers pour plaire à ces puissances, qu'on lui peignit toujours sous des traits odieux.

A force de raisonner & de méditer sur cette nature ainsi ornée, ou plutôt défigurée, les spéculateurs subséquents ne reconnurent plus la source d'où leurs prédécesseurs avoient puisé les Dieux & les ornements fantastiques dont ils les avoient parés. De Physiciens & de Poëtes transformés par le loisir & par de vaines recherches en Métaphysiciens, ou en Théologiens, ils crurent avoir fait une importante découverte, en distinguant subtilement la nature d'elle-même, de sa propre énergie, de sa faculté d'agir. Ils firent peu-à-peu de cette énergie un être incompréhensible qu'ils personnifierent, qu'ils appellerent le moteur de la nature, qu'ils désignerent sous le nom de *Dieu*, & dont jamais ils ne purent se former d'idées certaines. Cet être abstrait & métaphysique, ou plutôt ce mot, fut l'objet de leurs contemplations perpétuelles. (10) Ils le regarderent non-seulement comme un être réel, mais encore comme le plus important des êtres; &, à force de rêver & de subtiliser, la nature disparut, elle fut dépouillée de ses droits, elle fut regardée comme une masse privée de force & d'énergie, comme un amas ignoble de matieres purement passives, qui, incapable d'agir par elle-même, ne put plus être conçue agissante sans le concours du moteur

(10) Le mot grec THEOS vient de *tithimi*, *pono*; *facio*, ou plutôt de THEAOMAI, *specto*, *contemplor*.

qu'on lui avoit associé. Ainsi, l'on préféra une force inconnue à celle que l'on eût été à portée de connoître, si l'on eût daigné consulter l'expérience; mais l'homme cesse bientôt de respecter ce qu'il entend, & d'estimer les objets qui lui sont familiers; il se figure du merveilleux dans tout ce qu'il ne conçoit pas; son esprit travaille, sur-tout, pour saisir ce qui semble échapper à ses regards, &, au défaut de l'expérience, il ne consulte plus que son imagination, qui le repaît de chimeres.

En conséquence, les spéculateurs qui avoient subtilement distingué la nature de sa force, ont successivement travaillé à revêtir cette force de mille qualités incompréhensibles; comme ils ne virent point cet être, qui n'est qu'un mode, ils en firent un *esprit*, une intelligence, un être incorporel, c'est-à-dire, une substance totalement différente de tout ce que nous connoissons. (11) Ils ne s'apperçurent jamais que toutes leurs inventions, & les mots qu'ils avoient imaginés, ne servoient que de masque à leur ignorance réelle, & que toute leur science prétendue se bornoit à dire, par mille détours, qu'ils se trouvoient dans l'impossibilité de comprendre comment la nature agissoit. Nous nous trompons toujours, faute d'étudier la nature; nous nous égarons toutes les fois que nous voulons en sortir; mais bientôt nous sommes forcés d'y rentrer, ou de substituer des mots que nous n'entendons pas aux choses que nous connoîtrions bien mieux, si nous voulions les voir sans préjugés.

Un Théologien peut il, en bonne foi, se croire plus éclairé, pour avoir substitué les mots vagues d'*esprit*, de *substance incorporelle*, de *divinité*, &c. aux

(11) Voyez ce qui a été dit sur le systême de la spiritualité, dans la premiere partie de cet ouvrage, & voyez la seconde note du *Chap. VI.* de celle-ci.

mots intelligibles de matiere, de nature, de mobilité, de nécessité? Quoiqu'il en soit, ces mots obscurs, une fois imaginés, il fallut leur attacher des idées; on ne put les puiser que dans les êtres de cette nature dédaignée, qui sont toujours les seuls que nous puissions connoître. Les hommes les puiserent donc en eux-mêmes; leur ame servit de modele à l'ame universelle; leur esprit fut le modele de l'esprit qui regle la nature; leurs passions & leurs desirs furent le prototype des siens; leur intelligence fut le moule de la sienne; ce qui leur convenoit à eux-mêmes, fut nommé l'ordre de la nature; cet ordre prétendu fut la mesure de sa sagesse; enfin, les qualités que les hommes appellent des *perfections* en eux-mêmes, furent les modeles, en petit, des perfections divines. Ainsi, malgré touts leurs efforts, les Théologiens furent & seront toujours des *antropomorphites*, ou ne pourront s'empêcher de faire de l'homme, le modele unique de leur Divinité. (12)

En effet, l'homme, dans son Dieu, ne vit & ne verra jamais qu'un homme; il a beau subtiliser, il a beau étendre son pouvoir & ses perfections, il n'en fera jamais qu'un homme gigantesque, exagéré, qu'il rendra chimérique, à force d'entasser sur lui des qualités incompatibles: il ne verra jamais en Dieu, qu'un être de l'espece humaine, dont il s'efforcera d'aggrandir les proportions, au point d'en faire un être inconcevable. C'est d'après ces dispositions, que l'on attri-

(12) *L'homme*, dit Montaigne, *ne peut être que ce qu'il est, ni imaginer que, selon sa portée, il a beau s'évertuer, il ne connoit d'ame que la sienne.* On disoit à un homme très-célebre que Dieu avoit fait l'homme à son image, *l'homme le lui a bien rendu*, répliqua ce philosophe. Xenophanes disoit que, si le bœuf ou l'éléphant sçavoient soulpter ou peindre, ils ne manqueroient pas de représenter la divinité sous leur propre figure, & qu'en cela, ils auroient autant de raison que Polyclete ou Phidias, en lui donnant la forme humaine. *Nous voyons*, dit Lamotte le Vayer, *que la Théantrophie sert de fondement à tout le Christianisme.*

bue l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice, la science, la puissance à la Divinité, parce que l'homme est intelligent lui-même; parce qu'il a l'idée de la sagesse dans quelques êtres de son espece; parce qu'il aime à trouver en eux des dispositions favorables pour lui-même; parce qu'il estime ceux qui montrent de l'équité; parce qu'il a lui-même des connoissances qu'il voit plus étendues dans quelques individus qu'en lui; enfin, parce qu'il jouit de certaines facultés qui dépendent de son organisation. Bientôt il étend ou exagere toutes ces qualités; la vue des phénomenes de la nature, qu'il se sent incapable de produire, ou d'imiter, le force à mettre de la différence entre son Dieu & lui; mais il ne sçait où s'arrêter; il craindroit de se tromper, s'il osoit fixer les bornes des qualités qu'il lui assigne; le mot *infini* est le terme abstrait & vague dont il se sert pour les caractériser. Il dit que sa puissance est *infinie*, ce qui signifie qu'il ne conçoit pas où son pouvoir peut s'arrêter à la vue des grands effets dont il le fait l'auteur. Il dit que sa bonté, sa sagesse, sa science, sa clémence sont *infinies*, ce qui veut dire qu'il ignore jusqu'où ses perfections peuvent aller dans un être dont la puissance surpasse autant la sienne. Il dit que ce Dieu est éternel, c'est-à-dire, infini pour la durée, parce qu'il ne comprend pas qu'il ait pu commencer, ni qu'il puisse jamais cesser d'exister, ce qu'il estime un défaut dans les êtres transitoires qu'il voit se dissoudre & sujets à la mort. Il présume que la cause des effets dont il est témoin, est nécessaire, immuable, permanente, & non sujette à changer comme toutes ses œuvres passageres qu'il connoît soumises à la dissolution, à la destruction, au changement de for-

mes. Ce moteur prétendu étant toujours invisible pour l'homme, agissant d'une façon impénétrable & cachée, il croit que, semblable au principe caché qui anime son propre corps, ce Dieu est le mobile de l'univers, en conséquence, il en fait l'ame, la vie, le principe du mouvement de la nature. Enfin, quand, à force de subtiliser, il est parvenu à croire que le principe qui meut son corps, est un *esprit*, une substance *immatérielle*, il fait son Dieu spirituel ou immatériel ; il le fait immense, quoique privé d'étendue ; il le fait immuable, quoique capable de mouvoir la nature, & quoiqu'il le suppose l'auteur de tous les changements qui se font dans la nature.

L'idée de l'unité de Dieu fut une suite de l'opinion que ce Dieu étoit l'ame de l'univers : cependant elle ne put être que le fruit tardif des méditations humaines. (13) La vue des effets opposés & souvent contradictoires qui s'opéroient dans le monde, dut persuader qu'il devoit y avoir un grand nombre de puissances ou de causes distinctes & indépendantes les unes des autres ; les hommes ne purent imaginer que les effets si divers qu'ils voyoient, partissent d'une seule & même cause ; ils admirent donc plusieurs causes, ou plusieurs Dieux agissants sur des principes différents ; les uns furent regardés comme des puissances amies, les autres comme des puissances ennemies du genre humain. Telle est l'origine du dogme si ancien & si universel qui suppose, dans la nature,

(13) L'idée de l'unité de Dieu, comme on sçait, couta la vie à Socrate. Les Athéniens traiterent en Athée, un homme qui ne croyoit qu'un Dieu. Platon n'osa pas rompre entiérement avec le polytheisme ; il conserva *Venus* créatrice, *Pallas* déesse du Pays, un *Jupiter* tout puissants. Les Chrétiens furent regardés comme des Athées par lespayens, parce qu'ils n'adoroient qu'un seul Dieu.

deux principes ou deux puissances opposées d'intérêts, & perpétuellement en guerre, à l'aide desquelles on crut expliquer ce mélange constant de biens & de maux, de prospérités & d'infortunes, en un mot, ces vicissitudes auxquelles le genre humain est sujet en ce monde. Voilà la source des combats que toute l'antiquité supposa entre des Dieux bons & méchants, entre *Osiris* & *Typhon*; *Orosmade* & *Arimane*; *Jupiter* & les *Titans*, *Jehovah* & *Satan*. Cependant, pour leur propre intérêt, les hommes ont toujours promis tout l'avantage de cette guerre à la Divinité bienfaisante, celle-ci, selon eux, devoit, à la fin, rester en possession du champ de bataille; il fut de l'intérêt des hommes, que la victoire lui demeurât.

Lors même que les hommes ne reconnurent qu'un seul Dieu, ils supposerent toujours que les différents départements de la nature étoient par lui confiés à des puissances soumises à ses ordres suprêmes; sur lesquelles le Souverain des Dieux se déchargeoit des soins de l'administration du monde. Ces Dieux subalternes furent multipliés à l'infini; chaque homme, chaque ville, chaque contrée eurent leurs Divinités locales & tutélaires; chaque événement heureux ou malheureux eut une cause divine, & fut la suite d'un décret souverain; chaque effet naturel, chaque opération, chaque passion dépendirent d'une Divinité que l'imagination théologique, disposée à voir des Dieux par-tout, & à toujours méconnoître la nature, embellit ou défigura, que la Poësie exagéra & anima dans ses peintures, que l'ignorance avide reçut avec empressement & soumission.

Telle

Telle est l'origine du Polythéisme; tels sont les fondements & les titres de l'hiérarchie que les hommes établirent entre les Dieux; parce qu'ils se sentirent toujours incapables de s'élever jusqu'à l'être incompréhensible qu'ils avoient reconnu pour le souverain unique de la nature, sans jamais en avoir des idées bien distinctes. Telle est la vraie généalogie de ces Dieux d'un ordre inférieur, que les peuples placerent, comme des moyennes proportionnelles entre eux, & la cause premiere de toutes les autres causes. Chez les Grecs & les Romains, nous voyons, en conséquence, les Dieux partagés en deux classes; les uns furent appellés les *grands Dieux*, (14) & formerent un ordre aristocratique que l'on distingua des *petits Dieux*, ou de la foule des Divinités payennes. Cependant les premiers, comme les derniers, furent soumis au *fatum*, c'est-à-dire, au Destin, qui n'est visiblement que la nature agissante par des loix nécessaires, rigoureuses, immuables : ce destin fut regardé, comme le Dieu des Dieux mêmes. On voit qu'il n'est autre chose que la nécessité personnifiée, & qu'il y avoit de l'inconséquence, dans les payens, à fatiguer de leurs sacrifices & de leurs prieres, des Divinités, qu'ils croyoient soumises elles-mêmes au Destin inexorable, dont il ne leur étoit jamais possible d'enfreindre les décrets. Mais les hommes cessent toujours de raisonner, dès qu'il est question de leurs notions théologiques.

Ce qui vient d'être dit, nous montre encore la

(14) Les Grecs nommoient les grands Dieux *Teos Kabiros* — *Cabiri*, les Romains les appelloient *Dii majorum gentium*, ou *Dii consentes*; parce que toutes les nations s'étoient accordées à diviniser les parties les plus frappantes & les plus agissantes de la nature, comme le soleil, le feu, la mer, le temps, &c, tandis que les autres Dieux étoient purement locaux, c'est-à-dire, n'étoient révérés que dans des contrées particulieres, ou par des particuliers; on sçait qu'à Rome chaque citoyen avoit des Dieux pour lui tout seul, qu'il adoroit sous le nom de *Pénates*, de *Lares* &c.

ſource commune d'une foule de puiſſances mitoyennes, ſubordonnées aux Dieux, mais ſupérieures aux hommes, dont on a rempli l'univers. (15) Elles furent vénérées ſous les noms de *Nymphes*, de *demi Dieux*, d'*Anges*, de *Démons*, de bons & de mauvais *Génies*, d'*Eſprits*, de *Héros*, de *Saints*, &c. Ces êtres conſtituerent différentes claſſes de Divinités intermédiaires, qui devinrent les objets des eſpérances & des craintes, des conſolations & des frayeurs des mortels; ceux-ci ne les inventerent que dans l'impoſſibilité de concevoir l'être incompréhénſible qui gouvernoit le monde en chef, & dans le déſeſpoir de pouvoir traiter directement avec lui.

Néanmoins, à force de méditer, quelques penſeurs ſont parvenus à n'admettre, dans l'univers, qu'une ſeule divinité dont la puiſſance & la ſageſſe ſuffiſoient pour le gouverner. Ce Dieu fut regardé comme le monarque jaloux de la nature; on ſe perſuada que ce ſeroit l'offenſer que de donner des rivaux & des aſſociés au ſouverain à qui ſeul étoient dus les hommages de la terre; on crut qu'il ne pouvoit s'accommoder d'un empire diviſé; on ſuppoſa qu'un pouvoir infini & qu'une ſageſſe ſans bornes n'avoient beſoin ni de partage, ni de ſecours. Ainſi, quelques penſeurs plus ſubtils que les autres n'ont admis qu'un ſeul Dieu, & ſe ſont flattés d'avoir fait en cela une découverte très-importante. Cependant, dès le premier pas, leur eſprit dut être jetté dans les plus grands embarras par les contrariétés dont il fallut ſuppoſer ce Dieu, l'auteur; en conſéquence, on fut forcé d'admettre, dans ce Dieu Monarque, des qualités contradictoires, incompatibles, diſparates, qui

(15) Ce ſont les Dieux que les Romains nommoient *Dii medioxumi*; ils les regardoient comme des intercеſſeurs, des médiateurs, des puiſſances qu'il falloit révérer pour obtenir leurs faveurs, ou pour détourner leur colere, ou leur malin vouloir.

s'excluoient les unes les autres, attendu qu'on lui voyoit produire, à chaque inſtant, des effets très-oppoſés, & démentir évidemment les qualités qu'on lui avoit aſſignées. En ſuppoſant un Dieu unique, l'auteur de toute choſe, on ne put ſe diſpenſer de lui attribuer une bonté, une ſageſſe, un pouvoir ſans limites, d'après ſes bienfaits, d'après l'ordre que l'on crut voir régner dans le monde, d'après les effets merveilleux qu'il y opéroit : mais, d'un autre côté, comment s'empêcher de lui attribuer de la malice, de l'imprudence, du caprice, à la vue des déſordres fréquents, & des maux ſans nombre dont le genre humain eſt ſi ſouvent la victime, & dont ce monde eſt le théâtre ? Coment éviter de le taxer d'imprudence, en le voyant continuellement occupé à détruire ſes propres ouvrages? Comment ne pas ſoupçonner en lui de l'impuiſſance, en voyant l'inexécution perpétuelle des projets qu'on lui ſuppoſoit ?

On craint trancher ces difficultés, en lui créant des ennemis, qui, quoique ſubordonnés au Dieu ſuprême, ne laiſſoient pas de troubler ſon empire, & de fruſtrer ſes vues : on en avoit fait un Roi, on lui donna des adverſaires, qui, malgré leur impuiſſance, voulurent lui diſputer ſa couronne. Telle eſt l'origine de la fable des *Litans*, ou des *Anges rebelles* que leur orgueil fit plonger dans un abime de miſeres, & qui furent changés en démons, ou génies malfaiſants; ceux-ci n'eurent d'autres fonctions, que de rendre inutiles les projets du Tout-Puiſſant, de ſéduire & de ſoulever contre lui, les hommes, ſes ſujets. (16).

(16) La Fable des *Titans* ou des *Anges rebelles* eſt très-ancienne & très-répandue dans le monde : elle ſert de fondement à la Théologie des Bramines de l'Indoſtan, ainſi qu'à celle des Prêtres Européens. Selon les Bramines, toues les corps vivants ſont animés par des Anges déchus, qui, ſous ces formes, expient leur rébellion. Cette Fable, ainſi que celle des *Démons*, fait jouer un rôle

En conséquence de cette Fable si ridicule, le Monarque de la nature fut perpétuellement aux prises avec les ennemis qu'il s'étoit créés à lui-même; malgré sa puissance infinie, il ne voulut, ou ne put, totalement les réduire: jamais il n'eut des sujets bien soumis; il fut continuellement occupé à lutter, à récompenser ses sujets, lorsqu'ils obéissoient à ses loix, à les punir, quand ils avoient le malheur d'entrer dans les complots des ennemis de sa gloire. Par une suite de ces idées, empruntées de l'état de guerre où les Rois sont presque toujours sur la terre, il se trouva des hommes qui se donnerent pour les Ministres de Dieu, qui le firent parler, qui dévoilerent ses intentions cachées, qui montrerent la violation de ses loix, comme le plus affreux des crimes; les peuples ignorants reçurent ses décrets sans examen; ils ne virent point que c'étoit l'homme, & non le Dieu, qui leur parloit; ils ne sentirent point qu'il devoit être impossible à de foibles créatures, d'agir contre le gré d'un Dieu que l'on supposoit le créateur de touts les êtres, & qui ne pouvoit avoir d'ennemis, dans la nature, que ceux qu'il s'étoit lui-même créés. On prétendit que l'homme, malgré sa dépendance propre, & la toute-puissance de son Dieu, pouvoit l'offenser, étoit capable de le contrarier, de lui déclarer la guerre, de renverser ses desseins, de troubler l'ordre qu'il avoit établi; on supposa que ce Dieu, pour faire, sans doute, parade de sa puissance, s'étoit fait des ennemis à lui-même, afin d'avoir le plaisir de les combattre, sans vouloir, ni les détruire, ni changer leurs dispositions malheureuses. Enfin, l'on crut qu'il avoit accordé à ses ennemis rebelles, ainsi qu'aux

bien ridicule à la Divinité; en effet, elle sppose qu'elle se fait des adversaires pour s'exercer, se tenir en haleine, & pour faire éclater son pouvoir. Cependant ce pouvoir n'éclate aucunement, vu que, suivant les notions Théologiques, le *Diable* a bien plus d'adhérents que la Divinité.

hommes, la liberté de violer ses ordres, d'anéantir ses projets, d'allumer sa bile, de faire taire sa bonté pour armer sa justice. Dès-lors on regarda touts les biens de cette vie, comme des récompenses, & les maux, comme des châtiments mérités. Le systême de la liberté de l'homme ne semble inventé que pour le mettre à portée d'offenser son Dieu, & pour justifier celui-ci du mal qu'il fit à l'homme pour avoir usé de la liberté funeste qu'il lui avoit donnée.

Ces notions ridicules & contradictoires servirent néanmoins de base à toutes les superstitions du monde; toutes ont cru par là rendre compte de l'origine du mal, & indiquer la cause pour laquelle le genre humain éprouvoit des miseres. Cependant les hommes ne purent se dissimuler que souvent ils souffroient ici-bas, sans qu'aucun crime de leur part, sans qu'aucune transgression connue eût provoqué la colere de leur Dieu; ils virent que ceux même qui remplissoient le plus fidélement ses ordres prétendus, étoient souvent enveloppés dans une ruine commune avec les téméraires violateurs de ses loix. Accoutumés à plier sous la force, à la regarder, comme donnant des droits, à trembler sous leurs souverains terrestres, à leur supposer la faculté d'être iniques, à ne jamais leur disputer leurs titres, à ne point critiquer la conduite de ceux qui ont la puissance en main, les hommes oserent encore bien moins critiquer la conduite de leur Dieu, ou l'accuser d'une cruauté non motivée. D'ailleurs, les Ministres du Monarque céleste inventerent des moyens de le disculper, & de faire retomber sur les hommes eux-mêmes la cause des maux, ou des châtiments qu'ils éprouvoient; en conséquence de la liberté qu'ils prétendirent avoir été donnée aux créatures, ils supposerent que l'homme avoit péché, que sa nature s'étoit pervertie, que toute la race

humaine portoit la peine encourue par les fautes de ses ancêtres, dont le Monarque implacable se vengeoit encore sur leur innocente postérité. On trouva cette vengeance très-légitime, parce que, d'après des préjugés honteux, les hommes proportionnent bien plus les châtiments à la puissance & à la dignité de l'offensé, qu'à la grandeur, ou à la réalité de l'offense. En conséquence de ce principe, on pensa qu'un Dieu avoit indubitablement le droit de venger sans mesure & sans termes les outrages faits à sa Majesté divine. En un mot, l'esprit Théologique se mit à la torture pour trouver les hommes coupables, & pour disculper la divinité des maux que la nature leur fait nécessairement éprouver. On inventa mille fables pour rendre raison de la façon dont le mal étoit entré dans ce monde; & les vengeances du ciel parurent toujours très-motivées, parce que l'on crut que les fautes commises contre un être infiniment grand & puissant, devoient être infiniment punies.

D'ailleurs, on voyoit que les puissances de la terre, même quand elles commettent les injustices les plus criantes, ne souffrent point qu'on les taxe d'être injustes, qu'on doute de leur sagesse, qu'on murmure de leur conduite. On se garda donc bien d'accuser d'injustice le despote de l'univers, de douter de ses droits, de se plaindre de ses rigueurs; on crut qu'un Dieu pouvoit tout se permettre contre les foibles ouvrages de ses mains, qu'il ne devoit rien à ses créatures, qu'il étoit en droit d'exercer sur elles un empire absolu & illimité. C'est ainsi qu'en usent les tyrans de la terre, & leur conduite arbitraire servit de modele à celle que l'on prêta à la divinité; ce fut sur leur façon absurde & déraisonnable de gouverner, qu'on fit à Dieu une jurisprudence particuliere. D'où l'on voit que les plus

méchants des hommes ont servi de modeles à Dieu, & que le plus injuste des gouvernements fut le modele de son administration divine. Malgré sa cruauté & sa déraison, l'on ne cessa jamais de le dire très-juste & rempli de sagesse.

Les hommes, en tout pays, ont adoré des Dieux bizarres, injustes, sanguinaires, implacables, dont jamais ils n'oserent examiner les droits. Ces Dieux furent par-tout cruels, dissolus, partiaux; ils ressemblerent à ces tyrans effrénés qui se jouent impunément de leurs sujets malheureux, trop foibles ou trop aveugles pour leur résister, ou pour se soustraire au joug qui les accable. C'est un Dieu, de cet affreux caractere, que même aujourd'hui l'on nous fait adorer; le Dieu des Chrétiens, comme ceux des Grecs & des Romains, nous punit en ce monde, & nous punira dans l'autre, des fautes dont la nature qu'il nous a donnée, nous a rendus susceptibles. Semblable à un Monarque énivré de son pouvoir, il fait une vaine parade de sa puissance, & ne paroît occupé que du plaisir puérile de montrer qu'il est le maître, & qu'il n'est soumis à aucunes Loix. Il nous punit pour ignorer son essence inconcevable & ses volontés obscures. Il nous punit des transgressions de nos peres; ses caprices despotiques décident de notre sort éternel; c'est d'après ses décrets fatals que nous devenons ses amis, ou ses ennemis, en dépit de nous-mêmes: il ne nous fait libres, que pour avoir le plaisir barbare de nous châtier de l'abus nécessaire que nos passions ou nos erreurs nous font faire de notre liberté. Enfin, la Théologie nous montre, dants tous les âges, les mortels punis pour des fautes inévitables & nécessaires, & comme les jouets infortunés d'un Dieu tyrannique & méchant. (17)

(17) La Théologie payenne ne montroit aux peuples, dans la

Ce fut sur ces notions déraisonnables, que les Théologiens, par toute la terre, ont fondé les cultes que les hommes devoient rendre à la divinité; qui, sans être liée envers eux, avoit le droit de les lier eux-mêmes : son pouvoir suprême la dispensa de tout devoir envers ses créatures; elles s'obstinerent à se regarder, comme coupables, toutes les fois qu'elles éprouverent des calamités. Ne soyons donc point étonnés, si l'homme religieux fut dans des frayeurs & des transes continuelles; l'idée de Dieu lui rappella sans cesse celle d'un tyran impitoyable, qui se faisoit un jeu du malheur de ses sujets; ceux-ci, même sans le sçavoir, pouvoient, à chaque instant, encourir sa disgrace; cependant ils n'oserent jamais le taxer d'injustice, parce qu'ils crurent qne la justice n'étoit point faite pour régler les actions d'un monarque tout-puissant que son rang élevé mettoit infiniment au dessus de l'espece humaine, tandis que néanmoins on s'étoit imaginé qu'il avoit formé l'univers uniquement pour elle.

C'est donc, faute de regarder les biens & les maux comme des effets également nécessaires; c'est faute de les attribuer à leurs véritables causes, que les hommes se sont créés des causes fictives, des divinités

personne de leurs Dieux, que des hommes dissolus, injustes, adulteres, vindicatifs, punissants avec rigueur des crimes nécessaires & prédits par les oracles. La Théologie Judaïque & Chrétienne nous montre un Dieu partial qui choisit ou rejette, qui aime ou qui hait, suivant son caprice; en un mot, un Tyran qui se joue de ses créatures; qui punit en ce monde tout le genre humain pour la faute d'un seul homme; qui *prédestine* le plus grand nombre des mortels à être ses ennemis, afin de les punir pendant l'éternité, pour avoir reçu de lui la liberté de se déclarer contre lui. Toutes les religions du monde ont pour base la toute-puissance de Dieu sur l'homme, le despotisme de Dieu sur l'homme, & la déraison divine. De là, parmi les Chrétiens, le dogme du *péché originel*; de là, les opinions théologiques sur la grace, sur la nécessité d'un médiateur; en un mot, de là, cet océan d'absurdités dont la théologie chrétienne est remplie. Il paroît en général qu'un Dieu raisonnable ne conviendroit nullement aux intérêts des prêtres.

Divinités malfaisantes, dont rien ne put les désabuser. Cependant, en considérant la nature, ils auroient pu voir que le mal physique est une suite nécessaire des propriétés particulieres à quelques êtres ; ils auroient reconnu que les pestes, les contagions, les maladies sont dues à des causes physiques, à des circonstances particulieres, à des combinaisons qui, quoique très-naturelles, sont funestes à leur espece ; & ils auroient cherché, dans la nature elle-même, les remedes propres à diminuer, ou faire cesser les effets qui les faisoient souffrir. Ils auroient vu pareillement que le mal moral n'étoit qu'une suite nécessaire de leurs mauvaises institutions ; que ce n'étoit point aux Dieux du ciel, mais à l'injustice des Princes de la terre, qu'étoient dues les guerres, les disettes, les famines, les revers, les calamités, les vices & les crimes dont ils gémissent si souvent. Ainsi, pour écarter ces maux, ils n'eussent point inutilement étendu leurs mains tremblantes vers des phantômes incapables de les soulager, & qui ne sont point les auteurs de leurs peines ; ils eussent cherché, dans une administration plus sensée, dans des loix plus équitables, dans des institutions plus raisonables, les remedes à ces infortunes qu'ils attribuent faussement à la vengeance d'un Dieu, qu'on leur peint comme un tyran, en même-temps, qu'on leur défend de douter de sa justice & de sa bonté.

En effet, on ne cesse de répéter aux hommes, que leur Dieu est infiniment bon ; qu'il ne veut que le bien de ses créatures, qu'il n'a tout fait que pour elles : malgré ces assurances si flatteuses, l'idée de sa méchanceté sera nécessairement la plus forte ; elle est bien plus propre à fixer l'attention des mortels, que celle de sa bonté ; cette idée noire est toujours celle qui se présente la premiere à l'esprit, toutes les fois qu'il s'occupe de la Divinité. L'idée du mal fait nécessairement sur l'homme une impression bien plus

vive que celle du bien ; par-conséquent, le Dieu bienfaisant sera toujours éclipsé par le Dieu redoutable. Ainsi, soit qu'on admette plusieurs Divinités opposées d'intérêts, soit qu'on ne reconnoisse qu'un seul Monarque dans l'univers, le sentiment de la crainte l'emportera nécessairement sur celui de l'amour ; on n'adore le Dieu bon, que pour l'empêcher d'exercer ses caprices, ses fantaisies, sa malice ; c'est toujours l'inquiétude & la terreur qui mettent l'homme à ses pieds ; c'est sa rigueur & sa sévérité qu'il cherche à désarmer. En un mot, quoique par-tout l'on nous assure que la Divinité est remplie de miséricorde, de clémence, de bonté, c'est toujours à un génie malfaisant, à un maître capricieux, à un Démon redouté à qui l'on rend par-tout des hommages serviles, & un culte dicté par la crainte.

Ces dispositions n'ont rien qui doive nous surprendre ; nous ne pouvons sincérement accorder notre confiance & notre amour qu'à ceux en qui nous trouvons une volonté permanente de nous faire du bien ; dès que nous avons lieu de soupçonner en eux la volonté, le pouvoir, ou le droit de nous nuire, leur idée nous afflige, nous les craignons & nous prenons de la défiance contre eux ; nous les haïssons au fond du cœur, même sans oser nous l'avouer. Si la Divinité doit être regardée, comme la source commune des biens & des maux qui arrivent en ce monde ; si elle a, tantôt la volonté de rendre les hommes heureux, & tantôt, celle de les plonger dans la misere, ou de les punir avec rigueur ; les hommes doivent nécessairement redouter ses caprices, ou sa sévérité, & en être bien plus occupés que de sa bienfaisance, qu'ils voient se démentir si souvent. Ainsi, l'idée de leur Monarque céleste doit toujours les inquiéter ; la sévérité de ses jugements

doit les faire trembler, bien plus que ses bienfaits ne peuvent les consoler, ou les rassurer.

Si l'on fait attention à cette vétité, on sentira pourquoi toutes les nations de la terre ont tremblé devant les Dieux, & leur ont rendu des cultes bizarres, insensés, lugubres & cruels; ils les ont servis comme des despotes peu d'accord avec eux-mêmes, ne connoissants d'autres regles que leurs fantaisies, tantôt favorables, & plus souvent nuisibles, à leurs sujets; en un mot, comme des maitres inconstants, moins aimables par leurs bienfaits, que redoutables par leurs châtiments, par leur malice, par leurs rigueurs que l'on n'osa jamais trouver injustes ou excessives. Voilà pourquoi nous voyons les adorateurs d'un Dieu que l'on montre sans cesse comme le modele de la bonté, de l'équité & de toutes les perfections, se livrer aux plus cruelles extravagances contre eux-mêmes, dans la vue de se punir, & de prévenir la vengeance céleste, & commettre, contre les autres, les crimes les plus affreux, quand ils croient par là désarmer la colere, appaiser la justice, & rappeller la clémence de leur Dieu. Touts les systêmes religieux des hommes, leurs sacrifices, leurs prieres, leurs pratiques & leurs cérémonies n'ont jamais eu pour objet, que de détourner la fureur de la Divinité, de prévenir ses caprices, & d'exciter en elle le sentiment de la bonté dont on la voyoit se départir à tout moment. Touts les efforts, toutes les subtilités de la théologie n'ont eu pour but que de concilier, dans le Souverain de la nature, les idées discordantes qu'elle avoit elle-même fait naître dans l'esprit des mortels. L'on pourroit justement la définir, l'art de composer des chimeres, en combinant, ensemble, des qualités impossibles à concilier.

CHAPITRE III.

Idées confuses & contradictoires de la Théologie.

TOut ce qui vient d'être dit, nous prouve que, malgré touts les efforts de leur imagination, les hommes n'ont jamais pu s'empêcher de puiser, dans leur propre nature, les qualités qu'ils ont assignées à l'être qui gouvernoit l'univers. Nous avons déjà entrevu les contradictions nécessairement résultantes du mélange incompatible de ces qualités humaines, qui ne peuvent convenir à un même sujet, vu qu'elles se détruisent les unes les autres : les Théologiens eux-mêmes ont senti les difficultés insurmontables que leurs divinités présentoient à la raison ; ils ne purent s'en tirer qu'en défendant de raisonner, qu'en déroutant les esprits, qu'en embrouillant de plus en plus les idées déjà si confuses & si discordantes qu'ils donnoient de leur Dieu ; par ce moyen, ils l'envelopperent de nuages, ils le rendirent inaccessible, & ils devinrent les maîtres d'expliquer à leur fantaisie, les voies de l'être énigmatique qu'ils faisoient adorer. Pour cet effet, ils l'exagérerent de plus en plus ; ni le temps, ni l'espace, ni la nature entiere ne purent contenir son immensité, tout en lui devint un mystere impénétrable. Quoique l'homme, dans l'origine, eût emprunté de lui-même les couleurs & les traits primitifs dont il composa son Dieu ; quoiqu'il en eût fait un Monarque puissant, jaloux, vindicatif, qui pouvoit être injuste, sans blesser sa justice, en un mot, semblable aux princes les plus pervers ; la Théologie, à force de rêveries, perdit, comme on a dit, la nature humaine, de vue, & pour rendre la divinité plus différente de ses créatures, elle lui assigna, en outre, des qualités si merveilleuses, si étranges, si éloignées de tout ce que notre esprit

peut concevoir, qu'elle s'y perdit elle même; elle se persuada, sans doute, que, par là même, ces qualités étoient divines; elle les crut dignes de Dieu, parce que nul homme ne put s'en faire aucune idée. On parvint à persuader aux hommes qu'il falloit recroire ce qu'il ne pouvoit concevoir, qu'il falloit cevoir, avec soumission, des systêmes improbables, & des conjectures contraires à la raison; que cette raison étoit le sacrifice le plus agréable que l'on pût faire à un maître fantasque, qui ne vouloit pas que l'on fit usage de ses dons. En un mot, on fit croire aux mortels, qu'ils n'étoient pas faits pour comprendre la chose la plus importante pour eux. (18) D'un autre côté, l'homme se persuada que les attributs gigantesques, & vraiment incompréhensibles que l'on assignoit à son Monarque céleste, mettoient entre lui & ses esclaves, un intervalle assez grand, pour que ce maître superbe ne fut point offensé de la comparaison; il se promit que son despote orgueilleux lui sçauroit gré des efforts qu'il feroit pour le rendre plus grand, plus merveilleux, plus puissant, plus arbitraire, plus inaccessible aux regards de ses foibles sujets. Les hommes sont toujours dans l'idée, que ce qu'ils ne peuvent concevoir, est bien plus noble & plus respectable que ce qu'ils sont à portée de comprendre: ils s'imaginent que leur Dieu, comme les Tyrans, ne veut point être vu de trop près.

Ce sont ces préjugés qui paroissent avoir fait éclore ces qualités merveilleuses, ou plutôt, inintelligibles, que la Théologie prétendit convenir exclusivement au Souverain du monde. L'esprit humain, que son ignorance invincible & ses craintes réduisoient au désespoir, enfanta les notions obscures & vagues dont

(18) Il est évident que toute religion est fondée sur le principe absurde, que l'homme est obligé de croire fermement ce qu'il est dans l'impossibilité la plus totale de comprendre. Suivant les notions de la Théologie même, l'homme, par sa nature, doit être dans une *ignorance invincible*, relativement à Dieu.

il orna son Dieu ; il crut ne pouvoir point lui déplaire, pourvu qu'il le rendît totalement incommensurable, ou impossible à comparer avec ce qu'il connoît de plus sublime & de plus grand. De là, cette foule d'attributs négatifs, dont des rêveurs ingénieux ont successivement embelli le phantôme de la Divinité, afin d'en former un être distingué de touts les autres, ou qui n'eut rien de commun avec ce que l'esprit humain a la faculté de connoître.

Les attributs théologiques ou métaphysiques de Dieu ne sont, en effet, que de pures négations des qualités qui se trouvent dans l'homme, ou dans touts les êtres qu'il connoît : ces attributs supposent la Divinité exempte de ce qu'il nomme en lui-même, ou dans touts les êtres qui l'entourent, des foiblesses & des imperfections. Dire que *Dieu est infini*, c'est, comme on a déja pu le voir, affirmer qu'il n'est point, comme l'homme, ou comme touts les êtres que nous connoissons, circonscrit par les bornes de l'espace (19). Dire que Dieu est *éternel*, signifie qu'il n'a point eu, comme nous, ou comme tout ce qui existe, un commencement, & qu'il n'aura point de fin ; dire que Dieu est *immuable*, c'est prétendre qu'il n'est point, comme nous, ou comme tout ce qui nous environne, sujet au changement. Dire que Dieu est *immatériel*,

(19) Hobbes dit *que tout ce que nous imaginons, est fini, & qu'ainsi, le mot* INFINI *ne peut former aucune idée, ni aucune notion.*

V. LEVIATHAN. CAP. III.

Un Théologien parle sur le même ton » le mot même *infini* confond, dit-il, nos idées sur Dieu, & rend le plus parfait des » êtres parfaitement inconnu pour nous : car le mot *infini* n'est » qu'une négation, qui signifie qui n'a ni fin, ni limites, ni mesure, & par conséquent ce qui n'a point de nature positive & déterminée, & partant rien du tout. » Il ajoute qu'il n'y a que l'habitude qui ait fait adopter ce mot qui, sans cela, nous paroîtroit vuide de sens & une contradiction. » *V. Sherlock Vindic. Of* » *trinity*, p. 77.

c'eſt avancer que ſa ſubſtance ou ſon eſſence ſont d'une nature que nous ne concevons point, mais qui doit être, dès lors, totalement différente de tout ce que nous connoiſſons.

C'eſt de l'amas confus de ces qualités négatives que réſulte le Dieu Théologique, ce tout métaphyſique dont il ſera toujours impoſſible à l'homme de ſe faire aucune idée. Dans cet être abſtrait tout eſt infinité, immenſité, ſpiritualité, omniſcience, ordre, ſageſſe, intelligence, puiſſance ſans bornes. En combinant ces mots vagues ou ces modifications, l'on crut faire quelque choſe; on étendit ces qualités par la penſée, & l'on crut avoir fait un Dieu, tandis qu'on ne fit qu'une chimere. On s'imagina que ces perfections ou qualités devoient convenir à ce Dieu, parce qu'elles ne conviennent à rien de ce que nous connoiſſons; on crut qu'un être incompréhenſible devoit avoir des qualités inconcevables; voilà les matériaux dont la Théologie ſe ſert pour compoſer le phantôme inexplicable devant lequel elle ordonne au genre humain de tomber à genoux.

Néanmoins, un être ſi vague, ſi impoſſible à concevoir ou à définir, ſi éloigné de tout ce que les hommes peuvent connoître ou ſentir, n'eſt guere propre à fixer leurs regards inquiets; leur eſprit a beſoin d'être arrêté par des qualités qu'il ſoit à portée de connoître & de juger. Ainſi, après avoir ſubtiliſé ce Dieu métaphyſique, & l'avoir rendu en idée ſi différent de tout ce qui agit ſur les ſens, la Théologie ſe trouve forcée de le rapprocher de l'homme dont elle l'avoit tant éloigné; elle en refait un homme par les qualités *morales* qu'elle lui aſſigne; elle ſent que, ſans cela, on ne pourroit perſuader aux mortels qu'il puiſſe y avoir des rapports entre eux & l'être vague, aërien, fugitif, incommenſurable qu'on leur fait adorer; elle s'apperçoit

que ce Dieu merveilleux n'est propre qu'à exercer l'imagination de quelques penseurs dont le cerveau s'est accoutumé à travailler sur des chimeres, ou à prendre des mots pour des réalités : enfin, elle voit qu'il faut au plus grand nombre des enfants matériels de la terre un Dieu plus analogue à eux, plus sensible, plus connoissable. En conséquence, la Divinité, malgré son essence ineffable ou divine, est revêtue de qualités humaines, & l'on ne sentit jamais leur incompatibilité avec un être que l'on avoit fait essentiellement différent de l'homme, & qui ne peut, par conséquent, avoir ses propriétés ni être modifié comme lui. L'on ne vit point qu'un Dieu immatériel & dépourvu d'organes corporels ne pouvoit, ni agir, ni penser comme un être matériel, que son organisation particuliere rend susceptible des qualités, des sentiments, des volontés, des vertus que nous trouvons en lui. La nécessité de rapprocher Dieu de ses créatures, a fait passer sur ces contradictions palpables, & la Théologie s'obstine toujours à lui attribuer des qualités que l'esprit humain tenteroit vainement de concevoir ou de concilier. Selon elle, un pur esprit est le moteur du monde matériel ; un être immense peut remplir l'espace sans en exclure pourtant la nature ; un être immuable est la cause des changements continuels qui s'operent dans le monde ; un être tout puissant ne peut empêcher le mal qui lui déplaît ; la source de l'ordre est forcée de permettre le désordre, en un mot, les qualités merveilleuses du Dieu Théologique sont, à chaque instant, démenties.

Nous ne trouvons pas moins de contradictions & d'incompatiblités dans les perfections ou qualités humaines qu'on a cru devoir lui attribuer, pour que l'homme s'en fît une idée. Ces qualités, que l'on nous dit que Dieu possede *éminemment*, se démentent

tent à chaque instant. On nous assure qu'il est bon ; la bonté est une qualité connue, vu qu'elle se rencontre dans quelques êtres de notre espece ; nous desirons sur-tout la trouver dans ceux de qui nous dépendons ; on prétend que la bonté de Dieu se montre dans toutes ses œuvres ; cependant nous ne donnons le titre de bon qu'à ceux d'entre les hommes dont les actions ne produisent sur nous que des effets que nous approuvons ; le maître de la nature a-t-il donc cette bonté ? N'est-il pas l'auteur de toutes choses ? Dans ce cas, ne sommes-nous pas forcés de lui attribuer également les douleurs de la goute, les ardeurs de la fievre, les contagions, les famines, les guerres qui désolent l'espece humaine ? Lorsque je suis en proie aux douleurs les plus aigués ; lorsque je languis dans l'indigence & les infirmités, lorsque je gémis sous l'oppression où est la bonté de Dieu pour moi ? Lorsque des Gouvernements négligents ou pervers produisent & multiplient la misere, la stérilité, la dépopulation & les ravages dans ma patrie, où est la bonté de Dieu pour elle ? Lorsque des révolutions terribles, des déluges, des tremblements de terre, bouleversent une grande partie du globe que j'habite, où est la bonté de ce Dieu, où est le bel ordre que sa sagesse a mis dans l'univers ? Comment démêler les preuves de sa providence bienfaisante, lorsque tout semble annoncer qu'elle se joue de l'espece humaine ? Que penser de la tendresse d'un Dieu qui nous afflige, qui nous éprouve, qui se plaît à contrister ses enfants ? que deviennent ces *causes finales*, si faussement supposées, & qu'on nous donne comme les preuves les plus fortes de l'existence d'un Dieu sage & tout-puissant, qui néanmoins ne put conserver son ouvrage qu'en le détruisant, & qui n'a pu tout-d'un-coup lui donner le dégré de perfection & de

confiftence dont il étoit fufceptible ? On nous affure que Dieu n'a créé l'univers que pour l'homme ; qu'il a voulu que, fous lui, il fut Roi de la nature. Foible Monarque ! dont un grain de fable, dont quelques atômes de bile, dont quelques humeurs déplacées détruifent l'exiftence & le regne, tu prétends qu'un Dieu bon a tout fait pour toi ? Tu veux que la nature entiere foit ton domaine, & tu ne peux te défendre contre les plus légers de fes coups ! tu te fais un Dieu pour toi tout feul, tu fuppofes qu'il veille à ta confervation, tu crois qu'il s'occupe de ton bonheur, tu t'imagines qu'il a tout créé pour toi, &, d'après ces idées préfomptueufes, tu prétends qu'il eft bon ! ne vois-tu pas qu'à chaque inftant fa bonté pour toi fe dément ? Ne vois-tu pas que ces bêtes que tu crois foumifes à ton empire, dévorent fouvent tes femblables, que le feu les confume, que l'océan les engloutit, que ces éléments, dont tu admires l'ordre, les rendent les victimes de leurs affreux défordres ? Ne vois-tu pas que cette force, que tu appelles ton Dieu, que tu prétends ne travailler que pour toi, que tu fuppofes uniquement occupée de ton efpece, flattée de tes hommages, touchée de tes prieres, ne peut être appellée bonne, puifqu'elle agit néceffairement ? En effet, même dans tes idées, ce Dieu eft une caufe univerfelle, qui doit fonger au maintien du grand tout dont tu l'as fi follement diftingué ? Cet être n'eft-il donc pas, felon toi-meme, le Dieu de la nature, le Dieu des mers, des fleuves, des montagnes, de ce globe, où tu n'occupe, qu'une fi petite place, de touts ces autres globes que tu vois rouler dans l'efpace autour du foleil qui t'éclaire ? ceffe donc de t'obftiner à ne voir que toi feul dans la nature ; ne te flattes pas que le genre humain, qui fe renouvelle & difparoit comme les feuilles des arbres, puiffe at-

forber touts les soins & la tendresse de l'agent univer-fel qui, selon toi, regle les destins de toutes choses.

Qu'est ce que la race humaine comparée à la terre? Qu'est-ce que cette terre comparée au soleil? Qu'est-ce que notre soleil comparé à cette foule de soleils qui, à des distances immenses, remplissent la voûte du firmament, non pour réjouir tes regards, non pour exciter ton admiration, comme tu te l'imagines; mais pour occuper la place que la nécessité leur assigne. O homme foible & vain! remets-toi donc a ta place; reconnois par-tout les effets de la nécessité; reconnois dans tes biens & tes maux les différentes façons d'agir des êtres doués de propriétés diverses dont la nature est l'assemblage, & ne suppose plus à son prétendu moteur une bonté ou une malice incompatibles, des qualités humaines, des idées & des vues qui n'existent qu'en toi-même.

En dépit de l'expérience, qui dément, a chaque instant, les vues bienfaisantes que les hommes supposent à leur Dieu, ils ne cessent de l'appeller bon: lorsque nous nous plaignons des désordres & des calamités, dont nous sommes si souvent les victimes & les témoins, on nous assure que ces maux ne sont qu'apparents; on nous dit que, si notre esprit borné pouvoit sonder les profondeurs de la sagesse divine & les trésors de sa bonté, nous verrions toujours les plus grands biens résulter de ce que nous appellons des maux. Malgré ces réponses frivoles, nous ne pouvons jamais trouver du bien, que dans des objets qui nous affectent d'une façon favorable à notre existence actuelle; nous serons toujours forcés de trouver du désordre & du mal dans tout ce qui nous affectera, même en passant, d'une façon douloureuse; si Dieu est l'auteur des causes qui produisent en nous ces deux façons de sentir si opposées, nous serons obligés d'en conclure qu'il est

tantôt bon, & tantôt méchant; à moins qu'on ne voulût convenir qu'il n'est ni l'un, ni l'autre, & qu'il agit nécessairement. Un monde où l'homme éprouve tant de maux, ne peut être soumis à un Dieu parfaitement bon; un monde où l'homme éprouve tant de biens, ne peut être gouverné par un Dieu méchant. Il faut donc admettre deux principes également puissants opposés l'un à l'autre; ou bien, il faut convenir que le même Dieu est alternativement bon & méchant; ou enfin, il faut avouer que ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait; dans ce cas, ne seroit-il pas inutile de l'adorer, ou de le prier? Vu qu'il ne seroit alors que le *Destin*, la nécessité d[illegible] choses; ou, du moins, il seroit soumis aux regles invariables qu'il se seroit imposées à lui-même.

Pour justifier ce Dieu, des maux qu'il fait éprouver au genre humain, on nous dit qu'il est juste, & que ces maux sont des châtiments qu'il inflige pour les injures qu'il a reçues des hommes. Ainsi, l'homme a le pouvoir de faire souffrir son Dieu! mais, pour offenser quelqu'un, il faut supposer des rapports entre nous & celui que nous offensons; quels sont les rapports qui peuvent subsister entre ses foibles mortels, & l'être infini qui a créé le monde? Offenser quelqu'un, c'est diminuer la somme de son bonheur, c'est l'affliger, c'est le priver de quelque chose, c'est lui faire éprouver un sentiment douloureux. Comment est-il possible que l'homme puisse altérer le bien-être du Souverain tout-puissant de la nature, dont le bonheur est inaltérable? Comment les actions physiques d'un être matériel peuvent-elles influer sur une substance immatérielle, & lui faire éprouver des sentiments incommodes? Comment une foible créature, qui a reçu de Dieu, son être, son organisation, son tempérament, d'où résultent

ses passions, sa façon d'agir & de penser, peut-elle agir contre le gré d'une force irrésistible, qui ne consent jamais au désordre, ou au péché ?

D'un autre côté, la justice, d'après les seules idées que nous puissions nous en former, suppose une disposition permanente de rendre à chacun ce qui lui est dû ; or, la Théologie nous répete, sans cesse, que Dieu ne nous doit rien ; que les biens qu'il nous accorde, sont des effets gratuits de sa bonté, & que, sans blesser son équité, il peut disposer, à son gré, des ouvrages de ses mains, & même les plonger, s'il lui plaisoit, dans l'abîme de la misere. Mais, en cela, je ne vois pas l'ombre de la justice ; je n'y vois que la plus affreuse des tyrannies ; j'y trouve l'abus le plus révoltant de la puissance. En effet, ne voyons nous pas l'innocence souffrir, la vertu dans les larmes, le crime triomphant & récompensé sous l'empire de ce Dieu dont on vante la justice ? (20) Ces maux sont passagers, dites-vous, ils n'auront qu'un temps. A la bonne heure, mais votre Dieu est donc injuste, au moins, pour quelque temps ? C'est, direz-vous, pour leur bien, qu'il châtie ses amis. Mais, s'il est bon, comment peut il consentir à les laisser souffrir, même pour un temps ? S'il sçait tout, qu'a-t-il besoin d'éprouver ses favoris dont il n'a rien à craindre ? S'il est vraiment tout-puissant, ne pourroit-il pas leur

(20) *Dies deficiet, si velim numerare quibus bonis malè evenerit; nec minùs si commemorem quibus malis optimè.*

CICER. DE NAT. DEOR. Lib. 3.

Si un Roi vertueux possédoit l'anneau de *Gygès*, c'est-à-dire, avoit la faculté de se rendre invisible, ne s'en serviroit-il pas pour remédier aux abus, pour récompenser les bons, pour prévenir les complots des méchants, en un mot, pour faire régner l'ordre & le bonheur dans ses Etats ? Dieu est un Monarque invisible & tout-puissant, cependant ses Etats sont le Théâtre du crime & du désordre, il ne remédie à rien.

épargner ces infortunes passageres, & leur procurer tout-d'un-coup une félicité durable? Si sa puissance est inébranlable, qu'a-t-il besoin de s'inquieter des vains complots que l'on voudroit faire contre lui?

Quel est l'homme rempli de bonté & d'humanité qui ne desirât, de tout son cœur, de rendre ses semblables heureux? Si Dieu surpasse en bonté touts les êtres de l'espece humaine, pourquoi ne fait-il point usage de sa puissance infinie pour les rendre touts heureux? Cependant nous voyons que, sur la terre, presque personne n'a lieu d'être satisfait de son sort. Contre un mortel qui jouit, on en voit des millions qui souffrent; contre un riche qui vit dans l'abondance, il est des millions de pauvres qui manquent du nécessaire; des nations entieres gémissent dans l'indigence pour satisfaire les passions de quelques Princes, de quelques grands que toutes leurs vexations ne rendent pas plus fortunés pour cela. En un mot, sous un Dieu tout-puissant, dont la bonté n'a point de bornes, la terre est par-tout arrosée des larmes des misérables. Que répond-on à tout cela? On nous dit, froidement, que *les jugements de Dieu sont impénétrables*; en ce cas, demanderai-je, de quel droit voulez-vous en raisonner? Sur quel fondement lui attribuez-vous une vertu que vous ne pouvez point pénétrer? Quelle idée vous formez-vous d'une justice qui ne ressemble jamais à celle de l'homme?

On nous dit que la justice de Dieu est balancée par sa clémence, sa miséricorde & sa bonté. Mais qu'entendons-nous par clémence? N'est elle pas une dérogation aux regles séveres d'une justice exacte & rigoureuse, qui fait que l'on remet a quelqu'un le châtiment qu'il avoit mérité? Dans un Prince, la clémence est, ou une violation de la justice, ou l'exemption d'une loi trop dure: les

loix d'un Dieu infiniment bon, équitable & sage peuvent-elles donc être trop séveres, &, s'il est vraiment immuable, peut-il y déroger un instant? Nous approuvons néanmoins la clémence dans un Souverain, quand sa trop grande facilité ne devient pas nuisible à la société; nous l'estimons, parce qu'elle annonce en lui de l'humanité, de la douceur, une ame compatissante & noble, qualités que, dans nos maîtres, nous préférons à la rigueur, à la dureté, à l'inflexibilité. D'ailleurs; les loix humaines sont défectueuses; elles sont souvent trop séveres; elles ne peuvent prévoir toutes les circonstances & touts les cas; les châtiments qu'elles décernent, ne sont pas toujours justes & proportionnés aux délits. Il n'en est point ainsi des loix d'un Dieu que nous supposons perfaitement juste & sage; ses loix doivent être si parfaites, que jamais elles ne puissent souffrir d'exceptions; la Divinité ne peut, par conséquent, jamais y déroger, sans blesser son immuable équité.

La vie future fut inventée pour mettre à couvert la justice de la Divinité, & pour la disculper des maux que souvent elle fait éprouver en ce monde à ses plus grands favoris: c'est là, nous dit-on, que le Monarque céleste doit procurer à ses élus un bien-être inaltérable, qu'il leur avoit refusé sur la terre; c'est là qu'il dédommagera ceux qu'il aime des injustices passageres, des épreuves affligeantes qu'il leur avoit fait supporter ici-bas. Cependant cette invention est-elle faite pour nous donner des idées bien claires & bien propres à justifier la Providence? Si Dieu ne doit rien à ses créatures, sur quel fondement, pourroient-elles attendre dans l'avenir un bonheur plus réel & plus constant que celui dont elles jouissent à-présent? Ce sera, dit-on, fondées sur ses promesses, contenues dans ses oracles révé-

lés. Mais est-il bien sûr que ces oracles sont émanés de lui? D'un autre côté, le systême de l'autre vie ne justifie pas ce Dieu d'une injustice au moins passagere; or, une injustice, même passagere, ne détruit-elle point l'immutabilité que l'on attribue à la Divinité? Enfin, un être tout-puissant, que l'on fait l'auteur de toutes choses, n'est-il pas lui-même la cause premiere, ou le complice des offenses qu'on lui fait? N'est il pas le véritable auteur du mal, ou du péché qu'il permet, tandis qu'il pourroit l'empêcher; &, dans ce cas, peut-il, avec justice, punir ceux qui s'en rendent coupables?

L'on entrevoit déjà la foule des contradictions & des hypotheses extravagantes auxquelles les attributs que la Théologie prête à son Dieu, doivent nécessairement donner lieu. Un être revêtu à la fois de tant de qualités discordantes, sera toujours indéfinissable, ne présentera que des notions qui se détruisent les unes les autres, & il sera par conséquent un être de raison. Ce Dieu a, dit-on, créé le ciel, la terre & touts les êtres qui les habitent, en vue de sa propre gloire. Mais un Monarque supérieur à touts les êtres, qui n'a point de rivaux, ni d'égaux dans la nature, qui ne peut être comparé à aucunes de ses créatures, peut-il être animé du desir de la gloire? Peut-il craindre d'être avili aux yeux de ses semblables? a-t-il besoin de l'estime, des hommages, de l'admiration des hommes? L'amour de la gloire n'est en nous que le desir de donner à nos semblables une haute idée de nous-mêmes; cette passion est louable, lorsqu'elle nous détermine à faire des choses utiles & grandes; mais, plus souvent encore, elle n'est qu'une foiblesse attachée à notre nature, elle n'est qu'un desir de nous distinguer des êtres avec qui nous nous comparons. Le Dieu dont on nous parle, doit être exempt de

cette

cette passion : il n'a point de semblables, il n'a point d'émules, il ne peut s'offenser des idées que l'on a de lui, sa puissance ne peut souffrir aucune diminution, rien ne peut troubler son éternelle félicité, ne faut-il pas en conclure qu'il ne peut être, ni susceptible de desirer la gloire, ni sensible aux louanges & à l'estime des hommes? Si ce Dieu est jaloux de ses prérogatives, de ses titres, de son rang, de sa gloire, pourquoi souffre-t-il que tant d'hommes puissent l'offenser, pourquoi permet-il que tant d'autres aient de lui des opinions si défavorables? pourquoi s'en trouve-t-il quelques-uns qui ont la témérité de lui refuser l'encens dont son orgueil est si flatté? Comment permet-il qu'un mortel comme moi ose attaquer ses droits, ses titres, son existence même? C'est pour te punir, direz-vous, d'avoir abusé de ses graces. Mais pourquoi permet-il que j'abuse de ses graces? Ou pourquoi les graces qu'il me donne, ne sont-elles pas suffisantes pour me faire agir selon ses vues? C'est qu'il t'a fait libre. Pourquoi m'a-t-il accordé une liberté dont il devoit prévoir que je pourrois abuser? Est-ce donc un présent bien digne de sa bonté qu'une faculté qui me met à portée de braver sa toute puissance, de lui débaucher ses adorateurs, de me rendre moi-même éternellement malheureux? N'eût-il pas été plus avantageux pour moi de n'être jamais né, ou, ou du moins, d'avoir été mis au rang des brutes ou des pierres, que d'être, malgré moi, placé parmi les êtres intelligents pour y exercer le fatal pouvoir de me perdre sans ressources, en outrageant ou en méconnoissant l'arbitre de mon sort? Dieu n'eût-il pas bien mieux montré sa bonté toute-puissante à mon égard, & n'eut-il pas travaillé plus efficacement à sa propre gloire, s'il m'eût forcé de lui rendre mes hommages, &, par là, de mériter un bonheur ineffable?

Le systême si peu fondé de la liberté de l'homme que nous avons détruit ci-devant, fut visiblement imaginé pour laver l'auteur de la nature du reproche qu'on doit lui faire d'être l'auteur, la source, la cause primitive des crimes de ses créatures. En conséquence de ce présent funeste, donné par un Dieu bon, les hommes, suivant les idées sinistres de la Théologie, seront, pour la plupart, éternellement punis de leurs fautes en ce monde. Des supplices recherchés & sans fin sont, par la justice d'un Dieu miséricordieux, réservés à des êtres fragiles, pour des délits passagers, pour de faux raisonnements, pour des erreurs involontaires, pour des passions nécessaires qui dépendent du tempérament que ce Dieu leur a donné, ces circonstances où il les a placés, ou, si l'on veut, de cette prétendue liberté qu'un Dieu prévoyant n'auroit jamais dû accorder à des êtres capables d'en abuser. Appellerions-nous bon, raisonnable, juste, clément, miséricordieux un pere qui armeroit la main d'un enfant pétulant, dont il connoîtroit l'imprudence, d'un couteau dangereux & tranchant, & qui le puniroit, pendant toute sa vie, pour s'en être lui-même blessé? Appellerions-nous juste, clément & miséricordieux, un Prince qui, ne proportionnant point le châtiment à l'offense, ne mettroit point de fin aux tourments d'un sujet qui, dans l'ivresse, auroit passagérement blessé sa vanité, sans pourtant lui causer aucun préjudice réel, surtout, après avoir pris soin lui-même de l'enivrer? Regarderions-nous, comme tout-puissant, un Monarque dont les Etats seroient dans une telle anarchie, qu'à l'exception d'un petit nombre de sujets fideles, touts les autres pourroient, à chaque instant, mépriser ses loix, l'insulter lui-même, frustrer ses volontés? O Théologiens, convenez que votre Dieu n'est qu'un amas de qualités qui forment

un tout aussi incompréhensible pour votre esprit, que pour le mien : à force de le surcharger d'attributs incompatibles, vous en avez fait une vraie chimere, que toutes vos hypotheses ne peuvent maintenir dans l'existence que vous voulez lui donner.

On répond néanmoins à ces difficultés, que la bonté, que la sagesse, que la justice sont en Dieu des qualités si éminentes, ou si peu semblables aux nôtres, qu'elles n'ont aucuns rapports avec ces mêmes qualités, quand elles se trouvent dans les hommes. Mais, répliquerai-je, comment me former une idée de ces perfections divines, si elles ne ressemblent en rien à celles de ces vertus que je trouve dans mes semblables, ou aux dispositions que je sens en moi-même ? Si la justice de Dieu n'est point celle des hommes ; si elle opere de la façon que les hommes appellent injustice ; si sa bonté, sa clémence, sa sagesse ne se manifestent point par les signes auxquels nous pouvons les reconnoître ; si toutes ses qualités divines sont contraires aux idées reçues ; si, dans la Théologie, toutes les notions humaines sont obscurcies, ou renversées, comment des mortels, semblables à moi, prétendent-ils les annoncer, les connoître, les expliquer aux autres ? La Théologie donneroit-elle à l'esprit le don ineffable de concevoir ce que nul homme n'est à portée de comprendre ? Procureroit-elle à ses suppots la faculté merveilleuse d'avoir des idées précises d'un Dieu, composé de tant de qualités contradictoires ? En un mot, le Théologien seroit-il lui-même un Dieu ?

On nous ferme la bouche en disant que Dieu lui-même a parlé, qu'il s'est fait connoître aux hommes. Mais quand, & à qui ce Dieu a-t-il parlé ? Où sont ses divins oracles ? Cent voix s'élevent à la fois, cent mains me les montrent dans des recueils

absurdes & discordants : je les parcours, &, par-tout, je trouve que le Dieu de la sagesse a parlé un langage obscur, insidieux, déraisonnable. Je vois que le Dieu de la bonté a été cruel & sanguinaire; que le Dieu de la justice a été injuste & partial, a ordonné l'iniquité; que le Dieu des miséricordes destine les plus affreux châtiments aux malheureuses victimes de sa colere. D'ailleurs, que d'obstacles se présentent, quand il s'agit de vérifier les prétendues révélations d'une divinité qui, dans deux contrées de la terre n'a jamais tenu le même langage; qui a parlé en tant de lieux, tant de fois & toujours si diversement, qu'elle semble ne s'être montrée, par-tout, que dans le dessein formé de jetter l'esprit humain dans la plus étrange perplexité.

Les rapports que l'on suppose entre les hommes & leur Dieu, ne peuvent être fondés que sur les qualités morales de cet être : si ces qualités morales ne sont point connues des hommes, elles ne peuvent servir de modele à des hommes. Il faudroit que ces qualités fussent de nature à en être connues pour en être imitées; comment puis-je imiter un Dieu dont la bonté, la justice ne ressemblent en rien aux miennes, ou plutôt, sont directement contraires à ce que j'appelle, soit justice, soit bonté? Si Dieu n'est rien de ce que nous sommes, comment pouvons-nous, même de loin, nous proposer de l'imiter, de lui ressembler, de suivre la conduite nécessaire pour lui plaire, en nous conformant à lui? Quels peuvent être, en effet, les motifs du culte, des hommages, de l'obéissance que l'on nous dit de rendre à l'être suprême, si nous ne les établissons sur sa bonté, sur sa véracité, sur sa justice, en un mot, sur des qualités telles que nous pouvons les connoître? Comment en avoir des idées claires, si ces qualités en Dieu ne sont plus de la même nature qu'en nous?

On nous dira, sans doute, qu'il ne peut y avoir de proportions entre le créateur & son ouvrage; que l'argille n'est point en droit de demander au potier qui l'a façonnée, *pourquoi m'as-tu formée ainsi?* Mais s'il n'y a point de proportions entre l'ouvrier & son ouvrage; s'il n'y a point entre eux d'analogie, quels peuvent être les rapports qui subsisteront entre eux? Si Dieu est incorporel, comment agit-il sur les corps, ou comment des êtres corporels peuvent-ils agir sur lui, l'offenser, troubler son repos, exciter en lui des mouvements de colere? Si l'homme n'est relativement à Dieu qu'un *vase d'argille*, ce *vase* ne doit, ni prieres, ni actions de graces à son potier pour la forme qu'il a voulu lui donner. Si ce potier s'irrite contre son *vase* pour l'avoir mal formé, ou pour l'avoir rendu incapable des usages auxquels il l'avoit destiné, le potier, s'il n'est un insensé, devroit s'en prendre à lui-même des défauts qu'il y trouve; il peut bien le briser, mais le *vase* ne pourra l'en empêcher; il n'aura, ni motifs, ni moyens pour fléchir sa colere; il sera forcé de subir son sort, & le potier seroit complettement privé de raison, s'il vouloit punir son vase, au lieu de le refaire pour lui donner une forme plus convenable à ses desseins.

L'on voit que, d'après ces notions, les hommes n'ont pas plus de rapports avec Dieu que les pierres. Mais si Dieu ne doit rien aux hommes; s'il n'est tenu de leur montrer ni justice, ni bonté, les hommes, de leur côté, ne peuvent lui rien devoir. Nous ne connoissons point entre les êtres de rapports qui ne soient réciproques; les devoirs des hommes entre eux sont fondés sur leurs besoins mutuels; si Dieu n'a pas besoin d'eux, il ne peut leur rien devoir, & les hommes ne peuvent l'offenser. Cependant l'autorité de Dieu ne peut être fondée que sur le bien

qu'il fait aux hommes, & les devoirs de ceux-ci envers Dieu ne peuvent avoir d'autres motifs que l'espoir du bonheur qu'ils attendent de lui; s'il ne leur doit point ce bonheur, touts leurs rapports sont anéantis, & leurs devoirs n'existent plus. Ainsi, de quelque façon que l'on envisage le systême Théologique, il se détruit lui même. La Théologie ne sentira-t-elle jamais que, plus elle s'efforce d'exalter son Dieu, d'exagérer sa grandeur, plus elle le rend incompréhensible pour nous? Que plus elle l'éloigne de l'homme, ou plus elle déprime celui ci, & plus elle affoiblit les rapports qu'elle avoit supposés entre ce Dieu & lui? Si le souverain de la nature est un être infini & totalement différent de notre espece, & si l'homme n'est à ses yeux qu'un ciron, ou un peu de boue, il est clair qu'il ne peut y avoir de *rapports moraux* entre des êtres si peu analogues, & il est encore plus évident que le *vase* qu'il a formé, ne peut point raisonner sur son compte.

C'est pourtant, sur les rapports subsistants entre l'homme & son Dieu, que tout culte se fonde. Néanmoins, toutes les religions du monde ont pour base un Dieu despote; mais le despotisme n'est il pas un pouvoir injuste & déraisonnable? Attribuer à la divinité l'exercice d'un tel pouvoir, n'est-ce pas sapper également sa bonté, sa justice, sa sagesse infinies? Les hommes, en voyant les maux dont souvent ils se trouvent assaillis en ce monde, sans pouvoir deviner par où ils ont pu s'attirer la colere divine, seront toujours tentés de croire que le maître de la nature est un Sultan, qui ne doit rien à ses sujets, qui n'est point obligé de leur rendre aucuns comptes, qui n'est point tenu de se conformer aux loix, qui n'est pas lui-même soumis aux regles qu'il prescrit aux autres, qui peut, en conséquence, être injuste, qui a le droit de pousser sa vengeance au-

de-là de toutes les bornes. Enfin, des Théologiens ont prétendu que Dieu feroit le maître de détruire & de replonger dans le cahos l'univers, que fa fageffe en avoit tiré; tandis que ces mêmes Théologiens, nous citent l'ordre & l'arrangement merveilleux de cet univers, comme la preuve la plus convainquante de fon exiftence. (21)

En un mot, la Théologie met au nombre des qualités de Dieu le privilege incommuniquable d'agir contre toutes les loix de la nature & de la raifon, tandis que c'eft fur fa raifon, fa juftice, fa fageffe, fa fidélité à remplir fes engagements prétendus, que l'on veut établir le culte que nous lui devons, & les devoirs de la morale. Quelle Mer de contradictions! Un être qui peut tout, & qui ne doit rien à perfonne, qui, dans fes décrets éternels, peut les choifir ou les rejetter, les prédeftiner au bonheur ou au malheur, qui eft en droit de les faire fervir de jouets à fes caprices, & de les affliger fans raifon, qui pourroit aller jufqu'à détruire & anéantir l'univers, n'eft-il pas un tyran, ou un Démon? eft-il rien de plus affreux que les conféquences immédiates que l'on peut tirer de ces idées révoltantes que nous donnent de leur Dieu, ceux qui nous difent de l'aimer, de le fervir, de l'imiter, d'obéir à fes ordres! Ne vaudroit-il pas mieux mille fois dépendre de la matiere aveugle, d'une nature privée d'intelligence, du hazard, ou du néant, d'un Dieu de pierre, ou de bois, que d'un Dieu que l'on fuppofe tendre des pieges aux hommes, les inviter à pécher, permettre qu'ils commettent des crimes qu'il pourroit empêcher, afin d'avoir le barbare plaifir de les en punir fans mefure, fans utilité pour lui-

(21) *Nous concevons au moins*, dit le Docteur Gaftrell, *que Dieu pourroit bouleverfer l'univers & le replonger dans le cahos.* VOYEZ DEFENSE DE LA RELIGION, TANT NATURELLE QUE REVELLÉE.

même, sans correction pour eux-mêmes, sans que leur exemple puisse servir à corriger les autres ? Une sombre terreur doit nécessairement résulter de l'idée d'un tel être ; son pouvoir nous arrachera bien des hommages serviles ; nous l'appellerons bon, pour le flatter, ou pour désarmer sa malice ; mais, sans renverser l'essence des choses, un pareil Dieu ne pourra se faire aimer de nous, lorsque nous réfléchirons qu'il ne nous doit rien, qu'il a le droit d'être injuste, qu'il peut punir ses créatures, pour avoir abusé de la liberté qu'il leur accorde, ou pour n'avoir point eu les graces qu'il a voulu leur refuser.

Ainsi, en supposant que Dieu n'est astreint, envers nous, par aucunes regles, on sappe visiblement les fondements de tout culte. Une Théologie qui assure que Dieu a pu créer des hommes, pour les rendre éternellement malheureux, ne nous montre qu'un Génie malfaisant, dont la malice est un abîme inconcevable, & surpasse infiniment la cruauté des êtres les plus dépravés de notre espece. Tel est néanmoins le Dieu qu'on a le front de proposer pour modele au genre humain ! Telle est la Divinité qu'adorent des nations mêmes qui se vantent d'être les plus éclairées de ce monde !

C'est pourtant sur le caractere moral de la Divinité, c'est-à-dire, sur sa bonté, sa sagesse, son équité, son amour de l'ordre, que l'on prétend fonder notre morale, ou la science des devoirs qui nous lient aux êtres de notre espece. Mais, comme ses perfections & ses bontés se démentent très-souvent pour faire place à des méchancetés, à des injustices, à des sévérités cruelles, on est forcé de la trouver changeante, capricieuse, inégale dans sa conduite, en contradiction avec elle-même, d'après les façons d'agir si diverses qu'on lui attribue. En effet, on la voit, tantôt favorable, & tantôt disposée à nuire au genre humain ;

humain ; tantôt amie de la raison & du bonheur de la société ; tantôt elle interdit l'usage de la raison, elle agit en ennemie de toute vertu, elle est flattée de voir la société troublée. Cependant, comme on a vu, les mortels, écrasés par la crainte, n'osent guere s'avouer que leur Dieu soit injuste, ou méchant, ni se persuader qu'il les autorise à l'être ; ils en concluent seulement que tout ce qu'ils font d'après ses ordres prétendus, ou dans la vue de lui plaire, est toujours très-bien, quelque nuisible qu'il paroisse d'ailleurs aux yeux de la raison. Ils le supposent le maître de créer le juste & l'injuste, de changer le bien en mal, & le mal en bien, le vrai en faux, la fausseté en vérité : en un mot, ils lui donnent le droit d'altérer l'essence éternelle des choses ; ils font ce Dieu, supérieur aux loix de la nature, de la raison, de la vertu ; ils croient ne pouvoir jamais mal faire, en suivant ses préceptes les plus absurdes, les plus contraires à la morale, les plus opposés au bon sens, les plus nuisibles au repos des sociétés. Avec de tels principes, ne soyons pas surpris de voir les horreurs que la Religion fait commettre sur la terre. La Religion la plus atroce fut la plus conséquente. (21)

(21) La Religion moderne de l'Europe a visiblement causé plus de ravages & de troubles qu'aucune autre Superstition connue ; elle fut, en cela, très-conséquent à ses principes. On a beau prêcher la tolérance & la douceur au nom d'un Dieu despotique, qui seul a droit aux hommages de la terre, qui est très-jaloux, qui veut que l'on admette quelques dogmes, qui punit cruellement pour des opinions erronées, qui demande du zele dans ses adorateurs. Un tel Dieu doit faire un fanatique persécuteur de tout homme conséquent. La Théologie d'aujourd'hui est un venin subtilisé, propre à tout infecter par l'importance qu'on lui attache. A force de Métaphysique, les Théologiens modernes sont devenus absurdes & méchants par systême : en admettant une fois les idées odieuses qu'ils donnent de la Divinité, il fut impossible de leur faire entendre qu'ils devoient être humains, équitables, pacifiques, indulgents, tolérants, ils prétendirent, & prouverent, que ces vertus humaines & sociales n'étoient point de saison dans la cause de religion, & seroient des trahisons & des crimes aux yeux du Monarque céleste, à qui tout devoit être sacrifié.

En fondant la morale sur le caractere peu moral d'un Dieu qui change de conduite, l'homme ne peut jamais sçavoir à quoi s'en tenir, ni sur ce qu'il doit à Dieu, ni sur ce qu'il se doit à lui-même, ni sur ce qu'il doit aux autres. Rien ne fut donc plus dangereux que de lui persuader qu'il existoit un être supérieur à la nature, devant qui la raison devoit se taire, à qui, pour être heureux, l'on devoit tout sacrifier ici-bas. Ses ordres prétendus & son exemple durent nécessairement être plus forts que les préceptes d'une morale humaine; les adorateurs de ce Dieu ne purent écouter la nature & le bon sens, que quand ils s'accorderent, par hazard, avec les caprices de leur Dieu, à qui l'on supposa le pouvoir d'anéantir les rapports invariables des êtres, de changer la raison en déraison, la justice en injustice, le crime même en vertu. Par une suite de ces idées, l'homme religieux n'examine jamais les volontés & la conduite du despote céleste d'après les regles ordinaires; tout inspiré qui lui viendra de sa part, & qui se prétendra chargé d'interpréter ses oracles, aura le droit de le rendre déraisonnable & criminel; son premier devoir sera toujours d'obéir à Dieu sans murmurer.

Telles sont les conséquences fatales & nécessaires du caractere moral que l'on donne à la divinité, & de l'opinion qui persuade aux mortels qu'ils doivent obéir aveuglement au souverain absolu dont les volontés arbitraires & changeantes reglent les devoirs. Ceux qui ont eu, les premiers, le front de dire aux hommes, qu'en matiere de religion il ne leur étoit permis de consulter, ni leur raison, ni les intérêts de la société, se sont évidemment proposés d'en faire les jouets, ou les instruments de leur propre méchanceté. C'est donc de cette erreur radicale, que sont parties toutes les extravagances que les diffe-

rentes religions ont apportées sur la terre, les fureurs sacrées qui l'ont ensanglantée, les persécutions inhumaines qui ont tant de fois désolé les nations; en un mot, toutes ces horribles tragédies dont le nom du très-haut fut la cause & le prétexte ici-bas. Toutes les fois qu'on voulut rendre les hommes insociables, on leur cria que Dieu le vouloit ainsi. Ainsi, les Théologiens eux-mêmes ont pris soin de calomnier & de diffamer le phantôme qu'ils ont élevé pour leur intérêt sur les debris de la raison humaine, & d'une nature très-méconnue, mais mille fois préférable à un Dieu tyrannique, qu'ils rendent odieux pour toute ame honnête, en croyant l'exalter & le couvrir de gloire. Ces Théologiens sont les vrais destructeurs de leur propre idole, par les qualités contradictoires qu'ils accumulent sur elle: ce sont eux qui, comme on le prouvera encore par la suite, rendent la morale incertaine & flottante, en la fondant sur un Dieu changeant, capricieux, bien plus souvent injuste & cruel, que rempli de bonté. Ce sont eux qui la renversent & l'anéantissent, en ordonnant le crime, le carnage, la barbarie au nom du Souverain de l'univers, & en nous interdisant l'usage de la raison, qui seule devroit régler nos actions & nos idées.

Quoiqu'il en soit, en admettant, si l'on veut, pour un instant, que Dieu possede toutes les vertus humaines dans un dégré de perfection infinie; nous serons bientôt forcés de reconnoître qu'il ne peut les allier avec les attributs métaphysiques, théologiques & négatifs dont nous avons déjà parlé. Si Dieu est un pur esprit, comment pourroit-il agir comme l'homme, qui est un être corporel? Un pur esprit ne voit rien; il n'entend, ni nos prieres, ni nos cris; il ne peut s'attendrir sur nos miseres, étant dépourvu des organes par le ministere desquels les

ſentiments de la pitié peuvent s'exciter en nous : il n'eſt point immuable, ſi ſes diſpoſitions peuvent changer : il n'eſt point infini, ſi la nature entiere, ſans être lui, peut exiſter conjointement avec lui ; il n'eſt point tout-puiſſant, s'il permet, ou s'il ne prévient pas le mal & les déſordres dans le monde. Il n'eſt point par-tout, s'il n'eſt pas dans l'homme qui péche, ou s'il s'en retire au moment où il commet le péché. Ainſi, de quelque façon que l'on regarde ce Dieu, les qualités humaines qu'on lui aſſigne, s'entredétruiſent néceſſairement, & ces mêmes qualités ne peuvent aucunement ſe combiner avec les attributs ſurnaturels que la Théologie lui donne.

A l'égard de la *révélation* prétendue des volontés de Dieu, loin d'être une preuve de ſa bonté, ou de ſa tendreſſe pour les hommes, elle ne ſeroit qu'une preuve de ſa malice. En effet, toute révélation ſuppoſe que la Divinité a pu laiſſer manquer le genre humain pendant long-temps de la connoiſſance des vérités les plus importantes à ſon bonheur. Cette révélation faite à un petit nombre d'hommes choiſis, annonceroit de plus, dans cet être, une partialité, une prédilection injuſte, peu compatibles avec la bonté du Pere commun de la race humaine. Cette révélation nuiroit encore à l'immutabilité divine, puiſque Dieu auroit permis dans un temps que les hommes ignoraſſent ſes volontés, & qu'il auroit voulu, dans un autre temps, qu'ils en fuſſent inſtruits. Cela poſé, toute révélation eſt contraire aux notions qu'on nous donne de la juſtice, de la bonté d'un Dieu qu'on nous dit immuable, & qui, ſans avoir beſoin de ſe revéler, ou de ſe faire connoître par des miracles, pourroit inſtruire & convaincre les hommes, leur inſpirer les idées qu'il deſire ; en un mot, diſpoſer de leurs eſprits & de

leurs cœurs. Que fera-ce, si nous voulons examiner en détail toutes les prétendues révélations que l'on assure avoir été faites aux mortels ! Nous y verrons que ce Dieu n'y débite que des fables indignes d'un être sage ; n'y agit que d'une maniere contraire aux notions naturelles de l'équité ; n'y annonce que des énigmes & des oracles impossibles à comprendre, se peint lui même sous des traits incompatibles avec ses perfections infinies ; exige des puérilités qui le dégradent aux yeux de la raison ; dérange l'ordre qu'il avoit établi dans la nature pour convaincre des créatures, à qui jamais il ne parvient à faire prendre les idées, les sentiments, la conduite qu'il voudroit leur inspirer. Enfin, nous trouverons que Dieu ne s'est jamais manifesté que pour annoncer des mysteres inexpliquables, des dogmes inintelligibles, des pratiques ridicules ; pour jetter l'esprit humain dans la crainte, la défiance & la perplexité, &, sur-tout, pour fournir une source intarissable aux disputes des mortels. (22)

On voit donc que les idées que la Théologie nous donne de la divinité, seront toujours confuses, incompatibles, & finiront nécessairement par nuire au repos des humains. Ces notions obscures & ces spéculations vagues seroient assez indifférentes, si les hommes ne regardoient, comme importantes, leurs réveries sur l'être inconnu dont ils croient dépendre, & s'ils n'en tiroient des inductions pernicieuses pour

(22) Il est évident que toute révélation qui n'est pas claire, ou qui enseigne des *mysteres*, ne peut être l'ouvrage d'un être intelligent & sage : dès qu'il parle, on doit présumer que c'est pour être entendu de ceux à qui il veut se manifester. Parler pour n'être point entendu, n'annonce que de la folie ou de la mauvaise foi. Il est donc très-démontré que tout ce que les Prêtres ont appellé des *Mysteres*, sont des inventions, faites pour jetter un voile épais sur leurs propres contradictions & leur propre ignorance sur la divinité. Ils trancherent toutes les difficultés, en disant, *c'est un Mystere*. D'ailleurs leur intérêt voulut que les hommes n'entendissent rien à la science prétendue dont ils s'étoient faits les dépositaires.

eux-mêmes. Comme ils n'auront jamais de mesure commune & fixe pour juger de cet être, enfanté par des imaginations variées & diversement modifiées, ils ne pourront jamais, ni s'entendre, ni s'accorder sur les idées qu'ils s'en formeront. De là cette diversité nécessaire dans les opinions religieuses, qui de tout temps ont donné lieu à des querelles insensées, que l'on regarda toujours comme très-essentielles, & qui ont conséquemment toujours intéressé la tranquillité des nations. Un homme d'un sang bouillant ne s'accommodera point du Dieu, d'un homme flegmatique & tranquille; un homme infirme bilieux, mécontent ne verra point ce Dieu du même œil que celui qui jouit d'un tempérament plus sain d'où résultent communément la gaieté; le contentement, la paix. Un homme bon, équitable, compâtissant & tendre ne s'en fera point le même portrait que celui qui est d'un caractere dur, inflexible & méchant. Chaque individu modifiera toujours son Dieu d'après sa propre façon d'être, de penser & de sentir. Un homme sage, honnête & sensé ne pourra jamais se figurer qu'un Dieu puisse être cruel & déraisonnable.

Néanmoins, comme la crainte présida nécessairement à la formation des Dieux; comme l'idée de la divinité fut continuellement associée à celle de la terreur, son nom fit toujours trembler les mortels, il réveilla dans leur esprit des idées lugubres & désolantes; tantôt il les jetta dans l'inquiétude, tantôt il mit leur imagination en feu. L'expérience de touts les siecles nous prouve que ce nom vague, devenu pour le genre humain la plus importante des affaires, répand par-tout la consternation ou l'ivresse, & produit dans les esprits les plus affreux ravages. Il est bien difficile qu'une crainte habituelle, qui est sans contredit la plus

incommode des passions, ne soit un levain fatal capable d'aigrir à la longue les tempéraments les plus modérés.

Si un Misantrope, en haine de la race humaine, eût formé le projet de jetter les hommes dans la plus grande perplexité, eût-il pû imaginer un moyen plus efficace que de les occuper, sans relâche, d'un être, non-seulement inconnu, mais encore totalement impossible à connoître, qu'il leur eût annoncé pourtant, comme le centre de toutes leurs pensées, comme le modele & le but unique de leurs actions, comme l'objet de toutes leurs recherches, comme une chose plus importante que la vie, puisque leur félicité présente & future devoit nécessairement en dépendre? Que seroit-ce, si, à ces idées, déja si propres à leur troubler le cerveau, il joignoit encore celle d'un Monarque absolu qui ne suit aucunes regles dans sa conduite; qui n'est lié par aucuns devoirs, qui peut punir, pendant l'éternité, les offenses qu'on lui fait dans le temps; dont il est très-aisé de provoquer la fureur, qui s'irrite des idées & des pensées des hommes, dont, même sans le sçavoir, ou peut encourir la disgrace! le nom d'un pareil être suffiroit assurément pour porter le trouble, la désolation, la consternation dans les ames de touts ceux qui l'entendroient prononcer; son idée les poursuivroit par tout, elle les affligeroit sans cesse, elle les jetteroit dans le désespoir. A quelle torture leur esprit ne se mettroit-il pas pour chercher à deviner cet être si redoutable, pour découvrir le secret de lui plaire, pour imaginer ce qui peut le désarmer! dans quelles frayeurs ne seroit-on pas de n'avoir pas rencontré juste! que de disputes sur la nature, sur les qualités d'un être également inconnu de touts les hommes, & vu

diversement par chacun d'eux ! Quelle variété dans les moyens que l'imagination enfanteroit pour trouver grace devant ses yeux, ou pour écarter son courroux !

Telle est, mot pour mot, l'histoire des effets que le nom de Dieu a produits sur la terre. Les hommes en furent toujours effrayés, parce qu'ils n'eurent jamais d'idées fixes de l'être que ce nom pouvoit représenter. Les qualités que quelques spéculateurs, à force de se creuser le cerveau, ont cru découvrir en lui, ne firent que troubler le repos des nations, & de chacun des citoyens qui les composent, les allarmer sans sujet, les remplir d'aigreurs & d'animosités, rendre leur existence malheureuse, leur faire perdre de vue les réalités nécessaires à leur bonheur. Par le charme magique de ce mot redoutable, le genre humain demeura comme engourdi & stupefait, ou bien, un fanatisme aveugle le rendit furieux; tantôt abattu par la crainte, il rampa comme un esclave qui se courbe sous la verge d'un maître inexorable toujours prêt à frapper: il crut n'être né que pour servir ce maître qu'il ne connut jamais, & dont on lui donna les idées les plus terribles; pour trembler sous son joug; pour travailler à l'appaiser; pour redouter ses vengeances; pour vivre dans les larmes & la misere. S'il leva ses yeux baignés de pleurs vers son Dieu, ce fut dans l'excès de sa douleur; il s'en défia néanmoins toujours, parce qu'il le crut injuste, sévere, capricieux, implacable. Il ne put, ni travailler à son bonheur, ni rassurer son cœur, ni consulter sa raison, parce qu'il sanglotta toujours, & qu'il ne lui fut jamais permis de perdre de vue ses craintes. Il devint l'ennemi de lui-même & de ses semblables, parce qu'on lui persuada que le bien-être lui étoit

ici-bas

ici-bas interdit. Toutes les fois qu'il fut question de son tyran céleste, il n'eut plus de jugement, il ne raisonna plus, il tomba dans un état d'enfance ou de délire qui le soumit à l'autorité. L'homme fut destiné à la servitude dès le sein de sa mere, & l'opinion tyrannique le força de porter ses fers pendant le reste de ses jours. En proie aux terreurs paniques que l'on ne discontinua point de lui inspirer, il ne parut être venu sur la terre que pour y rêver, y gémir, y soupirer, se nuire à lui-même, se priver de tout plaisir, se rendre la vie amere, ou troubler la félicité des autres. Perpétuellement infesté par les terribles chimeres que son imagination en délire lui présenta sans cesse, il fut abject, stupide, déraisonnable, & souvent il devint méchant pour honorer le Dieu qu'on lui proposa pour modele, ou qu'on lui dit de venger.

C'est ainsi que les mortels se prosternent de race en race devant les vains phantômes que la crainte, dans l'origine, fit éclore au sein de l'ignorance & des calamités de la terre. C'est ainsi qu'ils adorent, en tremblant, les vaines idoles qu'ils élevent dans les profondeurs de leur propre cerveau, dont ils ont fait un sanctuaire : rien ne peut les détromper, rien ne peut leur faire sentir que c'est eux-mêmes qu'ils adorent, qu'ils tombent à genoux devant leur propre ouvrage, qu'ils s'effraient du tableau bizarre qu'ils ont eux-mêmes tracé; ils s'obstinent à se prosterner, à s'inquietter, à trembler ; ils se font un crime du desir même de dissiper leurs craintes ; ils méconnoissent la ridicule production de leur propre démence ; ils se conduisent comme des enfants qui se font peur à eux-mêmes, quand ils retrouvent dans un miroir leurs propres traits qu'ils ont défigurés. Leurs extravagances si fâcheuses pour eux-mêmes, ont pour époque dans le monde la notion funeste d'un Dieu ;

elles continueront & se renouvelleront jusqu'au temps où cette notion inintelligible ne sera plus regardée comme importante & nécessaire au bonheur des sociétés. En attendant, il est évident que celui qui parviendroit à détruire cette notion fatale, ou du moins, à diminuer ses terribles influences, seroit à coup sûr l'ami du genre humain.

CHAPITRE IV.

Examen des preuves de l'existence de Dieu, données par Clarke.

L'Unanimité des hommes à reconnoître un Dieu, est communément regardée comme la preuve la plus forte de l'existence de cet être. Il n'est point, nous dit-on, de peuple sur la terre, qui n'ait des idées vraies ou fausses d'un agent tout-puissant qui gouverne le monde. Les Sauvages les plus grossiers, ainsi que les nations les plus civilisées, sont également forcés de remonter par la pensée à une cause premiere de tout ce qui existe; ainsi, nous assure-t-on, le cri de la nature même doit nous convaincre de l'existence d'un Dieu, dont elle a pris soin de graver la notion dans l'esprit de touts les hommes, & l'on conclut de là que l'idée de Dieu est une idée innée.

Si, dégagés de préjugés, nous analysons cette preuve, qui paroît si triomphante à bien des gens, nous verrons que le consentement universel des hommes, sur un objet qu'aucun d'entre eux n'a jamais pu connoître, ne prouve rien; il nous prouve seulement qu'ils ont été des ignorants & des insensés toutes les fois qu'ils ont tenté de se faire quelqu'idée d'un être caché qu'ils ne pouvoient soumettre à l'expérience, ou raisonner sur la nature de cet être qu'ils ne purent jamais saisir par aucun côté. Les

notions fâcheuses de la Divinité ; que nous voyons répandues sur la terre, nous annoncent uniquement que les hommes, en toute contrée, ont essuyé d'affreux revers, ont éprouvé des désastres & des révolutions, ont ressenti des peines, des chagrins, des douleurs dont ils ont méconnu les causes physiques & naturelles. Les événements dont ils ont été les victimes, ou les témoins, ont excité leur admiration, ou leur frayeur ; &, faute de connoître les forces & les loix de la nature, ses ressources infinies, les effets qu'elle doit nécessairement produire dans des circonstances données, ils ont cru que ces phénomemes étoient dus à quelque agent secret, dont ils n'ont eu que des idées vagues, ou qu'ils ont supposé se conduire d'après les mêmes motifs, & suivant les mêmes regles qu'ils avoient eux-mêmes.

Le consentement des hommes, à reconnoître un Dieu, ne prouve donc rien, sinon que, dans le sein de l'ignorance, ils ont admiré, ou tremblé, & que leur imagination troublée a cherché des moyens de fixer ses incertitudes sur la cause inconnue des phénomenes qui frappoient leurs regards, ou qui les obligeoient de frissonner. Leur imagination diverse a diversement travaillé sur cette cause toujours incompréhensible pour eux. Touts avouent qu'ils ne peuvent, ni connoître, ni définir cette cause, touts disent, néanmoins, qu'ils sont assurés de son existence ; &, quand on vient à les presser, ils nous parlent d'un *Esprit*, mot qui ne nous apprend rien que l'ignorance de celui qui le prononce, sans pouvoir y attacher aucune idée certaine.

N'en soyons point étonnés, l'homme ne peut avoir d'idées réelles, que des choses qui agissent, ou qui ont précédemment agi, sur ses sens : or, il n'y a que des objets matériels, physiques, ou naturels qui puissent remuer nos organes, & nous don-

tier des idées ; vérité qui a été assez clairement prouvée au commencement de cet ouvrage pour nous empêcher d'y insister davantage. Nous dirons donc seulement que ce qui acheve de démontrer que l'idée de Dieu est une notion acquise, & non une *idée innée*, c'est la nature même de cette notion qui varie d'un siecle à l'autre, d'une contrée à une autre ; d'un homme à un autre homme ; que dis-je ! qui n'est jamais constante dans le même individu. Cette diversité, cette fluctuation, ces changements successifs ont les vrais caracteres d'une connoissance, ou plutôt, d'une erreur acquise. D'un autre côté, la preuve la plus forte que l'idée de la Divinité n'est fondée que sur une erreur ; c'est que les hommes sont peu-à-peu parvenus à perfectionner toutes les sciences qui avoient pour objet quelque chose de réel, tandis que la science de Dieu est la seule qu'ils n'aient jamais perfectionnée ; elle est par-tout au même point ; touts les hommes ignorent également quel est l'objet qu'ils adorent, & ceux qui s'en sont le plus sérieusement occupés, n'ont fait qu'obscurcir de plus en plus les idées primitives que les mortels s'en étoient formées.

Dès qu'on demande quel est le Dieu devant lequel on voit les hommes prosternés, on voit aussi-tôt les sentiments partagés. Pour que leurs opinions fussent d'accord, il faudroit que des idées, des sensations, des perceptions uniformes eussent par-tout fait naître les opinions sur la Divinité ; ce qui supposeroit des organes parfaitement semblables, remués ou modifiés par des événements parfaitement analogues. Or, comme cela n'a pu arriver ; comme les hommes, essentiellement différents par leurs tempéraments, se sont trouvés dans des circonstances très-différentes, il a fallu

néceſſairement que leurs idées ne fuſſent point les mêmes ſur une cauſe imaginaire qu'ils virent ſi diverſement. D'accord ſur quelques points généraux, chacun ſe fit un Dieu à ſa maniere, il le craignit, il le ſervit à ſa façon. Ainſi, le Dieu d'un homme ou d'une nation ne fut preſque jamais le Dieu d'un autre homme, ou d'une autre nation. Le Dieu d'un peuple ſauvage & groſſier eſt communément un objet matériel ſur lequel l'eſprit s'eſt fort peu exercé; ce Dieu paroît très-ridicule aux yeux d'un autre peuple plus policé, c'eſt-à-dire, dont l'eſprit a bien plus travaillé. Un Dieu ſpirituel, dont les adorateurs mépriſent le culte que rend un Sauvage à un objet matériel, eſt la production ſubtile du cerveau de pluſieurs penſeurs qui ont long-temps médité dans une ſociété policée où l'on s'en eſt fortement & long-temps occupé. Le Dieu Théologique que les nations les plus civiliſées admettent aujourd'hui ſans le comprendre, eſt, pour ainſi-dire, le dernier effort de l'imagination humaine, il eſt au Dieu d'un Sauvage, comme un habitant de nos villes où régne le faſte, revêtu d'un habit de pourpre artiſtement brodé, eſt à un homme tout nud, ou couvert ſimplement de la peau des bêtes. Ce n'eſt que dans les ſociétés civiliſées, où le loiſir & l'aiſance procurent la faculté de rêver & de raiſonner, que des penſeurs oiſifs méditent, diſputent, font de la métaphyſique: la faculté de penſer eſt preſque nulle dans les Sauvages occupés de la chaſſe, de la pêche & du ſoin de ſe procurer une ſubſiſtance incertaine par beaucoup de travaux. L'homme du peuple, parmi nous, n'a point des idées plus relevées de la Divinité, & ne l'analyſe pas plus que le Sauvage. Un Dieu ſpirituel, immatériel n'eſt fait que pour occuper le loiſir de quelques hommes ſubtils, qui n'ont

pas beſoin de travailler pour ſubſiſter. La Théologie, cette ſcience ſi importante & ſi vantée, n'eſt utile qu'à ceux qui vivent aux dépens des autres, ou qui s'arrogent le droit de penſer pour touts ceux qui travaillent. Cette ſcience futile occupée de chimeres, devient dans les ſociétés policées, qui n'en ſont pas plus éclairées pour cela, une branche de commerce très avantageuſe pour les Prêtres, & très-nuiſible pour leurs concitoyens, ſur-tout quand ils ont la folie de vouloir prendre part à leurs opinions inintelligibles.

Quelle diſtance infinie entre une pierre informe, un animal, un aſtre, une ſtatue, & le Dieu ſi abſtrait que la Théologie moderne a revêtu d'attributs dans leſquels elle ſe perd elle-même! Le Sauvage ſe trompe, ſans doute, ſur l'objet auquel il adreſſe ſes vœux; ſemblable à un enfant, il s'éprend du premier être qui frappe vivement ſa vue, ou il a peur de celui dont il croit avoir reçu quelque diſgrace; mais, au moins, ſes idées ſont-elles fixées par un être réel qu'il a devant les yeux. Le Lapon, qui adore une roche, le Negre qui ſe proſterne devant un ſerpent monſtrueux, voient, au moins, ce qu'ils adorent: l'Idolâtre ſe met à genoux devant une ſtatue, dans laquelle il croit que réſide une vertu cachée qu'il juge utile ou nuiſible à lui-même: mais le raiſonneur ſubtil qu'on nomme Théologien dans les nations civiliſées, & qui, en vertu de ſa ſcience inintelligible, ſe croit en droit de ſe moquer du Sauvage, du Lapon, du Negre, de l'Idolâtre, ne voit pas qu'il eſt lui-même à genoux devant un être qui n'exiſte que dans ſon propre cerveau, & dont il lui eſt impoſſible d'avoir aucune idée, à moins que, comme le Sauvage ignorant, il ne rentre promptement dans la nature viſible pour lui donner des qualités poſſibles à concevoir.

Ainſi, les notions de la Divinité que nous voyons répandues par toute la terre, ne prouvent point l'exiſtence de cet être ; elles ne ſont qu'une erreur générale, diverſement acquiſe & modifiée dans l'eſprits desnations, qui ont reçu, de leurs ancêtres ignorants & tremblants, les Dieux qu'ils adorent aujourd'hui. Ces Dieux ont été ſucceſſivement altérés, ornés, ſubtiliſés par les penſeurs, les légiſlateurs, les prêtres, les inſpirés qui les ont médités, qui ont preſcrit des cultes au vulgaire, qui ſe ſont ſervis de ſes préjugés pour le ſoumettre à leur empire, ou pour tirer parti de ſes erreurs, de ſes craintes & de ſa crédulité ; ces diſpoſitions ſeront toujours une ſuite néceſſaire de ſon ignorance & du trouble de ſon cœur.

S'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'il n'y ait ſur la terre aucune nation ſi farouche & ſi ſauvage qui n'ait un culte religieux, ou qui n'adore quelque Dieu, il n'en réſultera rien en faveur de la réalité de cet être. Le mot *Dieu* ne déſignera jamais, de la cauſe inconnue des effets que les hommes ont admirés ou redoutés. Ainſi, cette notion ſi généralement répandue, ne prouvera rien, ſinon que touts les hommes & toutes les générations ont ignoré les cauſes naturelles des effets qui ont excité leur ſurpriſe & leurs craintes. Si nous ne trouvons point aujourd'hui de peuple qui n'ait un Dieu, un culte, une religion, une Théologie plus ou moins ſubtile, c'eſt qu'il n'eſt aucun peuple qui n'ait eſſuyé des malheurs dont ſes ancêtres ignorants n'aient été allarmés, & qu'ils n'aient attribués à une cauſe inconnue & puiſſante qu'ils ont tranſmiſe à leur poſtérité, qui, d'après eux, n'a plus rien examiné.

D'ailleurs l'univerſalité d'une opinion ne prouve rien en faveur de ſa vérité. Ne voyons-nous pas un grand nombre de préjugés & d'erreurs groſſieres

jouir même aujourd'hui de la sanction presqu'universelle du genre humain ? Ne voyons-nous pas touts les peuples de la terre imbus des idées de magie, de divinations, d'enchantements, de présages, de sortileges, de revenants ? Si les personnes les plus instruites se sont guéries de ces préjugés, ils trouvent enco e des partisants très-zélés dans le plus grand nombre des hommes, qui les croient, pour le moins, aussi fermement que l'existence d'un Dieu. En conclura-t-on que ces chimeres, appuyées du consentement presqu'unanime de l'espece humaine, ont quelque réalité ? Avant Copernic il n'y avoit personne qui ne crût que la terre étoit immobile, & que le soleil tournoit autour d'elle ; cette opinion universelle en étoit elle moins une erreur pour cela? Chaque homme a son Dieu : touts ces Dieux existent-ils, ou n'en existe-t-il aucun ? Mais, on nous dira, chaque homme a son idée du soleil, touts ces soleils existent-ils ? Il est facile de répondre que l'existence du soleil est un fait constaté par l'usage journalier des sens, au lieu que l'existence d'un Dieu n'est constatée par l'usage d'aucun sens ; tout le monde voit le soleil, mais personne ne voit Dieu. Voilà la seule différence entre la réalité & la chimere : la réalité est presque aussi diverse dans la tête des hommes que la chimere, mais l'un existe, & l'autre n'existe pas ; il y a, d'un côté, des qualités sur lesquelles on ne dispute point, de l'autre côté, on dispute sur toutes les qualités. Personne n'a jamais dit, *il n'y a point de soleil*, ou *le soleil n'est point lumineux* & *chaud*, au lieu que plusieurs hommes sensés ont dit, *il n'y a point de Dieu.* Ceux qui trouvent cette proposition affreuse & insensée, & qui affirment que Dieu existe, ne nous disent-ils pas en même-temps qu'ils ne l'ont jamais vu, ni senti, & que l'on n'y connoît rien ? La Théologie

est

est un monde où tout suit des loix inverses de celui que nous habitons !

Que devient donc cet accord si vanté de touts les hommes à reconnoître un Dieu, & la nécessité du culte qu'on doit lui rendre ? Il prouve qu'eux, ou leurs Peres ignorants ont éprouvé des malheurs sans pouvoir les rapporter à leurs véritables causes. (23) Si nous avions le courage d'examiner les choses de sang froid, & de mettre à l'écart les prejugés que tout conspire à rendre aussi durables que nous, nous serions bientôt forcés de reconnoître que l'idée de la Divinité ne nous est aucunement infuse par la nature, qu'il fut un temps où elle n'existoit point en nous, & nous verrions que nous la tenons par tradition de ceux qui nous ont élevés, que ceux-ci l'avoient reçue de leurs ancêtres, & qu'en dernier ressort elle est venue des Sauvages ignorants qui furent nos premiers peres, ou, si l'on veut, des Législateurs adroits qui sçurent mettre à profit les craintes, l'ignorance & la crédulité de nos devanciers pour les soumettre à leur joug.

Cependant il y eut des mortels qui se vanterent d'avoir vu la Divinité : le premier qui osa le dire aux hommes, fut évidemment un menteur, dont l'objet fut de tirer parti de leur simplicité crédule, ou un entousiaste, qui débita, pour des vérités, les rêveries de son imagination. Nos ancêtres nous

(23) Quand on voudra examiner de sang froid la preuve de l'existence de Dieu tirée du consentement de touts les hommes, on reconnoîtra que l'on ne peut en rien conclure, sinon que touts les hommes ont deviné qu'il existoit, dans la nature, des forces motrices inconnues, des causes inconnues, vérité dont personne ne doutera jamais, vu qu'il est impossible de supposer des effets sans cause. Ainsi, la seule différence qu'il y ait entre les Athées & les Théologiens ou Déicoles, c'est que les premiers assignent à touts les phénomenes des causes matérielles, naturelles, sensibles & connues, au lieu que les derniers leur assignent des causes spirituelles, surnaturelles, inintelligibles, inconnues. Le Dieu des Théologiens est-il, en effet, autre chose qu'une force *occulte*.

ont transmis les Divinités qu'ils avoient ainsi reçues de ceux qui les ont trompés eux-mêmes, & dont les fourberies modifiées depuis d'âges en âges ont peu-à-peu acquis la sanction publique & la solidité que nous voyons. En conséquence, le nom de Dieu est un des premiers mots que l'on ait fait retentir dans nos oreilles; on nous en a parlé sans cesse; on nous l'a fait balbutier avec respect & crainte, on nous a fait un devoir d'adresser nos vœux & de fléchir le genou devant un phantôme que ce nom représentoit, mais qu'il ne nous fut jamais permis d'examiner. A force de nous répéter ce mot vuide de sens, à force de nous menacer de cette chimere, à force de nous raconter les antiques fables qu'on lui attribue, nous nous persuadons que nous en avons des idées, nous confondons des habitudes machinales avec les instincts de notre nature, & nous croyons bonnement que tout homme apporte au monde l'idée de la Divinité.

C'est faute de nous rappeller les premieres circonstances où notre imagination fut frappée du nom de Dieu & des récits merveilleux qui nous en ont été faits pendant le cours de notre enfance & de notre éducation, que nous croyons cette idée abstraite inhérente à notre être, & innée dans touts les hommes. (24) Notre mémoire ne nous rappelle pas la succession des causes qui ont gravé ce nom dans notre cerveau. C'est uniquement par habitude, que nous admirons & craignons un objet que nous ne connoissons que par le nom dont nous l'avons

[24] Jamblique, Philosophe très-obscur & prêtre très-visionaire, duquel néanmoins la Théologie moderne semble avoir emprunté un grand nombre de ses dogmes, dit que, *antérieurement à tout usage de la raison, la notion des Dieux est inspirée par la nature, & même, que nous avons une espece de tact de la Divinité, préférable a la connoissance.* VOYEZ JAMBLICHUS DE MYSTERIIS. PAGE I.

entendu désigner, dès l'enfance. Aussi-tôt qu'on le prononce, nous lui associons machinalement & sans réflexion les idées que ce mot réveille dans notre imagination, & les sensations dont on nous a dit qu'il devoit être accompagné. Ainsi, pour peu que nous voulions être de bonne foi avec nous-mêmes, nous conviendrons que l'idée de Dieu & des qualités que nous lui attribuons, n'a d'autre fondement que l'opinion de nos Peres, traditionellement infuse en nous par l'éducation, confirmée par l'habitude, & fortifiée par l'exemple & par l'autorité.

On voit donc, comment les idées de Dieu, enfantées, dans l'origine, par l'ignorance, l'admiration & la crainte; adoptées par l'inexpérience & la crédulité; propagées par l'éducation, par l'exemple, par l'habitude, par l'autorité, sont devenues inviolables & sacrées; nous les avons reçues, malgré nous, sur la parole de nos Peres, de nos Instituteurs, de nos Législateurs, de nos Prêtres; nous y tenons par habitude, & sans les avoir jamais examinées; nous les regardons comme sacrées, parce qu'on nous a toujours assuré qu'elles étoient essentielles à notre bonheur; nous croyons les avoir toujours eues, parce que nous les avions, dès notre enfance; nous les jugeons indubitables, parce que nous n'avons jamais eu l'intrépidité d'en douter. Si notre sort nous eût fait naître sur les côtes de l'Afrique, nous adorerions, avec autant d'ignorance & de simplicité, le serpent révéré par les Negres, que nous adorons le Dieu spirituel & métaphysique que l'on adore en Europe. Nous serions aussi indignés si quelqu'un nous disputoit la Divinité de ce reptile, que nous aurions appris à respecter au sortir du sein de nos meres, que nos Théologiens le sont, quand on dispute à leur Dieu les attributs merveilleux dont ils l'ont orné. Cependant, si l'on

contestoit ses titres & ses qualités au Dieu serpent des Negres, au moins ne pourroit-on pas lui contester son existence, dont on seroit à portée de se convaincre par ses yeux. Il n'en est pas de même du Dieu immatériel, incorporel, contradictoire, ou de l'homme divinisé que nos penseurs modernes ont si subtilement composé. A force de rêver, de raisonner, de subtiliser, ils ont rendu son existence impossible pour quiconque osera la méditer de sang froid. On ne pourra jamais se figurer un être qui n'est composé que d'abstractions & de qualités négatives, c'est-à-dire, qui n'a aucunes des qualités que l'esprit humain est susceptible de juger. Nos Théologiens ne sçavent ce qu'ils adorent; ils n'ont aucune idée réelle de l'être dont ils s'occupent sans cesse; cet être seroit depuis long-tems anéanti, si ceux à qui on l'annonce, avoient osé l'examiner.

En effet, dès le premier pas, nous nous trouvons arrêtés: l'existence même de l'être le plus important & le plus révéré est encore un problême pour quiconque veut peser de sang froid les preuves qu'en donne la Théologie; & quoiqu'avant de raisonner, ou de disputer sur la nature & les qualités d'un être, il fût à propos de constater son existence, celle de la Divinité n'est rien moins que démontrée pour tout homme qui voudra consulter le bons sens. Que dis-je! les Théologiens eux mêmes n'on presque jamais été d'accord sur les preuves dont on se servoit pour établir l'existence divine. Depuis que l'esprit humain s'occupe de son Dieu, & quand ne s'en est-il pas occupé! on n'est point jusqu'ici parvenu à démontrer l'existence de cet objet intéressant, d'une façon pleinement satisfaisante, pour ceux même qui veulent que nous en soyons convaincus. D'âges en âges, de nouveaux champions de la Divinité, des Philosophes profonds, des Théologiens subtils ont

cherché de nouvelles preuves de l'existence de Dieu, parce qu'ils étoient, sans doute, peu contents de celles de leurs prédécesseurs. Les penseurs qui s'étoient flattés d'avoir démontré ce grand problême, furent souvent accusés d'*athéisme*, & d'avoir trahi la cause de Dieu par la foiblesse des arguments dont ils l'avoient appuyée. (25) Des hommes d'un très-grand génie ont, en effet, successivement échoué dans leurs démonstrations, ou dans les solutions qu'ils ont voulu donner ; en croyant lever une difficulté, ils en ont continuellement fait éclore cent autres. C'est en pure perte, que les plus grands Métaphysiciens ont épuisé touts leurs efforts, soit pour prouver que Dieu existoit, soit pour concilier ses attrbiuts incompatibles, soit pour répondre aux objections les plus simples; ils n'ont encore pu réussir à mettre leur Divinité hors d'atteinte ; les difficultés qu'on leur oppose, sont assez claires pour être entendues par un enfant, tandis que, dans les nations les plus instruites, l'on trouveroit, à peine, douze hommes capables d'entendre les démonstrations, les solutions & les réponses d'un Descartes, d'un Leibnitz, d'un Clarke, quand ils veulent nous prouver l'existence de la Divinité. N'en soyons point étonnés ; les hommes ne s'entendent jamais eux-mêmes, quand ils nous parlent de Dieu ; comment pourroient-ils donc s'entendre les uns les autres, ou convenir, entre eux, quand ils raisonnent sur la nature & les qua-

(25) Descartes, Pascal, le Docteur Clarke lui-même ont été accusés d'Athéisme par les Théologiens de leur temps, ce qui n'empêche point que les Théologiens subséquents ne fassent usage de leurs preuves, & ne les donnent comme très-valables. *Voyez plus loin au Chapitre X.* Depuis peu un auteur célebre [sous le nom du Docteur Baumann] vient de publier un ouvrage dans lequel il prétend que toutes les preuves données jusqu'à présent de l'existence de Dieu, sont caduques, il leur substitue les siennes, tout aussi peu convainquantes que les autres.

lités d'un être créé par des imaginations diverses que chaque homme est forcé de voir diversement, & sur le compte duquel les hommes seront toujours dans une égale ignorance, faute d'avoir une mesure commune pour en juger ?

Pour nous convaincre du peu de solidité des preuves qu'on nous donne de l'existence du Dieu Théologique, & de l'inutilité des efforts que l'on a faits pour concilier ses attributs discordants, écoutons ce qu'en a dit le célebre Docteur Samuel Clarke, qui, dans son traité *de l'existence & des attributs de Dieu*, passe pour en avoir parlé de la façon la plus convainquante. (26) Ceux qui l'ont suivi, n'ont fait, en ef-

[26] Quoique bien des gens regardent l'ouvrage du Docteur Clarke, comme le plus solide & le plus convainquant, il est bon d'observer que plusieurs Théologiens de son temps & de son pays n'en ont point jugé de même ; & ont regardé ses preuves, comme insuffisantes, & sa méthode, comme dangereuse à sa cause. En effet, le D. Clarke a prétendu prouver l'existence de Dieu *à priori*, ce que d'autres jugent impossible, & regardent, avec raison, comme une *pétition de principe.* Cette maniere de prouver a été rejettée par les Scolastiques, tels qu'*Albert le Grand*, *Thomas d'Aquin*, *Jean Scot*, & par la plupart des modernes, à l'exception de *Suarez* : ils ont prétendu que l'existence de Dieu étoit impossible à démontrer *à priori*, vu qu'il n'y a rien d'antérieur à la premiere des Causes ; mais que cette existence ne pouvoit être démontrée qu'*à posteriori*, c'est-à-dire, par ses effets. En conséquence, l'ouvrage du D.C. fut vivement attaqué par un grand nombre de Théologiens, qui l'accuserent d'innovation, & de desservir leur cause, en employant une méthode inusitée, rejettée, & peu propre à rien prouver. Ceux qui voudront connoître les raisons dont on s'est servi contre les démonstrations de Clarke, les trouveront dans un Ouvrage Anglois qui a pour titre. *An enquiry into the ideas of space, time, immensity &c. by Edmund Law*, imprimé à Cambridge en 1734. Si l'auteur y prouve, avec succès, que les Démonstrations *à priori* du Dr. Clarke sont fausses, il sera facile de se convaincre par tout ce qui est dit dans notre ouvrage, que toutes les Démonstrations *à posteriori*, ne sont pas mieux fondées. Au reste, le grand cas que l'on fait aujourd'hui du livre de Clarke, prouve que les Théologiens ne sont pas d'accord entre eux, changent souvent d'avis, & ne sont pas difficiles sur les démonstrations qu'on donne de l'existence d'un être qui jusqu'ici n'est rien moins que démontrée. Quoi qu'il en soit, il est certain que l'ouvrage de Clarke, malgré les contradictions qu'il a éprouvées, jouit de la plus grande réputation.

fet, que répéter ses idées, ou présenter ses preuves sous des formes nouvelles. D'après l'examen que nous allons en faire, l'on ose dire que l'on trouvera que ses preuves sont peu concluantes ; que ses principes sont peu fondés, & que ses prétendues solutions ne sont propres à rien résoudre. En un mot, dans le Dieu du Docteur Clarke, ainsi que dans celui des plus grands Théologiens, on ne verra qu'une chimere établie sur des suppositions gratuites, & formée par l'assemblage confus de qualités disparates ; qui rendent son existence totalement impossible ; enfin, dans ce Dieu, l'on ne trouvera qu'un vain phantôme, substitué à l'énergie de la nature que l'on s'est toujours obstiné à méconnoître. Nous allons suivre, pied à pied, les différentes propositions dans lesquelles ce sçavant Théologien développe les opinions reçues sur la Divinité.

I. *Quelque chose*, dit M. Clarke, *a existé de toute éternité.*

Cette proposition est évidente, & n'a pas besoin de preuves. Mais quelle est cette chose qui a existé de toute éternité ? Pourquoi ne seroit-ce pas plutôt la nature, ou la matiere, dont nous avons des idées, qu'un *pur esprit*, ou qu'un agent dont il nous est impossible de nous faire aucune idée ? Ce qui existe, ne suppose-t-il point, dès-lors même, que l'existence lui est essentielle ? Ce qui ne peut point s'anéantir, n'existe-t-il pas nécessairement ? Et comment peut-on concevoir que ce qui ne peut cesser d'exister, ou ce qui ne peut s'anéantir, ait eu un commencement? Si la matiere ne peut être anéantie, elle n'a pu commencer d'être ; ainsi, nous dirons à Mr. Clarke que c'est la matiere, que c'est la nature agissante par sa propre énergie, dont aucune partie n'est jamais dans un repos absolu, qui a toujours existé; les différents corps matériels que cette nature renferme, changent bien

de formes, de combinaisons, de propriétés & de façons d'agir, mais leurs principes ou éléments sont indestructibles, & n'ont jamais pu commencer.

II. *Un être indépendant & immuable a existé de toute éternité.*

Nous demanderons toujours quel est cet être? nous demanderons s'il est indépendant de sa propre essence, ou des propriétés qui le constituent ce qu'il est? Nous demanderons si cet être quelconque peut faire que les êtres qu'il produit, ou qu'il meut, agissent autrement qu'ils ne font d'après les propriétés qu'il a pu leur donner, &, dans ce cas, nous demanderons si cet être, tel qu'on puisse le supposer, n'agit pas nécessairement, & n'est pas forcé d'employer les moyens indispensables pour remplir ses vues, & parvenir aux fins qu'il a, ou qu'on lui suppose? Pour lors nous dirons que la nature est forcée d'agir d'après son essence; que tout ce qui se fait en elle, est necéssaire, & que, si on la suppose gouvernée par un Dieu, ce Dieu ne peut agir autrement qu'il ne fait, & par conséquent est soumis lui-même à la nécessité.

On dit qu'un homme est indépendant, lorsqu'il n'est déterminé dans ses actions que par les causes générales qui ont coutume de le mouvoir; on dit qu'il est dépendant d'un autre homme, lorsqu'il ne peut agir qu'en conséquence des déterminations que ce dernier lui donne. Un corps est dépendant d'un autre corps, lorqu'il lui doit son existence & sa façon d'agir. Un être existant de toute éternité ne peut devoir son existence à aucun autre être, il ne pourroit donc être dépendant de lui, que parce qu'il lui devroit son action; mais il est évident qu'un être éternel, ou existant par lui-même, renferme, dans sa nature, tout ce qu'il faut pour agir; donc

donc la matiere étant éternelle, est nécessairement indépendante, dans le sens que nous avons expliqué. Donc elle n'a pas besoin d'un moteur dont elle doive dépendre.

L'être éternel est aussi immuable, si, par cet attribut, l'on entend qu'il ne peut changer de nature; car, si l'on vouloit dire par là qu'il ne peut point changer de façon d'être ou d'agir, on se tromperoit, sans doute, puisque, même en supposant un être immatériel, on seroit forcé de reconnoître en lui différentes manieres d'être, différentes volitions, différentes façons d'agir; à moins qu'on ne le supposât totalement privé d'action, auquel cas il seroit parfaitement inutile. En effet, pour changer de maniere d'agir, il faut nécessairement changer de façon d'être. D'où l'on voit que les Théologiens, en faisant Dieu immuable, le rendent immobile, &, par-conséquent, inutile. Un être immuable, dans ce sens de ne point changer de façon d'être, ne pourroit évidemment avoir, ni des volontés successives, ni produire des actions successives: si cet être a créé la matiere, ou enfanté l'univers, il fut un temps où il voulut que cette matiere & cet univers existassent, & ce temps fut précédé d'un autre temps où il avoit voulu qu'ils n'existassent point encore. Si Dieu est l'auteur de toutes choses, ainsi que des mouvements & des combinaisons de la matiere, il est sans cesse occupé à produire & à détruire; par-conséquent il ne peut être appellé *immuable*, quand à sa façon d'exister. L'univers matériel se maintient toujours lui-même par les mouvements & les changements continuels de ses parties; la somme des êtres qui le composent, ou des éléments qui agissent en lui, est invariablement la même; dans ce sens, l'immutabilité de l'univers est bien plus facile à concevoir, & bien

plus démontrée, que celle d'un Dieu distingué de lui, à qui l'on attribue touts les effets & changements qui s'operent à nos yeux. La nature n'est pas plus accusable de mutabilité, la cause de la succession de ses formes, que l'être éternel des Théologiens, par la diversité de ses décrets.

III. *Cet être immuable & indépendant, qui existe de toute éternité, existe par lui même.*

Cette proposition n'est qu'une répétition de la premiere. Nous y répondrons donc, en demandant pourquoi la matiere, qui est indestructible, n'existeroit point par elle-même? Il est évident qu'un être qui n'a point eu de commencement, doit exister par lui-même; s'il eût existé par un autre, il auroit commencé d'être, &, par-conséquent, il ne seroit point éternel. Ceux qui font la matiere coéternelle à Dieu, ne font que multiplier les êtres, sans nécessité.

IV. *L'essence de l'être qui existe par lui-même, est incompréhensible.*

M. Clarke eût parlé plus exactement, s'il eût dit que son essence est impossible. Cependant nous conviendrons que l'essence de la matiere est incompréhensible, ou, du moins, que nous ne la concevons que foiblement par les façons dont nous en sommes affectés; mais nous dirons que nous sommes encore bien moins a portée de concevoir la Divinité, que nous ne pouvons saisir par aucun côté. Ainsi, nous conclurons toujours que c'est une folie d'en raisonner; que rien n'est plus ridicule que d'attribuer des qualités à un être distingué de la matiere, tandis que, s'il existoit, ce seroit par la matiere seule que nous pourrions le connoître, c'est-à-dire, nous assurer de son existence & de ses qualités. Enfin, nous en conclurons que tout ce qu'on

nous dit de Dieu, le rend matériel, ou prouve l'impossibilité où nous serons toujours de concevoir un être différent de la matiere; non étendu, &, pourtant, en tout lieu; immatériel, &, pourtant, agissant sur la matiere; spirituel, & produisant la matiere; immuable, & mettant tout en mouvement. &c. &c. &c.

En effet, l'incompréhensibilité de Dieu ne le distingue point de la matiere; celle-ci n'en sera pas plus aisée à comprendre, quand nous lui associerons un être encore bien moins compréhensible qu'elle-même, que nous connoissons, du moins, par quelques-uns de ses côtés. Nous ne connoissons l'essence d'aucun être, si, par le mot *essence*, l'on entend ce qui constitue la nature qui lui est propre; nous ne connoissons la matiere que par les perceptions, les sensations & les idées qu'elle nous donne; c'est d'après cela, que nous en jugeons bien, ou mal, selon la disposition particuliere de nos organes; mais dès qu'un être n'agit sur aucun de nos organes; il n'existe point pour nous, & nous ne pouvons, sans extravagance, parler de sa nature, ou lui assigner des qualités. L'incompréhensibilité de Dieu devroit convaincre les hommes qu'ils ne devroient point s'en occuper; mais cette indifférence n'accommoderoit point ses Ministres, qui veulent en raisonner sans cesse pour montrer leur sçavoir, & nous en occuper sans cesse pour nous soumettre à leurs vues. Cependant, si Dieu est incompréhensible, nous devrions en conclure que nos Prêtres ne le comprennent pas mieux que nous, & non pas en conclure que le parti le plus sûr est de nous en rapporter à l'imagination de ces Prêtres.

V. *L'être qui existe nécessairement par lui même, est nécessairement éternel.*

Cette proposition est la même que la premiere, à moins qu'ici le Docteur Clarke n'entende que, comme l'être existant par lui-même, n'a point eu de commencement, il ne peut avoir de fin. Quoiqu'il en soit, on demandera toujours pourquoi l'on s'obstine à distinguer cet être de l'univers? Et l'on dira que la matiere ne pouvant point s'anéantir, existe nécessairement, & ne cessera point d'exister. D'ailleurs, comment faire dériver cette matiere d'un être qui n'est point matiere? Ne voit-on pas que la matiere est nécessaire, & qu'il n'y a que sa force, son arrangement, ses combinaisons qui soient contingentes, ou, plutôt, passageres? Le mouvement général est necessaire, mais un mouvement donné ne l'est que tant que subsiste la combinaison dont ce mouvement est la suite, ou l'effet: on peut changer les directions, accélérer, ou retarder, suspendre, ou arrêter un mouvement particulier, mais le mouvement général ne peut être anéanti. L'homme, en mourant, cesse de vivre; c'est à-dire, de marcher, de penser, d'agir de la façon qui est propre à l'organisation humaine; mais la matiere qui composoit son corps & son ame, ne cesse point de se mouvoir pour cela, elle devient simplement susceptible d'un autre genre de mouvement.

VI. *L'être qui existe par lui-même, doit être infini & présent par tout.*

Le mot *infini* ne présente qu'une idée négative qui exclut toutes les bornes. Il est évident qu'un être qui existe nécessairement, qui est indépendant, ne peut être limité par rien qui soit hors de lui, il doit être sa limite à lui-même, en ce sens, l'on peut dire *qu'il est infini*.

Quant à ce qu'on nous dit qu'il est présent partout, il est évident que, s'il n'y a rien hors de lui, il n'y a point de lieu où il ne soit présent, ou qu'il n'y aura que lui & le vuide. Cela posé, je demande au Docteur Clarke, si la matiere existe, & si elle n'occupe pas, du moins, une portion de l'espace? Dans ce cas, la matiere ou l'univers doivent, au moins, exclure la Divinité, qui n'est point matiere, de la place que les êtres matériels occupent dans l'espace. Le Dieu des Théologiens seroit-il, par hazard, l'être abstrait que l'on nomme l'espace, ou le vuide? Ils nous répondront que non; & ils nous diront que Dieu qui n'est point matiere, *pénetre la matiere*. Mais, pour pénétrer la matiere, il faut correspondre à la matiere, &, par-conséquent, avoir de l'étendue; or, avoir de l'étendue, c'est avoir une des propriétés de la matiere. Si Dieu pénetre la matiere, il est matériel & se confond avec l'univers, dont il est impossible de le distinguer; &, par une suite nécessaire, Dieu ne peut jamais se séparer de la matiere; il sera dans mon corps, dans mon bras, &c. ce qu'aucun Théologien ne voudra m'accorder. Il me dira que c'est un mystere; & je comprendrai, par-là, qu'il ne sçait où placer son Dieu, qui pourtant, selon lui, remplit tout de son immensité.

VII. *L'être existant nécessairement, est nécessairement unique.*

S'il n'y a rien hors d'un être qui existe nécessairement, il faut qu'il soit unique. On voit que cette proposition est la même que la précédente; à moins que l'on ne voulût nier l'existence de l'univers matériel, ou que l'on ne voulût dire avec Spinosa, qu'il n'y a, & que l'on ne peut concevoir d'autre substance que Dieu. *Præter Deum neque dari, neque con-*

cipi potest substantia, dit ce celebre Athée dans sa quatorzieme proposition.

VIII. *L'être existant par lui-même, est nécessairement intelligent.*

Ici le Docteur Clarke assigne à Dieu une qualité humaine. L'intelligence est une qualité des êtres organisés, ou animés, que nous ne connoissons, nulle part, hors de ces êtres. Pour avoir de l'intelligence, il faut penser; pour penser, il faut avoir des idées; pour avoir des idées, il faut avoir des sens; quand on a des sens, on est matériel; & quand on est matériel, on n'est point un *pur esprit*.

L'être nécessaire qui comprend, qui renferme & produit des être animés, renferme, comprend & produit des intelligences. Mais le grand tout a-t-il une intelligence particuliere qui le meuve, le fasse agir, le détermine, comme l'intelligence meut & détermine les corps animés? C'est ce que rien ne peut prouver. L'homme s'étant mis à la premiere place de l'univers, a voulu juger de tout, par ce qu'il voyoit en lui-même; il a prétendu que, pour être parfait, il falloit être comme lui; voilà la source de touts ses faux raisonnements sur la nature & sur son Dieu. On s'imagine donc que ce seroit faire tort à la Divinité, que de lui refuser une qualité qui se trouve dans l'homme, & à laquelle il attache une idée de perfection & de supériorité. Nous voyons que nos semblables s'offensent, lorsque nous disons qu'ils manquent d'intelligence, & nous jugeons qu'il en est de même de l'agent, que nous ne substituons à la nature, que par ce que nous reconnoissons qu'elle n'a point cette qualité. On n'accorde point de l'intelligence à la nature, quoiqu'elle renferme des êtres intelligents, c'est pour cela, que l'on imagine un Dieu qui pense, qui agisse, qui

ait de l'intelligence pour elle. Ainsi, ce Dieu n'est que la qualité abstraite, la modification de notre être nommée *intelligence* que l'on a personnifiée. C'est dans la terre, que s'engendrent, des animaux vivants que nous nommons des vers; cependant nous ne disons point que la terre soit un être vivant. Le pain que nous mangeons, & le vin que nous buvons, ne sont point des substances pensantes, mais ils nourrissent, soutiennent & font penser des êtres susceptibles de cette modification particuliere. C'est dans la nature, que se forment des êtres intelligents, sentants, pensants; cependant nous ne pouvons dire que la nature sente, pense & soit intelligente.

Comment, nous dira-t-on, refuser au Créateur des qualités que nous voyons dans ses créatures? L'ouvrage seroit-il donc plus parfait que l'ouvrier? *Le Dieu qui a fait l'œil, ne verra-t-il point, le Dieu qui a fait l'oreille, n'entendra-t-il point?* Mais, d'après ce raisonnement, ne devrions-nous pas attribuer à Dieu toutes les autres qualités que nous rencontrons dans ses créatures? Ne dirions nous pas, avec autant de fondement, que le Dieu qui a fait la matiere, est lui-même matiere; que le Dieu qui a fait le corps, doit posséder un corps; que le Dieu qui a fait tant d'insensés, est insensé lui même; que le Dieu qui a fait des hommes qui péchent, est sujet à pécher? Si, de ce que les ouvrages de Dieu possedent certaines qualités & sont susceptibles de certaines modifications, nous allons en conclure que Dieu les possede aussi, à plus forte raison, nous serons forcés d'en conclure pareillement que Dieu est materiel, est étendu, est pesant, est méchant &c.

Pour attribuer à Dieu, c'est-à-dire, au moteur universel de le nature, une sagesse, ou une intelli-

gence infinies, il faudroit qu'il n'y eût, ni folies, ni maux, ni méchanceté, ni désordre sur la terre. On nous dira, peut-être que, même d'après nos principes, les maux & les désordres sont nécessaires; mais nos principes n'admettent point un Dieu intelligent & sage qui auroit la puissance de les empêcher. Si, en admettant un pareil Dieu, le mal n'en est pas moins nécessaire, à qui ce Dieu si sage, si puissant, si intelligent peut il servir? Puisqu'il est lui-même soumis à la nécessité; dès-lors il n'est plus indépendant, sa puissance disparoît, il est forcé de laisser un libre cours aux essences des choses; il ne peut empêcher les causes, de produire leurs effets; il ne peut s'opposer au mal; il ne peut rendre l'homme plus heureux qu'il n'est; il ne peut, par conséquent, être bon; il est parfaitement inutile; il n'est que le témoin tranquille de ce qui doit nécessairement arriver; il ne peut s'empêcher de vouloir tout ce qui se fait dans le monde. Cependant on nous dit dans la proposition suivante que,

IX. *L'être existant par lui-même est un agent libre.*

Un homme est appellé *libre*, lorsqu'il trouve en lui-même des motifs qui le déterminent à l'action, ou lorsque sa volonté ne trouve point d'obstacles à faire ce à quoi ses motifs le déterminent. Dieu, ou l'être nécessaire dont il est ici question, ne trouve-t-il point d'obstacles dans l'exécution de ses projets? Veut-il que le mal se fasse, ou ne peut-il point l'empêcher? Dans ce cas, il n'est point libre, & sa volonté rencontre des obstacles continuels, ou bien, il faudra dire qu'il consent au péché, qu'il veut qu'on l'offense, qu'il souffre que les hommes gênent sa liberté, & dérangent ses projets. Comment les Théologiens se tireront-ils de ces embarras?

D'un

D'un autre côté, le Dieu que l'on suppose, ne peut agir qu'en conséquence des loix de sa propre existence ; on pourroit donc l'appeller un *être libre*, en tant que ses actions ne seroient déterminées par rien qui seroit hors de lui, mais ce seroit abuser visiblement des termes : en effet, on ne peut point dire qu'un être qui ne peut point agir autrement qu'il ne fait, & qui jamais ne peut cesser d'agir qu'en vertu des loix de son existence propre, soit un être libre, il est évidemment nécessité dans toutes ses actions. Demandons à un Théologien, si Dieu peut récompenser le crime, & punir la vertu ? Demandons-lui encore, si Dieu peut aimer le péché, ou s'il est libre, lorsque l'action d'un homme produit nécessairement en lui une volonté nouvelle ; un homme est un être hors de Dieu, &, néanmoins, l'on prétend que la conduite de cet homme influe sur cet être libre, & détermine nécessairement sa volonté. Enfin, nous demanderons si Dieu peut ne pas vouloir ce qu'il veut, & ne pas faire ce qu'il fait ? Sa volonté n'est elle pas nécessitée par l'intelligence, la sagesse & les vues qu'on lui suppose ? Si Dieu est ainsi lié, il n'est pas plus libre que l'homme : si tout ce qu'il fait, est nécessaire, il n'est autre chose que le Destin, la fatalité, le *fatum* des anciens, & les modernes n'ont point changé de Divinité, quoiqu'ils aient changé son nom.

On nous dira, peut-être, que Dieu est libre, en tant qu'il n'est point lié par les loix de la nature, ou par celles qu'ils impose à touts les êtres. Cependant, s'il est vrai qu'il ait fait ces loix, si elles sont les effets de sa sagesse infinie & de son intelligence suprême, il est, par son essence, obligé de les suivre, ou bien on sera forcé de convenir que Dieu pourroit agir en insensé. Les Théologiens,

dans la crainte, sans doute, de gêner la liberté de Dieu, ont supposé qu'il n'étoit asservi à aucunes regles, comme nous l'avons prouvé ci-devant; en conséquence, ils en ont fait un être despotique, fantasque & bizarre, que sa puissance mettoit en droit de violer toutes les loix qu'il avoit lui-même établies. Par les prétendus miracles qu'on lui attribue, il déroge aux loix de la nature; par la conduite qu'on lui suppose, il agit très-souvent d'une façon contraire à sa sagesse Divine, & à la raison qu'il a donnée aux hommes pour régler leurs jugements. Si Dieu est libre en ce sens, toute religion est inutile; elle ne peut se fonder que sur les régles immuables que ce Dieu s'est prescrites à lui-même, & sur les engagements qu'il a pris avec le genre humain: dès qu'une religion ne le suppose point lié par ses engagements, elle se détruit elle-même.

X. *La cause suprême de toutes choses possede une puissance infinie.*

Il n'y a de puissance qu'en elle, cette puissance n'a donc point de bornes; mais, si c'est Dieu qui jouit de cette puissance, l'homme ne devroit pas avoir le pouvoir de mal faire; sans quoi il seroit en état d'agir contre la puissance Divine; il y auroit hors de Dieu une force capable de contrebalancer la sienne, ou de l'empêcher de produire les effets qu'elle se propose; la Divinité seroit forcée de souffrir le mal qu'elle ne pourroit point empêcher.

D'un autre côté, si l'homme est libre de pécher, Dieu n'est pas libre lui-même, sa conduite est nécessairement déterminée par les actions de l'homme. Un Monarque équitable n'est rien moins que libre, quand il se croit obligé d'agir conformément

aux loix qu'il a juré d'obſerver, ou qu'il ne pourroit violer ſans bleſſer la juſtice. Un Monarque n'eſt point puiſſant, quand le moindre de ſes ſujets eſt à portée de l'inſulter, de lui réſiſter en face, ou de faire ſourdement échouer touts ſes projets. Cependant, toutes les religions du monde nous montrent Dieu ſous les traits d'un Souverain abſolu dont rien ne peut gêner les volontés, ni borner le pouvoir ; tandis que, d'un autre côté, elles aſſurent que ſes ſujets ont, à chaque inſtant, le pouvoir & la liberté de lui déſobéir, & d'anéantir ſes deſſeins : d'où l'on voit évidemment que toutes les religions du monde détruiſent d'une main, ce qu'elles établiſſent de l'autre ; & que, d'après les idées qu'elles nous donnent, leur Dieu n'eſt, ni libre, ni puiſſant, ni heureux.

XI. *L'auteur de toutes choſes doit être infiniment ſage.*

La ſageſſe & la folie ſont des qualités fondées ſur nos propres jugements, or, dans ce monde, que Dieu eſt ſuppoſé avoir créé, conſerver, mouvoir & pénétrer, il ſe paſſe mille choſes qui nous paroiſſent des folies, & même les créatures, pour qui nous imaginons que l'univers à été fait, ſont bien plus ſouvent inſenſées & déraiſonnables, que prudentes & ſenſées. L'auteur de tout ce qui exiſte, doit être également, l'auteur de ce que nous appellons déraiſonnables, & de ce que nous jugeons très-ſage. D'un autre côté, pour juger de l'intelligence & de la ſageſſe d'un être, il faudroit, au moins, entrevoir le but qu'il ſe propoſe. Quel eſt le but de Dieu ? C'eſt, nous dit-on, ſa propre gloire ; mais ce Dieu parvient-il à ce but, & les pécheurs ne refuſent ils pas de le glorifier ? D'ailleurs, ſuppoſer que Dieu eſt ſenſible à la gloire, n'eſt-ce pas lui ſuppoſer nos folies & nos foibleſſes ?

N'est-ce pas le dire orgueilleux ? Si l'on nous dit que le but de la sagesse Divine est de rendre les hommes heureux, je demanderai toujours, pourquoi ces hommes, en dépit de ses vues, le rendent si souvent malheureux ? Si l'on me dit, que les vues de Dieu sont impénétrables pour nous ; je répondrai 1°. que, dans ce cas, c'est au hazard que l'on dit que la Divinité se propose le bonheur de ses créatures, objet qui, dans le fait, n'est jamais rempli. Je répondrai 2°. qu'ignorant son vrai but, il nous est impossible de juger de sa sagesse, & qu'il y a de la démence à vouloir en raisonner.

XII. *La cause suprême doit nécessairement posséder une bonté, une justice, une véracité infinies & toutes les autres perfections morales qui conviennent au gouverneur & au souverain Juge du monde.*

L'idée de la *perfection* est une idée abstraite, métaphysique, négative qui n'a nul Archétype, ou modele hors de nous. Un être parfait seroit un être semblable à nous dont, par la pensée, nous ôtons toutes les qualités que nous trouvons nuisibles à nous-mêmes, & que, pour cette raison, nous appellons des imperfections ; ce n'est jamais que relativement à nous & à notre façon de sentir & de penser, & non en elle-même, qu'une chose est parfaite ou imparfaite ; c'est selon que cette chose nous est plus ou moins utile, ou nuisible, agréable, ou désagréable. En ce sens, comment pouvons-nous attribuer la perfection à l'être nécessaire ? Dieu est-il parfaitement bon, relativement aux hommes ? Mais les hommes sont souvent blessés de ses ouvrages, & forcés de se plaindre des maux qu'ils souffrent dans ce monde. Dieu est-il parfait, relativement à ses œuvres ? Mais ne voyons-nous pas souvent, à côté de l'ordre, le désordre le plus complet ? Les œuvres sont

parfaites de la Divinité ne s'alterent-elles pas, ne se détruisent-elles pas sans cesse, ne nous font-elles pas, malgré nous, éprouver des chagrins & des peines qui balancent les plaisirs & les biens que nous recevons de la nature? Toutes les religions du monde ne supposent-elles pas un Dieu continuellement occupé à refaire, à réparer, à défaire, à rectifier ses ouvrages merveilleux? On ne manquera pas de nous dire que Dieu ne peut pas communiquer à ses œuvres les perfections qu'il possede lui-même. Dans ce cas, nous dirons que les imperfections de ce monde étant nécessaires pour Dieu lui-même, il ne pourra jamais y remédier, même dans un autre monde; & nous conclurons que ce Dieu ne peut être pour nous d'aucune utilité.

Les attributs métaphysiques ou théologiques de la Divinité en font un être abstrait & inconcevable, dès qu'on le distingue de la nature & de touts les êtres qu'elle renferme: les qualités morales en font un être de l'espece humaine, quoique, par les attributs négatifs, on se soit efforcé de l'éloigner de l'homme. Le Dieu Théologique est un être isolé, qui, dans le vrai, ne peut avoir aucuns rapports avec aucuns des êtres que nous connoissons. Le Dieu moral n'est jamais qu'un homme, qu'on a cru rendre parfait, en écartant de lui, par la pensée, les imperfections de la nature humaine. Les qualités morales des hommes sont fondées sur les rapports subsistants entre eux, ou sur leurs besoins mutuels. Le Dieu Théologique ne peut avoir des qualités morales, ou des perfections humaines; il n'a pas besoin des hommes, il n'a aucuns rapports avec eux, vu qu'il ne peut y avoir de rapports qui ne soient réciproques. Un pur esprit ne peut avoir des rapports avec des êtres matériels, au moins, en partie: un être infini ne peut avoir aucuns rapports avec des êtres finis;

un être éternel ne peut avoir des rapports avec des êtres périssables & passagers. L'être unique qui n'a, ni genre, ni espece, qui n'a point de semblables, qui ne vit point en société, qui n'a rien de commun avec ses créatures, s'il existoit réellement, ne pourroit avoir aucunes des qualités que nous nommons perfections; il seroit d'un ordre si différent des hommes, que nous ne pourrions lui assigner, ni vices, ni vertus. On nous répete sans cesse que Dieu ne nous doit rien, que nul être ne peut se comparer à lui, que notre entendement borné ne peut concevoir ses perfections, que l'esprit humain n'est point fait pour comprendre son essence : mais, par cela même, ne détruit-on point nos rapports avec cet être si dissemblable, si disproportionné, si incompréhensible? Touts les rapports supposent une certaine analogie ; touts les devoirs supposent une ressemblance & des besoins réciproques ; pour rendre des devoirs à quelqu'un, il est nécessaire de le connoître.

On nous dira, sans doute, que Dieu s'est fait connoître par la révélation. Mais cette révélation ne suppose-t-elle pas l'existence du Dieu sur laquelle nous disputons? Cette révélation elle-même n'anéantit-elle pas les perfections morales qu'on lui attribue? Toute révélation ne suppose-t-elle pas, dans les hommes, une ignorance, une imperfection, une perversité qu'un Dieu bon, sage, tout-puissant & prévoyant auroit dû prévenir? Toute révélation particuliere ne suppose-t-elle pas, dans ce Dieu, une préférence, une prédilection, une injuste partialité pour quelques-unes de ses créatures ; dispositions qui contredisent visiblement, & sa bonté, & sa justice infinies? Cette révélation n'annonce-t-elle pas en lui de l'aversion, de la haine, ou, du moins, de l'indifférence, pour le plus grand nom-

bre des habitants de la terre, ou même un dessein formé de les aveugler pour les perdre ? En un mot, dans toutes les révélations connues, la Divinité, au lieu de nous être représentée comme sage, comme équitable, comme remplie de tendresse pour l'homme, ne nous est-elle pas continuellement dépeinte comme fantasque, comme inique, comme cruelle, comme voulant séduire ses enfants, comme leur tendant, ou leur faisant tendre des pieges, comme les punissant ensuite pour y être tombés? En vérité, le Dieu du Docteur Clarke & des Chrétiens ne peut être regardé comme un être parfait, à-moins que, dans la Théologie, l'on n'appelle *perfections*, ce que la raison, ou le bon sens appellent des imperfections frappantes, ou des dispositions odieuses. Disons plus; il n'est point, dans la race humaine, d'individu aussi méchant, aussi vindicatif, aussi injuste, aussi cruel que le tyran à qui les Chrétiens prodiguent leurs hommages serviles, & à qui leurs Théologiens prodiguent des perfections, à chaque instant démenties par la conduite qu'ils lui prêtent.

Plus nous envisagerons le Dieu Théologique, plus il nous paroîtra impossible & contradictoire; la Théologie ne semble le former que pour le détruire aussi-tôt. Qu'est-ce, en effet, qu'un être dont on ne peut rien affirmer, qui ne se trouve sur le champ démenti? Qu'est-ce qu'un Dieu bon qui s'irrite sans cesse; un Dieu tout-puissant qui jamais ne vient à-bout de ses desseins; un Dieu infiniment heureux, dont la félicité est continuellement troublée; un Dieu qui aime l'ordre, & qui jamais ne peut le maintenir; un Dieu juste, qui permet que ses sujets les plus innocents essuyent des injustices perpétuelles? Qu'est-ce qu'un pur esprit qui crée & qui meut la matiere? Qu'est-ce qu'un être immuable qui est la cause des mouvements & des change-

mens qui s'operent, à chaque instant, dans la nature? Qu'est-ce qu'un être infini qui coëxiste pourtant avec l'univers? Qu'est ce qu'un être omniscient, qui se croit obligé d'éprouver ses créatures? Qu'est-ce qu'un être tout-puissant qui ne peut jamais communiquer à ses ouvrages la perfection qu'il veut trouver en eux? Qu'est-ce qu'un être revêtu de toutes sortes de qualites Divines, & dont la conduite est toujours humaine? Qu'est-ce qu'un être qui peut tout, & qui ne réussit à rien, qui n'agit jamais d'une façon digne de lui? Il est méchant, injuste, cruel, jaloux, irascible, vindicatif comme l'homme, il échoue, comme l'homme, dans touts ses projets; & cela, avec touts les attributs capables de le garantir des défauts de notre espece. Si nous voulons être de bonne foi, nous conviendrons que cet être n'est rien; & nous trouverons que le phantôme imaginé, pour expliquer la nature, est perpétuellement en contradiction avec cette nature, & qu'au lieu de tout expliquer, il ne sert qu'à tout embrouiller.

Selon Clarke lui-même, *le Néant est ce dont on ne peut rien affirmer avec vérité, & dont on peut tout nier véritablement; tellement que l'idée du Néant est, pour ainsi dire, la Négation d'absolument toutes les idées; l'idée du Néant fini ou infini est donc une contradiction dans les termes.* Que l'on applique ce principe à ce que notre auteur a dit de la Divinité, & l'on trouvera que, de son aveu même, elle est le *Néant infini*, puisque l'idée de cette Divinité est la *Négation d'absolument toutes les idées* que les hommes sont capables de se former. La spiritualité n'est, en effet, qu'une pure négation de la corporéité; en disant que Dieu est spirituel, n'est-ce pas nous dire qu'on ne sçait pas ce qu'il est? On nous dit qu'il y a des substances que nous

nous ne pouvons, ni voir, ni toucher, & qui n'en existent pas moins pour cela. A la bonne heure; mais, dès-lors, nous ne pouvons, ni en raisonner, ni leur assigner des qualités. Conçoit-on mieux l'infinité, qui est une pure négation des limites que nous trouvons dans touts les êtres? L'esprit humain peut-il comprendre ce que c'est que l'infini, &, pour s'en former une espece d'idée confuse, n'est il pas obligé de joindre des quantités bornées à d'autres quantités qu'il ne conçoit encore que bornées? La toute-puissance, l'éternité, l'omniscience, la perfection sont-elles donc autre chose que des abstractions, ou des pures négations des bornes dans la force, dans la durée, dans la science? Si l'on prétend que Dieu n'est rien de ce que l'homme peut connoître, peut voir, peut sentir; si l'on ne peut rien en dire de positif, il est, au moins, permis de douter qu'il existe; si l'on prétend que Dieu est ce que disent nos Théologiens, si l'on peut s'empêcher de nier l'existence, ou la possibilité d'un être qu'ils font le sujet des qualités que l'esprit humain ne pourra jamais concilier, ni concevoir.

V. *L'être existant par lui même doit être*, suivant Clarke, *un être simple, immuable, incorruptible, sans parties, sans figure, sans mouvement, sans divisibilité, en un mot, un être en qui ne se rencontrent aucunes des propriétés de la matiere, qui, étant toutes finies, sont incompatibles avec l'infinité parfaite.* En bonne foi! Est-il bien possible de se faire quelque notion véritable d'un pareil être? Les Théologiens conviennent eux-mêmes que les hommes ne peuvent se faire une notion complette de Dieu; mais celle qu'on nous présente ici, est non-seulement incomplette, mais encore elle détruit en Dieu toutes les qualités sur lesquelles notre esprit pourroit asseoir un jugement. Aussi M. Clarke est-il

forcé d'avouer que, *lorsqu'il s'agit de déterminer la maniere dont il est infini & dont il peut être présent par-tout, nos entendements bornés ne sçauroient, ni l'expliquer, ni le comprendre*. Mais, qu'est-ce qu'un être que nul homme ne peut, ni expliquer, ni comprendre? C'est une chimere qui, si elle existoit, ne pourroit nullément l'intéresser.

Platon, ce grand créateur de chimeres, dit que *ceux qui n'admettent que ce qu'ils peuvent voir & manier, sont des stupides & des ignorants qui refusent d'admettre la réalité de l'existence des choses invisibles*. Nos Théologiens nous tiennent le même langage : nos religions Européennes ont été visiblement infectées des rêveries Platoniciennes qui ne sont évidemment que les résultats des notions obscures, & de la Métaphysique inintelligible des Prêtres Egyptiens, Chaldéens, Assyriens, chez lesquels Platon avoit été puiser sa prétendue Philosophie. En effet, si la Philosophie consiste dans la connoissance de la nature, l'on sera forcé de convenir que la doctrine Platonique ne mérite aucunement ce nom, vu qu'elle n'a fait qu'écarter l'esprit humain, de la nature visible, pour le jetter dans un monde intellectuel, où il ne trouva que des chimeres. Cependant, c'est cette Philosophie phantastique qui regle encore toutes nos opinions. Nos Théologiens, guidés encore par l'enthousiasme de Platon, n'entretiennent leurs sectateurs, que d'*esprits*, d'*intelligences*, de *substances incorporelles*, de *puissances invisibles*, d'*Anges*, de *Démons*, de *vertus mystérieuses*, d'*effets surnaturels*, d'*illuminations Divines*, d'*idées innées*, &c. (27) A les en croire, nos sens nous sont entiérement inutiles, l'expérience

(27) Quiconque se donnera la peine de lire les ouvrages de Platon & de ses disciples, tels que *Proclus*, *Jamblique*, *Plotin*, &c. y trouvera presque touts les dogmes & les subtilités métaphysiques

n'est bonne à rien ; l'imagination, l'enthousiasme, le fanatisme & les mouvements de crainte que nos préjugés religieux font naître en nous, font des *inspirations célestes*, des avertissements Divins, des sentiments naturels que nous devons préférer à la raison, au jugement, au bon sens. Après nous avoir imbus, dès l'enfance, de ces maximes si propres à nous éblouir & à nous aveugler, il leur est aisé de nous faire admettre les plus grandes absurdités, sous le nom imposant de *Mysteres*, & de nous empêcher d'examiner ce qu'ils nous disent de croire. Quoiqu'il en soit, nous répondrons à Platon & à touts les Docteurs qui, comme lui, nous imposent la nécessité de croire ce que nous ne pouvons comprendre que, pour croire qu'une chose existe, il faut au moins en avoir quelque idée; que cette idée ne peut nous venir que par nos sens; que tout ce que nos sens ne nous font point connoître, n'est rien pour nous; que s'il y a de l'absurdité à nier l'existence de ce qu'on ne connoît pas, il y a de l'extravagance à lui donner des qualités inconnues, & qu'il y a de la stupidité à trembler devant de vrais phantômes, ou à respecter de vaines idoles revêtues de qualités incompatibles que notre imagination a com-

de la Théologie Chrétienne. Bien plus, il y trouvera l'origine des *symboles*, des *rites*, des *Sacrements*, en un mot, de la *Théurgie* employée dans le culte des Chrétiens qui, dans leurs cérémonies religieuses, ainsi que dans leurs dogmes, n'ont fait que suivre plus ou moins fidélement les routes qui leur avoient été tracées par les Prêtres du Paganisme. Les folies religieuses ne sont pas aussi variées qu'on le pense.

A l'égard de la Philosophie ancienne, à l'exception de celle de Démocrite & d'Epicure, elle fut, pour l'ordinaire, une vraie *Théosopide*, imaginée par des Prêtres d'Egypte & d'Assyrie. Pythagore & Platon n'ont été que les Théologiens, remplis d'enthousiasme, &, peut-être, de mauvaise foi. Au moins on trouve chez eux un esprit mystérieux *sacerdotal*, qui sera toujours un signe qu'on cherche à tromper, ou qu'on ne veut point éclairer les hommes. C'est dans la nature, & non dans la Théologie, que l'on peut puiser une Philosophie intelligible & véritable.

finées, sans jamais pouvoir consulter l'expérience & la raison.

Cela peut servir à répondre au Docteur Clarke, qui nous dit : *quelle absurdité de se récrier si fort contre l'existence d'une substance immatérielle, dont l'essence n'est point compréhensible, & d'en parler, comme de la chose la plus incroyable!* il avoit dit un peu plus haut, *il n'y a point de plante si petite & si méprisable qu'elle soit; il n'est point d'animal si vil, qui ne confonde le génie le plus sublime : les êtres inanimés sont environnés, pour nous, de ténebres impénétrables. Quelle extravagance donc, de faire servir l'incompréhensibilité de Dieu, à nier son existence.*

Nous lui répondrons 1°. que l'idée d'une substance immatérielle ou privée d'étendue n'est qu'une absence d'idées; une négation de l'étendue; & que, lorsqu'on nous dit qu'un être n'est point matiere, on nous dit ce qu'il n'est pas; & l'on ne nous apprend pas ce qu'il est; & qu'en disant qu'un être peut tomber sous nos sens, on nous apprend que nous n'avons aucuns moyens de nous assurer s'il existe, ou non.

2°. L'on avouera, sans peine, que les hommes du plus grand génie ne connoissent point l'essence des pierres, des plantes, des animaux, ni les ressorts secrets qui les constituent, qui les font végéter, ou agir; mais que, du moins, on les voit; que nos sens les connoissent, au moins, à quelques égards, que nous pouvons appercevoir quelques-uns de leurs effets, d'après lesquels nous les jugeons bien, ou mal; au lieu que nos sens ne peuvent saisir, par aucun côté, un être immatériel, ni, par conséquent, nous en porter aucune idée; un tel être est pour nous une *qualité occulte*, ou plutôt, un *être de raison*; si nous ne connoissons point l'essence, ou la combinaison intime des êtres les plus

matériels ; nous découvrons du moins, à l'aide de l'expérience, quelques-uns de leurs rapports avec nous-mêmes ; nous connoissons leurs surfaces, leur étendue, leur forme, leur couleur, leur molesse, leur dureté par les impressions qu'ils font sur nous ; nous sommes à portée de les comparer ; de les distinguer, de les juger ; de les aimer ; ou de les fuir, d'après les différentes façons dont nous en sommes affectés : nous ne pouvons avoir les mêmes connoissances sur un Dieu immatériel, ni sur les esprits dont nous parlent sans cesse des hommes qui n'en peuvent point avoir plus d'idées que les autres mortels.

3°. Nous connoissons en nous-mêmes des modifications que nous nommons des sentiments, des pensées, des volontés, des passions : faute de connoître notre essence propre & l'énergie de notre organisation particuliere, l'on attribue ces effets à une cause cachée & distinguée de nous-mêmes, que l'on a dit être *spirituelle*, parce qu'elle sembloit agir différemment de notre corps : cependant, la réflexion nous prouve que des effets matériels ne peuvent partir que d'une cause matérielle. Nous ne voyons de même dans l'univers que des effets physiques & matériels, qui ne peuvent partir que d'une cause analogue, & que nous attribuerions, non à une cause spirituelle que nous ne connoissons pas, mais à la nature elle-même, que nous pouvons connoître, à quelques égards, si nous daignions la méditer de bonne foi.

Si l'incompréhensibilité de Dieu n'est point une raison de nier son existence, elle n'en est une pour dire qu'il est immatériel, & nous le comprendrons encore bien moins spirituel que matériel ; puisque la matérialité est une qualité connue, & que la spiritualité est une qualité occulte, ou inconnue, ou plutôt, une façon de parler dont nous ne nous ser-

vons que pour couvrir notre ignorance. Un aveugle né ne raisonneroit pas bien, s'il nioit l'existence des couleurs, quoique ces couleurs n'existent réellement pas pour lui, mais seulement, pour ceux qui sont à portée de les connoître; cet aveugle nous paroîtroit ridicule, s'il vouloit les définir. S'il existoit des êtres qui eussent des idées de Dieu, ou d'un pur esprit, nos Théologiens leur paroîtroient, sans doute, aussi ridicules que cet aveugle.

On nous répete sans cesse que nos sens ne nous montrent que *l'écorse* des choses, que nos esprits bornés ne peuvent concevoir un Dieu: l'on en convient, mais ces sens ne nous montrent pas même *l'écorce* de la Divinité que nos Théologiens nous définissent, à qui ils donnent des attributs, sur laquelle ils ne cessent de disputer, tandis que, jusqu'ici, ils ne sont jamais parvenus à prouver son existence. » J'aime beaucoup, dit, Mr. Loke, » touts ceux qui défendent leurs opinions de bon- » ne foi, mais il y a si peu de gens qui, d'après » la maniere dont ils les défendent, paroissent » pleinement convaincus des opinions qu'ils pro- » fessent, que je suis tenté de croire qu'il y a » dans le monde bien plus de sceptiques qu'on ne » pense. » (28)

Abbadie nous dit *qu'il s'agit de sçavoir s'il y a un Dieu, & non ce que c'est que ce Dieu.* Mais, comment s'assurer de l'existence d'un être que l'on ne pourra jamais connoître? Si l'on ne nous dit pas ce que c'est que cet être, comment pourrons-nous juger, si son existence est possible, ou non? Nous venons de voir les fondements ruineux sur lesquels les hommes ont jusqu'ici élevé le phantô-

(28) Voyez ses *lettres familieres.* Hobbes dit que, si les hommes y trouvoient quelqu'intérêt, ils douteroient de la certitude des éléments d'Euclide.

me créé par leur imagination ; nous venons d'examiner les preuves dont ils se servent pour établir son existence : nous avons reconnu les contradictions sans nombre qui résultent des qualités inconciliables dont ils prétendent l'orner. Que conclure de tout cela, sinon qu'il n'existe pas ? Il est vrai qu'on nous assure *qu'il n'y a point de contradictions entre les attributs Divins*, *mais qu'il y a une disproportion entre notre esprit & la nature de l'Etre suprême*. Cela posé, de quelle mesure faut-il que l'homme se serve pour juger de son Dieu ? Ne sont-ce pas des hommes qui ont imaginé cet être, & qui l'ont revêtu des attributs qu'on lui donne ? S'il faut être un esprit infini pour le comprendre, les Théologiens peuvent-ils se vanter de le concevoir eux-mêmes ? A quoi bon en parlent-ils à d'autres ? L'homme, qui ne sera jamais un être infini, pourra-t-il mieux concevoir son Dieu infini dans un monde futur, que dans celui qu'il habite aujourd'hui ? Si nous ne connoissons point Dieu, dès à-présent, nous ne pouvons jamais nous flatter de le connoître par la suite, vu que jamais nous ne serons des Dieux.

Cependant, l'on prétend que ce Dieu est nécessaire à connoître ; mais comment prouver qu'il est nécessaire de connoître ce qu'il est impossible de connoître ? On nous dit, pour lors, que le bon sens & la raison suffisent pour convaincre de l'existence d'un Dieu. Mais, d'un autre côté, ne me dit-on pas que la raison est un guide infidèle en matière de religion ? Que l'on nous montre au moins le terme précis où il faut quitter cette raison qui nous aura conduit à la connoissance de Dieu. La consulterons-nous encore, lorsqu'il s'agira d'examiner si ce qu'on raconte de ce Dieu, est probable, s'il peut réunir les attributs discordans

qu'on lui donne, s'il a parlé le langage qu'on lui fait tenir? Nos prêtres ne nous permettront jamais de consulter la raison sur ces choses; ils prétendront alors que nous devons nous en rapporter aveuglément à ce qu'ils disent; ils assureront que le plus sûr est de nous soumettre à ce qu'ils ont jugé convenable de décider sur la nature d'un être, qu'ils avouent ne point connoître, & n'être aucunement à la portée des mortels. D'ailleurs, notre raison ne peut concevoir l'infini, ainsi, elle ne peut nous convaincre de l'existence d'un Dieu; & si nos Prêtres ont une raison plus sublime que la nôtre, ce ne sera jamais que sur la parole de nos Prêtres, que nous croirons en Dieu; nous n'en serons jamais nous-mêmes parfaitement convaincus; la conviction intime ne peut être l'effet, que de l'évidence & de la démonstration.

Une chose est démontrée impossible, dès que, non-seulement, on ne peut en avoir d'idées vraies, mais encore, quand les idées quelconques qu'on s'en forme, se contredisent, se détruisent, répugnent les unes aux autres. Nous n'avons point d'idées vraies d'un esprit; les idées que nous pouvons nous en former, se contredisent, lorsque nous disons qu'un être privé d'organes & d'étendue, peut sentir, peut penser, peut avoir des volontés, ou des desirs; le Dieu Théologique ne peut point agir; il répugne à son essence Divine d'avoir des qualités humaines; &, si l'on suppose ces qualités infinies, elles n'en seront que plus inintelligibles & plus difficiles, ou impossibles à concilier.

Si Dieu est pour les êtres de l'espece humaine, ce que les couleurs sont pour des aveugles nés, ce Dieu n'existe point pour nous: si l'on dit qu'il réunit les qualités qu'on lui assigne, ce Dieu est impossible. Si nous sommes des aveugles, ne raisonnons,

sonnons, ni de Dieu, ni de ses couleurs ; ne lui donnons point d'attributs, ne nous occupons point de lui. Les Théologiens sont des aveugles, qui veulent expliquer à d'autres aveugles les nuances & les couleurs d'un portrait représentant un original qu'ils n'ont pas même parcouru à tâtons. (29) Que l'on ne nous dise pas que l'original, le portrait & ses couleurs n'en existent pas moins, quoique l'aveugle ne puisse nous l'expliquer, ni s'en faire une idée, d'après le témoignage des hommes qui jouissent de la vue ; mais, où sont les voyants qui ont vu la Divinité, qui la connoissent mieux que nous, & qui sont en droit de nous convaincre de son existence ?

Le Docteur Clarke nous dit que *c'est assez que les attributs de Dieu soient possibles & tels qu'il n'y ait point de démonstration du contraire*. Etrange façon de raisonner ! la Théologie seroit-elle donc l'unique science où il fût permis de conclure qu'une chose est, dès lors qu'elle est possible ? après avoir avancé des rêveries sans fondement, & des propositions que rien n'appuie, en est-on quitte pour dire qu'elles sont des vérités, parce qu'on ne peut pas démontrer le contraire ? Cependant, il est très-possible de démontrer que le Dieu Théologique est impossible ; pour le prouver, il suffit de faire voir,

(29) Je trouve dans l'ouvrage de Mr. Clarke lui-même un passage de Melchior Canus, Evêque de Canaries, que l'on pourroit opposer à touts les Théologiens du monde, & à touts leurs argumens. *Puderet me dicere non me intelligere, si ipsi intelligerent qui tractarunt.* Héraclite disoit que, *si l'on demandoit à un aveugle ce que c'est que la vue, il répondroit que c'est l'aveuglement.* St. Paul annonce son Dieu aux Athéniens, comme étant précisément le Dieu *inconnu* auquel ils avoient élevé un Autel. St. Denis l'Aréopagite, dit que c'est lorsqu'on reconnoît, que l'on ne connoît pas Dieu, qu'on le connoît mieux. *Tunc Deum maximè cognoscimus, cùm ignorare cùm cognoscimus.* C'est sur ce Dieu *inconnu*, que toute la Théologie est fondée ! C'est sur ce Dieu *inconnu*, qu'elle raisonne sans cesse ! C'est en l'honneur de ce Dieu *inconnu*, que l'on égorge des hommes !

comme nous n'avons pas cessé de le faire, qu'un être formé par la combinaison monstrueuse des contrastes les plus choquants, ne peut point exister.

Cependant, l'on insiste toujours, & l'on nous dit que l'on ne peut concevoir que l'intelligence, ou la pensée puissent être des propriétés & des modifications de la matiere, dont, cependant, M. Clarke avoue que nous ignorons l'essence & l'énergie; ou dont il a dit que les plus grands Génies n'avoient que des idées superficielles & incomplettes. Mais, ne peut-on pas lui demander s'il est plus aisé de concevoir que l'intelligence & la pensée soient des propriétés de l'esprit, dont on a certainement bien moins d'idées que de la matiere? Si nous n'avons que des idées obscures & imparfaites des corps les plus sensibles & les plus grossiers, comment connoîtrions-nous plus distinctement une substance immatérielle, ou un Dieu spirituel qui n'agit sur aucuns de nos sens, & qui, s'il agissoit sur eux, cesseroit, dès lors, d'être immatériel?

Mr. Clarke n'est donc point fondé à nous dire que *l'idée d'une substance immatérielle ne renferme aucune impossibilité, & n'implique aucune contradiction, & que ceux qui disent le contraire, sont obligés d'affirmer que tout ce qui n'est point matiere, n'est rien.* Tout ce qui agit sur nos sens, est matiere; une substance privée d'étendue, ou des propriétés de la matiere, ne peut se faire sentir à nous, ni, par conséquent, nous donner des perceptions, ou des idées: constitués, comme nous le sommes, ce dont nous n'avons point d'idées, n'existe point pour nous. Ainsi, il n'y a point d'absurdité à soutenir que tout ce qui n'est point matiere, n'est rien; au contraire, c'est une vérité si frappante, qu'il n'y a que des préjugés invétérés, ou la mauvaise foi qui puissent en faire douter.

Notre sçavant adversaire ne leve point la difficulté, en demandant *s'il n'existe que cinq sens, & si Dieu n'a pas pu donner des sens tout différents des nôtres à d'autres êtres que nous ne connoissons pas? S'il n'en auroit pas pu donner d'autres à nous-mêmes dans l'état présent où nous nous trouvons?* Je réponds d'abord, qu'avant de présumer ce que Dieu peut faire, ou ne pas faire, il faudroit avoir constaté son existence. Je réplique ensuite, que nous n'avons, dans le fait, que cinq sens; (30) que, par leur secours, l'homme est dans l'impossibilité de concevoir un être tel qu'on suppose le Dieu de la Théologie; que nous ignorons absolument quelle seroit l'étendue de notre conception, si nous avions des sens de plus. Ainsi, demander ce que Dieu auroit pu faire en tel cas, c'est toujours supposer la chose en question, vu que nous ne pouvons sçavoir jusqu'où pourroit aller le pouvoir d'un être dont nous n'avons aucune idée. Nous n'en avons pas plus, de ce que peuvent sentir & connoître des Anges, des êtres différents de nous, des intelligences supérieures à nous. Nous ignorons la façon de végéter des plantes; comment sçaurions-nous la façon de concevoir des êtres d'un ordre totalement distingué de nous? au moins, pouvons-nous être assurés que si Dieu est infini, comme on l'assure, ni les Anges, ni aucunes intelligences subordonnées ne peuvent le concevoir. Si l'homme est une énigme pour lui-même, comment pourroit-il comprendre ce qui n'est point lui? Il faut donc que

(30) Les Théologiens nous parlent souvent d'un *sens intime*, d'un *instinct naturel*, à l'aide desquels nous découvrons, ou nous sentons la Divinité & les vérités prétendues de la religion. Mais, pour peu qu'on veuille examiner les choses, on trouvera que ce *sens intime* & cet *instinct* ne sont que des effets de l'habitude, de l'enthousiasme, de l'inquiétude, du préjugé, qui, souvent en dépit de tout raisonnement, nous ramenent à des préjugés que notre esprit tranquille ne peut s'empêcher de rejetter.

nous nous bornions à juger avec les cinq sens que nous avons. Un aveugle n'a l'usage que de quatre sens ; il n'est point en droit de nier qu'il n'existe un sens de plus pour les autres ; mais il peut dire, avec raison & vérité, qu'il n'a aucune idée des effets qu'il produiroit avec le sens qui lui manque. C'est avec ces cinq sens, que nous sommes réduits à juger de la Divinité qu'aucun d'eux ne nous montre, ou ne voit mieux que nous. Un aveugle, entouré d'autres aveugles, ne seroit-il pas autorisé à leur demander de quel droit ils lui parlent d'un sens qu'ils n'ont point eux-mêmes, ou d'un être sur lequel leur propre expérience ne leur peut rien apprendre? (31)

Enfin, on peut encore répondre à M. Clarke que, suivant son systême, sa supposition est impossible, & ne doit point se faire, vu que Dieu ayant, selon lui, fait l'homme, voulut, sans doute, qu'il n'eût que cinq sens, ou qu'il fut tel qu'il est actuellement, parce qu'il falloit qu'il fut ainsi, pour répondre aux vues sages & aux desseins immuables que la Théologie lui prête.

Le Docteur Clarke, ainsi que touts les autres Théologiens, fonde l'existence de son Dieu sur la nécessité d'une force qui ait le pouvoir de commencer le mouvement. Mais, si la matiére a toujours existé, elle a toujours eu le mouvement, qui, comme on l'a prouvé, lui est aussi essentiel que son étendue, & découle de ses propriétés primitives. Il n'y a donc de mouvement que dans la matiere & par elle, la mobilité est une suite de son existence, non pas que le grand tout puisse occuper lui-même d'autres parties de l'espece, que celle qu'il occupe actuellement,

(31) En supposant, comme font les Théologiens, que Dieu impose aux hommes la nécessité de le connoître, leur prétention paroit aussi déraisonnable, que le seroit l'idée du propriétaire d'une terre à qui l'on supposeroit la fantaisie que les fourmis de son jardin le connussent lui-même, & raisonnassent pertinemment sur son compte.

mais ses parties peuvent changer, & changent continuellement leurs situations respectives ; c'est de là que résultent la conservation & la vie de la nature ; qui est toujours immuable dans son entier. Mais, en supposant, comme on fait touts les jours, que la matiere soit morte, c'est-à-dire, incapable de rien produire par elle-même, sans le secours d'une force motrice qui lui imprime le mouvement, pourrons-nous jamais concevoir que la nature matérielle reçoive son mouvement d'une force qui n'a rien de matériel ? L'homme pourra-t-il se figurer qu'une substance qui n'a aucunes des propriétés de la matiere, puisse la créer, la tirer de son propre fond, l'arranger, la pénétrer, diriger ses mouvements, la guider dans sa marche ?

Le mouvement est donc coéternel à la matiere. De toute éternité, les parties de l'univers ont agi les unes sur les autres, en raison de leurs énergies, de leurs essences propres, de leurs éléments primitifs ; & de leurs combinaisons diverses. Ces parties ont dû se combiner, en raison de leurs analogies, ou rapports, s'attirer & se repousser, agir & réagir, graviter les unes sur les autres, se réunir & se dissoudre ; recevoir des formes, & en changer par leurs collisions continuelles. Dans un monde matériel, le moteur doit être matériel. Dans un tout dont les parties sont essentiellement en mouvement, il n'est pas besoin d'un moteur distingué de lui-même ; par sa propre énergie, le tout doit être dans un mouvement perpétuel. Le mouvement général, comme on l'a prouvé ailleurs, naît de touts les mouvements particuliers que les êtres se communiquent sans interruption.

On voit donc que la Théologie, en supposant un Dieu, qui imprimât le mouvement à la nature, & qui en fût distingué, n'a fait que multiplier les êtres, ou, plutôt, n'a fait que personnifier le principe de

la mobilité inhérent à la matiere ; en donnant à ce principe des qualités humaines, elle n'a fait que lui prêter de l'intelligence, de la pensée, des perfections qui ne peuvent aucunement lui convenir. Tout ce que M. Clarke & touts les autres Théologiens modernes nous disent de leur Dieu, devient, à quelques égards, assez intelligible, dès qu'on l'applique à la nature, a la matiere : elle est éternelle, c'est-à-dire, elle ne peut avoir eu de commencement, & n'aura jamais de fin, elle est infinie, c'est-à-dire, que nous ne concevons point ses bornes, &c. Mais, des qualités humaines, toujours empruntées de nous-mêmes, ne peuvent lui convenir, vu que ces qualités sont des façons d'être, ou des modes qui n'appartiennent qu'à des êtres particuliers, & non au tout qui les renferme.

Ainsi, pour résumer les réponses qui ont été faites à M. Clarke, l'on dira 1°. que l'on peut concevoir que la matiere a existé de toute éternité, vu qu'on ne conçoit pas qu'elle ait pu commencer. 2°. Que la matiere est indépendante, vu qu'il n'y a rien hors d'elle : qu'elle est immuable, vu qu'elle ne peut changer de nature, quoiqu'elle change sans cesse de formes, ou de combinaisons. 3°. Que la matiere existe par elle-même, puisque, ne pouvant pas concevoir qu'elle puisse s'anéantir, nous ne pouvons pas concevoir qu'elle ait pu commencer d'exister. 4°. Que nous ne connoissons point l'essence, ni la vraie nature de la matiere, quoique nous soyons à portée de connoître quelques-unes de ses propriétés & qualités, d'après la façon dont elle agit sur nous, ce que nous ne pouvons point dire de Dieu. 5°. Que la matiere étant sans commencement, n'aura jamais de fin, quoique ses combinaisons & ses formes commencent & finissent. 6°. Que si tout ce qui existe, ou tout ce que notre esprit peut concevoir, est matiere, cette ma-

tiere eſt infinie, c'eſt-à-dire, ne peut être bornée qu'elle eſt préſente par-tout, s'il n'y a point de lieu hors d'elle; s'il n'y avoit, en effet, un lieu hors d'elle, ce ſeroit le vuide, & alors Dieu ſeroit le vuide. 7°. Que la nature eſt unique, quoique ſes éléments ou ſes parties ſoient infiniment variées & douées de propriétés très-différentes. 8°. Que la matiere modifiée, arrangée, combinée d'une certaine façon, produit dans quelques êtres, ce que nous appellons l'intelligence; c'eſt une de ſes façons d'être, mais ce n'eſt pas une de ſes propriétés eſſentielles. 9°. Que la matiere n'eſt point un agent libre, puiſqu'elle ne peut agir autrement qu'elle ne fait, en vertu des loix de ſa nature, ou de ſon exiſtence; & qu'ainſi, les corps graves doivent néceſſairement tomber, les corps légers doivent s'élever, le feu doit brûler, l'homme doit ſentir le bien & le mal, ſuivant la nature des êtres dont il éprouve l'action. 10°. Que la puiſſance, ou l'énergie de la matiere n'a d'autres bornes que celles que leur preſcrit ſa nature même. 11°. Que la ſageſſe, la juſtice, la bonté, &c. ſont des qualités propres à la matiere combinée & modifiée, comme elle ſe trouve dans quelques êtres de la nature humaine, & que l'idée de la perfection eſt une idée abſtraite, négative, métaphyſique, ou une maniere de conſidérer les objets, qui ne ſuppoſe rien de réel hors de nous. Enfin, 12°. que la matiere eſt le principe du mouvement, qu'elle le renferme en elle-même, puiſqu'il n'y a qu'elle qui ſoit capable de le donner & de le recevoir, ce que l'on ne peut pas concevoir d'un être immatériel, ſimple, dépourvu de parties, qui, privé d'étendue, de maſſe, de peſanteur, ne pourroit, ni ſe mouvoir lui-même, ni mouvoir d'autres corps, & encore moins, les créer, les produire, les conſerver.

CHAPITRE V.

Examen des preuves de l'existence de Dieu données par Descartes, Malebranche, Newton, &c.

ON nous parle sans cesse de Dieu, & jamais personne n'est parvenu jusqu'ici à démontrer son existence; les génies les plus sublimes ont été forcés d'échouer contre cet écueil; les hommes les plus éclairés n'on fait que balbutier sur la matiere que touts s'accordoient à regarder, comme la plus importante. Comme s'il pouvoit être nécessaire de s'occuper d'objets inaccessibles à nos sens, & sur lesquels notre esprit ne peut avoir aucune prise!

Afin de nous convaincre du peu de solidité que les plus grands personnages ont sçu donner aux preuves qu'ils ont successivement imaginées pour établir l'existence d'un Dieu, examinons, en peu de mots, ce qu'en ont dit les Philosophes les plus célebres; & commençons par Descartes, le restaurateur de la Philosophie parmi nous. Ce grand homme nous dit lui-même. » Toute la force de l'argument dont j'ai ici usé prour prouver » l'existence de Dieu, consiste en ce que je re- » connois qu'il ne seroit pas possible que ma na- » ture fût telle qu'elle est, c'est-à-dire, que j'eus- » se en moi l'idée d'un Dieu, si Dieu n'existoit » véritablement; ce même Dieu, (dis-je), duquel » l'idée est en moi, c'est-à-dire, qui possede tou- » tes ces hautes *perfections* dont notre esprit peut » bien avoir quelque légere idée, sans pourtant » les pouvoir comprendre, &c. » *V. Medit. III. Sur l'existence de Dieu page LXXI.* Il avoit dit peu auparavant (page LXIX). » Il faut nécessai- » rement conclure que de cela seul que j'existe, &

» & que l'idée d'un être souverainement parfait, » (c'est-à-dire, de Dieu,) est en moi, l'existence » de Dieu est très évidemment démontrée.»

1°. Nous répondrons à Descartes que nous ne sommes point en droit de conclure qu'une chose existe de ce que nous en avons l'idée ; notre imagination nous présente l'idée d'un *Sphynx*, ou d'un *hypogriphe*, sans que, pour cela, nous soyons en droit d'en conclure que ces choses existent réellement.

II°. Nous dirons à Descartes qu'il est impossible qu'il ait une idée positive & véritable du Dieu, dont, ainsi que les Théologiens, il veut prouver l'existence. Il est impossible à tout homme, à tout être matériel, de se former une idée réelle d'un esprit, d'une substance privée d'étendue, d'un être incorporel, agissant sur la nature qui est corporelle & matérielle ; vérité que nous avons déjà suffisamment prouvée.

III°. Nous lui dirons qu'il est impossible que l'homme ait aucune idée positive & réelle de la perfection, de l'infini, de l'immensité & des autres attributs que la Théologie assigne à la Divinité. Nous ferons donc à Descartes la même réponse qui a déjà été faite dans le chapitre précédent à la proposition XIIe. de Clarke.

Ainsi, rien de moins concluant que les preuves sur lesquelles Descartes appuie l'existence de Dieu. Il fait, de ce Dieu, une pensée, une intelligence ; mais comment concevoir une intelligence, une pensée sans un sujet auquel ces qualités puissent adhérer ! Descartes prétend que l'on ne peut concevoir Dieu que *comme une vertu qui s'applique successivement aux parties de l'univers*.... Il dit encore que *Dieu ne peut être dit étendu que, comme on le dit, du feu contenu dans un morceau de*

fer, qui n'a point, à proprement parler, d'autre extension que celle du fer lui-même ..... Mais, d'après ces notions, on est en droit de lui reprocher qu'il annonce très-clairement qu'il n'y a pas d'autre Dieu que la nature, ce qui est un *Spinosisme* pur. En effet, on sçait que c'est dans les principes de Descartes, que Spinosa a puisé son système, qui en découle nécessairement.

C'est donc, avec raison, que l'on a accusé Descartes, d'Athéisme, vu qu'il détruit très-fortement les foibles preuves qu'il donne de l'existence d'un Dieu. On est donc fondé à lui dire que son systême renverse l'idée de la création. En effet, avant que Dieu eût créé une matiere, il ne pouvoit coexister, ni être coétendu avec elle; &c, dans ce cas, selon Descartes, il n'y avoit point de Dieu, vu qu'en ôtant aux modifications leur sujet, ces modifications doivent elles-mêmes disparoître. Si Dieu, selon les Cartésiens, n'est autre chose que la nature, ils sont très-Spinosistes; si Dieu est la force motrice de cette nature, ce Dieu n'existe plus par lui-même, il n'existe qu'autant que subsiste le sujet auquel il est inhérent, c'est-à-dire, la nature dont il est le moteur; ainsi, Dieu n'existe plus par lui-même, il n'existera qu'autant que la nature qu'il meut; sans matiere ou sans sujet à mouvoir, à conserver, à produire, que devient la force motrice de l'univers? Si Dieu est cette force motrice, que deviendra-t-il, sans un monde dans lequel il puisse exercer son action? (32)

On voit donc que Descartes, loin d'établir solidement l'existence d'un Dieu, la détruit totalement. La même chose arrivera nécessairement à tous ceux qui en raisonneront; ils finiront toujours

(32) Voyez *l'Impie convaincu* ou dissertation contre Spinosa pages 125 & seqq. édit. d'Amsterd.

par se contredire, & se démentir eux-mêmes.

Nous trouvons les mêmes inconséquences & contradictions dans les principes du célebre Pere Malebranche, qui, considérés avec l'attention la plus légere, semblent conduire directement au Spinosisme, en effet, quoi de plus conforme au langage de Spinosa, que de dire que *l'univers n'est qu'une émanation de Dieu*; *que nous voyons tout en Dieu*; *que tout ce que nous voyons, est Dieu seul*; *que Dieu seul fait tout ce qui se fait*; *qu'il est lui même toute l'action & toute l'opération qui est dans toute la nature*; *en un mot, que Dieu est tout l'être & le seul être.*

N'est-ce pas dire formellement que la nature est Dieu ? D'ailleurs, en même temps que Malebranche nous assure que nous voyons tout en Dieu, il prétend *qu'il n'est pas encore bien démontré qu'il y ait une matiere & des corps*, *& que la foi seule nous enseigne ces grands mysteres, dont sans elle, nous n'aurions aucune connoissance.* Sur quoi l'on peut, avec raison, lui demander comment l'on peut démontrer l'existence du Dieu qui a créé la matiere, si l'existence de cette matiere est encore un problême ?

Malebranche reconnoît lui-même que l'on ne peut avoir de démonstration exacte de l'existence d'un autre être que de celui qui est nécessaire ; il ajoute que, *si l'on y prend garde de près, on verra qu'il n'est pas même possible de connoître, avec une entiere certitude, si Dieu est, ou n'est pas véritablement Créateur d'un monde matériel & sensible.* D'après ces notions, il est évident que, selon le P. Malebranche, les hommes n'ont que la foi pour garant de l'existence de Dieu ; mais la foi suppose elle-même cette existence ; si l'on n'est point sûr que Dieu existe, comment pourra-t-on être persuadé qu'il faut croire ce qu'il dit ?

D'un autre côté ces notions de Malebranche renversent évidemment touts les dogmes Théologiques. Comment concilier avec la liberté de l'homme l'idée d'un Dieu qui est la cause motrice de la nature entiere ; qui meut immédiatement la matiere & les corps ; sans la volonté duquel rien ne se fait dans l'univers, qui prédétermine les créatures à tout ce qu'elles font ? Comment, avec cela, peut-on prétendre que les ames humaines aient la faculté de former des pensées & des volontés, de se mouvoir & de se modifier elles-mêmes ? Si l'on suppose, avec les Théologiens, que la conservation des créatures est une création continuée, n'est-ce pas Dieu qui, en les conservant, les met en état de mal faire ? Il est évident que, d'après le systême de Malebranche, Dieu fait tout, & que ses créatures ne sont que des instruments passifs dans ses mains ; leurs péchés, ainsi que leurs vertus, sont à lui ; les hommes ne peuvent, ni mériter, ni démériter ; ce qui anéantit toute religion. C'est ainsi que la Théologie est perpétuellement occupée à se détruire elle-même. (33)

Voyons donc maintenant, si l'immortel Newton nous donnera des idées plus vraies & des preuves plus sures de l'existence de Dieu. Cet homme, dont le vaste génie a deviné la nature & ses loix, s'est égaré, dès qu'il les a perdues de vue : esclave des préjugés de son enfance, il n'a pas osé porter le flambeau de ses lumieres sur la chimere qu'on avoit gratuitement associé à cette nature ; il n'a pas reconnu que ses propres forces lui suffisoient pour produire touts les phénomenes qu'il avoit lui-même si heureusement expliqués. En un mot, le sublime Newton n'est plus qu'un enfant, quand il quitte la physique & l'évidence pour se perdre

(33) Voyez *l'Impie convaincu* pag. 143. & 214.

dans les régions imaginaires de la Théologie. Voici comment il parle de la Divinité. (34)

» Ce Dieu, dit-il, gouverne tout, non comme
» l'ame du monde, mais comme le Seigneur &
» le Souverain de toutes choses. C'est à cause de
» sa souveraineté, qu'on l'appelle le Seigneur Dieu,
» *Pantocrator*, l'empereur universel. En effet, le
» mot *Dieu* est relatif & se rapporte à des escla-
» ves; la Déité est la domination, ou la Souverai-
» neté de Dieu, non sur son propre corps, comme
» le pensent ceux qui regardent Dieu, comme
» l'ame du monde, mais sur des esclaves. »

L'on voit de là que Newton, ainsi que tous les Théologiens, fait de son Dieu, du pur esprit qui préside à l'univers, un Monarque, un Suserain, un Despote, c'est-à-dire, un homme puissant, un Prince dont le gouvernement a pour modele celui que les Rois de la terre exercent quelquefois sur leurs sujets transformés en esclaves, à qui, pour l'ordinaire, ils font sentir, d'une façon très-fâcheuse, le poids de leur autorité. Ainsi, le Dieu de Newton est un despote, c'est-à-dire, un homme qui a le privilege d'être bon, quand il lui plaît, injuste & pervers, quand sa fantaisie l'y détermine. Mais, suivant les idées de Newton, le monde n'ayant point été de toute éternité, les *esclaves* de Dieu ayant été formés dans le temps, il faut en conclure qu'avant la Création du monde, le Dieu de Newton étoit un Souverain sans sujets & sans Etats. Voyons si ce grand Philosophe s'accorde mieux avec lui-même dans les idées subséquentes qu'il nous donne de son despote divinisé.

» Le Dieu suprême, dit-il, est un être éter-
» nel, infini, absolument parfait; mais quelque

(34) Voyez *principia mathematica* pag. 528. & seqq. Edition de Londres de l'année 1726.

» parfait que soit un être, s'il n'a point de souveraineté, il n'est point le Dieu suprême........ le mot *Dieu* signifie seigneur; mais tout Seigneur n'est point Dieu; c'est la souveraineté de l'être spirituel qui constitue Dieu, c'est la vraie souveraineté qui constitue le vrai Dieu, c'est la souveraineté suprême qui constitue le Dieu suprême, c'est la souveraineté fausse qui constitue le faux Dieu. De la souveraineté vraie, il suit que le vrai Dieu est vivant, intelligent & puissant, & de ses autres perfections, il s'ensuit qu'il est suprême, ou souverainement parfait. Il est éternel, infini, il sçait tout; c'est-à-dire, qu'il dure depuis l'éternité, & ne finira jamais; (*durat ab æterno, adest ab infinito in infinitum*) il gouverne tout, & il sçait tout ce qui se fait, ou ce qui peut se faire. Il n'est, ni l'éternité, ni l'infinité, mais il est éternel & infini; il n'est point l'espace, ou la durée, mais il dure, & il est présent. » (*adest*) (35)

Dans toute cette tirade inintelligible, nous ne voyons que des efforts incroyables pour concilier des attributs Théologiques, ou des qualités abstraites avec les attributs humains donnés au Monarque divinisé; nous y voyons des qualités négatives qui ne conviennent plus à l'homme, données pourtant au Souverain de la nature que l'on suppose un Roi. Quoiqu'il en soit, voilà toujours le Dieu suprême qui a besoin de sujets pour établir la Souveraineté; ainsi, Dieu a besoin des hommes pour exercer son Empire, sans cela, il ne seroit point Roi. Quand il n'y avoit rien, de quoi Dieu étoit-il Seigneur? Quoiqu'il en soit, ce Seigneur, ce Roi spirituel exerce-t-il vraiment son Empire spirituel sur des êtres qui, sou-

(35) Le mot *adest* dont Newton se sert dans le texte, paroît être placé pour éviter de dire que Dieu est renfermé dans l'espace.

vent, ne font pas ce qu'il veut, qui luttent sans cesse contre lui, qui mettent le désordre dans ses Etats? Ce Monarque spirituel est-il le maître des esprits, des ames, des volontés, des passions de ses sujets qu'il a laissés libres de se révolter contre lui? Ce Monarque infini qui remplit tout de son immensité, & qui gouverne tout, gouverne-t-il l'homme qui péche, dirige-t-il ses actions, est-il en lui, lorsqu'il offense son Dieu? Le Diable, le faux Dieu, le mauvais principe n'a-t-il pas un Empire plus étendu que le Dieu véritable, dont, sans cesse, suivant les dogmes de la Théologie, il renverse les projets? Le Souverain véritable n'est-il pas celui dont le pouvoir, dans un Etat, influe sur le plus grand nombre des sujets? Si Dieu est présent par-tout, n'est il pas le triste témoin & le complice des outrages que l'on fait partout à Sa Majesté Divine? S'il remplit tout, n'a-t-il pas de l'étendue, ne répond-il pas aux divers points de l'espace, &, dès lors, ne cesse-t-il pas d'être spirituel?

» Dieu est un, continue-t-il, & il est le même » pour toujours & par-tout, non-seulement par sa » seule vertu, ou son énergie, mais encore par » sa substance. »

Mais comment un être qui agit, qui produit touts les changements que subissent les êtres, peut-il être toujours le même? Qu'entend-on par la vertu, ou l'énergie de Dieu? Ces mots vagues présentent-ils des idées nettes à notre esprit? Qu'entend-on par la substance Divine? Si cette substance est spirituelle & privée d'étendue, comment peut-elle exister quelque part? Comment peut-elle mettre la matiere en action? Comment peut-elle être conçue?

Cependant, Newton nous dit que « toutes les « choses sont contenues en lui, & se meuvent en » lui, mais sans action réciproque, (*sed sine mutua*

» *passione*,) Dieu n'éprouve rien de la part des
» mouvements des corps ; ceux-ci n'éprouvent au-
» cune résistance de la part de sa présence par tout. »

Il paroît ici que Newton donne à la Divinité des caracteres qui ne conviennent qu'au vuide & au néant. Sans cela, nous ne pouvons concevoir qu'il puisse n'y avoir point une action réciproque, ou des rapports entre des substances qui se pénetrent, qui s'environnent de toutes parts. Il paroît évident qu'ici l'auteur ne s'entend pas.

» C'est une vérité incontestable que Dieu existe
» nécessairement, & la même nécessité fait qu'il
» existe toujours & par tout : d'où il suit qu'il est,
» en tout, semblable à lui-même ; il est tout œil,
» tout oreille, tout cerveau, tout bras, tout sen-
» timent, tout intelligence, tout action, mais
» d'une façon nullement humaine, nullement cor-
» porelle, & qui nous est totalement inconnue. De
» même qu'un aveugle n'a point idée des couleurs,
» c'est ainsi que nous n'avons point idée des façons
» dont Dieu sent & entend."

L'existence nécessaire de la Divinité est précisément la chose en question ; c'est cette existence qu'il eût fallu constater par des preuves aussi claires, & des démonstrations aussi fortes que la gravitation & l'attraction. Si la chose eût été possible, le génie de Newton en seroit, (sans doute,) venu à bout. Mais, ô homme ! si grand & si fort, quand vous êtes Géometre, si petit & si foible, quand vous devenez Théologien, c'est-à-dire, quand vous raisonnez de ce qui ne peut être, ni calculé, ni soumis à l'expérience, comment consentez-vous à nous parler d'un être qui est, de votre aveu, pour vous, ce qu'un tableau est pour un aveugle ? Pourquoi sortir de la nature, pour chercher dans les espaces imaginaires, des causes, des forces, une énergie

que

que la nature vous eût montrée en elle-même, si vous eussiez voulu la consulter avec votre sagacité ordinaire ? Mais le grand Newton n'a plus de courage, ou s'aveugle volontairement, dès qu'il s'agit d'un préjugé que l'habitude lui fait regarder comme sacré. Continuons pourtant encore d'examiner jusqu'où le génie de l'homme est capable de s'égarer, quand il abandonne une fois l'expérience & la raison pour se laisser entraîner par son imagination.

» Dieu, continue le Pere de la Physique mo-
» derne, est totalement destitué de corps & de fi-
» gure corporelle ; voilà pourquoi il ne peut être,
» ni vu, ni touché, ni entendu, & ne doit être
» adoré sous aucune forme corporelle. "

Mais, quelles idées se former d'un être qui n'est rien de ce que nous connoissons ? Quels sont les rapports que l'on peut supposer entre nous & lui ? A quoi bon l'adorer ? En effet, si vous l'adorez, vous serez, malgré vous, obligé d'en faire un être semblable à l'homme, sensible, comme lui, à des hommages, à des présents, à des flatteries, en un mot, vous en ferez un Roi, qui, comme ceux de la terre, exige les respects de ceux qui leur sont soumis. En effet, il ajoute.

" Nous avons idée de ses attributs, mais nous
» ne connoissons point ce que c'est qu'aucune subs-
» tance ; nous ne voyons que les figures & les cou-
» leurs des corps, nous n'entendons que des sons,
» nous ne touchons que des surfaces extérieures,
» nous ne sentons que des odeurs, nous ne goû-
» tons que des saveurs, aucuns de nos sens, au-
» cunes de nos réflexions ne peuvent nous montrer
» la nature intime des substances ; nous avons en-
" core bien moins d'idées de Dieu. "

Si nous avons idée des attributs de Dieu, ce n'est que, parce que nous lui donnons les nôtres,

que nous ne faisons jamais qu'aggrandir, ou exagérer, au point de rendre méconnoissables, des qualités que nous connoissions d'abord. Si, dans toutes les substances qui frappent nos sens, nous ne connoissons que les effets qu'elles produisent sur nous, d'après lesquels nous leur assignons des qualités, au moins ces qualités sont quelque chose, & font naître des idées distinctes en nous. Les connoissances superficielles, ou quelconques, que nos sens nous fournissent, sont les seules que nous puissions avoir; constitués, comme nous le sommes, nous nous trouvons forcés de nous en contenter, & nous voyons qu'elles suffisent à nos besoins: mais nous n'avons, d'un Dieu distingué de la matiere, ou de toute substance connue, pas même l'idée la plus superficielle, &, cependant, nous en raisonnons sans cesse!

» Nous ne connoissons Dieu que par ses attri» buts, par ses propriétés, & par l'arrangement » excellent & sage qu'il a donné à toutes les cho» ses, & par leurs *causes finales*, & nous l'admi» rons à cause de ses perfections.»

Nous ne connoissons Dieu, je le répete, que par ceux de ses attributs que nous empruntons de nous-mêmes; mais il est évident qu'ils ne peuvent convenir à l'être universel, qui ne peut avoir, ni la même nature, ni les mêmes propriétés, que des êtres particuliers que nous. C'est d'après nous que nous assignons à Dieu l'intelligence, la sagesse & la perfection, en faisant abstraction de ce que nous nommons des défauts en nous-mêmes. Quant à l'ordre ou à l'arrangement de l'univers, dont nous faisons un Dieu, l'auteur, nous le trouvons excellent & sage, lorsqu'il nous est favorable à nous-mêmes, ou lorsque les causes qui coexistent avec nous, ne troublent point notre existence propre;

sans cela, nous nous plaignons du désordre, les *causes finales* s'évanouissent. Nous supposons au Dieu immuable des motifs pareillement empruntés de notre propre façon d'agir, pour déranger le bel ordre que nous admirions dans l'univers. Ainsi, c'est toujours en nous-mêmes, c'est dans notre façon de sentir, que nous puisons les idées de l'ordre, les attributs de sagesse, d'excellence & de perfections que nous donnons à Dieu, tandis que tout le bien & le mal qui nous arrivent dans le monde, sont des suites nécessaires des essences des choses & des loix générales de la matiere; en un mot, de la gravité, de l'attraction & de la répulsion des loix du mouvement, que Newton lui même a si bien développées, mais qu'il n'a plus osé appliquer, dès qu'il a été question du phantôme à qui le préjugé fait honneur de touts les effets dont la nature est elle même la vraie cause.

» Nous révérons & nous adorons Dieu à cause » de sa souveraineté: nous lui rendons un culte, » comme ses esclaves; un Dieu destitué de souve- » raineté, de Providence & de causes finales, ne » seroit que la nature & le destin."

Il est vrai que nous adorons Dieu, comme des esclaves ignorants, qui tremblent sous un maitre qu'ils ne connoissent pas; nous le prions follement, quoiqu'on nous le représente, comme immuable; & quoique, dans le vrai, ce Dieu ne soit autre chose que la nature agissante par des loix nécessaires, la nécessité personnifiée ou le destin à qui l'on a donné le nom de Dieu.

Cependant Newton nous dit, » d'une nécessité » physique & aveugle qui seroit par-tout, & tou- » jours la même, il ne pourroit sortir aucune varié- » té dans les êtres, la diversité que nous voyons, » ne peut venir que des idées & de la volonté d'un » être qui existe nécessairement.„

Pourquoi cette diversité ne viendroit elle pas des causes naturelles, d'une matiere agissante par elle-même, & dont le mouvement rapproche & combine des éléments variés, & pourtant analogues, ou séparé des êtres, à l'aide des substances qui ne se trouvent point propres à faire union ? Le pain ne vient il pas de la combinaison de la farine, du levain & de l'eau ? Quant à la nécessité aveugle, comme on l'a dit ailleurs, c'est celle dont nous ignorons l'énergie, ou dont, aveugles nous-mêmes, nous ne connoissons pas la maniere d'agir. Les Physiciens expliquent touts les phénomenes par les propriétés de la matiere ; & quand ils ne peuvent les expliquer, faute de connoître les causes naturelles, il ne les croient pas moins déductibles de ces propriétés, ou de ces causes. Les Physiciens sont donc, en cela, des Athées ? Sans quoi ils répondroient que c'est Dieu qui est l'auteur de touts ces phénomenes.

» On dit, par allégorie, que Dieu voit, en-
» tend, parle, rit, aime, hait, desire, donne,
» reçoit, se réjouit, ou se met en colere, combat,
» fait & fabrique, &c. Car tout ce qu'on dit de
» Dieu, s'emprunte de la conduite des hommes
» par une sorte d'analogie imparfaite & telle quelle."

Les hommes n'ont pu faire autrement : faute de connoître la nature & ses voies, ils ont imaginé une énergie particuliere qu'ils ont appellée Dieu, & ils l'ont fait agir, suivant les mêmes principes qui les font agir par eux-mêmes, ou suivant lesquels ils agiroient, s'ils en étoient les maîtres ; c'est de cette *Théantropie* que sont découlées toutes les idées absurdes & souvent dangereuses, sur lesquelles sont fondées toutes les religions du monde, qui toutes adorent, dans leur Dieu, un homme puissant & méchant. Nous verrons, par la suite, les funestes

effets qui ont résulté pour l'espece humaine, des idées que l'on s'est faites de la Divinité, que l'on n'a jamais envisagée que comme un Souverain absolu, un Despote, un Tyran. Quant à présent, continuons d'examiner les preuves que nous donnent les Déicoles de l'existence de leur Dieu, qu'ils s'imaginent voir par-tout.

Ils ne cessent, en effet, de nous répéter que ces mouvements réglés, que cet ordre invariable que l'on voit régner dans l'univers, que ces bienfaits dont les hommes sont comblés, annoncent une sagesse, une intelligence, une bonté que l'on ne peut refuser de reconnoître dans la cause qui produit ces effets si merveilleux. Nous répondrons que les mouvements réglés que nous voyons dans l'univers, sont des suites nécessaires des loix de la matiere; elle ne peut cesser d'agir, comme elle fait, tant que les mêmes causes agissent en elle; ces mouvements cessent d'être réglés, l'ordre fait place au désordre, dès que de nouvelle causes viennent troubler, ou suspendre l'action des premieres. L'ordre, comme on l'a fait voir ailleurs, n'est que l'effet qui résulte, pour nous, d'une suite de mouvements, il ne peut y avoir de désordre réel, relativement au grand ensemble où tout ce qui se fait, est nécessaire & déterminé par des loix que rien ne peut changer. L'ordre de la nature peut bien se démentir, ou se détruire pour nous: mais jamais il ne se dément pour elle, puisqu'elle ne peut agir autrement qu'elle n'a fait. Si, d'après les mouvements réglés & bien ordonnés que nous voyons, nous attribuons de l'intelligence, de la sagesse, de la bonté à la cause inconnue ou supposée de ces effets, nous sommes obligés de lui attribuer pareillement de l'extravagance & de la malice, toutes les fois que ces mouvements deviennent désor-

donnés, c'est-à-dire, cesse d'être réglés pour nous.

On prétend que les animaux nous fournissent une preuve convainquante d'une cause puissante de leur existence ; on nous dit que l'accord admirable de leurs parties, que l'on voit se prêter des secours mutuels afin de remplir leurs fonctions & de maintenir leur ensemble, nous annoncent un ouvrier qui réunit la puissance à la sagesse. (36) Nous ne pouvons douter de la puissance de la nature ; elle produit touts les animaux que nous voyons, à l'aide des combinaisons de la matiere qui est dans une action continuelle ; l'accord des parties de ces mêmes animaux est une suite de loix nécessaires de leur nature & de leur combinaison, dès que cet accord cesse, l'animal se détruit nécessairement. Que deviennent alors la sagesse, l'intelligence ou la bonté de la cause prétendue à qui l'on faisoit honneur d'un accord si vanté ? Ces animaux si merveilleux que l'on dit être

[36] Nous avons déja fait remarquer ailleurs que plusieurs Auteurs, pour prouver l'existence d'une intelligence Divine, ont copié des extraits entiers d'*Anatomie* & de *Botanique*, qui ne prouvent rien sinon qu'il existe dans la nature des élements propres à s'unir, s'arranger, se coordonner de maniere à former des touts ou des ensembles susceptibles de produire des effets particuliers. Ainsi, ces écrits chargés d'érudition, font voir seulement qu'il existe dans la nature des êtres diversement, organisés, conformés d'une certaine façon, propres à certains usages, qui n'existeroient plus sous la forme qu'ils ont, si leurs parties cessoient d'agir comme elles font, c'est-à-dire, d'être disposées de maniere à se prêter des secours mutuels. Etre surpris que le *cerveau*, que le *cœur*, que les *yeux*, que les *arteres* & les *veines* d'un animal agissent comme ils font, ou que les *racines* d'une plante attirent des sucs, ou qu'un arbre produise des fruits, c'est être surpris qu'un animal, une plante, ou un arbre existent. Ces êtres n'existeroient pas, ou ne seroient plus ce qu'ils sont, s'ils cessoient d'agir comme ils font ; c'est ce qui arrive lorsqu'ils meurent. Si leur formation, leurs combinaisons, leur façon d'agir & de conserver quelque temps dans la vie, étoit une preuve que ces êtres sont des effets d'une cause intelligente, leur destruction, leur disposition, la cessation totale de leur façon d'agir, leur mort devroit prouver de même, que ces êtres sont les effets d'une cause privée d'intelligence & de vues constantes. Si l'on nous dit que ses vues nous sont inconnues, nous demanderons de quel droit on peut les prêter à cette cause, ou comment en raisonner ?

les ouvrages d'un Dieu immuable, ne s'alterent-ils point sans cesse, & ne finissent-ils pas toujours par se détruire ? Où est la sagesse, la bonté, la prévoyance, l'immutabilité d'un ouvrier qui ne paroît occupé qu'à déranger & briser les ressorts des machines qu'on nous annonce comme les chefs-d'œuvres de sa puissance & de son habileté. Si ce Dieu ne peut faire autrement, il n'est, ni libre, ni tout-puissant. S'il change de volontés, il n'est point immuable. S'il permet que des machines qu'il a rendues sensibles, éprouvent de la douleur, il manque de bonté. S'il n'a pu rendre ses ouvrages plus solides, c'est qu'il a manqué d'habileté. En voyant que les animaux, ainsi que touts les autres ouvrages de la Divinité, se détruisent, nous ne pouvons nous empêcher d'en conclure, ou que tout ce que la nature fait, est nécessaire & n'est qu'une suite de ses loix, ou que l'ouvrier qui l'a fait agir, est dépourvu de plan, de puissance, de constance, d'habileté, de bonté.

L'HOMME, qui se regarde lui-même comme le chef-d'œuvre de la Divinité, nous fourniroit plus que toute autre production la preuve de l'incapacité ou de la malice de son auteur prétendu : dans cet être sensible, intelligent, pensant, qui se croit l'objet constant de la prédiction Divine, & qui fait son Dieu d'après son modele, nous ne voyons qu'une machine plus mobile, plus frêle, plus sujette à se déranger par sa grande complication que celle des êtres les plus grossiers. Les bêtes dépourvues de nos connoissances, les plantes qui végetent, les pierres privées du sentiment, sont, à bien des égards, des êtres plus favorisés que l'homme; ils sont, au moins, exempts des peines d'esprit, des tourments de la pensée, des chagrins dévorants dont celui-ci est si souvent la proie. Qui est-ce qui ne voudroit point être un animal, ou une pierre, toutes les fois qu'il se

rappelle la perte irréparable d'un objet aimé ? Ne vaudroit-il pas mieux être une maſſe inanimée, qu'un ſuperſtitieux inquiet qui ne fait que trembler ici-bas ſous le joug de ſon Dieu, & qui prévoit encore des tourments infinis dans une vie future? Les êtres privés de ſentiment, de vie, de mémoire & de penſée ne ſont point affligés par l'idée du paſſé, du préſent & de l'avenir; ils ne ſe croient pas en danger de devenir éternellement malheureux pour avoir mal raiſonné, comme tant d'êtres favoriſés qui prétendent que c'eſt pour eux que l'Architecte du monde a conſtruit l'univers. (37)

Que l'on ne nous diſe point que nous pouvons avoir l'idée d'un ouvrage, ſans avoir celle d'un ouvrier diſtingué de ſon ouvrage. *La nature n'eſt point un ouvrage*; elle a toujours exiſté par elle-même, c'eſt dans ſon ſein que tout ſe fait; elle eſt un attellier immenſe pourvu des matériaux, & qui fait les inſtruments dont elle ſe ſert pour agir : touts ſes ouvrages ſont des effets de ſon énergie, & des agents ou cauſes qu'elle fait, qu'elle renferme, qu'elle met en action. Des éléments éternels, incréés, indeſtructibles, toujours en mouvements, en ſe combinant diverſement, font éclore touts les êtres & les phénomenes que nous voyons, touts les effets bons ou mauvais que nous ſentons, l'ordre, ou le déſordre, que nous ne diſtinguons jamais que par

[37] Cicéron dit, *Inter hominem & bellum hoc maxime intereſt, quod hæc ad id ſolùm quod adeſt, quodque præſens eſt, ſe accommodat, paululum admodum ſentiens præteritum & futurum.* Ainſi ce qu'on a voulu faire paſſer pour prérogative de l'homme n'eſt qu'un déſavantage réel. Séneque a dit : *nos & venturo torquemur & præterito, timoris enim tormentum memoria reducit, providentia anticipat, nemo tantum præſentibus miſer eſt.* Ne pourroit-on pas demander à tout homme de bien, qui nous diroit qu'un Dieu bon a créé l'univers pour le bonheur de notre eſpece ſenſible, voudriez-vous vous-même avoir créé un monde qui renferme tant d'infortunés ! Ne valoit-il pas mieux s'abſtenir de créer un ſi grand nombre d'êtres ſenſibles, que de les appeller à la vie pour ſouffrir.

les différentes façons dont nous sommes affectés, en un mot, toutes les merveilles sur lesquelles nous méditons & raisonnons. Ces élements n'ont besoin pour cela que de leurs propriétés, soit particulieres, soit réunies, & du mouvement qui leur est essentiel, sans qu'il soit nécessaire de recourir à un ouvrier inconnu pour les arranger, les façonner, les combiner, les conserver & les dissoudre.

Mais en supposant, pour un instant, qu'il soit impossible de concevoir l'univers sans un ouvrier qui l'ait formé & qui veille à son ouvrage, où placerons-nous cet ouvrier? Sera-t-il dedans, ou hors de l'univers? Est-il matiere, ou mouvement? Ou bien, n'est-il que l'espace, le néant ou le vuide? Dans touts ces cas, ou il ne seroit rien, ou il seroit contenu dans la nature, & soumis à ses loix. S'il est dans la nature, je n'y peux voir que de la matiere en mouvement, & je dois en conclure que l'agent qui la meut, est corporel & matériel, & que, par conséquent, il est sujet à se dissoudre. Si cet agent est hors de la nature, je n'ai plus aucune idée du lieu qu'il occupe, ni d'un être immatériel, ni de la façon dont un esprit sans étendue peut agir sur la matiere dont il est séparé. Ces espaces ignorés que l'imagination a placés au-delà du monde visible, n'existent point pour un être qui voit, à peine, à ses pieds; la puissance idéale qui les habite, ne peut se peindre à mon esprit, que lorsque mon imagination combinera au hazard les couleurs fantastiques qu'elle est toujours forcée de prendre dans le monde où je suis; dans ce cas, je ne ferai que reproduire en idée ce que mes sens auront réellement apperçu; & ce Dieu que je m'efforce de distinguer de la nature, ou de placer hors de son enceinte, y rentrera tou-

jours nécessairement & malgré moi. (38)

L'on insistera, & l'on dira que, si l'on portoit une statue ou une montre à un Sauvage qui n'en auroit jamais vu, il ne pourroit s'empêcher de reconnoître que ces choses sont des ouvrages de quelque agent intelligent plus habile & plus industrieux que lui-même : l'on conclura de là, que nous sommes pareillement forcés de reconnoître que la machine de l'univers, que l'homme, que les phénomenes de la nature sont des ouvrages d'un agent dont l'intelligence & le pouvoir surpassent de beaucoup les nôtres.

Je réponds, en premier lieu, que nous ne pouvons douter que la nature ne soit très-puissante & très-industrieuse ; nous admirons son industrie, toutes les fois que nous sommes surpris des effets étendus, variés & compliques que nous trouvons dans ceux de ses ouvrages que nous prenons la peine de méditer ; cependant elle n'est, ni plus, ni moins industrieuse dans l'un de ses ouvrages, que dans les autres. Nous ne comprenons pas plus comment elle a pu produire une pierre ou un métal, qu'une tête organisée comme celle de Newton. Nous appellons industrieux un homme qui peut faire des choses que nous ne pouvons pas faire nous-mêmes ; la nature peut tout, & dès qu'une chose existe, c'est une preuve qu'elle a pu la faire. Ainsi, ce n'est jamais que relativement à nous-mêmes, que nous jugeons la nature industrieuse ; nous la comparons alors à nous-mêmes ; & comme nous

(38) Hobbes dit » le Monde est corporel ; il a les dimensions de » la grandeur, sçavoir, longueur, largeur & profondeur. Toute portion d'un corps est corps, & a ces mêmes dimensions ; conséquemment chaque partie de l'univers est corps, & ce qui n'est » pas corps, n'est point partie de l'univers, mais comme l'univers » est tout, ce qui n'en fait point partie, n'est rien, & ne peut être » nulle part. » V. HOBBES LEVIATHAN CH. 46.

jouissons d'une qualité que nous nommons *intelligence*, à l'aide de laquelle nous produisons des ouvrages où nous montrons notre industrie, nous en concluons que les ouvrages de la nature qui nous étonnent le plus, ne lui appartiennent point, mais sont dus à un ouvrier intelligent, comme nous, mais dont nous proportionnons l'intelligence à l'étonnement que ses œuvres produisent en nous; c'est-à-dire, à notre foiblesse & à notre propre ignorance.

Je réponds, en second lieu, que le Sauvage à qui l'on portera une statue ou une montre, aura, ou n'aura pas d'idées de l'industrie humaine: s'il en a des idées, il sentira que cette montre, ou cette statue peuvent être des ouvrages d'un être de son espece, jouissant de facultés, qui lui manquent à lui-même. Si le Sauvage n'a aucune idée de l'industrie humaine & des ressources de l'art; en voyant le mouvement spontané d'une montre, il croira qu'elle est un animal qui ne peut être l'ouvrage de l'homme. Des expériences multipliées confirment la façon de penser que je prête à ce Sauvage. (39) Ainsi, de même que beaucoup d'hommes qui se croient bien plus fins que lui, ce Sauvage attribuera les effets étrangers qu'il voit à un génie, à un esprit, à un Dieu; c'est-à-dire, à une *force inconnue*, à qui il assignera un pouvoir dont il croit que les êtres de son espece sont absolument privés: par là il ne prouvera rien, sinon qu'il ne sçait pas ce que l'homme est capable de produire. C'est ainsi que les gens grossiers

[39] Les Américains prirent les Espagnols pour des Dieux, parce qu'ils avoient l'usage de la poudre à Canon, parce qu'ils montoient à cheval, parce qu'ils avoient des vaisseaux qui voguoient tout seuls. Les habitans de l'Isle de Ténian, n'ayant pas la connoissance du feu, avant la venue des Européens, le prirent pour un animal, qui dévoroit le bois, la premiere fois qu'ils le virent.

levent les yeux au ciel, toutes les fois qu'ils sont témoins de quelque phénoméne insité. C'est ainsi que le peuple appelle *miraculeux*, *surnaturels*, *Divins*, touts les effets étranges dont il ignore les causes naturelles ; & comme, pour l'ordinaire, il ne connoît les causes de rien, tout est miracle pour lui ; ou, du moins, il s'imagine que Dieu est la cause de touts les biens & de touts les maux qu'il éprouve. Enfin, c'est ainsi que les Théologiens tranchent toutes les difficultés, en attribuant à Dieu tout ce dont ils ignorent, ou ne veulent pas que l'on connoisse les causes véritables.

Je réponds, en troisiéme lieu, que le Sauvage, en ouvrant la montre, en l'examinant par parties, sentira, peut-être, que ces parties annoncent un ouvrage qui ne peut venir que du travail de l'homme. Il verra qu'il differe des productions immédiates de la nature, à qui il n'a point vu produire des roues faites d'un métal poli. Il verra encore que ces parties, séparées les unes des autres, n'agissent plus, comme lorsqu'elles étoient assemblées ; d'aprés ces observations, le Sauvage attribuera la montre à un homme, c'est-à-dire, à un être comme lui, dont il a des idées, mais qu'il juge capable de faire des choses qu'il ne sçait pas faire lui-même ; en un mot, il fera honneur de cet ouvrage à un être connu, à quelques égards, pourvu de quelques facultés supérieures aux siennes, mais il se gardera bien de penser qu'un ouvrage matériel puisse être l'effet d'une cause immatérielle, ou d'un agent privé d'organes & d'étendue, dont il est impossible de concevoir l'action sur des êtres matériels ; au lieu que, faute de connoître le pouvoir de la nature, nous faisons honneur de ses ouvrages à un être que nous connoissons bien moins qu'elle, &, à qui, sans le connoître, nous attri-

buons ceux d'entre ses travaux que nous comprenons le moins. En voyant le monde, nous reconnoissons une cause matérielle des phénomenes qui s'y passent; & cette cause c'est la nature, dont l'énergie se montre à ceux qui l'étudient.

Que l'on ne nous dise point que, d'après cette hypothese, nous attribuons tout à une cause aveugle, au concours fortuit des atômes, *au hazard.* Nous n'appellons *causes aveugles*, que celles dont nous ne connoissons point le concours, la force & les Loix. Nous appellons *fortuits*, des effets dont nous ignorons les causes, & que notre ignorance & notre inexpérience nous empêchent de pressentir. Nous attribuons au hazard touts les effets dont nous ne voyons point la liaison nécessaire avec leurs causes. La nature n'est point une cause aveugle; elle n'agit point au hazard; tout ce qu'elle fait, ne seroit jamais fortuit pour celui qui connoîtroit sa façon d'agir, ses ressources & sa marche. Tout ce qu'elle produit, est nécessaire, & n'est jamais qu'une suite de ses loix fixes & constantes; tout, en elle, est lié par des nœuds invisibles, & touts les effets que nous voyons, découlent nécessairement de leurs causes, soit que nous les connoissions, soit que nous ne les connoissions pas. Il peut bien y avoir ignorance de notre part, mais les mots *Dieu*, *Esprit*, *Intelligence* &c. ne remédieront point à cette ignorance; ils ne feront que la redoubler, en nous empêchant de chercher les causes naturelles des effets que nous voyons.

Cela peut servir de réponse à l'objection éternelle que l'on fait aux partisans de la nature, que l'on accuse, sans cesse, *de tout attribuer au hazard.* Le hazard est un mot vuide de sens, ou, du moins, il n'indique que l'ignorance de ceux qui l'emploient. Cependant, l'on nous dit, & l'on nous répete qu'un

ouvrage régulier ne peut être dû aux combinaisons du hazard. Jamais, nous dit-on, l'on ne pourra parvenir à faire un Poëme, tel que l'*Iliade*, avec des lettres jettées, ou combinées au hazard. Nous en conviendrons, sans peine; mais, en bonne foi, sont-ce des lettres jettées avec la main, comme des dés, qui produisent un Poëme? Autant vaudroit-il dire que ce n'est point, avec le pied, que l'on peut faire un Discours. C'est la nature qui combine, d'après des loix certaines & nécessaires, une tête organisée de maniere à faire un Poëme: c'est la nature qui lui donne un cerveau propre à enfanter un pareil ouvrage: c'est la nature qui, par le tempérament, l'imagination, les passions qu'elle donne à un homme, le met en état de produire un chef-d'œuvre: c'est son cerveau modifié d'une certaine maniere, orné d'idées, ou d'images, fécondé par les circonstances, qui peut devenir la seule matrice dans laquelle un Poëme puisse être conçu & développé. Une tête organisée comme celle d'Homere, pourvue de la même vigueur, & de la même imagination, enrichie des mêmes circonstances, produira nécessairement, & non pas au hazard, le Poëme de l'Iliade; à moins que l'on ne voulut nier que des causes semblables en tout dussent produire des effets parfaitement identiques. (40)

(40) **Seroit on bien étonné, s'il y avoit, dans un cornet, cent** mille dés, d'en voir sortir cent mille-*six* de suite? Oui, sans doute, dira-t-on; mais, si ces dés étoient touts *pipés*, on cesseroit d'en être surpris. Eh bien! Les molécules de la matiere peuvent être comparées à des dés *pipés*, c'est-à-dire, produisent toujours certains effets déterminés; ces molécules étant essentiellement variées par elles-mêmes & par leurs combinaisons, elles sont *pipées*, pour ainsi-dire, d'une infinité de façons différentes. La tête d'Homere, ou la tête de Virgile n'ont été que des assemblages de molécules, ou, si l'on veut, des dés *pipés* par la nature, c'est-à-dire, des êtres combinés & élaborés de maniere à produire l'*Iliade*, ou l'*Enéide*. On en peut dire autant de toutes les autres productions, soit de l'intelli-

Il y a donc de la puérilité, ou de la mauvaise foi, à proposer de faire, à force de jets de la main, ou en mêlant des lettres au hazard, ce qui ne peut être fait qu'à l'aide d'un cerveau organisé & modifié d'une certaine maniere. Le germe humain ne se développe point au hazard ; il ne peut être conçu, ou formé, que dans le sein d'une femme. Un amas confus de caracteres ou de figures, n'est qu'un assemblage de signes, destinés à peindre des idées ; mais, pour que ces idées puissent être peintes, il faut préalablement qu'elles aient été reçues, combinées, nourries, développées & liées dans la tête d'un Poëte, où les circonstances les font fructifier & meurir, en raison de la fécondité, de la chaleur, & de l'énergie du sol où ces *germes intellectuels* auront été jettés. Les idées se combinent, s'étendent, se lient, s'associent, font un ensemble, comme touts les corps de la nature : cet ensemble nous plaît, quand il fait naître, dans notre esprit, des idées agréables, quand il nous offre des tableaux qui nous remuent vivement. C'est ainsi que le Poëme d'Homere, enfanté dans sa tête, a le pouvoir de plaire à des têtes analogues, & capables d'en sentir les beautés.

On voit donc que rien ne se fait au hazard. Touts les ouvrages de la nature se font d'après des loix certaines, uniformes, invariables ; soit que notre esprit puisse avec facilité suivre la chaîne des causes successives qu'elle met en action, soit que, dans ses ouvrages trop compliqués, nous nous trouvions dans

gence, soit de la main des hommes. Qu'est-ce, en effet, que les hommes ? Sinon des dés pipés, ou des machines que la nature a rendues capables de procurer des ouvrages d'une certaine espece. Un homme de génie produit un bon ouvrage, comme un arbre d'une bonne espece, placé dans un bon terrein, cultivé avec soin, produit des fruits excellents.

l'impossibilité de distinguer les différents ressorts qu'elle fait agir. Il n'en coute pas plus à la nature, pour produire un grand Poëte, capable de faire un ouvrage admirable, que pour produire un métal brillant, ou une pierre qui gravite sur la terre. La façon dont elle s'y prend pour produire ces différents êtres, nous est également inconnue, quand nous n'y avons point médité. L'homme naît par le concours nécessaire de quelques éléments; il s'accroît & se fortifie de la même maniere qu'une plante ou qu'une pierre, qui se sont, ainsi que lui, accrues & augmentées par des substances qui viennent s'y joindre: cet homme sent, pense, agit, reçoit des idées, c'est-à-dire, est, par son organisation particuliere, susceptible de modifications dont la plante & la pierre sont totalement incapables: en conséquence, l'homme de génie produit de bons ouvrages, & la plante, des fruits, qui nous plaisent & nous surprennent, en raison des sensations qu'ils operent en nous-mêmes; ou en raison de la rareté, de la grandeur, de la variété des effets qu'ils nous font éprouver. Ce que nous trouvons de plus admirable dans les productions de la nature, & dans celles des animaux, ou des hommes, n'est jamais qu'un effet naturel des parties de la matiere, diversement arrangées & combinées; d'où résultent en eux des organes, des cerveaux, des tempéraments, des goûts, des propriétés, des talents différents.

La nature ne fait donc rien, que de nécessaire; ce n'est point, par des combinaisons fortuites & par des jets hazardés, qu'elle produit des êtres que nous voyons; touts ses jets sont surs, toutes les causes qu'elle emploie, ont immanquablement leurs effets. Quand elle produit des êtres extraordinaires, merveilleux & rares, c'est que, dans l'ordre des choses, les circonstances nécessaires ou le concours

des causes productrices de ces êtres, n'arrivent que rarement. Dès que ces êtres existent, ils sont dus à la nature, pour qui tout est également facile, & à qui tout est possible, quand elle rassemble les instruments, ou causes nécessaires pour agir. Ainsi ne limitons jamais les forces de la nature. Les jets & les combinaisons qu'elle fait pendant une éternité, peuvent aisément produire touts les êtres : sa marche éternelle doit nécessairement amener & ramener de nouveau les circonstances les plus étonnantes & les plus rares pour des êtres, qui ne sont qu'un moment à portée de les considérer, sans jamais avoir, ni le temps, ni les moyens d'en approfondir les causes. Des jets infinis, faits pendant l'éternité, avec des éléments & des combinaisons infiniment variés suffisent pour produire tout ce que nous connoissons, & beaucoup d'autres choses que nous ne connoîtrons jamais.

Ainsi, l'on ne peut trop le répéter aux Déicoles, qui prêtent communément à leurs adversaires des opinions ridicules pour obtenir un triomphe facile & passager aux yeux prévenus de ceux qui n'osent rien approfondir, *le hazard n'est rien*, qu'un mot imaginé, ainsi que le mot Dieu, pour couvrir l'ignorance où l'on est des causes agissantes dans une nature dont la marche est souvent inexpliquable. Ce n'est point le hazard qui a produit l'univers, il est, de lui-même, ce qu'il est ; il existe nécessairement & de toute éternité. Quelque cachées que soient les voies de la nature, son existence est indubitable ; & sa façon d'agir nous est, au moins, bien plus connue que celle de l'être inconcevable qu'on a prétendu lui associer, qu'on a distingué d'elle-même, que l'on a supposé nécessaire & existant par lui-même ; tandis que, jusqu'ici, l'on n'a pu, ni démontrer son existence, ni le définir, ni

en rien dire de raisonnable, ni former, sur son compte, autre chose que des conjectures que la réflexion détruit aussi-tôt qu'elles ont été enfantées.

CHAPITRE VI.

Du Phanthéisme, ou idées naturelles de la Divinité.

On voit, par ce qui précede, que toutes les preuves sur lesquelles la Théologie prétend fonder l'existence de son Dieu, partent du faux principe que la matiere n'existe point par elle-même, & se trouve, par sa nature, dans l'impossibilité de se mouvoir, &, par-conséquent, est incapable de produire les phénomenes que nous voyons dans le monde. D'après des suppositions si gratuites & si fausses, comme l'on a déja fait voir ailleurs, (41) on a cru que la matiere n'avoit point toujours existé, mais qu'elle devoit son existence & ses mouvements, à une force distinguée d'elle-même, à un agent inconnu, auquel on la prétendit subordonnée. Comme les hommes trouvent en eux-mêmes une qualité qu'ils nomment *intelligence*, qui préside à toutes leurs actions, &, à l'aide de laquelle, ils parviennent aux fins qu'ils se proposent, ils ont attribué l'intelligence à cet agent invisible; mais ils ont étendu, aggrandi, exagéré cette qualité en lui, parce qu'ils l'ont fait l'auteur d'effets dont ils se sentoient incapables, ou qu'ils ne jugeoient point que les causes naturelles eussent la force de produire.

Comme jamais on ne put, ni appercevoir cet

(41) Voyez partie I. chapitre 2. où l'on a fait voir que le mouvement est essentiel à la matiere. Ce chapitre n'est qu'un résumé des 5. premiers chapitres de la premiere partie, qu'il est destiné à rappeller au Lecteur; il pourra passer au suivant, si ces idées lui sont présentes.

agent, ni concevoir sa façon d'agir, on en fit un *esprit*, mot qui désigne que l'on ignore ce qu'il est, ou qu'il agit comme le souffle dont on ne peut point suivre l'action. Ainsi, en lui assignant la *spiritualité*, on ne fit que donner à Dieu une qualité occulte, que l'on jugea convenir à un être toujours caché & toujours agissant d'une maniere imperceptible aux sens. Dans l'origine, cependant, il paroît que, par le mot *esprit*, on voulut désigner une matiere plus déliée que celle qui frappoit grossiérement les organes, capable de pénétrer celle ci, de lui communiquer l'action & la vie, de produire en elle les combinaisons & les modifications que nos yeux y découvrent. Tel fut, comme on a vu, ce *Jupiter*, destiné dans l'origine, à représenter dans la Théologie des anciens la matiere éthérée qui pénetre, agite, vivifie touts les corps dont la nature est l'assemblage.

Ce seroit, en effet, se tromper que de croire que l'idée de la spiritualité de Dieu, telle que nous la trouvons admise aujourd'hui, se soit présentée, de bonne heure, à l'esprit humain. Cette *immatérialité*, qui exclut toute analogie & toute ressemblance, avec tout ce que nous sommes à portée de connoître, fut, comme on l'a déjà fait observer, le fruit lent & tardif de l'imagination des hommes, qui, forcés de méditer, sans aucuns secours du côté de l'expérience, sur le moteur caché de la nature, sont peu-à-peu parvenus à en faire ce phantôme idéal, cet être si fugitif que l'on nous fait adorer, sans pouvoir désigner sa nature, autrement que par un mot auquel il nous est impossible d'attacher aucune idée véritable. (42) Ainsi, à force de

(42) Voyez ce qui a été dit là dessus dans le chapitre 7. De la premiere partie. Quoique les premiers docteurs de l'Eglise chrétienne eussent, pour la plupart, puisé dans la philosophie Platonicienne, leurs notions obscures de *spiritualité*, de *substances im-*

rêver & de subtiliser, le mot Dieu ne présenta plus aucune image; dès qu'on voulut en parler, il fut impossible de s'entendre; vu que chacun se le peignit à sa maniere, & dans le portrait qu'il s'en fit, ne consulta que son propre tempérament, son imagination propre, ses rêveries particulieres; si l'on s'accorda sur quelques points, ce fut pour lui assigner des qualités inconcevables, que l'on crut convenir à l'être inconcevable que l'on avoit enfanté; &, de l'amas incompatible de ces qualités, il ne résulta qu'un tout parfaitement impossible. Enfin, le maître de l'univers, le moteur tout puissant de la nature, l'être que l'on annonça comme le plus important à connoître, fut, par les rêveries théologiques, réduit à n'être plus qu'un mot vague & dépourvu de sens, ou, plutôt, un vain son auquel chacun attacha ses propres idées. Tel est le Dieu que l'on a substitué à la matiere, à la nature. Telle est l'idole à laquelle il n'est point permis de refuser son hommage.

Il y eut, pourtant, des hommes assez courageux, pour résister au torrent de l'opinion & du délire. Ils crurent que l'objet que l'on annonçoit, comme le

corporelles & immatérielles, de *puissances intellectuelles*, &c. on n'a qu'à ouvrir leurs ouvrages, pour se convaincre qu'ils n'avoient point de Dieu l'idée que les Théologiens voudroient nous en donner aujourd'hui. Tertullien, comme on l'a dit ailleurs, regardoit Dieu, comme corporel. Sérapion disoit, en pleurant, *qu'on lui avoit ôté son Dieu*, en lui faisant adopter l'opinion de la *spiritualité*, qui, cependant, n'étoit pas aussi subtilisée pour lors, qu'elle l'a été depuis. Plusieurs *Peres* de l'Eglise ont donné une forme humaine à Dieu, & ont traité d'hérétique ceux qui en faisoient un esprit. Le Jupiter de la Théologie payenne est regardé comme le plus jeune des enfants de Saturne, ou du temps; le Dieu spirituel des chrétiens est un produit du temps bien plus récent encore; ce n'est qu'à force de subtiliser, que ce Dieu vainqueur de tous les Dieux qui l'avoient précedé, a pu se former peu-à-peu. La spiritualité est devenue le dernier retranchement de la Théologie, qui est parvenue à faire un Dieu plus qu'aérien dans l'espérance, sans doute, qu'un pareil Dieu seroit inattaquable: il l'est, en effet, vu que l'attaquer, c'est combattre une pure chimere.

plus important pour les mortels, comme le centre unique de leurs actions & de leurs pensées, demandoit à être attentivement examiné : ils comprirent que si l'expérience, le jugement & la raison pouvoient être de quelqu'utilité, ce devoit être, sans doute, pour considérer le Monarque sublime qui gouvernoit la nature, & qui régloit le destin de touts les êtres qu'elle renferme. Ils virent bientôt que l'on ne pouvoit s'en rapporter aux opinions universelles du vulgaire, qui n'examinent rien, &, bien moins, à ses guides qui, trompeurs, ou trompés, défendent aux autres d'examiner, ou en sont incapables eux-mêmes. Ainsi, quelques penseurs oserent secouer le joug qui leur avoit été imposé dans leur enfance; dégoutés des notions obscures, contradictoires, dépourvues de sens qu'on leur avoit fait contracter l'habitude de joindre machinalement au nom vague d'un Dieu impossible à définir; rassurés par la raison, contre les terreurs dont on avoit environné cette redoutable chimere; révoltés des peintures hideuses sous lesquelles on prétendoit la représenter, ils eurent l'intrépidité de déchirer le voile du prestige & de l'imposture; ils envisagerent, d'un œil tranquille, cette force prétendue, devenue l'objet continuel des espérances, des craintes, des rêveries, des querelles des aveugles mortels. Bientot le spectre disparut pour eux; le calme de leur esprit leur permit de ne voir, partout, qu'une nature agissante d'après des loix invariables, dont l'univers est le théâtre, dont les hommes, ainsi que touts les êtres, sont les ouvrages & les instruments obligés d'accomplir les décrets éternels de la nécessité.

Quelque effort que nous fassions pour pénétrer dans les secrets de la nature, nous n'y trouvons jamais, comme on l'a tant de fois répété, que de

la matiere diverse par elle-même, & diversement modifiée à l'aide du mouvement. Son ensemble, ainsi que toutes ses parties ne nous montrent que des causes & des effets nécessaires, qui découlent les uns des autres, & dont, par le secours de l'expérience, notre esprit est plus ou moins capable de découvrir l'enchaînement. En vertu de leurs propriétés spécifiques, touts les êtres que nous voyons, gravitent, s'attirent & se repoussent, naissent ou se dissolvent; reçoivent & communiquent des mouvements, des qualités, des modifications, qui, pour un temps, les maintiennent dans une existence donnée, ou qui les font passer à une nouvelle façon d'exister. C'est à ces vicissitudes continuelles, que sont dus touts les phénomenes petits ou grands, ordinaires ou extraordinaires, connus, ou inconnus, simples, ou compliqués, que nous voyons s'opérer dans le monde. C'est par ces changements que nous connoissons la nature; elle n'est si mystérieuse, que pour ceux qui la considerent au travers du voile du préjugé, sa marche est toujours simple pour ceux qui la regardent sans préventions.

Attribuer les effets que nous voyons à la nature, à la matiere diversement combinée aux mouvements qui lui sont inhérents, c'est leur donner une cause générale & connue; vouloir remonter plus haut, c'est s'enfoncer dans les espaces imaginaires, où nous ne trouvons jamais qu'un abîme d'incertitudes & d'obscurités. Ne cherchons donc point un principe moteur, hors d'une nature dont l'essence fut toujours d'exister & de se mouvoir, qui ne peut être conçue sans propriétés, par-conséquent, sans mouvement, dont toutes les parties sont dans une action, une réaction, & des efforts continuels; où il ne se trouve point une molécule qui soit dans un repos absolu, & qui n'occupe nécessairement

la place que lui assignent des loix nécessaires. Qu'est-il besoin de chercher, hors de la matiere, un mobile pour la mettre en jeu, puisque son mouvement découle aussi nécessairement de son existence, que son étendue, sa forme, sa pesanteur &c.; & puisqu'une nature dans l'inaction ne seroit plus la nature?

Si l'on demande comment on peut se figurer que la matiere, par sa propre énergie, ait pu produire touts les effets que nous voyons; je dirai que si, par matiere, l'on s'obstine à n'entendre qu'une masse inerte & morte, dépourvue de toute propriété, privée d'action, incapable de se mouvoir d'elle-même, on n'aura plus aucune idée de la matiere. Dès qu'elle existe, elle doit avoir des propriétés & des qualités; dès qu'elle a des propriétés sans lesquelles elles ne pourroit exister, elle doit agir, en raison de ces mêmes propriétés, puisque ce n'est que par son action, que nous pouvons reconnoître, & son existence, & ses propriétés. Il est evident que si, par matiere, l'on entend ce qu'elle n'est pas, ou que si, l'on nie son existence, on ne pourra lui attribuer les phénomenes dont nos yeux sont témoins. Mais si, par la nature, nous entendons ce qu'elle est véritablement, un amas de matieres existantes & pourvues de propriétés, nous serons forcés de reconnoître que la nature doit se mouvoir elle-même, & par ses mouvements divers, être capable, sans secours étrangers, de produire touts les effets que nous voyons; nous trouverons que rien ne se fait de rien; que rien ne se fait au hazard; que la façon d'agir de chaque molécule de matiere, est nécessairement déterminée par son essence propre, ou ses propriétés particulieres.

Nous avons dit ailleurs que ce qui ne peut se dé-

truire ou s'anéantir, n'a pu commencer d'exister. Ce qui n'a pu commencer d'exister, existe nécessairement, ou renferme en lui-même la cause suffisante de sa propre existence. Il est donc très-inutile de chercher hors de la nature, qui nous est connuel, du moins, à quelques égards, ou d'une cause existante par elle-même, une autre cause totalement inconnue de son existence. Nous connoissons, dans la matiere; des propriétés générales, nous découvrons quelques-unes de ses qualités; à quoi bon lui chercher une cause inintelligible, que nous ne pouvons connoître par aucune propriété? A quoi bon recourir à l'opération inconcevable & chimérique que l'on a voulu désigner par le mot de *création* (43) Concevons-nous qu'un être immatériel ait pu tirer la matiere de son propre fond? Si la création est l'*éduction du Néant*, ne faut-il pas en conclure que le Dieu qui l'a tirée de son propre fond, l'a tirée du Néant, & n'est lui-même que le Néant? Ceux qui nous parlent sans cesse de cet acte de la toute-puissance Divine, par lequel une masse infinie de la matiere a tout-d'un-coup été substituée au Néant, entendent-ils bien ce qu'ils nous disent? Est il un homme sur la terre qui conçoive qu'un être privé d'étendue, puisse exister lui-même, devenir la cause de l'existence des êtres étendus, puisse agir sur la matiere, la tirer de sa propre essence, la mettre en mou-

(43) Quelques Théologiens ont eux-mêmes regardé le systême de *la création* comme une hypothese suspecte & peu probable, qui fut imaginee, quelques siecles après Jésus-Christ. Un auteur qui a voulu réfuter Spinosa, prétend que Tertulien est le premier qui ait soutenu cette opinion contre un autre Philosophe chrétien qui soutenoit l'éternité de la matiere. *V. L'impie convaincu à la fin de l'avertissement.* L'auteur de cet ouvrage va jusqu'à prétendre qu'il est impossible de combattre *Spinosa*, sans admettre la coexistence éternelle de la matiere avec Dieu.

vement ? En vérité, plus on considere la Théologie & ses romans ridicules, plus on doit se convaincre qu'elle n'a fait autre chose qu'inventer des mots dépourvus de sens, & substituer des sons à des réalités intelligibles.

Faute de consulter l'expérience, d'étudier la nature, le monde matériel, on s'est jetté dans un monde intellectuel, que l'on a peuplé de chimeres. On n'a point daigné considérer la matiere, ni la suivre dans ses différents périodes, ou changements. On a ridiculement, ou de mauvaise foi, confondu la dissolution, la décomposition, la séparation des parties élémentaires dont les corps sont composés avec leur destruction radicale, on n'a point voulu voir que les éléments étoient indestructibles, tandis que leurs formes étoient passageres, & dépendoient de combinaisons transitoires. On n'a point distingué le changement de figure, de position, de tissu auquel la matiere est sujette, d'avec son anéantissement, qui est totalement impossible; on en a faussement conclu que la matiere n'étoit point un être nécessaire, qu'elle avoit commencé d'exister, qu'elle devoit son existence à un être inconnu plus nécessaire qu'elle; & cet être idéal est devenu le créateur, le moteur, le conservateur da la nature entiere. Ainsi, l'on n'a fait que substituer un vain nom à la matiere, qui nous présente des idées véritables, à une nature dont, à chaque instant, nous éprouvons l'action & le pouvoir, & que nous connoîtrions bien mieux, si nos opinions abstraites ne nous mettoient, sans cesse, un bandeau devant les yeux.

Les notions les plus simples de la Physique nous montrent, en effet, que, quoique les corps s'alterent & disparoissent, rien pourtant ne se perd dans la nature; les produits divers de la décompo-

ſition d'un corps ſervent d'éléments, de matériaux & de baſe à la formation, à l'accroiſſement, au ſoutien d'autres corps. La nature entiere ne ſubſiſte & ne ſe conſerve que par la circulation, la tranſmigration, l'échange & le déplacement perpétuels des molécules & des atômes iuſenſibles, ou des parties ſenſibles de la matiere. C'eſt par cette *pulingénéſie*, que ſubſiſte le grand tout, qui, ſemblable au Saturne des anciens, eſt perpétuellement occupé à dévorer ſes propres enfants. L'on pourroit dire, à quelques égards, que le Dieu métaphyſique qui a uſurpé ſon trône, l'a privé de la faculté d'engendrer & d'agir, depuis qu'il s'eſt mis en ſa place.

Reconnoiſſons donc, que la matiere exiſte par elle-même, qu'elle agit par ſa propre énergie, & qu'elle ne s'anéantira jamais. Diſons que la matiere eſt éternelle, & que la nature a été, eſt & ſera toujours occupée à produire, à détruire, à faire & à défaire, à ſuivre les loix réſultantes de ſon exiſtence néceſſaire. Pour tout ce qu'elle fait, elle n'a beſoin que de combiner des éléments & des matieres eſſentiellement diverſes qui s'attirent & ſe repouſſent, ſe choquent, ou s'uniſſent, s'éloignent, ou ſe rapprochent, ſe tiennent aſſemblées, ou ſe ſéparent. C'eſt ainſi qu'elle fait éclore des plantes, des animaux, des hommes; des êtres organiſés, ſenſibles & penſants, ainſi que des êtres dépourvus de ſentiment & de penſée. Touts ces êtres agiſſent, pendant le temps de leur durée reſpective, ſuivant des loix invariables, déterminées par leurs propriétés, leurs combinaiſons, leurs analogies & leurs diſſemblances, leurs configurations, leurs maſſes, leurs poids, &c. Voilà l'origine véritable de tout ce que nous voyons; voilà comment la nature, par ſes propres forces, eſt

en état de produire touts les effets dont nos yeux sont témoins, ainsi que touts les corps qui agissent diversement sur les organes dont nous sommes pourvus, & dont nous ne jugeons que d'après la maniere dont ces organes sont affectés. Nous les disons bons, lorsqu'ils nous sont analogues, ou contribuent à maintenir l'harmonie en nous-mêmes; nous les disons mauvais, lorsqu'ils troublent cette harmonie; & nous prêtons, en conséquence, un but, des idées, des desseins à l'être que nous faisons le moteur d'une nature que nous voyons dépourvue de projets & d'intelligence.

Elle en est effectivement privée; elle n'a point d'intelligence & de but; elle agit nécessairement, parce qu'elle existe nécessairement. Ses loix sont immuables & fondées sur l'essence même des êtres. Il est de l'essence de la semence du mâle, composée des élements primitifs qui servent de base à l'être organisé, de s'unir avec celle de la femelle, de la féconder, de produire, par sa combinaison avec elle, un nouvel être organisé, qui, foible dans son origine, par le défaut d'une quantité suffisante de molécules, de matieres propres à lui donner de la consistance, se fortifie peu-à-peu par l'addition journaliere & continuelle de molécules analogues & appropriées à son être; ainsi, il vit, il pense, il se nourrit, il engendre, à son tour, des êtres organisés semblables à lui. Par une suite de loix constantes & physiques, la génération ne s'opere que lorsque les circonstances nécessaires pour la produire, se trouvent réunies. Ainsi, cette génération ne se fait point au hazard; ainsi, l'animal ne produit qu'avec l'animal de son espece, parce qu'il est le seul analogue à lui-même, ou qui réunisse les qualités propres à produire un pareil être avec lui, sans cela, il ne produi-

soit rien ; ou il ne produiroit qu'un être, qu'il nomme *monstrueux*, parce qu'il est dissemblable à lui. Il est de l'essence de la graine des plantes d'être fécondée par la semence des étamines, de se développer ensuite dans le sein de la terre, de s'accroître à l'aide de l'eau, d'attirer, pour cela, des molécules analogues, de former peu-à-peu une plante, un arbuste, un arbre susceptible de la vie, de l'action, des mouvements propres aux végétaux. Il est de l'essence des molécules de la terre atténuées, divisées, élaborées par les eaux & par la chaleur, de s'unir dans le sein des montagnes, avec celles qui leur sont analogues, & de former, selon qu'elles sont plus ou moins similaires, ou analogues par leur aggrégation, des corps plus ou moins solides & purs, que nous nommons un *Crystal*, une *pierre*, un *métal*, un *minéral*. Il est de l'essence des exhalaisons élevées par la chaleur de l'atmosphere, de se combiner, de s'amasser, de se heurter, &, par leurs combinaisons, ou leurs chocs, de produire les météores & la foudre. Il est de l'essence de quelques matieres inflammables, de s'amasser, de fermenter, de s'échauffer, de s'allumer dans les cavernes de la terre, & de produire ces explosions terribles, & ces tremblements de terre qui détruisent les montagnes, les champs & les demeures des nations allarmées ; celles-ci se plaignent à un être inconnu des maux qu'une nature nécessaire leur fait éprouver aussi nécessairement que les biens qui les remplissent de joie. Enfin, il est de l'essence de certains climats, de produire des hommes tellement organisés & modifiés, qu'ils deviennent, ou très-utiles, ou très-nuisibles à leur espèce, de même que c'est le propre de certaines portions de sol, de faire naître des fruits agréables, ou des poisons dangereux.

En tout cela, la nature n'a point de but ; elle

existe nécessairement ; ses façons d'agir, sont fixées par des loix qui découlent elles-mêmes des propriétés constitutives des êtres variés qu'elle renferme, & des circonstances que le mouvement continuel doit nécessairement amener. C'est nous qui avons un but nécessaire, c'est de nous conserver nous-mêmes ; c'est sur ce but, que nous réglons toutes les idées que nous nous formons des causes qui agissent sur nous, & que nous les jugeons. Animés & vivants nous-mêmes, semblables aux Sauvages, nous prêtons une ame & de la vie à tout ce qui agit sur nous : pensants & intelligents nous-mêmes, nous prêtons à tout, de l'intelligence & de la pensée ; mais, comme nous en voyons la matiere incapable, nous la supposons mue par un autre agent, ou cause que nous faisons toujours semblable à nous. Nécessairement attirés par ce qui nous est avantageux, & répoussés par ce qui nous nuit, nous cessons de voir que nos façons de sentir, sont dues à notre organisation, modifiée par des causes physiques, que, faute de connoître, nous prenons pour des instruments employés par un être à qui nous prêtons nos idées, nos vues, nos passions, nos façons de penser & d'agir.

Si l'on nous demandoit, après cela, quel est le but de la nature ? Nous dirons que c'est d'agir, d'exister, de conserver son ensemble. Si l'on nous demande pourquoi elle existe ? Nous dirons qu'elle existe nécessairement, & que toutes ses opérations, ses mouvements, ses œuvres sont des suites nécessaires de son existence nécessaire. Il existe quelque chose de nécessaire ; cette chose est la nature, ou l'univers, & cette nature agit nécessairement comme elle fait. Si l'on veut substituer le mot *Dieu* à celui de *Nature*, on pourra demander, avec autant de raison, pourquoi ce Dieu existe, qu'on peut demander quel est le but de l'existence de la nature.

Ainsi, le mot Dieu ne nous rendra pas plus instruits du but de son existence. Au moins, en parlant de la nature, ou de l'univers matériel, aurons-nous des idées fixes de la cause dont nous parlons, au lieu qu'en parlant du Dieu Théologique, nous ne sçaurons jamais, ni ce qu'il peut être, ni s'il existe, ni les qualités que nous pourrons lui assigner. Si nous lui donnons des attributs, ce sera toujours nous-mêmes que nous diviniserons, & ce sera, pour nous seuls, que l'univers sera formé : idées que nous avons suffisamment détruites; pour s'en détromper, il suffit d'ouvrir les yeux, & de voir que nous subissons, à notre maniere, un sort que nous partageons avec touts les êtres dont la nature est l'assemblage; &, comme nous, ils sont soumis à la nécessité, qui n'est que la somme des Loix que la nature est obligée de suivre.

Tout nous prouve donc, que la nature, ou que la matiere existe nécessairement, & ne peut s'écarter des loix que son existence lui impose. Si elle ne peut s'anéantir, elle n'a pu commencer d'être. Les Théologiens conviennent eux-mêmes qu'il faudroit un acte de la Toute-Puissance Divine, ou ce qu'ils appellent un *Miracle*, pour anéantir un être : mais un être nécessaire ne peut faire un miracle; il ne peut déroger aux loix nécessaires de son existence; il faut donc en conclure que, si Dieu est l'être nécessaire, tout ce qu'il fait, est une suite de la nécessité de son existence, & qu'il ne peut jamais déroger à ses loix. D'un autre côté, on nous dit que la création est un miracle; mais cette création seroit impossible à un être nécessaire qui ne peut agir librement dans aucune de ses actions. D'ailleurs, un miracle n'est pour nous, qu'un effet rare dont nous ignorons la cause naturelle; ainsi, en nous disant que *Dieu fait un miracle*, on ne nous apprend rien, sinon, qu'une

cause inconnue a produit, d'une maniere inconnue, un effet que nous n'attendions pas, ou qui nous paroît étrange. Cela posé, l'intervention d'un Dieu, loin de remédier à l'ignorance où nous sommes, des forces & des effets de la nature, ne sert qu'à l'augmenter. La création de la matiere & la cause à qui l'on en fait honneur, sont pour nous des choses aussi imcompréhensibles, ou aussi impossibles que son anéantissement.

Concluons donc, que le mot *Dieu*, ainsi que le mot *Créer*, ne présentant à l'esprit aucune idée véritable, devroient être bannis de la langue de tous ceux qui veulent parler pour s'entendre. Ce sont des mots abstraits, inventés par l'ignorance ; ils ne sont propres qu'à contenter des hommes dépourvus d'expérience, trop paresseux, ou trop timides pour étudier la nature & ses voies; à des entousiastes dont l'imagination curieuse se plaît à s'élancer hors du monde visible pour courir après des chimeres. Enfin, ces mots ne sont utiles qu'à ceux dont l'unique profession est de repaître les oreilles du vulgaire de mots pompeux qu'ils n'entendent point eux mêmes, & sur le sens desquels ils ne sont jamais d'accord.

L'homme est un être matériel ; il ne peut avoir des idées quelconques que de ce qui est matériel comme lui ; c'est-à-dire, de ce qui peut agir sur ses organes, ou de ce qui a, du moins, des qualités analogues aux siennes. En dépit de lui-même, il assigne toujours des propriétés matérielles à son Dieu ; que l'impossibilité de le saisir, lui a fait supposer spirituel, & distinguer de la nature, ou du monde matériel. En effet, ou il faut consentir à ne pas s'entendre soi-même, ou il faut avoir des idées matérielles d'un Dieu que l'on suppose le Créateur, le moteur, le conservateur de la matiere : l'esprit

humain a beau se mettre à la torture, il ne comprendra jamais que des effets matériels puissent partir d'une cause immatérielle, ou que cette cause puisse avoir des rapports avec des êtres matériels. Voilà, comme on a vu, pourquoi les hommes se croient forcés de donner à leur Dieu les qualités morales qu'ils ont eux-mêmes; ils oublient que cet être purement spirituel, ne peut avoir, dès-lors, ni leur organisation, ni leurs idées, ni leurs façons de penser & d'agir, & que, par-conséquent, il ne peut avoir ce qu'ils nomment intelligence, sagesse, bonté, colere, justice, &c. Ainsi, dans le vrai, les qualités morales que l'on attribue à la Divinité, le supposent matériel, & les notions Théologiques les plus abstraites se fondent sur un *anthropomorphisme* véritable.

Les Théologiens, malgré toutes leurs subtilités, ne peuvent faire autrement; ainsi que touts les êtres de l'espece humaine, ils ne connoissent que la matiere, & n'ont aucune idée réelle d'un pur esprit. S'ils nous parlent d'intelligence, de sagesse & de vues dans la Divinité, ce sont toujours celles de l'homme qu'ils lui prêtent, & qu'ils s'obstinent à donner à un être que l'essence qu'on lui donne, n'en rend point susceptible. Comment supposer des volontés, des passions, des desirs à un être qui n'a besoin de rien, qui se suffit à lui-même, dont les projets doivent être aussi-tôt exécutés que formés? Comment attribuer la colere à un être qui n'a, ni sang, ni bile? Comment un être tout-puissant, dont on admire la sagesse par l'ordre qu'il a lui-même établi dans l'univers, peut-il permettre que ce bel ordre soit sans cesse troublé, soit, par les éléments, en discorde, soit, par les crimes, des humains? En un mot, un Dieu tel qu'on nous le dépeint, ne peut avoir aucunes des qualités humaines,

nes ; qui dépendent toujours de notre organisation particuliere, de nos besoins, de nos institutions ; & qui sont toujours relatives à la société où nous vivons. Les Théologiens s'efforcent vainement d'aggrandir, d'exagérer en idée, de perfectionner, à force d'abstractions, les qualités morales, qu'ils assignent à leur Dieu ; ils ont beau nous dire qu'elles sont en lui d'une nature différente de ses créatures ; qu'elles sont *parfaites*, *infinies*, *suprêmes*, *éminentes* ; en tenant ce langage, ils ne s'entendent plus eux-mêmes ; ils n'ont aucune idée des qualités dont ils nous parlent, vu que l'homme ne peut les concevoir qu'en tant qu'elles ont de l'analogie avec ces mêmes qualités en lui.

C'est ainsi qu'à force de subtiliser, les mortels n'ont aucune idée fixe du Dieu qu'ils ont enfanté. Peu contents d'un Dieu Physique, d'une nature agissante, d'une matiere capable de tout produire, ils veulent la dépouiller de l'énergie qu'elle possede en vertu de son essence, pour en revêtir un Esprit pur, dont ils sont obligés de refaire un être matériel, dès qu'ils veulent s'en faire une idée, ou se faire entendre aux autres. En rassemblant les parties de l'homme, qu'ils ne font qu'étendre & prolonger sans fin, ils croient former un Dieu. C'est sur le modele de l'ame humaine, qu'ils forment l'ame de la nature, ou l'agent secret dont elle reçoit l'impulsion. Après avoir fait l'homme double, ils font la nature double, & ils supposent que cette nature est vivifiée par une intelligence. Dans l'impossibilité de connoître cet agent prétendu, ainsi que celui qu'ils avoient gratuitement distingué de leur propre corps, ils l'ont dit spirituel, c'est-à-dire, d'une substance inconnue : de ce qu'ils n'en avoient point d'idées, ils en ont conclu que la substance spirituelle étoit bien plus noble que la

matiere, & que sa prodigieuse subtilité, qu'ils ont nommée *simplicité*, & qui n'étoit qu'un effet de leurs abstractions métaphysiques, la mettoit à couvert de la décomposition, de la dissolution & de toutes les révolutions auxquelles les corps matériels sont évidemment exposés.

C'est ainsi que les hommes préferent toujours le merveilleux au simple, ce qu'ils n'entendent pas à ce qu'ils peuvent entendre : ils méprisent les objets qui leur sont familiers, & n'estiment que ceux qu'ils ne sont point à portée d'apprécier : de ce qu'ils n'en ont que des idées vagues, ils en concluent qu'ils renferment quelque chose d'important, de surnaturel, de Divin. En un mot, il leur faut du mystere pour remuer leur imagination, pour exercer leur esprit, pour repaître leur curiosité, qui n'est jamais plus en travail, que quand elle s'occupe d'énigmes impossibles à deviner, & qu'elle juge, dès-lors, très-dignes de ses recherches. (44) Voilà, sans doute, pourquoi l'on a regardé la matiere que l'on avoit sous les yeux, que l'on voyoit agir & changer de formes, comme une chose méprisable, comme un être contingent, qui n'existoit point nécessairement & par lui-même. Voilà pour-

(41) Un grand nombre de nations ont adoré le soleil ; les effets sensibles de cet astre, qui semble donner la vie à toute la nature, devoit naturellement porter les hommes à lui rendre un culte. Cependant, des peuples entiers ont quitté ce Dieu si visible, pour adopter un Dieu abstrait & métaphysique. Si l'on demande la raison de ce phénomene, je dirai que le Dieu le plus caché, le plus mystérieux, le plus inconnu doit toujours, par là même, plaire davantage à l'imagination du vulgaire, que le Dieu qu'il voit tous les jours. Le ton mystérieux & inintelligible est essentiellement nécessaire aux prêtres de toute religion : une religion claire, intelligible, sans mysteres paroîtroit peu divine au commun des hommes, & seroit peu utile au Sacerdoce, dont l'intérêt est que le peuple ne comprenne rien à ce qu'il croit le plus important pour lui. Voilà, sans doute, le secret du Clergé. Il lui fallut un Dieu inintelligible, qu'il fît agir & parler d'une façon inintelligible, se réservant le droit d'expliquer aux mortels ses ordres & sa maniere.

quoi l'on imagina un esprit que l'on ne conçut jamais, & que, par cette raison même, l'on décida supérieur à la matiere, existant nécessairement par lui-même, antérieur à la nature, son Créateur, son moteur, son conservateur & son maître. L'esprit humain trouva de la pâture dans cet être mystique; il s'en occupa sans cesse; l'imagination l'embellit à sa maniere; l'ignorance se reput des fables qu'on en raconta; l'habitude identifia ce phantôme avec l'esprit de l'homme, il lui devint nécessaire; l'homme crut tomber dans le vuide, quand on voulut l'en détacher pour ramener ses regards sur une nature que, de longue main, il avoit appris à dédaigner, ou à ne considérer que comme un amas impuissant de matieres inertes, mortes, sans énergie, ou comme un assemblage vil de combinaisons & de formes sujettes à périr.

En distinguant la nature de son moteur, les hommes sont tombés dans la même absurdité, que lorsqu'ils ont distingué leur ame de leur corps, la vie de l'être vivant, la faculté de penser de l'être pensant. Trompés sur leur propre nature & sur l'énergie de leurs organes, ils se sont pareillement trompés sur l'organisation de l'univers; ils ont distingué la nature d'elle-même; la vie de la nature, de la nature vivante; l'action de cette nature, de la nature agissante. Ce fut cette ame du monde, cette énergie de la nature, ce principe actif que les hommes personnifierent, séparerent par abstraction, ornerent, tantôt d'attributs imaginaires, tantôt de qualités empruntées de leur essence propre. Tels sont les matériaux Aëriens dont ils se sont servis pour composer leur Dieu; leur ame propre en fut le modele; trompés sur la nature de celle-ci, ils n'eurent jamais des idées vraies de la Divinité, qui n'en fut qu'une copie exagerée ou défigurée, au

point de méconnoître le prototype sur lequel on l'avoit originairement formée.

Si, pour avoir voulu distinguer l'homme de lui-même, l'on ne put jamais s'en former des idées véritables; pour avoir distingué la nature d'elle-même, la nature & ses voies furent toujours méconnues. On a cessé de l'étudier pour remonter, par la pensée à sa prétendue cause, à son moteur caché, au Souverain qu'on lui avoit donné. On fit, de ce moteur, un être inconcevable, à qui l'on attribua tout ce qui se passoit dans l'univers; sa conduite parut mystérieuse & merveilleuse, parce qu'elle fut une contradiction continuelle; on supposa que sa sagesse & son intelligence étoient les sources de l'ordre, que sa bonté étoit la source de touts biens, que sa justice févere ou son pouvoir arbitraire étoient les causes surnaturelles des désordres & des maux dont nous sommes affligés. En conséquence, au lieu de s'adresser à la nature, pour découvrir les moyens d'obtenir ses faveurs, ou d'écarter ses disgraces; au lieu de consulter l'expérience, au lieu de travailler utilement à son bonheur, l'homme ne fut occupé qu'à s'adresser à la cause fictive qu'il avoit gratuitement associée à la nature; il rendit ses hommages au Souverain qu'il lui avoit donné; il attendit tout de lui, & ne compta plus, ni sur lui-même, ni sur les secours d'une nature devenue impuissante & méprisable à ses yeux.

Rien ne fut plus nuisible au genre humain, que cette extravagante Théorie, qui, comme nous le prouverons bientôt, est devenue la source de touts ses maux. Uniquement occupés du Monarque imaginaire qu'ils avoient élevé sur le Thrône de la nature, les mortels ne la consulterent plus en rien; ils négligerent l'expérience, ils se mépriserent eux-mêmes, ils méconnurent leurs propres forces, ils ne travaillerent point à leur propre

bien-être, ils devinrent des esclaves tremblants sous les caprices d'un tyran idéal dont ils attendirent touts leurs biens, ou dont ils craignirent les maux qui les affligeoient ici-bas. Leur vie fut employée à rendre des hommages serviles à une idole dont ils se crurent éternellement intéressés à mériter les bontés, à désarmer la justice, à calmer le couroux; ils ne furent heureux, que lorsque, consultant la raison, prenant l'expérience pour guide, & faisant abstraction de leurs idées romanesques, ils reprirent courage, mirent en jeu leur industrie, & s'adresserent à la nature, qui seule peut fournir les moyens de satisfaire leurs besoins & leurs desirs, & d'écarter, ou diminuer les maux qu'ils sont forcés d'éprouver.

Ramenons donc les mortels égarés aux autels de la nature; détruisons, pour eux, les chimeres que leur imagination ignorante & troublée à cru devoir élever sur son thrône. Disons-leur qu'il n'est rien, ni au-dessus d'elle, ni hors d'elle; apprenons-leur qu'elle est capable de produire, sans aucun secours étrangers, touts les Phénomenes qu'ils admirent, touts les biens qu'ils desirent, ainsi que touts les maux qu'ils appréhendent. Disons-leur que l'expérience conduit à le connoître; qu'elle se plaît à se dévoiler à ceux qui l'étudient; qu'elle découvre ses secrets à ceux qui, par leur travail, osent les lui arracher, & qu'elle récompense toujours la grandeur d'ame, le courage & l'industrie. Disons-leur que la raison peut seule les rendre heureux, que cette raison n'est autre chose que la science de la nature appliquée à la conduite de l'homme en société; disons-leur que les phantômes dont leur esprit s'est si long-temps & si vainement occupé, ne peuvent, ni leur procurer le bonheur qu'ils demandent à grands cris, ni détourner, de leurs têtes, les maux inévitables aux-

quels la nature les a ſoumis, & que la raiſon doit leur apprendre à ſupporter, quand il ne leur eſt point permis de les écarter par des moyens naturels. Apprenons-leur que tout eſt néceſſaire, que leurs biens & leurs maux ſont des effets d'une nature qui, dans toutes ſes œuvres, ſuit des loix que rien ne peur lui faire révoquer. Enfin, répétons-leur, ſans ceſſe, que c'eſt, en rendant leurs ſemblables heureux, qu'il parviendront eux-mêmes à la félicité, qu'ils attendroient en vain du Ciel, lorſque la terre la leur refuſe.

La nature eſt la cauſe de tout; elle exiſte par elle-même; elle exiſtera toujours; elle agira toujours; elle eſt ſa propre cauſe; ſon mouvement eſt une ſuite néceſſaire de ſon exiſtence néceſſaire; ſans mouvement, nous ne pouvons concevoir la nature; ſous ce nom collectif, nous déſignons l'aſſemblage des matieres agiſſantes, en raiſon de leurs propres énergies. Cela poſé, qu'eſt-il beſoin de faire intervenir un être plus incompréhenſible qu'elle, pour expliquer ſes façons d'agir, merveilleuſes, ſans doute, pour tout le monde, mais bien plus encore, pour ceux qui ne l'on point étudiée? En ſeront-ils plus avancés, ou plus inſtruits, quand on leur dira qu'un être, qu'ils ne ſont pas faits pour comprendre, eſt l'auteur des effets viſibles dont ils ne peuvent démêler les cauſes naturelles? En un mot, l'être indéfiniſſable que l'on nomme *Dieu*, leur fera-t-il mieux connoître la nature qui agit perpétuellement ſur eux? (45)

En effet, ſi nous voulons attacher quelque ſens au mot Dieu, dont les mortels ſe font des idées ſi obſcures & ſi fauſſes, nous trouverons qu'il

(45) Diſons avec Cicéron, *Magna ſtultitia eſt earum rerum Deos facere effectores, cauſas rerum non quærere.*
CIC. DE DIVINAT. LIB. II.

ne peut désigner que la nature agissante, ou la somme des forces inconnues qui animent l'univers, & qui forcent les êtres, d'agir, en raison de leur propre énergie, &, par conséquent, d'après des loix nécessaires & immuables. Mais, dans ce cas, le mot Dieu ne sera qu'un synonime de *destin*, de *fatalité*, de *nécessité*; c'est pourtant à cette idée abstraite, personnifiée & divinisée, que l'on attribue la *spiritualité*, autre idée abstraite dont nous ne pouvons nous former aucun concept. C'est à cette abstraction, que l'on assigne l'intelligence, la sagesse, la bonté, la justice dont un pareil être ne peut point être le sujet. C'est avec cette idée métaphysique, que l'on prétend que les êtres de l'espece humaine ont des rapports directs! C'est à cette idée personnifiée, divinisée, humanisée, spiritualisée, ornée des qualités les plus incompatibles, que l'on attribue des volontés, des passions, des desirs, &c. C'est cette idée personnifiée que l'on fait parler dans les différentes révélations que des hommes annoncent en tout pays à d'autres hommes, comme émanées du Ciel!

Tout nous prouve donc, que ce n'est point hors de la nature, que nous devons chercher la Divinité. Quand nous voudrons en avoir une idée, disons que la nature est Dieu; disons que cette nature renferme tout ce que nous pouvons connoître, puisqu'elle est l'assemblage de touts les êtres capables d'agir sur nous, & qui peuvent, parconséquent; nous intéresser. Disons que c'est cette nuture qui fait tout, que ce qu'elle ne fait pas, est impossible, que ce qui est hors d'elle, n'existe point & ne peut exister, vu qu'il ne peut rien y avoir au de-là du grand tout. Enfin, disons que ces puissances invisibles dont l'imagination a fait

les mobiles de l'univers, ou ne sont que les forces de la nature agissante, ou ne sont rien.

Si nous ne connoissons la nature & ses voies, que d'une façon incomplette ; si nous n'avons que des idées superficielles & imparfaites de la matiere, comment pourrions-nous nous flatter de connoître, ou d'avoir des idées sûres d'un être bien plus fugitif & plus difficile à saisir par la pensée que les éléments, que les principes constitutifs des corps, que leurs propriétés primitives, que leurs façons d'agir & d'exister ? Si nous ne pouvons remonter aux causes premieres, contentons-nous des causes secondes, & des effets que l'expérience nous montrent ; recueillons des faits véritables & connus, ils suffiront pour nous faire juger de ce que nous ne connoissons pas ; bornons-nous aux foibles lueurs de vérité que nos sens nous fournissent, puisque nous n'avons point de moyens pour en acquérir de plus grandes. Ne prenons point pour des sciences réelles, celles qui n'ont que notre imagination pour base ; elles ne peuvent être qu'imaginaires. Tenons-nous en à la Nature, que nous voyons, que nous sentons, qui agit sur nous, dont nous connoissons, au moins, les loix générales, si nous ignorons ses détails & les principes secrets qu'elle emploie dans ses ouvrages compliqués ; cependant, soyons surs qu'elle agit d'une façon constante, uniforme, analogue & nécessaire. Observons donc cette nature ; ne sortons jamais des routes qu'elle nous trace ; nous en serions infailliblement punis par les erreurs sans nombre dont notre esprit se trouveroit aveuglé, & dont des maux sans nombre seroient les suites nécessaires. N'adorons point, ne flattons point à la maniere des hommes, une nature sourde qui agit nécessairement, & dont rien ne peut déranger le cours. N'im-

N'implorons point un tout qui ne peut se maintenir que par la discorde des éléments, d'où naît l'harmonie universelle & la stabilité de l'ensemble. Songeons que nous sommes des parties sensibles d'un tout dépourvu de sentiment, dans lequel toutes les formes & les combinaisons se détruisent après être nées & avoir subsisté plus ou moins long-temps. Regardons la nature comme un attelier immense qui renferme tout ce qu'il faut pour agir & pour produire touts les ouvrages que nous voyons. Reconnoissons son pouvoir inhérent à son essence; n'attribuons point ses œuvres à une cause imaginaire qui n'existe que dans notre cerveau. Bannissons plutôt, à jamais de notre esprit, un phantôme propre à le troubler, & à nous empêcher de prendre les voies simples, naturelles & sures qui peuvent nous conduire au bonheur. Rétablissons donc cette nature, si long-temps méconnue, dans ses droits légitimes; écoutons sa voix, dont la raison est l'interprête fidele, faisons taire l'enthousiasme & l'imposture qui, pour notre malheur, nous ont écartés du seul culte convenable à des êtres intelligents.

CHAPITRE VII.

Du Théisme, ou Déisme, du systême de l'Optimisme & des causes finales.

TRès-peu d'hommes ont le courage d'examiner le Dieu que touts s'accordent à reconnoître; il n'est presque personne qui ose douter de son existence qu'il n'a jamais constatée; chacun reçoit, sans examen, dans l'enfance, le nom vague du Dieu que ses Peres lui transmettent, qu'ils consignent dans son cerveau avec les idées obscures qu'ils y attachent eux-mêmes, & que tout conspire

à rendre habituelle en lui : cependant, chacun le modifie à sa maniere ; en effet, comme on l'a souvent fait observer, les notions peu fixes d'un être imaginaire ne peuvent être les mêmes pour touts les individus de l'espece humaine ; chaque homme a sa façon de l'envisager, chaque homme se fait un Dieu particulier d'après son propre tempérament, ses dispositions naturelles, son imagination plus ou moins exaltée, ses circonstances individuelles, les préjugés qu'il a reçus, & les manieres dont il est affecté dans des temps différents. L'homme content & sain ne voit pas son Dieu des mêmes yeux, que l'homme chagrin & malade ; l'homme d'un sang bouillant, d'une imagination embrasée, ou sujet à la bile, ne le voit pas sous les mêmes traits que celui qui jouit d'une ame plus paisible, qui a l'imagination plus froide, qui est d'un caractere plus flegmatique. Que dis-je ! le même homme ne le voit pas de la même maniere dans les différents instants de sa vie ; son Dieu subit toutes les variations de sa machine, toutes les révolutions de son tempérament, les vicissitudes continuelles qu'éprouve son être. L'idée de la Divinité dont on regarde l'existence comme si démontrée ; cette idée que l'on prétend innée, ou infuse à touts les hommes ; cette idée dont on assure que la nature entiere s'empresse de nous fournir des preuves, est perpétuellement flottante dans l'esprit de chaque individu, & varie, à chaque instant, pour touts les êtres de l'espece humaine ; il n'en est pas deux qui admettent précisément le même Dieu, il n'y en a pas un seul qui, dans des circonstances variées, ne le voie diversement.

Ne soyons donc point surpris de la foiblesse des preuves qu'on nous donne de l'existence d'un

être que les hommes ne verront jamais qu'au dedans d'eux mêmes ; ne soyons point étonnés de les voir si peu d'accord sur les idées qu'ils s'en forment, sur les systêmes qu'ils se font relativement à lui, sur les cultes qu'ils lui rendent : leur disputes sur son compte, les inconséquence de leurs opinions, le peu de consistence & de liaison de leurs systêmes, les contradictions où ils tombent sans cesse, dès qu'ils veulent en parler, les incertitudes où se trouvent leurs esprits, toutes les fois qu'ils s'occupent de cet être si arbitraire, ne doivent point nous sembler étrange; il faut nécessairement disputer, quand on raisonne d'un objet vu diversement dans des circonstances variées, & sur lequel il n'est pas un seul homme qui puisse être constamment d'accord avec lui-même.

Touts les hommes s'accordent sur les objets qu'ils sont à portée de soumettre à l'expérience; nous ne voyons point de disputes sur les principes de la Géométrie ; les vérités évidentes & démontrées ne varient point dans notre esprit ; nous ne doutons jamais que la partie ne soit moins grande que le tout, que deux & deux fassent quatre, que la bienfaisance ne soit une qualité aimable, que l'équité ne soit nécessaire aux hommes en société. Mais nous ne trouvons que disputes, qu'incertitudes, que variations dans touts les systêmes qui ont la Divinité pour objet ; nous ne voyons nulle harmonie dans les principes de la Théologie ; l'existence de Dieu que l'on nous annonce par-tout, comme une vérité évidente & démontrée, ne l'est que pour ceux qui n'ont point examiné les preuves sur lesquels on la fonde. Ces preuves paroissent souvent foibles, ou fausses à ceux mêmes qui, d'ailleurs, ne doutent aucunement de cette existence ; les inductions, ou les corollaires que l'on tire de cette prétendue vérité si démontrée, ne sont point les mêmes pour deux peuples, ou mê-

peuvent-elles exister dans le même sujet? Et un être qui n'est qu'un amas de contradictions, a-t-il la probabilité pour lui? ceux qui l'admettent, peuvent-ils être convaincus eux-mêmes? Et, dans ce cas, ne devroient-ils pas permettre qu'on doutât des prétendues vérités qu'ils annoncent comme démontrées & comme évidentes, tandis qu'ils sentent eux-mêmes qu'elles vacillent dans leurs têtes? L'existence de Dieu, & les attributs Divins ne peuvent être des choses évidentes & démontrées pour nul homme sur la terre; sa non-existence & l'impossibilité des qualités incompatibles que la Théologie lui assigne, seront évidemment démontrées pour quiconque voudra sentir qu'il est impossible qu'un même sujet réunisse des qualités qui se détruisent réciproquement, & que touts les efforts de l'esprit humain ne pourront jamais concilier. (46)

Quoiqu'il en soit de ces qualités, ou inconciliables, ou totalement incompréhensibles que les Théo-

(45) Cicéron a dit, *plura discrepantia vera esse non possunt*. D'où l'on voit que nul raisonnement, nulle révélation, nul miracle ne pouvoient rendre faux, ce que l'expérience nous démontre comme évident; il n'y a qu'un renversement de la cervelle qui puisse faire admettre des contradictions. Suivant le célebre Wolf dans son ontologie §. 99. *Possibile est quod nullam in se repugnantiam habet, quod contradictione caret*. D'après cette définition, l'existence de Dieu doit paroître impossible, vu qu'il y a contradiction à dire qu'un esprit sans étendue puisse exister dans l'étendue; ou mouvoir la matiere qui a de l'étendue. Saint Thomas dit que, *ens est quod non repugnat esse*. Cela posé, un Dieu tel qu'on le définit, n'est qu'un être de raison, puisqu'il ne peut exister nulle part. Selon Bilfinger, *de Deo, anima & mundo* §. V. *Essentia est primus rerum conceptus constitutivus, vel quidditativus, cujus ope cætera, quæ de re aliqua dicuntur, demonstrari possunt*. Ne pourroit-on pas, dans ce cas, lui demander si quelqu'un a une idée de l'essence Divine? Quel est le concept qui constitue Dieu ce qu'il est, & duquel découle la démonstration de tout ce qu'on dit de lui? *Demandez* à un Théologien si Dieu peut commettre le crime? Il vous dira que non, vu que le crime répugne à la justice, qui est de son essence. Mais ce même Théologien ne voit pas qu'en supposant Dieu, un pur esprit, il répugne tout autant à son essence d'avoir créé, ou de mouvoir la matiere, que, de commettre un crime, répugne à la justice.

logiens assignent à un être déja inconcevable par lui-même, dont ils font l'ouvrier ou l'Architecte du monde, qu'en peut-il résulter pour l'espece humaine même en lui supposant de l'intelligence & des vues? Une intelligence universelle, dont les vues doivent s'étendre à tout ce qui existe, peut-elle avoir des rapports plus directs & plus intimes avec l'homme qui ne fait qu'une portion insensible du grand tout? Est-ce donc pour réjouir les insectes & les fourmis de son jardin, que le Monarque de l'univers a construit & embelli sa demeure? Serons-nous plus à portée de connoître ses projets, de deviner son plan, de mesurer sa sagesse avec nos foibles yeux, & pourrons-nous juger ses œuvres d'après nos vues rétrécies? Les effets bons ou mauvais, favorables ou nuisibles à nous-mêmes, que nous imaginerons partir de sa toute-puissance & de sa providence, en seront-ils moins des effets nécessaires de sa sagesse, de sa justice, de ses décrets éternels? Dans ce cas, pouvons-nous supposer qu'un Dieu si sage, si juste, si intelligent, changera son plan pour nous? Vaincu par nos prieres & nos hommages serviles, reformera-t-il, pour nous plaire, ses arrêts immuables? Otera-t-il aux êtres leurs essences & leurs propriétés? Abrogera-t-il, par des miracles, les loix éternelles d'une nature dans lesquelles on admire sa sagesse & sa bonté? Fera-t-il qu'en notre faveur le feu cesse de brûler, quand nous en approcherons de trop près? Fera-t-il que la fievre ou la goute cessent de nous tourmenter, quand nous aurons amassé les humeurs dont ces infirmités sont les suites nécessaires? Empêchera-t-il qu'un édifice qui tombe en ruine, ne nous écrase de sa chûte, quand nous passerons à côté de lui? Nos vains cris & les supplications les plus ferventes empêcheront-ils que notre patrie soit malheureuse, quand elle sera dé-

vastée par un conquérant ambitieux, ou gouvernée par des tyrans qui l'oppriment?

Si cette intelligence infinie est toujours forcée de donner un libre cours aux événements que sa sagesse a préparés; si rien n'arrive dans ce monde, que d'après ses desseins impénétrables, nous n'avons rien à lui demander; nous serions des insensés de nous y opposer, nous ferions une injure à sa prudence, si nous voulions la régler. L'homme ne doit pas se flatter d'être plus sage que son Dieu, de pouvoir l'engager à changer de volontés; de pouvoir le déterminer à prendre d'autres voies que celles qu'il a choisies pour accomplir ses décrets; un Dieu intelligent ne peut avoir pris que les mesures les plus justes, & les moyens les plus surs pour parvenir à son but; s'il pouvoit en changer, il ne pourroit être appellé, ni sage, ni immuable, ni prévoyant. Si Dieu pouvoit suspendre, un instant, les loix qu'il a lui même fixées, s'il pouvoit changer quelque chose à son plan, c'est qu'il n'auroit point prévu les motifs de cette suspension, ou de ce changement; s'il n'a point fait entrer ces motifs dans son plan, c'est qu'il ne les a point prévus; s'il les a prévus, sans les faire entrer dans son plan, c'est qu'il ne l'a point pu. Ainsi, de quelque façon qu'on s'y prenne, les vœux que les hommes adressent à la Divinité, & les différents cultes qu'ils lui rendent, supposent toujours qu'ils croient avoir affaire à un être peu sage, peu prévoyant, capable de changer, ou qui, malgré sa puissance, ne peut faire ce qu'il veut, ou ce qui conviendront aux hommes, pour lesquels on prétend néanmoins qu'il a créé l'univers.

C'est, pourtant, sur des notions si mal digérées, que sont fondées toutes les religions de la terre. Nous voyons par tout l'homme à genoux devant

un Dieu sage dont il s'efforce de régler la conduite, de détourner les arrêts, de réformer le plan; par-tout l'homme est occupé à le gagner par des bassesses & des présents, à vaincre sa justice à force de prières, de pratiques, de cérémonies, d'expiations qu'il croit capables de lui faire changer de résolutions; par-tout l'homme suppose qu'il peut offenser son Créateur, & troubler son éternelle félicité; par-tout l'homme est prosterné devant un Dieu Tout-puissant, qui se trouve dans l'impossibilité de rendre ses créatures telles qu'elles doivent être, pour accomplir ses vues Divines & remplies de sagesse.

L'on voit donc, que toutes les religions du monde ne sont fondées que sur des contradictions manifestes, dans lesquelles les hommes seront forcés de tomber, toutes les fois qu'ils méconnoîtront la nature, & qu'ils attribueront les biens, ou les maux qu'ils éprouvent de sa part, à une cause intelligente distinguée d'elle-même, dont ils ne pourront jamais se former d'idées certaines. L'homme sera toujours réduit, comme on l'a si souvent répété, à faire un homme de son Dieu; mais l'homme est un être changeant, dont l'intelligence est bornée, dont les passions varient, qui, placé dans des circonstances diverses, paroît souvent en contradiction avec lui-même; ainsi, quoique l'homme croie faire honneur à son Dieu, en lui donnant ses propres qualités, il ne fait que lui prêter son inconstance, ses foiblesses & ses vices. Les Théologiens, ou les fabricateurs de la Divinité, auront beau distinguer, subtiliser, exagérer ses perfections prétendues, & les rendre inintelligibles, il demeurera toujours constant qu'un être qui s'irrite, & qu'on appaise par des prières, n'est point un être immuable; qu'un être qu'on offense, n'est, ni tout-puissant, ni parfaitement heureux

heureux ; qu'un être qui n'empêche point le mal qu'il pourroit empêcher, consent au mal ; qu'un être qui donne la liberté de pécher, a résolu, dans ses décrets éternels, que le péché seroit commis ; qu'un être qui punit les fautes qu'il a permis de faire, est souverainement injuste & déraisonnable ; qu'un être infini qui renferme des qualités infiniment contradictoire, est un être impossible, & n'est qu'une chimere.

Que l'on ne nous dise donc plus que l'existence d'un Dieu est, au moins, un problême. Un Dieu, tel que la Théologie le dépeint, est totalement impossible ; toutes les qualités qu'on lui assignera, toutes les perfections dont on l'ornera, se trouveront, à chaque instant, démenties. Quant aux qualités abstraites & négatives dont on voudra le décorer, elles seront toujours inintelligibles, & ne prouveront que l'inutilité des efforts de l'esprit humain, quand il veut se définir des êtres qui n'existent point. Dès que les hommes se croient très intéressés à connoître une chose, ils travaillent à s'en faire une idée ; trouvent-ils de grands obstacles, ou même de l'impossibilité à s'éclaircir, leur ignorance & le peu de succès de leurs recherches les disposent-ils à la crédulité, pour lors, des fourbes adroits, ou des entousiastes en profitent pour faire passer leurs inventions, ou leurs rêveries qu'ils débitent, comme des vérités constantes dont il n'est point permis de douter. C'est ainsi que l'ignorance, le désespoir, la paresse, l'inhabitude de réfléchir, mettent le genre humain dans la dépendance de ceux qui se sont chargés du soin de lui faire des systêmes sur les objets sur lesquels il n'avoit aucunes idées. Dès qu'il s'agit de la Divinité & de la religion, c'est-à-dire, des objets sur lesquels il est impossible de rien comprendre, les hommes tra-

sonnent d'une façon bien étrange, ou sont les dupes de raisonnements bien captieux! De ce qu'ils se voient dans l'impossibilité totale d'entendre ce qu'on leur en dit, ils s'imaginent que ceux qui leur en parlent, sont plus au fait des choses dont ils les entretiennent : ceux-ci ne manquent pas de leur répéter que *le parti le plus sûr est de s'en rapporter à ce qu'ils disent*, de se laisser guider par eux, & de fermer les yeux : ils les menacent de la colere du phantôme irrité, s'ils refusoient de croire ce qu'on en dit; & cet argument, quoiqu'il suppose la chose en question, ferme la bouche au genre humain, qui, convaincu par ce raisonnement victorieux, craint d'appercevoir les contradictions palpables de la doctrine qu'on lui annonce, s'en rapporte aveuglément à ses guides, ne doutant pas qu'ils n'aient des idées bien plus nettes sur les objets merveilleux dont ils l'entretiennent sans cesse, & que leur profession les oblige de méditer. Le vulgaire croit des sens de plus à ses Prêtres qu'à lui; il les prend pour des hommes Divins, ou pour des demi-Dieux. Il ne voit, dans ce qu'il adore, que ce que les Prêtres en disent, &, de tout ce qu'ils en disent, il résulte, pour un homme qui pense, que Dieu n'est qu'un être de raison, un phanthôme revêtu des qualités que les Prêtres ont jugé convenables de lui donner pour redoubler l'ignorance, les incertitudes & les craintes des mortels. C'est ainsi que l'autorité des Prêtres décide, sans appel, de la chose qui n'est utile qu'aux Prêtres.

Quand nous voudrons remonter à l'origine des choses, nous trouverons toujours que c'est l'ignorance & la crainte qui ont créé les Dieux, que c'est l'imagination, l'enthousiasme & l'imposture qui les ont ornés, ou défigurés, que c'est la foiblesse qui les adore, que c'est la crédulité qui les

nourrit, que c'eſt l'habitude qui les reſpecte, que c'eſt la tyrannie qui les ſoutient, afin de profiter de l'aveuglement des hommes.

On nous parle ſans ceſſe des avantages qui réſultent pour les hommes, de la croyance d'un Dieu. Nous examinerons bientôt, ſi ces avantages ſont auſſi réels qu'on le dit; en attendant, il eſt queſtion de ſçavoir, ſi l'opinion de l'exiſtence d'un Dieu eſt une erreur, ou une vérité. Si c'eſt une erreur, elle ne peut être utile au genre humain; ſi c'eſt une vérité, elle doit être ſuſceptible de preuves aſſez claires pour être ſaiſies par touts les hommes à qui l'on ſuppoſe cette vérité néceſſaire & avantageuſe. D'un autre coté, l'utilité d'une opinion ne la rend pas plus certaine pour cela. Cela ſuffit pour répondre au Docteur Clarke qui demande *s'il ne ſeroit pas à ſouhaiter qu'il exiſtât un être bon, ſage, intelligent & juſte; ſon exiſtence ne ſeroit-elle pas deſirable pour le genre humain?* Nous lui dirons donc, 1°. que l'auteur ſuppoſé d'une nature où nous ſommes forcés de voir, à chaque inſtant, le déſordre, à côté de l'ordre, la méchanceté, à côté de la bonté, la juſtice, à côté de l'injuſtice, la folie, à côté de la ſageſſe, ne peut pas plus être qualifié de bon, de ſage, d'intelligent & de juſte, que de méchant, d'inſenſé, de pervers, à moins qu'on ne ſuppoſât deux principes égaux en pouvoir dans la nature, dont l'un détruiroit ſans ceſſe les ouvrages de l'autre. Nous dirons, 2°. que le bien qui peut réſulter pour nous d'une ſuppoſition, ne la rend, ni plus certaine, ni même plus probable. En effet, où en ſerions-nous, ſi, de ce qu'une choſe nous eſt utile, nous allions en conclure qu'elle exiſte réellement! Nous dirons, 3°. que tout ce qui a été rapporté juſqu'ici, prouve que l'être que l'on aſſocie à la nature, eſt

impossible à croire, & répugne à toutes les notions communes. Nous dirons qu'il est impossible de croire bien sincérement l'existence d'un être dont nous n'avons nulle idée réelle, & auquel nous ne pouvons en attacher aucune qui ne se détruise sur le champ. Pouvons-nous croire l'existence d'un être dont nous ne pouvons rien affirmer, qui n'est qu'un amas de négations & de privations de tout ce que nous connoissons? En un mot, est-il possible de croire fermement l'existence d'un être sur lequel l'esprit humain ne peut asseoir aucun jugement, qui ne se trouve à l'instant contredit?

Mais, me dira l'entousiaste heureux, dont l'ame est sensible à ses jouissances, & dont l'imagination attendrie a besoin de se peindre un objet séduisant à qui elle puisse rendre graces de ses prétendus bienfaits, « pourquoi m'ôter un Dieu que » je vois sous les traits d'un Souverain rempli de » sagesse & de bonté? Quelle douceur ne trou» ve-je point à me figurer un Monarque puissant, » intelligent & bon dont je suis le favori, qui » s'accupe de mon bien-être, qui veille sans cesse » à ma sureté, qui pourvoit à mes besoins, qui » consent que, sous lui, je commande à la nature » entiere? Je crois le voir répandre sans cesse ses » bienfaits sur l'homme; je vois sa Providence » travailler, pour lui, sans relâche; elle couvre en » sa faveur la terre de verdure, & les arbres, de » fruits délicieux; elle peuple les forêts d'animaux » propres à le nourrir; elle suspend sur sa tête » des astres qui l'éclairent pendant le jour, qui » guident ses pas incertains pendant la nuit; elle » étend, autour de lui, l'azur du firmament; pour » réjouir ses yeux, elle orne la prairie de fleurs; » elle arrose son séjour de fontaines, de ruisseaux, » de rivieres. Ah! laissez-moi remercier l'au-

» teur de tant de bienfaits. Ne m'ôtez point
» mon phantôme charmant ; je ne retrouverai
» point mes illusions si douces dans une nécessité
» sévere, dans une matiere aveugle & inanimée,
» dans une nature privée d'intelligence & de
» sentiment.

» Pourquoi ! Dira l'infortuné, à qui son sort refuse avec rigueur des biens qu'il prodigue à tant d'autres, « pourquoi me ravir une erreur qui
» m'est chere ? Pourquoi m'anéantir un Dieu
» dont l'idée consolante tarit la source de mes
» pleurs, & sert à calmer mes peines ? Pourquoi
» me priver d'un objet que je me représente,
» comme un Pere compâtissant & tendre qui m'é-
» prouve en ce monde, mais, dans les bras duquel
» je me jette avec confiance, lorsque la nature
» entiere semble m'abandonner ? En supposant
» même que ce Dieu n'est qu'une chimere, les
» malheureux en ont besoin pour se garantir d'un
» affreux désespoir : n'est-ce pas être inhumain &
» cruel, que de vouloir les plonger dans le vuide,
» en cherchant à les détromper ? Une erreur uti-
» le n'est-elle pas préférable à des vérités qui pri-
» vent l'esprit de toute consolation, & qui ne lui
» montrent aucun soulagement à ses maux ? »

Non, dirai-je à ces entousiastes, la verité ne peut jamais vous rendre malheureux ; c'est elle qui console véritablement ; elle est un trésor caché qui, bien mieux que des phantômes inventés par la crainte, peut rassurer les cœurs, & leur donner le courage de supporter les fardeaux de la vie : elle éleve l'ame, elle la rend active, elle lui fournit des moyens de résister aux attaques du sort, & de combattre, avec succès, la fortune ennemie. Je leur demanderai sur quoi ils fondent cette bonté qu'ils attribuent follement à leur Dieu. Mais ce Dieu »

leur dirai-je, est-il donc bienfaisant pour touts les hommes? Contre un mortel qui jouit de l'abondance & des faveurs de la fortune, n'en est-il pas des millions qui languissent dans le besoin & la misere? Ceux qui prennent pour modele l'ordre, dont on suppose ce Dieu l'auteur, sont-ils donc les plus heureux en ce monde? La bonté de cet être, pour quelques individus favorisés ne se dément-elle jamais? Ces consolations mêmes que l'imagination va chercher dans son sein, n'annoncent elles pas des infortunes amenées par ses décrets, & dont il est l'auteur? La terre n'est elle pas couverte de malheureux, qui ne semblent y être venus que pour souffrir, gémir & mourir? Cette Providence Divine se livre-t-elle au sommeil durant ces contagions, ces pestes, ces guerres, ces désordres, ces révolutions physiques & morales dont la race humaine est continuellement la victime? Cette terre dont on regarde la fécondité, comme un bienfait du Ciel, n'est-elle pas, en mille endroits, aride & inexorable? Ne produit-elle pas des poisons à côté des fruits les plus doux? Ces rivieres & ces mers que l'on croit faites pour arroser notre séjour, & faciliter notre commerce, ne viennent-elles pas souvent inonder nos campagnes, renverser nos demeures, entraîner les hommes & leurs troupeaux également malheureux? Enfin, ce Dieu, qui préside à l'univers, & qui veille sans cesse à la conservation de ses créatures, ne les livre-t-il pas, presque toujours, aux fers de tant de Souverains inhumains qui se font un jeu du malheur de leurs sujets, tandis que ces infortunés s'adressent en vain au Ciel pour faire cesser des calamités multipliées, visiblement dues à une administration insensée, & non à la colere des Cieux.

Le malheureux qui cherche à se consoler dans les

bras de son Dieu, devroit, au moins, se souvenir que c'est ce même Dieu, qui, étant le maître de tout, distribue, & le bien & le mal : si l'on croit la nature soumise à ses ordres suprêmes, ce Dieu est aussi souvent injuste, rempli de malice, d'imprudence, de déraison, que de bonté, de sagesse & d'équité. Si le Devot moins prévenu & plus conséquent vouloit un peu raisonner, il se défieroit d'un Dieu capricieux, qui souvent le fait souffrir lui-même ; il n'iroit point se consoler dans les bras de son bourreau qu'il a la folie de prendre pour son ami, ou pour son Pere.

Ne voyons-nous pas, en effet, dans la nature, un mêlange constant de biens & de maux ? S'obstiner à n'y voir que du bien, seroit aussi insensé que de vouloir n'y appercevoir que du mal. Nous voyons la sérénité, succéder aux orages, la maladie, à la santé, la paix, à la guerre ; la terre produit en tout pays des plantes nécessaires à la nourriture de l'homme, & des plantes propres à le détruire. Chaque individu de l'espece humaine est un mêlange nécessaire de bonnes & de mauvaises qualités ; toutes les Nations nous présentent le spectacle bigarré des vices & des vertus ; ce qui réjouit un individu, en plonge beaucoup d'autres dans le deuil & la tristesse ; il n'arrive point d'événements qui n'aient des avantages pour les uns, & des désavantages pour les autres. Les insectes trouvent une retraite sure dans les débris de ce Palais qui vient d'écraser des hommes dans sa chûte. N'est-ce pas, pour les corbeaux, les bêtes féroces & les vers, que le conquérant semble livrer des batailles ? Les prétendus favoris de la Providence ne meurent-ils pas pour servir de pâture à des milliers d'insectes méprisables dont cette Providence paroît aussi occupée que d'eux ? L'Halcyon, égayé par la tem-

pête, se joue sur les flots soulevés, tandis que, sur les débris de son navire brisé, le matelot éleve au ciel ses mains tremblantes. Nous voyons les êtres engagés dans une guerre perpétuelle, vivants les uns aux dépens des autres, & profitants des infortunes qui les désolent, & les détruisent réciproquement. La nature envisagée dans son ensemble, nous montre touts les êtres alternativement sujets au plaisir & à la douleur, naissants pour mourir, exposés à des vicissitudes continuelles dont aucuns d'eux ne sont exempts. Le coup d'œil le plus superficiel suffit donc pour nous détromper de l'idée que l'homme est la *cause finale* de la création, l'objet constant des travaux de la nature, ou de son auteur, à qui l'on ne peut attribuer, d'après l'état visible des choses, & les révolutions continuelles de la race humaine, ni bonté, ni malice, ni justice, ni injustice, ni intelligence, ni déraison. En un mot, en considérant la nature, sans préjugés, nous trouverons que touts les êtres sont également favorisés dans l'univers, & que tout ce qui existe, subit des loix nécessaires dont nul être ne peut être excepté.

Ainsi, quand il est question d'un agent que nous voyons agir aussi diversement que la nature, ou que son prétendu moteur, il est impossible de lui assigner des qualités d'après ses ouvrages, tantôt avantageux, & tantôt nuisibles à l'espece humaine: ou, du moins, chaque homme sera forcé d'en juger d'après la façon particuliere dont il est affecté; il n'y aura point de mesure fixe dans les jugements que l'on en portera: nos façons de juger, seront toujours fondées sur nos façons de voir & de sentir, & notre façon de sentir, dépend de notre tempérament, de notre organisation, de nos circonstances particulieres, qui ne peuvent être les mêmes pour touts les individus de notre espece. Ces diffé-

rentes façons d'être affecté, fourniront donc toujours les couleurs aux portraits que les hommes se feront de la Divinité; conséquemment, ces idées ne peuvent être, ni fixes, ni sûres; les inductions qu'ils en tireront, ne seront jamais, ni constantes, ni uniformes; chacun jugera toujours d'après lui-même, & ne verra que lui-même, ou sa propre situation dans son Dieu.

Cela posé, des hommes contents, d'une ame sensible, d'une imagination vive, se peindront la Divinité sous les traits les plus charmants: ils ne croiront voir dans la nature entiere, qui sans cesse leur causera des sensations agréables, que des preuves signalées de bienveillance & de bonté, dans leur extase poétique, ils s'imagineront appercevoir par-tout les empreintes d'une intelligence parfaite, d'une sagesse infinie, d'un Providence tendrement occupée du bien-être de l'homme; l'amour propre, se joignant encore à leur imagination exaltée, achevera de leur persuader que l'univers n'est fait que pour la race humaine, ils s'efforceront, en idée, de baiser, avec transport, la main imaginaire dont ils croiront tant de bienfaits; touchés de ces faveurs, flattés du parfum de ces roses dont ils ne voient point les épines, ou que leur délire extatique les empêche de sentir, ils ne croiront pouvoir payer, d'assez de reconnoissance, ces effets nécessaires qu'ils regardent comme des preuves indubitables de la prédilection Divine. Enivrés de ces préjugés, nos enthousiastes n'appercevront point les maux & les désordres dont l'univers est le Théâtre; ou, s'ils ne peuvent s'empêcher de les voir, ils se persuaderont que, dans les vues d'une Providence bienfaisante, ces calamités sont nécessaires pour conduire les hommes à une plus grande félicité; la confiance qu'ils ont pris dans la Divinité dont ils s'imagi-

nent dépendre, leur fait croire que l'homme ne souffre que pour son bien, & que cet être fécond en ressources, sçaura lui faire tirer des avantages infinis des maux qu'il éprouve en ce monde. Leur esprit, ainsi préoccupé, ne voit, dès-lors, rien qui n'excite leur admiration, leur gratitude, leur confiance; les effets les plus naturels & les plus nécessaires leur semblent des miracles de bienfaisance & de bonté; obstinés à voir de la sagesse & de l'intelligence par-tout, ils ferment les yeux sur les désordres qui pourroient démentir les qualités aimables qu'ils attribuent à l'être dont leur cœur est épris; les calamités les plus cruelles, les événements les plus affligeants pour la race humaine, cessent de leur paroître des désordres, & ne font que leur fournir de nouvelles preuves des perfections Divines: ils se persuadent que ce qui leur paroît défectueux, ou imparfait, ne l'est qu'en apparence; & ils admirent la sagesse & la bonté de leur Dieu, même dans les effets les plus terribles & les plus propres à consterner.

C'est à cette ivresse amoureuse, à cette infatuation étrange, qu'est dû, sans doute, le systême de *l'optimisme*, par lequel des entousiastes, pourvus d'une imagination romanesque, semblent avoir renoncé au témoignage de leurs sens pour trouver que, même pour l'homme, *tout est bien* dans une nature où le bien se trouve constamment accompagné de mal, & où des esprits moins prévenus, & des imaginations moins poétiques jugeroient que tout est ce qu'il peut être; que le bien & le mal sont également nécessaires; qu'ils partent de la nature des choses, & non d'une main fictive, qui, si elle existoit réellement, qui opéroit tout ce que nous voyons, pourroit être appellée méchante, avec autant de raison, qu'on s'opiniâtre à l'appeller

remplie de bonté. D'ailleurs, pour être à portée de justifier la Providence, des maux, des vices, des désordres que nous voyons dans le tout que l'on suppose son ouvrage, il faudroit connoître le but du tout. Or, le tout ne peut avoir de but, car, s'il avoit un but, une tendance, une fin, il ne seroit plus le tout.

On ne manquera pas de nous dire que les désordres & les maux que l'on voit dans ce monde, ne sont que relatifs & apparents, & ne prouvent rien contre la sagesse & la bonté Divine. Mais ne peut-on pas répliquer que les biens si vantés & l'ordre merveilleux, sur lesquels on fonde la sagesse & la bonté de Dieu, ne sont pareillement que relatifs & apparents? si c'est uniquement notre façon de sentir & de coexister avec les causes dont nous sommes environnés, qui constitue l'ordre de la nature pour nous, & qui nous autorise à prêter de la sagesse, ou de la bonté à son auteur, notre façon de sentir & d'exister, ne doivent-ils pas nous autoriser à nommer désordre ce qui nous nuit, & à l'imprudence, ou de la malice, à l'être que nous supposerons mettre la nature en action? En un mot, ce que nous voyons dans le monde, conspire à nous prouver que tout est nécessaire; que rien ne se fait au hazard, que touts les événements bons, ou mauvais, soit pour nous, soit pour les êtres d'un ordre différent, sont amenés par des causes agissantes, d'après des loix certaines & déterminées, & que rien ne peut nous autoriser à prêter aucunes de nos qualités humaines, ni à la nature, ni au moteur qu'on a voulu lui donner.

A l'égard de ceux qui prétendent que la sagesse suprême sçaura tirer les plus grands biens pour nous du sein même des maux qu'elle permet que nous éprouvions dans ce monde; nous leur demande-

pris s'ils sont eux mêmes les confidents de la Divinité, ou sur quoi ils fondent leurs espérances flatteuses? Ils nous diront, sans doute, qu'ils jugent de la conduite de Dieu, par analogie, & que des preuves de sa sagesse & de sa bonté actuelles, ils sont en droit de conclure en faveur de sa sagesse & de sa bonté futures. Nous leur répondrons qu'ils partent d'après des suppositions gratuites; que la sagesse & la bonté de leur Dieu se démentant si souvent en ce monde, rien ne peut les assurer que sa conduite cesse jamais d'être la même à l'égard des hommes qui éprouvent ici-bas, tantôt les bienfaits, & tantôt ses disgraces. Si, malgré sa bonté toute-puissante, Dieu n'a, ni pu, ni voulu rendre ses créatures chéries complettement heureuses en ce monde, quelle raison a-t-on de croire qu'il le pourra, ou le voudra dans un autre?

Ainsi, ce langage ne se fonde que sur des hypothèses ruineuses, & qui n'ont, pour base, que l'imagination prévenue; il signifie que des hommes, persuadés, une fois, sans motifs & sans cause de la bonté de leur Dieu, ne peuvent se figurer qu'il consente à rendre ses créatures constamment malheureuses. D'un autre côté, quel bien réel & connu voyons-nous résulter pour le genre humain de ces stérilités, de ces famines, de ces contagions, de ces combats qui font périr tant de millions d'hommes, & qui, sans cesse, dépeuplent & désolent le monde où nous sommes? Est-il quelqu'un capable de deviner les avantages résultants de tous les maux qui nous assiegent de toutes parts? Ne voyons-nous pas touts les jours des êtres voués à l'infortune, depuis le sein de leur mere jusqu'au tombeau, trouver, à peine, le temps de respirer & vivre, les jouets constants de l'affliction, de la douleur & des revers? Comment, ou quand ce

Dieu si bon tirera-t-il du bien des maux qu'il leur fait souffrir ?

Touts les Optimistes les plus entousiastes, les Théistes ou Déistes eux mêmes, les partisans de la *religion naturelle* (qui n'est rien moins que *naturelle*, ou fondée sur la raison,) sont, ainsi que les superstitieux les plus crédules, forcés de recourir au systême d'une autre vie pour disculper la Divinité qu'elle fait souffrir en celle-ci à ceux mêmes que l'on suppose les plus agréables à ses yeux. Ainsi, en partant de l'idée que Dieu est bon & rempli d'équité, l'on ne peut se dispenser d'admettre une longue suite d'hypotheses qui n'ont, ainsi que l'existence de ce Dieu, que l'imagination pour base, & dont nous avons déjà fait voir la futilité. Il faut recourir au dogme si peu probable de la vie future & de l'immortalité de l'ame, pour justifier la Divinité; on est obligé de dire que, faute d'avoir pu, ou voulu rendre l'homme heureux dans ce monde, elle lui procurera un bonheur inaltérable, quand il n'existera plus, ou quand il n'aura plus les organes, à l'aide desquels il est à portée de jouir aujourd'hui.

Cependant, toutes ces hypotheses merveilleuses sont elles-mêmes insuffisantes pour justifier la Divinité, de ses méchancetés, ou de ses injustices passageres. Si Dieu a pu être injuste, ou cruel, un moment, Dieu a dérogé, du moins, pour ce moment, à ses perfections Divines; il n'est donc point immuable; sa bonté & sa justice sont donc sujettes à se démentir pour un temps; &, dans ce cas, qui peut nous garantir que ses qualités auxquelles on se fie, ne se démentent point de même dans cette vie future, inventée pour disculper Dieu des écarts qu'il se permet en ce monde ? Qu'est ce qu'un Dieu qui est perpétuellement forcé de dé-

roger à ses principes, & qui se trouve dans l'impuissance de rendre heureux ceux qu'il aime, sans leur faire du mal injustement, au moins, pendant leur séjour ici-bas? Ainsi, pour justifier la Divinité, il faudra recourir encore à d'autres hypotheses; il faudra supposer que l'homme peut offenser son Dieu, troubler l'ordre de l'univers, nuire à la félicité d'un être souverainement heureux, déranger les desseins de l'être tout-puissant. Il faudra, pour concilier les choses, recourir au systême de la liberté de l'homme. (47) Enfin, de proche en proche, on se trouvera forcé d'admettre les idées les plus improbables, les plus contradictoires & les plus fausses, dès qu'on partira du pricipe que l'univers est gouverné par une intelligence remplie de sagesse, de justice & de bonté; ce principe seul suffit pour conduire insensiblement aux absurdités les plus grossieres, quand on voudra se montrer conséquent.

Cela posé, tous ceux qui nous parlent de la bonté, de la sagesse, de l'intelligence Divines, qui nous le montrent dans les œuvres de la nature; qui nous donnent ces mêmes œuvres, comme des preuves incontestables de l'existence d'un Dieu, ou d'un agent parfait, sont des hommes prévenus, ou aveuglés par leur propre imagination, qui ne voient qu'un coin du tableau de l'univers, sans embrasser l'ensemble. Enivrés du phantôme que leur esprit s'est formé, ils ressemblent à ces amants qui n'apperçoivent aucuns défauts dans l'objet de leur tendresse; ils se cachent, se dissimulent & se justifient ses vices & ses difformités; ils finissent souvent par les prendre pour des perfections.

(47) Est-il rien de plus inconséquent que les idées de quelques *Théistes* qui nient la liberté de l'homme, & qui, cependant, s'obstinent à parler d'un Dieu vengeur & rémunérateur! Comment un Dieu juste peut-il punir des actions nécessaires?

On voit donc que les preuves de l'existence d'une intelligence souveraine, tirées de l'ordre, de la beauté, de l'harmonie de l'univers, ne sont jamais qu'idéales, & n'ont de la force que pour ceux qui sont organisés & constitués d'une certaine façon, ou dont l'imagination riante est propre à enfanter des chimeres agréables qu'ils embellissent à leur gré. Néanmoins, ces illusions doivent souvent se dissiper pour eux-mêmes, dès que leur propre machine vient à se déranger; le spectacle de la nature qui, dans de certaines circonstances, leur a paru si séduisant & si beau, doit alors faire place au désordre & à la confusion. Un homme d'un tempérament mélancolique, aigri par des malheurs, ou des infirmités, ne peut voir la nature & son auteur, du même œil que l'homme sain, d'une humeur enjouée, content de tout. Privé de bonheur, l'homme chagrin ne peut y trouver que désordre, que difformité, que des sujets de s'affliger; il ne voit l'univers que comme le théâtre de la malice, ou des vengeances d'un tyran courroucé; il ne peut aimer sincérement cet être malfaisant, il le hait au fond du cœur, même en lui rendant les hommages les plus serviles; il adore, en frémissant, un Monarque haïssable, dont l'idée ne produit, dans son ame, que les sentiments de la défiance, de la crainte, de la pusillanimité; en un mot, il devient superstitieux, crédule, & très-souvent cruel, à l'exemple du maître qu'il se croit obligé de servir, & d'imiter.

En conséquence de ces idées qui naissent d'un tempérament malheureux, & d'une humeur fâcheuse, les superstitieux sont continuellement infestés de terreurs, de défiances & d'allarmes. La nature ne peut avoir des charmes pour eux; ils ne prennent aucune part à ses scenes riantes; ils ne regardent ce monde, si merveilleux & si beau pour

l'entousiaste content, que comme une *vallée de larmes*, dans laquelle un Dieu vindicatif & jaloux ne les a placés que pour expier des crimes commis par eux-mêmes, ou leurs Peres, pour être ici-bas les victimes & les jouets de son Despotisme, pour y subir des épreuves continuelles, afin d'arriver ensuite, pour toujours, à une existence nouvelle, dans laquelle ils seront heureux, ou malheureux, suivant la conduite qu'ils auront tenue, à l'égard du Dieu fantasque qui tient leur sort dans ses mains.

Ce sont ces idées sombres, qui ont fait éclorre sur la terre touts les cultes, toutes les superstitions les plus folles & les plus cruelles, toutes les pratiques insensées; touts les systemes absurdes, toutes les notions & les opinions extravagantes, touts les mysteres, les dogmes, les cérémonies, les rites, en un mot, toutes les religions; elles ont été, & seront toujours des sources éternelles d'allarmes, de discorde & de délire pour des rêveurs nourris de bile, ou enivrés de la fureur Divine que leur humeur atrabilaire dispose à la méchanceté, que leur imagination égarée dispose au fanatisme, que leur ignorance prépare à la crédulité, & soumet aveuglément à leurs Prêtres: ceux-ci, pour leurs propres intérêts, se serviront souvent de leur Dieu farouche pour les exciter aux crimes, & les porter à ravir aux autres le repos dont ils sont privés eux-mêmes.

Ce n'est que dans la diversité des tempéraments & des passions, qu'il faut chercher la différence que nous voyons entre le Dieu du Théiste, de l'Optimiste, de l'entousiaste heureux, & celui du dévot, du superstitieux, du zélé, que son ivresse rend si souvent insociable & cruel. Ils sont également insensés; ils sont les dupes de leur imagination; les uns, dans le transport de leurs amours, ne voient

Dieu

Dieu que du côté favorable ; les autres ne le voient jamais que du mauvais côté. Toutes les fois que l'on part d'une supposition fausse, touts les raisonnements qu'on fait, ne sont qu'une longue suite d'erreurs ; toutes les fois que l'on renonce au témoignage des sens, à l'expérience, à la nature, à la raison, il est impossible de connoître les bornes où l'imagination s'arrêtera. Il est vrai que les idées de l'entousiaste heureux seront moins dangereuses pour lui-même & pour les autres, que celles du superstitieux attrabilaire que son tempérament rendra lâche & cruel ; cependant, les Dieux de l'un & de l'autre n'en sont pas moins des chimeres ; celui du premier est le produit des rêves agréables, celui du second est le produit d'un fâcheux transport au cerveau.

Il n'y aura jamais qu'un pas du Théisme à la superstition. La moindre révolution dans la machine, une infirmité légere, une affliction imprévue suffisent pour altérer les humeurs, pour vicier le tempéramment, pour renverser le systême des opinions du Théiste, ou du devot heureux, aussitôt le portrait de son Dieu se trouvera défiguré, le bel ordre de la nature sera renversé pour lui, & la mélancolie le plongera peu-à-peu dans la superstition, dans la pusillanimité & dans touts les travers que produisent le fanatisme & la crédulité.

La Divinité, n'existant jamais que dans l'imagination des hommes, doit prendre nécessairement la teinte de leur caractere ; elle aura leurs passions, elle suivra constamment les révolutions de leur machine, elle sera gaie, ou triste, favorable, ou nuisible, amie, ou ennemie des hommes, sociable, ou farouche, ou cruelle, suivant que celui qui la porte dans son cerveau, sera lui-même disposé. Un mortel plongé du bonheur dans la misere, de la

santé dans la maladie, de la joie dans l'affliction ne peut, dans ces changements d'états, conserver le même Dieu. Qu'est-ce qu'un Dieu qui dépend, à chaque instant, des variations que des causes naturelles font subir aux organes des hommes ! étrange Dieu sans doute, que celui dont l'idée flottante ne tient qu'au plus, ou moins de chaleur & de fluidité de notre sang !

Il n'est point douteux qu'un Dieu constamment bon, rempli de sagesse, orné de qualités aimables & favorables à l'homme, ne soit une chimere plus séduisante que le Dieu du fanatique & du superstitieux; mais il n'en est pas moins une chimere, qui deviendra dangereuse, lorsque les spéculateurs qui s'en occuperont, changeront de circonstances, ou de tempérament; ceux-ci le regardant comme l'auteur de toutes choses, verront leur Dieu changer, & seront, au moins, forcés de le regarder comme un être rempli de contradictions, sur lequel il n'est point sûr de compter; dès-lors l'incertitude & la crainte s'empareront de leur esprit, & ce Dieu, que d'abord ils voyoient si charmant, deviendra pour eux un sujet de terreur, propre à les plonger dans la superstition la plus sombre dont ils sembloient d'abord infiniment éloignés.

Ainsi, le Théisme, ou la prétendue *religion naturelle*, ne peut avoir des principes sûrs, & ceux qui la professent, sont nécessairement sujets à varier dans leurs opinions sur la Divinité & sur la conduite qui en découle. Leur systême, fondé, dans l'origine, sur un Dieu sage, intelligent, dont la bonté ne peut jamais se démentir, dès que les circonstances viennent à changer, doit bientôt se convertir en fanatisme & en superstition. Ce systême, médité successivement par des Enthousiastes de différents caracteres, doit éprouver des variations con-

temelles, & se départir très-promptement de la prétendue simplicité primitive. La plupart des Philosophes ont voulu substituer le Théisme à la Superstition; En effet, des exemples frappants nous prouvent cette funeste vérité; le Théisme s'est partout corrompu; il a formé peu-à-peu les superstitions, les sectes extravagantes & nuisibles dont le genre humain s'est infectée. Dès que l'homme consentira à reconnoître, hors de la nature, des puissances invisibles, sur lesquelles jamais son esprit inquiet ne pourra fixer invariablement ses idées, & que son imagination sera seule en possession de lui peindre; dès qu'il n'osera consulter sa raison relativement à ces puissances imaginaires, il faudra nécessairement que ce premier faux pas l'égare, & que sa conduite, ainsi que ses opinions deviennent, à la longue, parfaitement absurdes. (48)

(48) La Religion d'*Abraham* paroît avoir été, dans l'origine un *Théisme* imaginé pour réformer la superstition des Chaldéens le Théisme d'Abraham fut corrompu par *Moyse*, qui s'en servit, pour former la Superstition Judaïque. *Socrate* fut un *Théiste* qui, comme Abraham, croyoit aux inspirations Divines; son Disciple *Platon* orna le Théisme de son maître des couleurs mystiques qu'il emprunta des Prêtres Egyptiens & Chaldéens, & qu'il modifia lui-même dans son cerveau poétique. Les Disciples de Platon, *Procius*, *Jamblique*, *Plotin*, *Porphyre*, &c. furent de vrais fanatiques, plongés dans la superstition la plus grossiere. Enfin, les premiers Docteurs Chrétiens furent des Platoniciens, qui combinerent la superstition Judaïque, réformée par les Apôtres, ou par *Jésus*, avec le *Platonisme*. Bien des gens ont regardé *Jésus* comme un vrai *Théiste*, dont la Religion a été peu-à-peu corrompue. En effet, dans les livres qui renferment la Loi qu'on lui attribue, il n'est question, ni de culte, ni de prêtres, ni de sacrifice, ni d'offrandes, ni de la plupart des dogmes du christianisme actuel, devenu la plus nuisible des Superstitions de la terre. *Mahomet*, en combattant le polythéisme de son pays, ne voulut pas ramener les Arabes au *Théisme* primitif d'*Abraham* & de son fils *Ismaël*, & cependant le Mahométisme s'est divisé en 72 sectes. Tout cela nous prouve que le Théisme est toujours mêlé de plus ou moins de fanatisme, qui finit tôt, ou tard, par produire des ravages.

L'on appelle *Théistes* ou *Déistes*, parmi nous, ceux qui, détrompés d'un grand nombre d'erreurs grossieres dont les superstitions vulgaires se sont successivement remplies, s'en tiennent purement à la notion vague de la Divinité, qu'ils se bornent à regarder comme un agent inconnu, doué d'intelligence, de sagesse, de puissance & de bonté, en un mot, remplie de perfections infinies. Selon eux, cet être est distingué de la nature; ils fondent son existence sur l'ordre & la beauté qui regnent dans l'univers. Prévenus en faveur de sa Providence bienfaisante, ils s'obstinent à ne point voir les maux dont cet agent universel devroit être censé la cause, dès qu'il ne se sert point de sa puissance pour les empêcher. Epris de ces idées dont on a fait voir le peu de fondement; il n'est point surprenant qu'ils soient peu d'accord dans leurs systêmes & dans les conséquences qu'ils en tirent. En effet, les uns supposent que cet être imaginaire, retiré dans la profondeur de son essence, après avoir fait sortir la matiere du Néant, l'abandonne, pour toujours, au mouvement qu'il lui a une fois imprimé. Ils n'ont besoin d'un Dieu, que pour enfanter la nature; cela fait, tout ce qui s'y passe, n'est qu'une suite nécessaire de l'impulsion qui lui fut donnée dans l'origine des choses; il voulut que le monde existât, mais trop grand pour entrer dans les détails de l'administration, il livre touts les événements aux causes secondes ou naturelles; il vit dans une parfaite indifférence de ses créatures qui n'ont plus aucuns rapports avec lui, & qui ne peuvent troubler en rien son bonheur inaltérable. D'où l'on voit que les *Déistes* les moins superstitieux font de leur Dieu un être inutile aux hommes; mais ils ont besoin d'un mot pour désigner la cause premiere, ou la force inconnue à laquelle, faute de connoître l'énergie de la nature, ils croient

devoir attribuer la formation primitive, ou, si l'on veut, l'arrangement d'une matiere coéternelle à Dieu.

D'autres Théistes, pourvus d'une imagination plus vive, supposent des rapports plus particuliers entre l'agent universel, & l'espece humaine ; chacun d'eux, suivant la fécondité de son génie, étend, ou diminue ces rapports, suppose des devoirs de l'homme envers son Créateur, croit que, pour lui plaire, il faut imiter sa bonté prétendue, & faire, comme lui, du bien à ses créatures. Quelques-uns s'imaginent que ce Dieu étant juste, réserve des récompenses à ceux qui font du mal à leurs semblables. D'où l'on voit que ceux-ci *humanisent* un peu plus que les autres, leur Divinité, en la faisant semblable à un Souverain qui punit, ou récompense ses sujets, suivant leur fidélité à remplir leurs devoirs & les loix qu'il leur impose : ils ne peuvent, comme les Deistes purs, se contenter d'un Dieu immobile & indifférent ; il leur faut un Dieu plus rapproché d'eux-mêmes, ou qui, du moins, leur puisse servir à s'expliquer quelques-unes des énigmes que ce monde leur présente. Comme chacun de ces spéculateurs, que nous nommerons *Théistes* pour les distinguer des premiers, se fait, pour ainsi-dire, un systême, à part de religion ; ils ne sont aucunement d'accord sur leurs cultes, ni sur leurs opinions ; il se trouve, entre eux, des nuances souvent imperceptibles qui, depuis le Déisme simple, conduisent quelques-uns d'entre eux jusqu'à la superstition ; en un mot, peu d'accord avec eux-mêmes, ils ne sçavent à quoi se fixer. (49)

(49) Il est aisé de s'appercevoir que les écrits des *Théistes* & des *Deistes* sont communément aussi remplis de paralogismes & de contradictions que ceux des Théologiens ; leurs systêmes sont souvent de la derniere inconséquence. Les uns disent que tout est né-

Il ne faut pas s'en étonner ; si le Dieu du *Déiste* est inutile, celui du *Théiste* est nécessairement rempli de contradictions. Touts deux admettent un être qui n'est qu'une pure fiction ; le font-ils matériel ? Il rentre, dès-lors, dans la nature ; le font-ils spirituel ? Ils n'en ont plus d'idées réelles. Lui donnent-ils des attributs moraux ? Aussi-tôt ils en font un homme dont ils ne font qu'étendre les perfections, mais dont les qualités se démentent à chaque instant, dès qu'on le suppose l'auteur de toutes choses. Ainsi, dès que le genre humain éprouve des malheurs, vous le verrez nier la Providence, se moquer des causes finales, forcés de reconnoître, ou que ce Dieu est impuissant, ou qu'il agit d'une façon contradictoire à sa bonté. Cependant, ceux qui supposent un Dieu juste, ne sont-ils pas obligés de supposer des devoirs & des regles émanées de cet être, que l'on ne peut offenser, si l'on ne connoît ses volontés ? Ainsi, le Théiste de proche en proche pour s'expliquer la conduite de son Dieu, se trouve dans un embarras

cessaire, nient la spiritualité & l'immortalité de l'ame, refusent de croire la liberté de l'homme. Ne pourroit-on pas leur demander, dans ce cas, à quoi peut servir leur Dieu ? Ils ont besoin d'un mot que l'habitude leur a rendu nécessaire. Il est peu d'hommes, dans le monde, qui osent être conséquents : mais nous invitons touts les *Déicoles*, sous quelque dénomination qu'on les désigne, à se demander à eux-mêmes, s'il leur est possible d'attacher quelque idée fixe, permanente, invariable, toujours compatible avec la nature des choses, à l'être qu'ils se désignent sous le nom de *Dieu*, & ils verront que, dès qu'ils le distinguent de la nature, ils n'y entendent plus rien. La répugnance que la plupart de ces hommes montrent pour l'Athéisme, ressemble parfaitement à l'*horreur du vuide* ; ils ont besoin de croire quelque chose ; leur esprit ne peut rester en suspens, sur-tout, quand ils se persuadent que la chose les intéresse très-vivement, &, alors, plutôt que de ne rien croire, ils croiront tout ce qu'on voudra, & s'imagineront que le plus sûr est de prendre un parti.

continuel, dont il ne sçaura se tirer qu'en admettant toutes les rêveries théologiques, sans même se faire grace des fables absurdes qui furent imaginées pour rendre compte de l'étrange Économie de cet être si bon, si sage, si rempli d'équité; il faudra, de suppositions en suppositions, remonter jusqu'au péché d'Adam, ou jusqu'à la chûte des Anges rebelles, ou jusqu'au crime de Prométhée & la boëte de Pandore, pour trouver comment le mal est entré dans le monde soumis à une intelligence bienfaisante. Il faudra supposer la liberté de l'homme; il faudra reconnoître que la créature peut offenser son Dieu, provoquer sa colere, émouvoir ses passions, & le calmer, ensuite, par des pratiques & des expiations superstitieuses. Si l'on suppose la nature soumise à un agent caché, doué de qualités occultes, agissant d'une façon mystérieuse, pourquoi ne supposeroit-on pas que des cérémonies, des mouvements du corps, des paroles, des rites, des temples, des statues peuvent également contenir des vertus secrettes propres à se concilier l'être mystérieux que l'on adore? Pourquoi n'ajouteroit-on pas foi aux forces cachées de la Magie, de la Théurgie, des enchantements, des amulettes, des talismans? Pourquoi ne pas croire aux inspirations, aux songes, aux visions, aux présages, aux augures? Que sçait-on, si la force motrice de l'univers, pour se manifester aux hommes, n'a pas pu employer des voies impénétrables, & n'a pas eu recours à des métamorphoses, des incarnations, des transubstantiations? Toutes ces rêveries ne découlent-elles pas des notions absurdes que les hommes se sont faites de la Divinité? Toutes ces choses & les vertus qu'on y

attache, sont-elles plus incroyables & moins possibles que les idées du Théisme, qui supposent qu'un Dieu inconcevable, invisible, immatériel a pu créer, & peut mouvoir la matiere ; qu'un Dieu privé d'organes peut avoir de l'intelligence, & penser comme les hommes, & avoir des qualités morales : qu'un Dieu intelligent & sage peut consentir au désordre ; qu'un Dieu immuable & juste peut souffrir que l'innocence soit opprimée pour un temps. Quand on admet un Dieu si contradictoire, ou si opposé aux lumieres du bon sens, il n'est plus rien qui soit en droit de révolter la raison. Dès qu'on suppose un pareil Dieu, l'on peut tout croire ; il est impossible de marquer où l'on doit arrêter la marche de son imagination. Si l'on présume des rapports entre l'homme & cet être incroyable, il faut lui élever des autels, lui faire des sacrifices, lui adresser des prieres continuelles, lui offrir des présents. Si l'on ne conçoit rien à cet être, le plus sûr n'est-il pas de s'en rapporter à ses Ministres qui, par état, doivent l'avoir médité pour le faire connoître aux autres ? En un mot, il n'est point de révélation, de mystere, de pratique qu'il ne faille admettre sur la parole des Prêtres, qui, dans chaque pays, sont en possession d'apprendre si diversement aux hommes ce qu'ils doivent penser des Dieux, & leur suggérer les moyens de lui plaire.

On voit donc, que les Déistes, ou Théistes n'ont point de motifs réels pour se séparer des superstitieux ; & qu'il est impossible de fixer la ligne de démarcation qui les sépare des hommes les plus crédules, ou qui raisonnent le moins sur l'article de la religion. En effet, il est difficile de décider

avec

avec précision la vraie dose d'inepties que l'on peut se permettre. Si les Déistes refusent de suivre les superstitieux dans touts les pas que fait leur crédulité, ils sont plus inconséquents que ces derniers, qui, après avoir admis sur parole une Divinité absurde, contradictoire, bizarre, adoptent encore sur parole les moyens ridicules & bizarres qu'on leur fournit pour la rendre favorable. Les premiers partent d'une supposition fausse dont ils rejettent les conséquences nécessaires; les autres admettent, & le principe, & les conséquences. (50) Un

(50) Un Philosophe très-profond remarquoit, avec raison, que le Déisme devoit être sujet à autant d'hérésies & de Schismes que la religion. Les Déistes ont des principes communs avec les superstitieux, & ceux-ci ont souvent de l'avantage dans leurs disputes contre eux. S'il existe un Dieu, c'est-à-dire, un être dont nous n'avons aucune idée, & qui, cependant, a des rapports avec nous, pourquoi ne lui rendrions-nous pas un culte? Mais quelle regle suivre dans le culte que nous devons lui rendre? Le plus sûr sera de prendre le culte de nos Peres & de nos Prêtres. Nous ne prendrons pas sur nous d'en chercher un autre; ce culte est-il absurde? Il ne nous sera pas permis de l'examiner. Ainsi, quelqu'absurde qu'il soit, le parti le plus sûr sera de nous y conformer, nous en serons quittes pour dire qu'une cause inconnue peut agir d'une façon inconcevable pour nous, que ses vües de Dieu *sont des abîmes impénétrables*, qu'il est très-expédient de s'en rapporter aveuglément à nos guides, que nous agirons très-sagement, en les regardant comme *infaillibles*, &c. D'où l'on voit qu'un *Théisme* conséquent peut conduire, pas à pas, à la crédulité la plus abjecte, à la superstition, & même au fanatisme le plus dangereux. Le fanatisme est-il donc autre chose qu'une passion peu raisonnée pour un être qui n'existe que dans l'imagination? Le *Théisme* est, par rapport à la superstition, ce que la *réforme* ou le *protestantisme* ont été, par rapport à la *religion Romaine*. Les réformateurs, révoltés de quelques mysteres absurdes, n'en ont point conservés d'autres qui n'étoient pas moins révoltants. Dès que l'on peut admettre le *Dieu Théologique*, il n'est plus rien dans la religion que l'on ne puisse adopter. D'un autre côté, si, nonobstant la *réforme*, les protestants ont été souvent intolérants, il est à craindre que les *Théistes* ne le fussent de même; il est difficile de ne pas se fâcher en faveur d'un objet que l'on croit très-important. Dieu n'est à craindre que parce que ses interêts troublent la société. Cependant, on ne peut nier que le *Théisme pur*, ou ce qu'on appelle la *religion naturelle*,

Dieu qui n'existe que dans l'imagination, demande un culte imaginaire ; toute la Théologie est une pure fiction ; il n'est point de dégrés dans le faux, non plus que dans la vérité. Si Dieu existe, il faut croire tout ce qu'en disent ses Ministres ; toutes les rêveries de la superstition n'ont rien de plus incroyable que la Divinité incompatible qui lui sert de fondement ; ces rêveries elles-mêmes ne sont que des corollaires, tirés avec plus ou moins de subtilité, des inductions que des entousiastes ou des rèveurs ont, à force de méditer, déduit de son essence impénétrable, de sa nature inintelligible, de ses qualités contradictoires. Pourquoi donc s'arrêter en chemin ? Est-il, dans aucune religion du monde, un miracle plus impossible à croire que celui de la *création*, ou de l'éduction du Néant ? Est-il un mystere plus difficile à comprendre qu'un Dieu impossible à concevoir, & qu'il est, pourtant nécessaire d'admettre, Est-il rien de plus contradictoire qu'un ouvrier intelligent & tout-puissant qui ne produit que pour détruire ? Est-il rien de plus inutile que d'associer à la nature un agent qui ne peut expliquer aucun des Phénomenes de la nature ?

ne soit préférable à la superstition, de même que la *réforme* a banni bien des abus des pays qui l'ont embrassée. Il n'y a qu'une liberté de penser illimitée & inviolable qui puisse solidement assurer le repos des esprits. Les opinions des hommes ne sont dangereuses que lorsqu'on veut les gêner, ou quand on s'imagine être obligé de faire penser les autres, comme on pense soi-même. Nulles opinions, pas même celles de la superstition, ne seroient dangereuses, si les superstitieux ne se croyoient pas, en conscience, obligés de persécuter, & n'en avoient pas le pouvoir : c'est ce préjugé que, pour le bien des hommes, il est essentiel d'anéantir, &, si la chose est impossible, l'objet que la philosophie puisse raisonnablement se proposer, sera de faire sentir aux dépositaires du pouvoir, que jamais ils ne doivent permettre à leurs sujets de faire du mal pour leurs opinions religieuses.

Concluons donc que le superstitieux le plus crédule raisonne d'une façon plus conséquente, ou, du moins, est plus suivi dans sa crédulité, que ceux qui, après avoir admis un Dieu dont ils n'ont aucune idée, s'arrêtent tout-d'un-coup, & refusent d'admettre des systêmes de conduite qui sont des résultats immédiats & nécessaires d'une erreur radicale & primitive. Dès qu'on souscrit à un principe opposé à la raison, de quel droit en appelle-t-on à la raison de ses conséquences; quel-absurdes qu'on les trouve?

L'esprit humain, on ne peut trop le répéter pour le bonheur des hommes, a beau se tourmenter, dès qu'il sort de la nature visible, il s'égare, & bientôt il est obligé d'y rentrer. S'il méconnoît la nature & son énergie, s'il a besoin d'un Dieu pour la mouvoir, il n'en a plus d'idée, &, sur le champ, il est forcé d'en faire un homme dont lui-même est le modele; il croit en faire un Dieu, en lui donnant ses propres qualités, il croit les rendre plus dignes du Souverain du monde, en les exagérant, tandis qu'à force d'abstractions, de négations, d'exagérations, il les anéantit, ou les rend totalement inintelligibles. Lorsqu'il ne s'entend plus lui-même & se perd dans ses propres fictions, il s'imagine avoir fait un Dieu, tandis qu'il n'a fait qu'un être de raison. Un Dieu revêtu de qualités morales, a toujours l'homme pour modele; un Dieu revêtu des attribut de la Théologie, n'a de modele nulle part, & n'existe point pour nous: de la combinaison ridicule & disparate de deux êtres si divers, il ne peut résulter qu'une pure chimere, avec laquelle notre esprit ne peut

savoir aucuns rapports, & dont il lui est très-inutile de s'occuper.

Que pourrions-nous, en effet, attendre d'un Dieu tel qu'on le suppose? Que pourrions-nous lui demander? S'il est spirituel, comment peut-il mouvoir la matiere & l'armer contre nous? Si c'est lui qui établit les loix de la nature? si c'est lui qui donne aux êtres leurs essences & leurs propriétés; si tout ce qui se fait, est la preuve & le fruit de sa Providence infinie & de sa sagesse profonde, à quoi bon lui adresser des vœux? Le prierons-nous de changer en notre faveur le cours invariable des choses? Pourroit-il, quand même il le voudroit, anéantir ses décrets immuables, ou revenir sur ses pas? Exigerons-nous que, pour nous plaire, il fasse agir les êtres, d'une façon opposée à l'essence qu'il leur donne? Peut il empêcher qu'un corps, dur par sa nature, tel qu'une pierre, ne blesse, en tombant, un corps frêle, tel qu'est la machine humaine dont l'essence est de sentir? Ainsi, ne demandons point de miracles à ce Dieu, quel qu'il soit; malgré la toute-puissance qu'on lui suppose, son immutabilité s'opposeroit à l'exercice de son pouvoir; sa bonté s'opposeroit à l'exercice de sa justice sévere; son intelligence s'opposeroit aux changements qu'il voudroit faire dans son plan. D'où l'on voit que la Théologie, à force d'attributs discordants, fait elle-même de son Dieu, un être immobile, inutile pour l'homme, à qui les miracles sont totalement impossibles.

On nous dira, peut-être, que la science infinie du Créateur de toutes choses, connoît dans les êtres qu'il a formés, des ressources cachées aux mortels imbécilles, & que, sans rien changer, ni aux loix

de la nature, ni aux essences des choses, il est en état de produire des effets qui surpassent notre foible entendement, sans pourtant que ces effets soient contraires à l'ordre qu'il a lui-même établi. Je réponds que tout ce qui est conforme à la nature des êtres, ne peut être appellé ni *surnaturel*, ni *miraculeux*. Bien des choses sont, sans doute, au dessus de notre conception ; mais tout ce qui se fait dans le monde, est naturel, & peut être bien plus simplement attribué à la nature même, qu'à un agent dont nous n'avons aucune idée. Je réponds, en second lieu, que, par le mot *Miracle*, l'on désigne un effet dont, faute de connoître la nature, on la croit incapable. Je réponds, en troisieme lieu, que par *Miracle*, les Théologiens de touts les pays prétendent indiquer, non une opération extraordinaire de la nature, mais un effet directement opposé aux loix de cette nature, à qui l'on assure néanmoins que Dieu a prescrit ses loix. (51) D'un autre côté, si Dieu, dans celles de ses œuvres qui nous surprennent, ou que nous ne comprenons pas, ne fait que mettre en jeu des ressorts inconnus aux hommes ; il n'est rien dans la nature qui, dans ce sens, ne puisse être regardé comme un miracle, vû que la cause qui fait qu'une pierre tombe, nous est aussi inconnue que celle qui fait tourner notre globe. Enfin, si Dieu, lorsqu'il fait un miracle, ne fait que profiter des connoissances qu'il a de la nature, pour nous surprendre ; il agit simplement comme quelques hommes plus rusés que les autres, ou plus

(51) *Un miracle, dit* Buddeus, *est une opération par laquelle sont suspendues les Loix de la nature dont dépendent l'ordre & la conservation de l'Univers.*

instruits que le vulgaire, qui l'étonnent par leurs tours & par leurs secrets merveilleux, en se prévalant de son ignorance, ou de son incapacité. Expliquer les phénomenes de la nature par des miracles, c'est dire, qu'on ignore les vraies causes de ces phénomenes; les attribuer à un Dieu, c'est convenir qu'on ne connoît point les ressources de la nature, & que l'on a besoin d'un mot pour les désigner, c'est croire à la Magie. Attribuer à un être souverainement intelligent, immuable, prévoyant & sage des miracles par lesquels il déroge à ses loix, c'est anéantir en lui ces qualités. Un Dieu tout-puissant n'auroit pas besoin de miracles pour gouverner le monde, ni pour convaincre ses créatures dont l'esprit & le cœur seroient dans ses mains. Touts les miracles annoncés par toutes les religions du monde, comme des preuves de l'intérêt qu'y prend le Très-haut, ne prouvent rien que l'inconstance de cet être, & l'impossibilité où il se trouve, de persuader aux hommes ce qu'il veut leur inculquer.

Enfin, pour derniere ressource, on nous demandera s'il ne vaut pas mieux dépendre d'un être bon, sage, intelligent, que d'une nature aveugle; dans laquelle nous ne trouvons aucune qualité consolante pour nous, ou d'une nécessité fatale toujours inexorable à nos cris? Je réponds, 1°. Que notre intérêt ne décide point de la réalité des choses, & que, quand même il nous seroit plus avantageux d'avoir affaire à un être aussi favorable qu'on nous le désigne, cela ne prouveroit pas l'existence de cet être. Je réponds, 2°. Que cet être si bon & si sage, nous est, d'un autre côté, représenté comme un tyran déraisonnable, & qu'il seroit plus avantageux, pour l'hom-

me ; de dépendre d'une nature aveugle, que d'un être dont les bonnes qualités sont démenties, à chaque instant, par la même Théologie qui les lui a données. Je réponds, 3o. Que la nature duement étudiée, nous fournit tout ce qu'il nous faut pour nous rendre aussi heureux que notre essence le comporte. Lorsqu'à l'aide de l'expérience, nous consultons cette nature, ou nous cultivons notre raison, elle nous découvre nos devoirs, c'est-à-dire, les moyens indispensables auxquels ses loix éternelles & nécessaires ont attaché notre conservation, notre bonheur propre, & celui de la société dont nous avons besoin pour vivre heureux ici-bas. C'est dans la nature, que nous trouvons de quoi satisfaire à nos besoins physiques; c'est dans la nature, que nous trouvons les devoirs, sans lesquels nous ne pouvons vivre heureux dans la sphere où cette nature nous a placés. Hors de la nature, nous ne trouvons que des chimeres nuisibles qui nous rendent incertains sur ce que nous nous devons à nous-mêmes, & sur ce que nous devons aux êtres avec qui nous sommes associés.

La nature n'est donc point, pour nous, une marâtre; nous ne dépendons point d'un Destin inexorable. Adressons-nous à la nature, elle nous procurera une foule de biens, lorsque nous lui rendrons les honneurs qui lui sont dus: elle nous fournira de quoi soulager nos maux physiques & moraux, quand nous voudrons la consulter: elle ne nous punit; ou ne nous montre des rigueurs, que lorsque nous la méprisons pour prostituer notre encens aux Idoles que notre imagination éleve sur le Thrône qui lui appartient. C'est par l'in-

certitude, la discorde, l'aveuglement & le délire, qu'elle châtie visiblement touts ceux qui mettent un Dieu funeste à la place qu'elle devroit occuper.

En supposant même, pour un instant, cette nature inerte, inanimée, aveugle, ou si l'on veut, en faisant, du hazard, le Dieu de l'univers, ne vaudroit-il pas mieux dépendre du néant absolu, que d'un Dieu nécessaire à connoître, & dont on ne peut se faire aucune idée, ou à qui, dès qu'on veut s'en former une, l'on est forcé d'attacher les notions les plus contradictoires, les plus désagréables, les plus révoltantes, les plus nuisibles au repos des humains? Ne vaut-il pas mieux dépendre du Destin, ou de la fatalité que d'une intelligence assez déraisonnable pour punir ses créatures du peu d'intelligence & de lumieres qu'elle a voulu leur donner? Ne vaut-il pas mieux se jetter dans les bras d'une nature aveugle, privée de sagesse & de vues, que de trembler, toute la vie, sous la verge d'une intelligence toute-puissante, qui n'a combiné ses plans sublimes, que pour que les foibles mortels eussent la liberté de les contrarier & les détruire, & de devenir; par là, les victimes constantes de son implacable colere. (52)

(52) Mylord Shaftesbury, quoique très-zélé Théiste, dit, avec raison „que beaucoup d'honnêtes gens qui auroient l'esprit plus „tranquille, s'ils étoient assurés qu'ils n'ont qu'un aveugle Destin „pour guide: ils tremblent plus en songeant qu'il y a un Dieu „que s'ils croyoient qu'il n'en existât point.„ *Voyez la lettre sur l'enthousiasme. Voyez encore le chapitre XIII.*

CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

Examen des avantages qui résultent, pour les hommes, de leurs notions sur la Divinité, ou de leur influence sur la morale ? sur la politique, sur les sciences, sur le bonheur des nations & des individus.

NOus avons vu, jusqu'ici, le peu de fondement des idées que les hommes se sont faites de la Divinité; le peu de solidité des preuves sur lesquelles ils appuient son existence; leur peu d'harmonie dans les opinions qu'ils se sont faites de cet être également impossible à connoître pour touts les habitants de la terre: nous avons reconnu l'incompatibilité des attributs que la Théologie lui assigne: nous avons prouvé que cet être, dont le nom seul est en possession d'inspirer la frayeur, n'est que le produit informe de l'ignorance, de l'imagination allarmée, de l'entousiasme, de la mélancolie: nous avons fait voir que les notions qu'on s'en forme, ne tirent leur origine, que des préjugés de l'enfance, transmis par l'éducation, fortifiés par l'habitude, alimentés par la crainte, maintenus & perpétués par l'autorité. Enfin, tout a dû nous convaincre que l'idée de Dieu, si généralement répandue sur la terre, n'est qu'une erreur universelle du genre humain. Il reste donc maintenant, à examiner, si cette erreur est utile.

Nulle erreur ne peut être avantageuse au genre humain; elle n'est jamais fondée que sur son ignorance, ou l'aveuglement de son esprit. Plus les hom-

mes attacheront d'importance à leurs préjugés, plus leurs erreurs auront, pour eux, des conséquences fâcheuses. Ainsi, Bacon a eu raison de dire que *la plus mauvaise des choses, c'est l'erreur déifiée.* En effet, les inconvénients qui résultent de nos erreurs religieuses, ont été & seront toujours les plus terribles & les plus étendus. Plus nous respectons ces erreurs, plus elles mettent nos passions en jeu, plus elles troublent notre esprit, plus elles nous rendent déraisonnables, plus elles influent sur toute la conduite de la vie. Il y a peu d'apparence que celui qui renonce à sa raison dans la chose qu'il regarde comme la plus essentielle à son bonheur, l'écoute en toute autre chose.

Pour peu que nous y réfléchissions, nous trouverons la preuve la plus convaincante de cette triste vérité; nous verrons, dans les notions funestes, que les hommes ont prises de la Divinité, la vraie source des préjugés & des maux de toute espece dont ils sont les victimes. Cependant, comme on l'a dit ailleurs, l'utilité doit être la seule regle & l'unique mesure des jugements que l'on porte sur les opinions, les institutions, les systêmes & les actions des êtres intelligents, c'est d'après le bonheur que ces choses nous procurent, que nous devons y attacher notre estime; dès qu'elles nous sont inutiles, nous devons les mépriser; dès qu'elles nous sont pernicieuses, nous devons les rejetter; & la raison nous prescrit de les détester, à proportion de la grandeur des maux qu'elles nous causent.

D'après ces principes fondés sur notre nature, & qui paroîtront incontestables à tout être raisonnable, examinons, de sang froid, les effets que les notions de la Divinité ont produits sur la terre. On

a déjà fait entrevoir, en plus d'un endroit, cet ouvrage, que la morale, qui n'a pour objet que l'homme voulant se conserver, & vivant en société, n'avoit rien de commun avec les systêmes imaginaires qu'il peut se faire sur une force distinguée de la nature; on a prouvé qu'il suffisoit de méditer l'essence d'un être sensible, intelligent, raisonnable, pour trouver des motifs de modérer ses passions, de résister à des penchants vicieux, de fuir les habitudes criminelles, de se rendre utile & cher à des êtres dont on a un besoin continuel. Ces motifs sont, sans doute, plus vrais, plus réels, plus puissants que ceux que l'on croit devoir emprunter d'un être imaginaire, fait pour se montrer diversement à touts ceux qui le méditeront. Nous avons fait sentir que l'éducation, en nous faisant contracter, de bonne heure, des habitudes honnêtes, des dispositions favorables, fortifiées par les loix, par le respect pour l'opinion du public, par les idées de la décence, par le desir de mériter l'estime des autres, par la crainte de perdre l'estime de nous-mêmes, suffisoit pour nous accoutumer à une conduite louable, & pour nous détourner même des crimes secrets dont nous serions forcés de nous punir nous-mêmes par la crainte, la honte & le remors. L'expérience nous prouve qu'un premier crime secret, & qui réussit, dispose à en commettre un second, & celui-ci, un troisieme; qu'une premiere action est le commencement d'une habitude; qu'il y a moins loin d'un premier crime au centieme, que de l'innocence du crime; qu'un homme qui, dans l'assurance de l'impunité, se permet une suite de mauvaises actions, se trompe, vu qu'il est toujours forcé de se punir

lui même, & que, d'ailleurs, il ne peut sçavoir où il s'arrêtera. Nous avons montré que les châtiments que, pour son intérêt, la société est en droit d'infliger à touts ceux qui la troublent, sont pour les hommes insensibles aux charmes de la vertu, ou aux avantages qui en résultent, des obstacles plus réels, plus efficaces & plus présents que la prétendue colere, ou des châtiments éloignés d'une puissance invisible, dont l'idée s'efface, toutes les fois qu'on se croit sûr de l'impunité en ce monde. Enfin, il est aisé de sentir qu'une Politique fondée sur la nature de l'homme & de la société, armée de loix équitables, vigilante sur les mœurs des hommes, fidelle à récompenser la vertu & à punir le crime, seroit bien plus propre à rendre la morale respectable & sacrée, que l'autorité chimérique de ce Dieu que tout le monde adore, & qui ne contient jamais que ceux qui sont déjà suffisamment retenus par un tempérament modéré & par des principes vertueux.

D'un autre côté, nous avons prouvé que rien n'étoit plus absurde & plus dangereux, que d'attribuer, à la Divinité, des qualités humaines, qui, dans le fait, se trouvent continuellement démenties; une bonté, une sagesse, une équité, que nous voyons, à chaque instant, contrebalancées ou contredites par une méchanceté, par des désordres, par un Despotisme injuste, que touts les Théologiens du monde ont, de tout temps, attribué à cette même Divinité. Il est donc aisé d'en conclure qu'un Dieu, que l'on nous montre sous des aspects si differents, ne peut être le modele de la conduite des hommes, & que son caractere moral ne peut servir d'exemple à des êtres vivants en société, qui

ne sont réputés vertueux, que lorsqu'ils ne se départent point de la bienveillance & de la justice qu'ils doivent à leurs semblables. Un Dieu, supérieur à tout, qui ne doit rien à ses sujets, qui n'a besoin de personne, ne peut être le modele de ses créatures, qui sont remplies de besoins, & qui, par conséquent, se doivent quelque chose.

Platon a dit que *la vertu consistoit à ressembler à Dieu.* Mais, où trouver ce Dieu à qui l'homme doit ressembler? Est-ce dans la nature? Hélas! celui qu'on suppose en être le moteur, répand indifféremment sur la race humaine, & de grands maux, & de grands biens; il est souvent injuste pour les ames les plus pures; il accorde les plus grandes faveurs aux mortels les plus pervers; & si, comme on l'assure, il doit se montrer plus équitable un jour, nous serons obligés d'attendre ce temps, pour régler notre conduite sur la sienne.

Sera-ce dans les religions révélées, que nous puiserons nos idées de vertu? Hélas! Toutes ne semblent-elles pas s'accorder à nous annoncer un Dieu despotique, jaloux, vindicatif, intéressé, qui ne connoît point de regles, qui suit son caprice en tout, qui aime, ou qui hait, qui choisit, ou réprouve, selon sa fantaisie, qui agit en insensé, qui se plaît dans le carnage, la rapine & les forfaits; qui se joue de ses foibles sujets, qui les surcharge d'ordonnances puériles, qui leur tend des pieges continuels, qui leur défend, avec rigueur, de consulter leur raison? Que deviendroit la morale, si les hommes se proposoient de tels Dieux pour modeles?

C'est, néanmoins, quelque Divinité de cette trempe que toutes les nations adorent. Aussi, voyons-

nous, en conséquence de ces principes, qu'en tout pays, la religion, loin de favoriser la morale, l'ébranle & l'anéantit. Elle divise les hommes, au lieu de les réunir; au lieu de s'aimer & de se prêter des secours mutuels, ils se disputent, ils se méprisent, ils se haïssent, ils se persécutent, ils s'égorgent très-souvent pour des opinions également insensées: la moindre différence dans leurs notions religieuses les rend, dès-lors, ennemis, les sépare d'intérêts, les met continuellement aux prises. Pour des conjectures Théologiques, des nations deviennent opposées à d'autres nations; le Souverain s'arme contre ses sujets; les citoyens font la guerre à leurs concitoyens; les Peres détestent leurs enfants, ceux-ci plongent le glaive dans le sein de leurs Peres; les Epoux sont désunis, les parents se méconnoissent, touts les liens sont rompus; la société se déchire de ses propres mains, tandis qu'au milieu de ces affreux désordres, chacun prétend se conformer aux vues du Dieu qu'il sert, & ne se fait aucuns reproches des crimes qu'il commet pour sa cause.

Nous retrouvons le même esprit de vertige & de frénésie dans les rites, les cérémonies, les pratiques que touts les cultes du monde semblent mettre fort au-dessus des vertus sociales, ou naturelles. Ici, des meres livrent leurs propres enfants pour repaître leur Dieu; là, des sujets s'assemblent en cérémonie pour consoler leur Dieu des prétendus outrages qu'ils lui ont faits, en lui immolant des victimes humaines. Dans un autre pays, pour appaiser la colere de son Dieu, un frénétique se déchire & se condamne, pour la vie, à des tourments rigoureux. Le Jehovah du Juif est un tyran

soupçonneux qui ne respire que le sang, le meurtre, le carnage, & qui demande qu'on le nourrisse de la fumée des animaux. Le Jupiter des Payens est un monstre de lubricité. Le Moloch des Phéniciens est un anthropophage; le pur esprit des Chrétiens veut que, pour appaiser sa fureur, on égorge son propre fils; le Dieu farouche du Mexicain ne peut être rassasié, que par des milliers de mortels, qu'on immole à sa faim sanguinaire.

Tels sont les modeles que la Divinité présente aux hommes dans toutes les superstitions du monde. Est-il donc surprenant que son nom soit devenu, pour toutes les nations, le signal de la terreur, de la demence, de la cruauté, de l'inhumanité, & serve de prétexte continuel à la violation la plus effrontée des devoirs de la morale? C'est l'affreux caractere que les hommes donnent par-tout à leur Dieu, qui bannit, à jamais, la bonté de leurs cœurs, la morale de leur conduite, la félicité & la raison de leurs demeures; c'est, par-tout, un Dieu inquiet de la façon de penser des malheureux mortels, qui les arme de poignards les uns contre les autres, qui leur fait étouffer le cri de la nature, qui les rend barbares pour eux-mêmes, & atroces pour leurs semblables; en un mot, ils deviennent des insensés, des furieux, toutes les fois qu'ils veulent imiter le Dieu qu'ils adorent, mériter son amour, le servir avec zèle.

Ce n'est donc point, dans l'olympe, que nous devons chercher, ni les modeles des vertus, ni les regles de conduite nécessaire pour vivre en société. Il faut, aux hommes, une morale humaine, fondée sur la nature de l'homme, sur l'expérience invariable, sur la raison: la morale des Dieux sera

toujours nuisible à la terre ; des Dieux cruels ne peuvent être bien servis, que par des sujets qui leur ressemblent. Que deviennent donc les grands avantages que l'on s'imagine résulter des notions qu'on nous donne sans cesse de la Divinité ! Nous voyons que toutes les nations reconnoissent un Dieu souverainement méchant, &, pour se conformer à ses vues, elles foulent continuellement aux pieds les devoirs les plus évidents de l'humanité ; il sembleroit que ce n'est que, par des crimes & des frénésies, qu'elles esperent attirer sur elles les graces de l'intelligence souveraine dont on leur vante la bonté. Dès qu'il s'agit de la religion, c'est-à-dire, d'une chimere que son obscurité a fait mettre au dessus da la raison & de la vertu, les hommes se font un devoir de lâcher la bride à toutes leurs passions ; ils méconnoissent les préceptes les plus clairs de la morale, aussi-tôt que leurs Prêtres leur font entendre que la Divinité leur commande le crime, ou, que c'est par des forfaits, qu'ils pourront obtenir le pardon de leurs fautes.

En effet, ce n'est pas dans ces hommes révérés, répandus sur toute la terre pour lui annoncer les oracles du ciel, que nous trouverons des vertus bien réelles. Ces illuminés, qui se disent les Ministres du Très-haut, ne prêchent souvent que la haîne, la discorde & la fureur en son nom : la Divinité, loin d'influer d'une façon utile sur leurs propres mœurs, ne fait communément que les rendre plus ambitieux, plus avides, plus endurcis, plus opiniâtres, plus vains. Nous les voyons sans cesse occupés à faire naître des animosités par leurs inintelligibles querelles. Nous les voyons lutter contre l'autorité souveraine, qu'ils prétendent soumettre

ce

à la leur. Nous les voyons armer les chefs des nations contre leurs propres sujets, & ces mêmes sujets, contre leurs Princes légitimes. Nous les voyons distribuer aux peuples crédules, des couteaux pour se massacrer réciproquement dans les futiles disputes que la vanité sacerdotale fait passer pour importantes. Ces hommes, si persuadés de l'existence d'un Dieu, & qui menacent les peuples de ses vengeances éternelles, se servent-ils de ces notions merveilleuses, pour modérer leur orgueil, leur cupidité, leur humeur vindicative & turbulente? Dans les pays où leur empire est le plus solidement établi, & où ils jouissent de l'impunité, sont-ils donc ennemis de la débauche, de l'intempérance & des excès qu'un Dieu sévère interdit à ses adorateurs? Au contraire, ne les voyons-nous pas alors enhardis au crime, intrépides dans l'iniquité, donner une libre carrière à leurs déréglements, à leur vengeance, à leur haîne, à leur cruauté soupçonneuse? En un mot, on peut avancer, sans crainte, que ceux qui, par toute la terre, annoncent un Dieu terrible, & nous font trembler sous son joug; que les hommes qui le méditent sans cesse, qui prouvent son existence aux autres, qui l'ornent de ses pompeux attributs, qui se déclarent ses interprètes, qui font dépendre de lui touts les devoirs de la morale, sont ceux que ce Dieu contribue le moins à rendre vertueux, humains, indulgents & sociables. A considérer leur conduite, on seroit tenté de croire qu'ils sont parfaitement détrompés de l'idole qu'ils servent, & que personne n'est moins dupes qu'eux des menaces qu'ils font en son nom. Entre les mains des Prêtres de tout Pays, la Divinité ressemble à la

tête de Méduse, qui, sans nuire à celui qui la montroit, pétrifioit touts les autres. Les Prêtres sont communément les plus fourbes des hommes, les meilleurs d'entre eux sont méchants de bonne foi.

L'idée d'un Dieu vengeur & rémunerateur en impose-t-elle bien plus à ces Princes, à ces Dieux de la terre, qui fondent leur pouvoir & les titres de leur grandeur sur la Divinité même ; qui se servent de son nom terrible pour intimider, tenir en respect les peuples que si souvent leurs caprices rendent malheureux? Hélas! les idées Théologiques & surnaturelles adoptées par l'orgueil des Souverains, n'ont fait que corrompre la Politique, & la changer en tyrannie. Les Ministres du Très-haut, toujours tyrans eux-mêmes, ou fauteurs des tyrans, ne crient-ils pas sans cesse aux Monarques, qu'ils sont les images du Très-haut? Ne disent-ils pas aux peuples crédules, que le Ciel veut qu'ils gémissent sous les injustices les plus cruelles & les plus multipliées ; que souffrir est leur partage ; que leurs Princes, comme l'être suprême, ont le droit indubitable de disposer des biens, de la personne, de la liberté, de la vie de leurs sujets? Ces chefs des nations, ainsi empoisonnés au nom de la Divinité, ne s'imaginent-ils pas que tout leur est permis? Emules, représentants & rivaux de la puissance céleste, n'exercent-il pas, à son exemple, le Despotisme le plus arbitraire? Ne pensent-ils point, dans l'ivresse où les plonge la flatterie sacerdotale, que, comme Dieu, ils ne sont point comptables de leurs actions aux hommes, ils ne doivent rien au reste des mortels, qu'ils ne tiennent, par aucuns liens, à leurs malheureux sujets?

Il est donc évident que c'est aux notions Théologiques & aux lâches flatteries des Ministres de la Divinité, que sont dus le despotisme, la tyrannie, la corruption & la licence des Princes, & l'aveuglement des peuples à qui l'on défend, au nom du ciel, d'aimer la liberté, de travailler à leur bonheur, de s'opposer à la violence, d'user de leurs droits naturels. Ces Princes énivrés, même en adorant un Dieu vengeur, & en forçant les autres de l'adorer, ne cessent de l'outrager, à chaque instant, par leurs déréglements & leurs crimes. Quelle morale, en effet, que celle des hommes qui se donnent pour les images vivantes & les représentants de la Divinité! Sont-ce donc des Athées, que ces Monarques, injustes par habitude & sans remors, qui arrachent le pain des mains des peuples affamés, pour fournir au luxe de leurs courtisans insatiables, & des vils instruments de leurs iniquités? Sont-ce des Athées, que ces conquérants ambitieux, qui, peu contents d'opprimer leurs propres sujets, vont porter la désolation, l'infortune & la mort chez les sujets des autres? Que voyons-nous dans ces Potentats qui, de *droit Divin*, commandent aux nations, sinon des ambitieux que rien n'arrête, des cœurs parfaitement insensibles aux maux du genre humain; des ames sans énergie & sans vertu qui négligent des devoirs évidents dont ils ne daignent pas même s'instruire; des hommes puissants qui se mettent insolemment au dessus des regles de l'équité naturelle; (53) des fourbes qui

(53) L'Empereur Charles Quint avoit coutume de dire qu'*étant un homme de guerre, il lui étoit impossible d'avoir de la conscience & de la religion*: son Général, le Marquis de Pescaire, disoit que *rien n'étoit plus difficile que de servir, à la fois*, JESUS-CHRIST & le Dieu MARS. En général, rien n'est plus contraire

se jouent de la bonne foi ? Dans les alliances que forment entre eux ces Souverains divinisés, trouvons-nous l'ombre de sincérité ? Dans ces Princes, lors même qu'ils sont le plus humblement soumis à la superstition, rencontrons-nous la moindre vertu réelle ? Nous n'y voyons que des brigands, trop orgueilleux pour être humains, trop grands pour être justes, qui se font un code à part de perfidies, de violences, de trahisons ; nous n'y voyons que des méchants prêts à se surprendre & à se nuire ; nous ne trouvons que des furieux toujours en guerre, & pour les plus futiles intérêts, appauvrissants leurs peuples, & s'arrachant les uns aux autres les lambeaux sanglants des nations ; on diroit qu'ils se disputent à qui sera le plus de malheureux sur la terre ! Enfin, lassés de leurs propres fureurs, ou forcés à la paix par la main de la nécessité, ils attestent, dans des traités insidieux, le nom de Dieu, prêts à violer leurs serments solemnels, dès que le plus foible intérêt l'exigera. (54)

Voila comme l'idée de Dieu en impose à ceux qui se disent ses images, & qui prétendent n'avoir de comptes à rendre de leurs actions qu'à lui seul ! Parmi ces représentants de la Divinité, à peine, dans des milliers d'années, s'en trouve-t-il un seul qui ait l'équité, la sensibilité, les talents & les ver-

à l'esprit du Christianisme, que la profession des armes, & cependant les Princes Chrétiens ont des armées nombreuses, & sont perpétuellement en guerre. Bien plus, le Clergé seroit bien fâché que l'on suivît à la lettre les maximes de *l'Evangile*, ou de la douceur chrétienne, qui ne s'accorderoit nullement avec ses intérêts. Ce Clergé a besoin de Soldats pour faire valoir ses dogmes & ses droits. Cela nous prouve à quel point la religion est propre à en imposer aux passions des hommes !

(54) *Nihil est quod credere de se*
Non possit, cùm laudatur dis æqua potestas.

JUVENAL. SAT. IV. *vers.* 70.

tus les plus ordinaires. Les peuples abrutis par la superstition, souffrent que des enfants étourdis par la flatterie, les gouvernent avec un sceptre de fer, dont ces imprudents ne sentent point qu'ils se blessent eux-mêmes ; ces insensés changés en Dieu, sont les maîtres de la loi, ils décident pour la société dont la langue est enchaînée, ils ont le pouvoir de créer, & le juste, & l'injuste ; ils s'exemptent des regles que leur caprice impose aux autres ; ils ne connoissent, ni rapports, ni devoirs, jamais ils n'ont appris à craindre, à rougir, à sentir des remors : leur licence est sans bornes, parce qu'elle est assurée de rester impunie ; en conséquence, ils dédaignent l'opinion publique, la décence, les jugements des hommes qu'ils sont à portée d'accabler sous le poids de leur puissance énorme. Nous les voyons communément livrés aux vices & à la débauche, parce que l'ennui & les dégouts, qui suivent la satiété des passions assouvies, les forcent de recourir à des plaisirs bizarres, à des folies couteuses, pour réveiller l'activité dans leurs ames engourdies. En un mot, accoutumés à ne craindre que Dieu seul, ils se conduisent toujours, comme s'ils n'avoient rien à craindre.

L'histoire ne nous montre, dans touts les pays, qu'une foule de Potentats vicieux & malfaisants ; cependant elle ne nous en montre gueres qui aient été des Athées. Les annales des nations nous offrent au contraire un grand nombre de Princes superstitieux qui passerent leur vie plongés dans la molesse, étrangers à toute vertu, uniquement bons pour leurs courtisans faméliques, insensibles aux maux de leurs sujets, dominés par des maîtresses & d'indignes favoris, ligués avec des Prê-

tres contre la félicité publique, enfin, des persécuteurs qui, pour plaire à leur Dieu, ou pour expier leurs honteux déréglements, joignirent à touts leurs forfaits, celui de tyranniser la pensée, & de massacrer des citoyens, pour des opinions. La superstition dans les Princes s'allie avec les crimes les plus affreux; presque touts ont de la religion, très-peu connoissent la vraie morale, ou pratiquent des vertus utiles. Les notions religieuses ne servent qu'à les rendre plus aveugles & plus méchants, ils se croient assurés de la faveur du ciel; ils pensent que leurs Dieux sont appaisés, pour peu qu'ils montrent de l'attachement aux pratiques futiles & aux devoirs ridicules que la superstition leur impose. Néron, le cruel Néron, les mains encore teintes du sang de sa propre mere, voulut se faire initier aux mysteres d'Eleusis. L'odieux Constantin trouva, dans les Prêtres chrétiens, des complices disposés à expier ses forfaits. Cet infame Philippe, que son ambition cruelle fit nommer *le Démon du Midi*, tandis qu'il assassinoit, & sa femme, & son fils, faisoit pieusement égorger le Batave pour des opinions religieuses. C'est ainsi que l'aveuglement superstitieux persuade aux Souverains qu'ils peuvent expier des forfaits par des forfaits plus grands encore!

Concluons donc, de la conduite de tant de Princes si religieux & si peu vertueux, que les notions de la Divinité, loin de leur être utiles, ne servent qu'à les corrompre, à les rendre plus méchants que la nature ne les a faits. Concluons que jamais la crainte d'un Dieu vengeur ne peut en imposer à un tyran déifié, assez puissant, ou assez insensible pour ne point craindre les reproches, ou la haine des hommes; assez dur pour ne point s'attendrir

ſur les maux de l'eſpece humaine, dont il ſe croit diſtingué : ni le ciel ni la terre n'ont aucun remede pour un être perverti à ce point ; il n'eſt point de frein capable de contenir ſes paſſions auxquelles la religion même lâche continuellement la bride, & qu'elle rend plus téméraires. Toutes les fois qu'on ſe flatte d'expier facilement le crime, on ſe livre au crime avec facilité. Les hommes les plus déréglés ſont ſouvent très-attachés à la Religion ; elle leur fournit le moyen de compenſer par des pratiques ce qui manque à leurs mœurs, il eſt bien plus aiſé de croire, ou d'adopter des dogmes, & de ſe conformer à des cérémonies, que de renoncer à ſes habitudes, ou de réſiſter à ſes paſſions.

Sous des chefs dépravés par la religion même, les nations durent néceſſairement ſe corrompre. Les grands ſe conformerent aux vices de leurs maîtres ; l'exemple de ces hommes diſtingués que le vulgaire croit heureux, fut ſuivi par les peuples ; les Cours devinrent des cloaques d'où ſortit continnellement la contagion du vice. La loi capricieuſe & arbitraire décida ſeule de l'honnête ; la juriſprudence fut inique & partiale ; la juſtice n'eut ſon bandeau ſur les yeux, que pour le pauvre ; les idées vraies de l'équité s'effacerent de touts les eſprits ; l'éducation négligée ne ſervit qu'à faire des ignorants, des inſenſés, des dévots toujours prêts à ſe nuire ; la religion, ſoutenue par la tyrannie, tint lieu de tout ; elle rendit aveugles & ſouples les peuples que le Gouvernement ſe propoſoit de dépouiller. (55)

[55] Machiavel, dans les *Chap.* 11, 12 & 13 de ſes *Diſcours politiques ſur Tite Live*, s'efforce de montrer l'utilité dont la ſuperſtition fut à la république Romaine : mais, par malheur, les exemples dont il s'apuie, prouve qu'il n'y eut que le Sénat qui profita de l'aveuglement du peuple pour le tenir ſous le joug.

Ainsi les nations, privées d'une administration sensée, de loix équitables, d'institutions utiles, d'une éducation raisonnable, & toujours retenues par le Monarque & le Prêtre dans l'ignorance & dans les fers, sont devenues religieuses & corrompues. La nature de l'homme, les vrais intérêts de la société, les avantages réels du Souverain & du peuple, une fois méconnus, la morale de la nature fondée sur l'essence de l homme vivant en société, fut pareillement ignorée. On oublia que l'homme a des besoins, que la société n'est faite que pour lui faciliter les moyens de les satisfaire, que le Gouvernement doit avoir pour objet le bonheur & le maintien de cette société, qu'il doit, par-conséquent, se servir de mobiles nécessaires pour influer sur des êtres sensibles. On ne vit pas que les récompenses & les peines sont les ressorts puissants dont l'autorité publique peut efficacement se servir pour déterminer les citoyens à confondre leurs intérêts, & à travailler à leur propre félicité, en travaillant à celle du corps dont ils sont membres. Les vertus sociales furent inconnues; l'amour de la patrie devint une chimere; les hommes associés n'eurent intérêt qu'à se nuire les uns aux autres, & ne songerent qu'à mériter la bienveillance du Souverain, qui se crut lui-même intéressé à nuire à touts.

Voilà comme le cœur humain s'est perverti; voilà la vraie source du mal moral & de cette dépravation héréditaire, épidémique, invétérée que nous voyons régner sur toute la terre. C'est pour remédier à tant de maux, que l'on eut recours à la religion, qui elle-même les avoit produits: on s'imagina que les menaces du ciel réprimeroient les passions que tout conspiroit à faire naître dans touts les

cœurs;

cœurs ; on se persuada follement qu'une digue idéale & métaphysique, que des fables effrayantes, que des phantômes éloignés, suffisoient pour contenir les desirs naturels & les penchants impétueux ; on crut que des puissances invisibles seroient plus fortes que toutes les puissances visibles, qui invitent évidemment les mortels à commettre le mal. On crut avoir tout gagné, en occupant les esprits de ténébreuses chimeres, de terreurs vagues, d'une Divinité vengeresse, & la Politique se persuada follement qu'il étoit de son intérêt de soumettre les peuples aveuglément aux Ministres de la Divinité.

Que résulta-t-il de là ? les nations n'eurent qu'une morale Sacerdotale & Théologique, accommodée aux vues & aux intérêts variables des Prêtres, qui substituerent des opinions, des rêveries à des vérités, des pratiques à des vertus, un pieux aveuglement à la raison, le fanatisme à la sociabilité. Par une suite nécessaire de la confiance que les peuples accorderent aux Ministres de la Divinité, il s'établit, dans chaque Etat, deux autorités distingées, continuellement en guerre ; le Prêtre combattit le Souverain avec l'arme redoutable de l'opinion, elle fut communément assez forte pour ébranler les Trônes.(56) Le Souverain ne fut tranquile, que lorsqu'humblement dévoué à ses Prêtres & docile à leurs leçons, il se prêta à leurs frené-

[56] Il est bon d'observer que les Prêtres, qui crient sans cesse aux peuples d'être soumis aux Souverains, parce que leur autorité vient du ciel, parce qu'ils sont les images de la Divinité, changent bientôt de langage, dès que le Souverain ne leur est point aveuglément soumis. Le Clergé ne soutient le Despotisme que pour diriger ses coups contre ses ennemis, il le renverse, dès qu'il le trouve contraire à ses intérêts. Les Ministres des Puissances invisibles ne prêchent l'obéissance aux Puissances visibles, que lorsque celle-ci leur sont humblement dévouées.

fies. Ceux-ci, toujours remuants, ambitieux, intolérants l'exciterent, à ravager ses propres Etats, ils l'encouragerent à la tyrannie; ils le reconcilierent avec le ciel, quand il craignit de l'avoir outragé. Ainsi, lorsque deux puissances rivales se réunirent, la morale n'y gagna rien; les peuples ne furent, ni plus heureux, ni plus vertueux; leurs mœurs, leur bien-être, leur liberté furent accablés sous leurs forces réunies du Dieu du ciel & du Dieu de la terre. Les Princes, toujours intéressés au maintien des opinions Théologiques, si flatteuses pour leur orgueil & si favorables à leur pouvoir usurpé, firent, pour l'ordinaire, cause commune avec leurs Prêtres; ils crurent que le systême religieux qu'ils adoptoient eux-mêmes, devoit être le plus utile à leurs intérêts; ils traiterent, en ennemis, ceux qui refuserent de l'adopter. Le Souverain le plus religieux devint, soit par politique, soit par piété, le bourreau d'une partie de ses sujets; il se fit un saint devoir de tyranniser la pensée, d'accabler & d'écraser les ennemis de ses Prêtres, qu'il crut toujours les ennemis de sa propre autorité. En les égorgeant, il s'imagina satisfaire, en même-temps, à ce qu'il devoit au ciel & à sa propre sureté. Il ne vit pas qu'en immolant des victimes à ses Prêtres, il fortifioit les ennemis de son pouvoir, les rivaux de sa puissance, les moins soumis de ses sujets.

En effet, d'après les notions fausses dont les esprits des Souverains & des peuples superstitieux sont, depuis si long-temps, préoccupés, nous trouvons que tout, dans la société, concourt à satisfaire l'orgueil, l'avidité, la vengeance du Sacerdoce. Par-tout nous voyons que les hommes les plus remuants, les plus dangereux, les plus inutiles sont les mieux récompensés. Nous voyons les ennemis nés de la Puissance souveraine, honorés & chéris par elle;

ses sujets, les plus rebelles, regardés comme les appuis du trône, les corrupteurs de la jeunesse, rendus les maîtres exclusifs de l'éducation; les citoyens les moins laborieux, richement payés de leur oisiveté, de leurs spéculations futilles, de leurs discordes fatales, de leurs prieres inefficaces, de leurs expiations si dangereuses pour les mœurs, & si propres à encourager au crime.

Depuis des milliers d'années, les nations & les Souverains se sont dépouillés à l'envi pour enrichir les Ministres des Dieux, pour les faire nâger dans l'abondance, pour les cômbler d'honneurs, pour les décorer de titres, de privileges, d'immunités; pour en faire de mauvais citoyens. Quels fruits les peuples & les Rois ont-ils donc recueilli de leurs bienfaits imprudents, de leur religieuse prodigalité? Les Princes en sont-ils devenus plus puissants, les nations en sont-elles devenues plus heureuses, plus florissantes, plus raisonnables? Non, sans doute; le Souverain perdit la plus grande portion de son autorité, il fut l'esclave de ses Prêtres, ou il fut obligé de lutter sans cesse contre eux; & la portion la plus considérable des richesses de la société fut employée à maintenir dans loisiveté, le luxe & la splendeur, ses membres les plus inutiles & les plus dangereux.

Les mœurs des peuples en devinrent-elles meilleures sous ses guides si bien payés? Hélas! les superstitieux n'en connurent jamais; la religion leur tint lieu de tout; ses Ministres, contents de maintenir les dogmes & les usages utiles à leurs propres intérêts, ne firent qu'inventer des crimes fictifs, multiplier des pratiques génantes ou ridicules, afin de mettre à profit les transgressions mêmes de leurs esclaves. Ils exercerent par-tout un monopole d'expiations; ils se

rent un trafic des prétendues graces d'en-haut; ils fixerent un tarif pour les délits, les plus graves furent toujours ceux que le Sacerdoce jugea les plus nuisibles à ses vues. Les mots vagues & dépourvus de sens, d'*Impiété*, de *Sacrilege*, d'*Héréfie*, de *Blafphême* &c. (qui n'ont visiblement pour objet que les chimeres intéressantes pour les seuls Prêtres,) allarmerent les esprits, bien plus que les forfaits réels & vraiment intéressants pour la société. Ainsi, les idées des peuples furent totalement renversées; des crimes imaginaires les effrayerent bien plus que des crimes véritables. Un homme dont les opinions & les systêmes abstraits ne s'accorderent point avec ceux des Prêtres, fut bien plus abhorré qu'un assassin, qu'un tyran, qu'un oppresseur, qu'un voleur, qu'un séducteur, qu'un corrupteur. Le plus grand des attentats fut de mépriser ce que les Sacrificateurs vouloient qu'on regardât comme sacré. (57 Les loix civiles concoururent encore à ce renversement dans les idées; elles punirent avec atrocité ces crimes inconnus que l'imagination avoit exagérés : on brûla des hérétiques, des blasphémateurs, des mécréans, il n'y eut aucunes peines décernées contre les corrupteurs de l'innocence, les adulteres, les fourbes, les calomniateurs.

Sous de pareils Instituteurs, que put devenir la jeunesse ? Elle fut indignement sacrifiée à la superstition. On empoisonna l'homme, dès l'enfance, de notions inintelligibles, on le reput de mysteres & de fables, on l'abreuva d'une doctrine à laquelle il fut forcé d'acquiescer, sans pouvoir y rien comprendre, on troubla son esprit de vains phantômes ; on lui retrécit le génie par des minuties sacrées, par

[57] Le célebre Gordon dit que *la plus grande des héréfies c'est de croire qu'il y a un autre Dieu que le Clergé.*

des devoirs puériles, par des dévotions machinales. (58) On lui fit perdre un temps précieux en pratiques & en cérémonie ; on lui remplit la tête de sophismes & d'erreurs ; on l'Enivra du fanatisme, on le prévint pour toujours contre la raison & la vérité ; l'énergie de son ame fut mise dans des entraves continuelles ; il ne put jamais prendre l'essor, il ne put se rendre utile à ses associés ; l'importance que l'on mit à la science Divine, ou plutôt, à l'ignorance systématique qui sert de base à la religion, fit que le sol le plus fertile ne produisit que des épines.

L'éducation sacerdotale & religieuse forma-t-elle des citoyens, des peres de famille, des époux, des maîtres justes, des serviteurs fideles, des sujets soumis, des associés pacifiques ? Non ; elle fit, ou des devots chagrins, incommodes pour eux-mêmes & pour les autres, ou des hommes sans principes, qui mirent bientôt en oubli les terreurs dont ont les avoit imbus, & qui jamais ne connurent les regles de la morale. La religion fut mise audessus de tout ; on dit au fanatique, *qu'il valoit mieux obéir à Dieu, qu'aux hommes* ; en conséquence, il crut qu'il falloit se révolter contre le Prince, se détacher de sa femme, détester son enfant, s'éloigner de son ami, égorger ses concitoyens, toutes les fois qu'il s'agissoit des intérêts du ciel. En un mot, l'éducation religieuse, quand elle eut son effet, ne servit qu'à corrompre les jeunes cœurs, à fasciner les jeunes esprits, à dégra-

[58] La superstition a tellement fasciné les esprits & fait des hommes de pures machines, qu'il y a un grand nombre de pays où les peuples n'entendent point la langue dont ils se servent pour parler à leur Dieu. Nous voyons des femmes n'avoir, pour toute la vie, d'autre occupation que de chanter du Latin, sans en entendre un mot. Le peuple qui ne comprend rien à son culte, y assiste très-exactément dans l'idée qu'il lui suffit de se montrer à son *Dieu*, qui lui sçait gré de venir s'ennuyer dans ses Temples;

der les jeunes ames, à faire méconnoître à l'homme ce qu'il se doit à lui-même, à la société, & aux êtres qui l'entourent.

Quels avantages les nations n'eussent-elles pas retiré, si elles eussent employé à des objets utiles les richesses que l'ignorance a si honteusement prodiguées aux Ministres de l'imposture ! Quel chemin le génie n'eût-il pas fait, s'il eût joui des récompenses accordées, depuis tant de siecles, à ceux qui se sont de tout temps opposés à son essor ! Combien les sciences utiles, les arts, la morale, la politique, la vérité ne se seroient-elles pas perfectionnées, si elles eussent eu les mêmes secours que le mensonge, le délire, l'entousiasme & l'inutilité !

Il est donc évident que les notions Théologiques furent & seront perpétuellement contraires, & à la saine Politique, & à la saine Morale ; elles changent les Souverains, en Divinités malfaisantes, inquiettes & jalouses ; elles font des sujets, des esclaves envieux & méchants, qui, à l'aide de quelques pratiques futiles, ou de leur aquiescement extérieur à quelques opinions inintelligibles, s'imaginent compenser amplement le mal qu'ils se font les uns aux autres. Ceux qui n'ont jamais osé examiner l'existence d'un Dieu qui punit & récompense ; ceux qui se persuadent que leurs devoirs sont fondés sur ses volontés Divines ; ceux qui prétendent que ce Dieu veut que les hommes vivent en paix, se chérissent, se prêtent des secours mutuels, s'abstiennent du mal & se fassent du bien, perdent bientôt de vue ces spéculations stériles, dès que des intérêts présents, des passions, des habitudes, des fantaisies importunes les entraînent. Où trouver l'équité, l'union, la paix & la concorde que ces notions sublimes, étayées de la su-

perstition & de l'autorité Divine, promettent aux sociétés à qui l'on ne cesse de les mettre sous les yeux ? Sous l'influence de Cours corrompues & de Prêtres imposteurs ou fanatiques qui ne sont jamais d'accord; je ne vois que des hommes vicieux, avilis par l'ignorance, enchaînés par des habitudes criminelles, emportés par des intérêts passagers, ou par des plaisirs honteux, qui ne pensent point à leur Dieu. En dépit de ses idées Théologiques, le courtisan continue à tramer ses noirs complots; il travaille à contenter son ambition, son avidité, sa haîne, sa vengeance & toutes les passions inhérentes à la perversité de son être : malgré cet enfer, dont l'idée seule l'a fait trembler, cette femme corrompue persiste dans ses intrigues, ses fourberies, ses adulteres. La plupart de ces hommes dissipés, dissolus & sans mœurs, qui remplissent les Villes & les Cours, reculeroit d'horreur, si on leur montroit le moindre doute sur l'existence du Dieu qu'ils outragent. Quel bien résulte-t-il dans la pratique de cette opinion si universelle & si stérile qui n'influe jamais sur la conduite, que pour servir de prétexte aux passions les plus dangereuses ? Au sortir de ce Temple où l'on vient de sacrifier, de débiter les oracles Divins, d'épouvanter le crime au nom du ciel, le Despote religieux qui se feroit un scrupule d'omettre les prétendus devoirs que la superstition lui impose, ne retourne-t-il pas à ses vices, à ses injustices, à ses crimes politiques, à ses forfaits contre la société ? Le Ministre ne retourne-t-il pas à ses vexations, le courtisan à ses intrigues, la femme galante à ses prostitutions, le Publicain à ses rapines, le marchand à ses fraudes & à ses supercheries ?

Prétendra-t-on que ces assassins, ces voleurs, ces malheureux que l'injustice ou la négligence des

Gouvernements multiplient, & à qui des loix souvent cruelles arrachent impitoyablement la vie; dira-t-on, dis-je, que ces malfaiteurs qui, chaque jour, remplissent nos gibets & nos échaffauts, sont des incrédules ou des Athées? Non, sans doute; ces misérables, ces rebuts de la société croient en Dieu; on leur en a répété le nom dans leur enfance; on leur a parlé des châtiments qu'il destinoit aux crimes; ils se sont, de bonne heure, habitués à trembler à la vue de ses jugements; cependant ils ont outragé la société; leurs passions plus fortes que leurs craintes n'ayant pu être retenues par les motifs visibles, ne l'ont, à plus forte raison, point été par des motifs invisibles: un Dieu caché & ses châtiments lointains ne pourront jamais empêcher des excès, que des supplices présents & assurés sont incapables de prévenir.

En un mot, ne voyons-nous pas, à chaque instant, des hommes persuadés que leur Dieu les voit, les écoute, les environne, & n'être point arrêtés, pour cela, lorsqu'ils ont le desir de contenter leurs passions, & de commettre les actions les plus déshonnêtes? Le même homme qui craindroit les regards d'un autre homme dont la présence l'empêcheroit de commettre une mauvaise action, ou de se livrer à quelque vice honteux, se permet tout, quand il croit n'être vu que de son Dieu. A quoi lui sert donc la conviction de l'existence de ce Dieu, de son omniscience, de son ubiquité, ou de sa présence en touts lieux, puisqu'elle lui en impose bien moins que l'idée d'être vu par le moindre des hommes? Celui qui n'oseroit commettre une faute en présence d'un enfant, ne fera pas difficulté de la commettre hardiment, quand il

n'aura que son Dieu pour témoin. Ces faits indubitables peuvent servir de réponse à ceux qui nous diront que la crainte de Dieu est plus propre à contenir, que l'idée de n'avoir rien à craindre du tout. Quand les hommes ne croient avoir à craindre que leur Dieu, ils ne s'arrêtent communément sur rien.

Les personnes qui doutent le moins des notions religieuses & de leur efficacité, ne les emploient que rarement, quand elles veulent influer sur la conduite de ceux qui leur sont subordonnés, & les ramener à la raison : dans les avis qu'un Pere donne à son fils vicieux ou criminel, il lui représente bien plutôt les inconvénients temporels & présents auxquels il s'expose, que les dangers qu'il coure en offensant un Dieu vengeur : il lui fait entrevoir les conséquences naturelles de ses déréglements ; sa santé dérangée par la débauche, sa réputation perdue, sa fortune délabrée par le jeu, les châtiments de la société, &c. Ainsi le Déicole lui-même, dans les occasions les plus importantes de la vie, compte bien plus sur la force des motifs naturels, que des motifs surnaturels fournis par la religion : le même homme qui déprise les motifs qu'un Athée peut avoir pour faire le bien & s'abstenir du mal, s'en sert dans l'occasion, parce qu'il en sent toute la force.

Presque touts les hommes croient un Dieu vengeur & rémunérateur, cependant, en tout pays, nous trouvons que le nombre des méchants excede, de beaucoup, celui des gens de bien. Si nous voulons remonter à la vraie cause d'une corruption si générale, nous la trouverons dans les notions Théologiques elles-mêmes, & non dans les

fources imaginaires que les différentes religions du monde ont inventées pour rendre compte de la dépravation humaine. Les hommes font corrompus, parce qu'ils font, prefque par-tout, mal gouvernés; ils font indignement gouvernés, parce que la religion a divinifé les Souverains : ceux-ci, affurés de l'impunité & pervertis eux-mêmes, ont néceffairement rendu leurs peuples miférables & méchants. Soumis à des maîtres déraifonnables, ils n'ont jamais été guidés par la raifon. Aveuglés par des Prêtres impofteurs, leur raifon leur devint inutile; les Tyrans & les Prêtres ont, avec fuccès, combiné leurs efforts pour empêcher les nations de s'éclairer, de chercher la vérité, de rendre leur fort plus doux, & leurs mœurs plus honnêtes.

Ce n'eft qu'en éclairant les hommes, en leur montrant l'évidence, en leur annonçant la vérité, que l'on peut fe promettre de les rendre, & meilleurs, & plus heureux. C'eft en faifant connoître aux Souverains & aux fujets leurs vrais rapports, leurs véritables intérêts, que la politique fe perfectionnera, & que l'on fentira que l'art de gouverner les mortels, n'eft point l'art de les aveugler, de les tromper, de les tyrannifer. Confultons donc la raifon, appellons l'expérience à notre fecours, interrogeons la nature, & nous trouverons ce qu'il faut faire pour travailler efficacement au bonheur du genre humain. Nous verrons que l'erreur eft la vraie fource des malheurs de notre efpece; que c'eft en raffurant nos cœurs, en diffipant les vains phantômes dont les idées nous font trembler, en portant la coignée à la racine de la fuperftition, que nous pourrons paifiblement chercher la vérité, & trouver, dans la nature, le flambeau qui peut nous guider à la félicité. Etu-

dions donc la nature, voyons ses loix immuables; approfondissons l'essence de l'homme, guérissons-le de ses préjugés, &, par une pente facile, nous le conduirons à la vertu sans laquelle il sentira qu'il ne peut être solidement heureux dans le monde qu'il habite.

Détrompons donc les mortels de ces Dieux qui partout ne font que des infortunés. Substituons la nature visible à ces puissances inconnues qui n'ont été servies, en tout temps, que par des esclaves tremblants, ou par des entousiastes en délire. Disons-leur que, pour être heureux, il faut cesser de craindre.

Les idées de la Divinité que nous avons vu si inutiles & si contraires à la saine morale, ne procurent point des avantages plus marqués aux individus qu'aux sociétés. En tout pays, la Divinité fut, comme on a vu, représentée sous des traits révoltants, & le superstitieux, quant il fut conséquent à ses principes, fut toujours un être malheureux; la superstition est un ennemi domestique que l'on porte toujours au dedans de soi-même. Ceux qui s'occuperont sérieusement de ses phantômes redoutables, vivront dans des inquiétudes & des transes continuelles; ils négligeront les objets les plus dignes de les intéresser, pour courir après des chimeres; ils passeront communément leurs tristes jours à gémir, à prier, à sacrifier, à expier les fautes réelles, ou imaginaires qu'ils croient propres à offenser leur Dieu sévére. Souvent, dans leur fureur, ils se tourmenteront eux-mêmes, ils se feront un devoir de s'infliger les châtiments les plus barbares pour prévenir les coups dun Dieu prêt à frapper, ils s'armeront contre eux mêmes dans l'espoir de désarmer la vengeance & la cruauté du maître atroce qu'ils pensent avoir irrité; ils

croiront appaiser un Dieu colere, en devenant les bourreaux d'eux-mêmes, & en se faisant touts les maux que leur imagination sera capable d'inventer. La société ne retire aucuns fruits des notions lugubres de ces pieux insensés; leur esprit se trouve continuellement absorbé par leurs tristes rêveries, & leur temps se dissipe dans des pratiques déraisonnables. Les hommes les plus religieux sont communément des misanthropes très inutiles au monde, & très-nuisibles à eux mêmes. S'ils montrent de l'énergie, ce n'est que pour imaginer des moyens de s'affliger, de se mettre à la torture, de se priver des objets que leur nature desire. Nous trouvons, dans toutes les contrées de la terre, des *Pénitents*, intimement persuadés, qu'à force de barbaries & de suicides lents exercés sur eux-mêmes, ils mériteront la faveur d'un Dieu féroce, dont partout, néanmoins, l'on publie la bonté. Nous voyons des frénétiques de ce genre dans toutes les parties du monde; l'idée d'un Dieu terrible a fait naître, en tout temps & en touts lieux, les plus cruelles extravagances.

Si ces devots insensés se font tort à eux-mêmes, & privent la société des secours qu'ils lui doivent, ils sont moins coupables, sans doute, que ces fanatiques turbulents & zélés, qui, remplis de leurs idées religieuses, se croient obligés de troubler le monde, & de commettre des crimes réels pour soutenir la cause de leur céleste phantôme. Ce n'est, très-souvent, qu'en outrageant la morale, que le fanatique suppose se rendre agréable à son Dieu. Il fait consister la perfection, ou à se tourmenter lui-même, ou à briser, en faveur de ses notions bizarres, les liens les plus sacrés que la nature ait faits pour les mortels.

Reconnoissons donc que les idées de la Divinité ne sont pas plus propres à procurer le bien-être, le contentement & la paix aux individus, qu'aux sociétés dont ils sont membres. Si quelques entousiastes paisibles, honnêtes, inconséquents trouvent des consolations & des douceurs dans leurs idées religieuses, il en est des millions qui, plus conséquents à leurs principes, sont malheureux pendant toute leur vie, perpétuellement assaillie par les tristes idées d'un Dieu fatal, que leur imagination troublée leur montre, à chaque instant. Sous un Dieu redoutable, un devot tranquile & paisible est un homme qui n'a point raisonné.

En un mot, tout nous prouve que les idées religieuses ont l'influence la plus forte sur les hommes pour les tourmenter, les diviser & les rendre malheureux; elles échauffent leur esprit, elles enveniment leurs passions, sans jamais les retenir, que quand elles sont trop foibles pour les entraîner.

CHAPITRE IX.

Les notions Théologiques ne peuvent point être la base de la morale. Parallele de la morale Théologique & de la morale naturelle. La Théologie nuit aux progrès de l'esprit humain.

UNE supposition, pour être utile aux hommes, devroit les rendre heureux. De quel droit se flatter qu'une hypothese qui ne fait que des malheureux ici-bas, puisse, un jour, nous conduire à une félicité durable? Si Dieu n'a fait les mortels que pour trembler & gémir dans ce monde qu'ils connoissent, sur quel fondement peut-on se promettre

qu'il consentira, par la suite, à les traiter avec plus de douceur dans un monde inconnu. Tout homme à qui nous voyons commettre des injustices criantes, même en passant, ne doit-il pas nous être très-suspect, & perdre notre confiance à jamais ?

D'un autre côté, une supposition qui jetteroit du jour sur tout, ou qui donneroit la solution facile de toutes les questions auxquelles on l'appliqueroit, quand même on ne pourroit en démontrer la certitude, seroit probablement vraie : mais un systême qui ne feroit qu'obscurcir les notions les plus claires, & rendre plus insolubles touts les problêmes que l'on voudroit résoudre par son moyen, pourroit, à coup sûr, être regardé comme faux, comme inutile, comme dangereux. Pour se convaincre de ce principe, que l'on examine, sans préjugés, si le systême de l'existence du Dieu Théologique a jamais pu donner la solution d'aucune difficulté. Les connoissances humaines ont-elles, à l'aide de la Théologie, fait un pas en avant? Cette science si importante & si sublime n'a-t-elle pas totalement obscurci la morale ? N'a-t-elle pas rendu douteux & problématiques les devoirs les plus essentiels de notre nature ? N'a-t-elle pas indignement confondu toutes les notions du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu ? Qu'est-ce, en effet, que la vertu dans les idées de nos Théologiens ? C'est, nous diront-ils, ce qui est conforme à la volonté de l'être incompréhensible qui gouverne la nature. Mais qu'est-ce que cet être dont vous nous parlez sans cesse, sans pouvoir le comprendre ; & comment pouvons-nous connoître ses volontés ? Alors ils vous diront ce que cet être n'est point, sans jamais pouvoir vous dire ce

qu'il eſt ; s'ils entreprennent de vous en donner une idée, ils entaſſeront, ſur cet être hypothétique, une foule d'attributs contradictoires, incompatibles qui en feront une chimere impoſſible à concevoir : ou bien, ils vous renverront aux révélations ſurnaturelles par leſquelles ce phantôme a fait connoître ſes intentions Divines aux hommes. Mais, comment prouveront-ils l'autenticité de ces révélations ? Ce ſera par des miracles. Comment croire des miracles qui, comme on a vu, ſont contraires, même aux notions que la Théologie nous donne de ſa Divinité intelligente, immuable, toute-puiſſante ? En dernier reſſort, il faudra donc s'en rapporter à la bonne foi des Prêtres chargés de nous annoncer les oracles Divins. Mais qui nous aſſurera de leur miſſion ? Ne ſont-ce pas eux-mêmes qui s'annoncent pour les interprêtes infaillibles d'un Dieu qu'ils avouent ne pas connoître ? Cela poſé, les Prêtres, c'eſt-à-dire, des hommes très-ſuſpects & peu d'accord entre eux, feront les arbitres de la morale, ils décideront, ſelon leurs lumieres incertaines, ou leurs paſſions, des regles que l'on doit ſuivre ; l'entouſiaſme ou l'intérêt feront les ſeules meſures de leurs déciſions ; leur morale variera, ainſi que leurs vertiges & leurs caprices ; ceux qui les écouteront, ne ſçauront jamais à quoi s'en tenir : dans leurs livres inſpirés, on trouvera toujours une Divinité peu morale, qui tantôt preſcrira la vertu, & qui tantôt commandera le crime & l'abſurdité ; qui tantôt ſera l'amie, & tantôt l'ennemie de la race humaine ; qui tantôt ſera bienfaiſante, raiſonnable & juſte, & qui tantôt ſera inſenſée, capricieuſe, injuſte & deſpotique. Que réſultera-t-il de tout cela pour un homme ſenſé ? C'eſt que, ni des Dieux inconſtants, ni leurs Prêtres dont les intérêts varient, à chaqu-

instant, ne peuvent être les modeles, ou les arbitres d'une morale, qui doit être aussi constante & aussi sûre que les loix invariables de la nature auxquelles nous ne la voyons jamais déroger.

Non ; ce ne sont point des opinions arbitraires & inconséquentes, des notions contradictoires, des spéculations abstraites & inintelligibles qui peuvent servir de base à la science des mœurs. Ce sont des principes évidents, déduits de la nature de l'homme, fondés sur ses besoins, inspirés par l'éducation, rendus familiers par l'habitude, rendus sacrés par les loix, qui convaincront nos esprits, qui nous rendront la vertu utile & chere, qui peupleront les nations, de gens de bien & de bons citoyens. Un Dieu, nécessairement incompréhensible, ne présente qu'une idée vague à notre imagination ; un Dieu terrible l'égare, un Dieu changeant & souvent en contradiction avec lui-même, nous empêchera toujours de sçavoir la route que nous devons tenir. Les menaces qu'on nous fera de la part d'un être bisarre, qui, sans cesse, contredit notre nature dont il est l'auteur, ne fera que rendre la vertu désagréable pour nous ; la crainte seule nous fera pratiquer ce que la raison & notre propre intérêt devroit nous faire exécuter avec joie. Un Dieu terrible, ou méchant, (ce qui est la même chose,) ne servira jamais qu'à inquietter les honnêtes gens, sans arrêter les scélérats ; la plupart des hommes, quand ils voudront pécher, ou se livrer à des penchants vicieux, cesseront d'envisager le Dieu terrible, pour ne voir que le Dieu clément & rempli de bonté ; les hommes n'envisagent jamais les choses, que du côté le plus conforme à leurs desirs.

La bonté de Dieu rassure le méchant, sa rigueur trouble l'homme de bien. Ainsi, les qualités que

que la Théologie attribue à son Dieu, tournent elles-mêmes au désavantage de la saine morale. C'est sur cette bonté infinie, que les plus corrompus des hommes osent compter, lorsqu'ils sont entraînés dans le crime, ou livrés à des vices habituels. Si on leur parle alors de leur Dieu, ils nous disent que *Dieu est bon*, que sa clémence & sa miséricorde sont infinies; la superstition complice des iniquités des mortels, ne leur répete-t-elle pas, sans cesse, en tout pays, qu'à l'aide de certaines pratiques, de certaines prieres, de certains actes de piété l'on peut appaiser le Dieu terrible, & se faire recevoir, à bras ouverts, par ce Dieu radouci? Les Prêtres de toutes les nations ne possedent-ils pas des secrets infaillibles pour réconcilier les hommes les plus pervers avec la Divinité?

Il faut conclure de là que, sous quelque point de vue que l'on considere la Divinité, elle ne peut servir de base à la morale faite pour être toujours invariablement la même. Un Dieu irascible n'est utile qu'à ceux qui ont intérêt d'épouvanter les hommes pour recueillir les fruits de leur ignorance, de leurs craintes & de leurs expiations; les grands de la terre qui sont communément les mortels les plus dépourvus de vertus & de mœurs, ne verront point ce Dieu redoutable, quand il s'agira de céder à leurs passions; il s'en serviront bien pour effrayer les autres, afin de les asservir & de les tenir en tutele, tandis qu'ils n'envisageront eux-mêmes ce Dieu, que sous les traits de sa bonté, ils le verront toujours indulgent sur les outrages que l'on fait à ses créatures, pourvu qu'on ait du respect pour lui-même; d'ailleurs, la religion leur fournira des moyens faciles d'appaiser son courroux. Cette religion ne paroît inventée, que pour

fournir, aux Ministres de la Divinité, l'occasion d'expier les crimes de la terre.

La morale n'est point faite pour suivre les caprices de l'imagination, des passions, des intérêts de l'homme : elle doit être stable, elle doit être la même pour touts les individus de la race humaine, elle ne doit point varier d'un pays, ou d'un temps à un autre ; la religion n'est point en droit de faire plier ses regles immuables sous les loix chengeantes de ses Dieux. Il n'y a qu'un moyen de donner à la morale cette solidité inébranlable ; nous l'avons indiqué dans plus d'un endroit de cet ouvrage (59) ; il ne s'agit que de la fonder, ainsi que nos devoirs, sur la nature de l'homme, sur les rapports subsistants entre des êtres intelligents, qui, chacun de leur côté, sont amoureux de leur bonheur, sont occupés à se conserver, qui vivent en société, afin d'y parvenir plus surement. En un mot, il faut donner pour base, à la morale, la nécessité des choses.

En pesant ces principes, puisés dans la nature, évidents par eux-mêmes, confirmés par des expériences constantes, approuvés par la raison, l'on aura une morale certaine & un systême de conduite qui ne se démentira jamais. On n'aura pas besoin de recourir aux chimeres Théologiques, pour régler sa conduite dans le monde visible. On sera en état de répondre à ceux qui prétendent que, sans un Dieu, il ne peut y avoir de morale ; & que ce Dieu, en vertu de sa puissance & de l'Empire Souverain qui lui appartient sur ses créatures, a seul droit de leur imposer des loix, & de les soumettre à des devoirs qui les obligent.

(59) Voyez la partie premiere, Chapitre VIII. de cet ouvrage, ainsi que ce qui est dit au chapirre XII. & à la fin du chap. XIV. de la même partie.

Si l'on fait réflexion à la longue suite d'égarements & d'erreurs qui découlent des notions obscures que l'on a de la Divinité & des idées sinistres que toute religion en donne par tout pays, il seroit plus vrai de dire que toute saine morale, toute morale utile au genre humain, toute morale avantageuse pour la société, est totalement incompatible avec un être, que l'on ne présente jamais aux hommes, que sous la forme d'un Monarque absolu dont les bonnes qualités sont continuellement éclypsées par des caprices dangereux; conséquemment on sera forcé de reconnoître que, pour établir la morale sur des fondements surs, il faut nécessairement commencer par renverser les systêmes chimériques sur lesquels on a, jusqu'ici, fondé l'édifice ruineux de la morale surnaturelle, que, depuis tant de siecles, l'on prêche inutilement aux habitants de la terre.

Quelque soit la cause qui plaça l'homme dans le séjour qu'il habite, & qu'il lui donna ses facultés; soit qu'on regarde l'espece humaine, comme l'ouvrage de la nature, soit qu'on suppose qu'elle doit son existence à un être intelligent distingué de la nature; l'existence de l'homme, tel qu'il est, est un fait, nous voyons en lui un être qui sent, qui pense, qui a de l'intelligence, qui s'aime lui-même, qui tend à se conserver, qui, dans chaque instant de sa durée, s'efforce de rendre son existence agréable, qui, pour satisfaire plus aisément ses besoins & se procurer des plaisirs, vit en société avec des êtres semblables à lui, que sa conduite peut rendre favorables, ou indisposer contre lui. C'est donc, sur ces sentiments universels, inhérents à notre nature, & qui subsisteront autant que la race des mortels, que l'on doit fonder la morale qui n'est que la scienc des devoirs de l'homme vivant en société.

Voilà donc les vrais fondemens de nos devoirs; ces devoirs sont nécessaires; vu qu'ils découlent de notre propre nature, & que nous ne pouvons parvenir au bonheur que nous nous proposons, si nous ne prenons les moyens sans lesquels nous ne l'obtiendrions jamais. Or, pour être solidement heureux, nous sommes obligés de mériter l'affection & les secours des êtres avec lesquels nous sommes associés; ceux-ci ne s'engagent à nous aimer, à nous estimer, à nous aider dans nos projets, à travailler à notre félicité propre, qu'autant que nous sommes disposés à travailler à la leur. C'est cette nécessité que l'on nomme *obligation morale*. Elle est fondée sur la considération des motifs capables de déterminer des êtres sensibles, intelligens, tendans vers une fin, à suivre la conduite nécessaire pour y parvenir. Ces motifs ne peuvent être, en nous, que les desirs toujours renaissants de nous procurer des biens & d'éviter des maux. Le plaisir & la douleur, l'espoir du bonheur, ou la crainte du malheur sont les seuls motifs capables efficacement sur les volontés des êtres sensibles; pour les *obliger*, il suffit donc que ces motifs existent & soient connus; pour les connoître, il suffit d'envisager notre constitution d'après laquelle nous ne pouvons aimer, ou approuver dans les autres, & ceux-ci ne peuvent, à leur tour, aimer ou approuver en nous, que les actions d'où résulte notre utilité réelle & réciproque qui constitue la vertu. En conséquence, pour nous conserver nous-mêmes, pour jouir de la sureté, nous sommes *obligés* de suivre la conduite nécessaire à cette fin; pour intéresser les autres à notre conservation propre, nous sommes obligés de nous intéresser à la leur, ou de ne rien faire qui les détourne de la volonté de coopérer avec nous à notre propre félicité. Tels

font les vrais fondements de *l'obligation morale*.

On se trompera toujours, quand on voudra donner d'autre base à la morale, que la nature de l'homme; elle ne peut en avoir de plus solide & de plus sure. Quelques Auteurs, même de bonne foi, ont cru que, pour rendre plus respectables & plus saints, aux yeux des hommes, les devoirs que la nature leur impose, il falloit les revêtir de l'autorité d'un être que l'on a fait supérieur à la nature, & plus fort que la nécessité. La Théologie, en conséquence, s'est emparée de la morale, ou s'est efforcée de la lier au systême religieux; l'on a cru que cette union rendroit la vertu plus sacrée; que la crainte des puissances invisibles qui gouvernent la nature elle-même, donneroit plus de poids & d'efficacité à ses loix; enfin, on s'est imaginé que les hommes, persuadés de la nécessité de la morale, en voyant unies à la religion, regarderoient cette religion elle-même, comme nécessaire à leur bonheur. En effet, c'est la supposition qu'un Dieu est nécessaire pour appuyer la morale, qui soutient les idées Théologiques & la plupart des systêmes religieux sur la terre; on s'imagine, que, sans un Dieu, l'homme ne pourroit, ni connoître, ni pratiquer ce qu'il se doit à lui-même, & ce qu'il doit aux autres. Ce préjugé, une fois établi, on croit que les idées toujours vagues d'un Dieu métaphysique sont tellement liées à la morale & au bien de la société, qu'on ne peut attaquer la Divinité, sans renverser, du même coup, les devoirs de la nature. On pense que le besoin, que le desir du bonheur, que l'intérêt évident des sociétés & des individus seroient des motifs impuissants, s'ils n'empruntoient toute leur force & leur *Sanction* d'un être imaginaire, dont on a fait l'arbitre de toute chose.

Mais il est toujours dangereux d'allier la fic-

tion à la vérité, l'inconnu au connu, le délire de l'entousiasme à la raison tranquille. Que résulte-t-il, en effet, de l'alliage confus que la Théologie a fait de ses merveilleuses chimeres avec des réalités; l'imagination égarée méconnut la vérité; la religion, à l'aide de son phantôme, voulut commander à la Nature, faire plier la raison sous son joug, soumettre l'homme à ses propres caprices; & souvent, au nom de la Divinité, elle le força d'étouffer sa Nature, & de violer, par piété, les devoirs les plus évidents de la morale. Quand cette même religion voulut contenir les mortels, qu'elle avoit pris soin de rendre aveugles & déraisonnables, elle n'eut, à leur donner, que des freins & des motifs idéaux, elle ne put substituer quedes causes imaginaires à des causes véritables, de mobiles merveilleux & surnaturels, à des mobiles naturels & connus, des romans & des fables, à des réalités. Par ce renversement, la morale n'eut plus de principes assurés; la nature, la raison, la vertu, l'évidence dépendirent d'un Dieu indéfinissable, qui jamais ne parla clairement, qui fit taire la raison, qui ne s'expliqua que par des inspirés, des imposteurs, des fanatiques que leur délire, ou le desir de profiter des égarements des hommes, intéresserent à ne prêcher qu'une soumission abjecte, des vertus factices, des pratiques frivoles, en un mot, une morale arbitraire, conforme à leurs propres passions, & souvent très-nuisible au reste du genre humain.

Ainsi, en faisant découler la morale d'un Dieu, on la soumit réellement aux passions des hommes. En voulant la fonder sur une chimere, on ne la fonda sur rien; en la faisant dériver d'un être imaginaire dont chacun se fit des notions différentes, dont les oracles obscurs furent interprêtés, soit par des hommes en délire, soit par des fourbes; en éta-

bliſſant, ſur ſes volontés prétendues, la bonté ou la malignité, en un mot, la *moralité* des actions humaines; en propoſant à l'homme, pour modele, un être que l'on ſuppoſa changeant, les Théologiens, loin de donner à la morale une baſe inébranlable, ont affoibli, ou même anéanti celle que lui donnoit la nature, & n'ont mis, en ſa place, que des incertitudes. Ce Dieu, par les qualités qu'on lui donne, eſt une énigme inexpliquable que chacun devine à ſa façon, que chaque religion explique à ſa maniere, dans laquelle touts les Théologiens du monde découvrent tout ce qui leur plaît, & d'après laquelle, chaque homme ſe fait une morale à part, conforme à ſon propre caractere. Si Dieu dit à l'homme doux, indulgent, équitable, d'être bon, compâtiſſant, bienfaiſant, il dit à l'homme emporté & dépourvu d'entrailles, d'être inhumain, intolérant, ſans pitié. La morale de ce Dieu varie d'homme à homme, d'une contrée à une autre, quelques peuples frémiſſent d'horreur, à la vue des actions que d'autres peuples regardent commes ſaintes & méritoires. Les uns voient ce Dieu rempli de clémence & de douceur; les autres le jugent cruel, & s'imaginent que c'eſt par des cruautés, que l'on peut acquérir l'avantage de lui plaire.

La morale de la nature eſt claire; elle eſt évidente pour ceux mêmes qui l'outragent. Il n'en eſt pas de même de la morale religieuſe, celle-ci eſt auſſi obſcure que la Divinité qui la preſcrit, ou plutôt, auſſi changeante que les paſſions & les tempéraments de ceux qui la font parler, ou qui l'adorent. Si l'on s'en rapportoit aux Théologiens, la morale devroit être regardée comme la ſcience la plus problématique, la plus incertaine, la plus difficile à fixer. Il faudroit le génie le plus

subtil, ou le plus profond, l'esprit le plus pénétrant & le plus exercé, pour découvrir les principes des devoirs de l'homme envers lui-même & les autres. Les vraies sources de la morale ne sont-elles donc faites pour être connues, que d'un petit nombre de penseurs, ou de Métaphysiciens? En la faisant dériver d'un Dieu, que personne ne voit que dans lui-même, & qu'il façonne d'après ses propres idées, c'est la soumettre au caprice de chaque homme; en la faisant dériver d'un être que nul homme sur la terre ne peut se vanter de connoître, c'est dire que l'on ne sçait de qui elle peut nous venir. Quelque soit l'agent de qui l'on fait dépendre la nature & touts les êtres qu'elle renferme; quelque puissance qu'on lui suppose, il pourra bien faire que l'homme existe, ou n'existe point, mais, dès qu'il l'aura fait ce qu'il est, dès qu'il l'aura rendu sensible, amoureux de son être vivant en société, il ne pourra, sans l'anéantir, ou le refondre, faire qu'il existe autrement. D'après son essence, ses qualités, ses modifications actuelles qui le constituent un être de l'espece humaine, il lui faut une morale, & le desir de se conserver, lui fera préférer la vertu au vice; par la même nécessité qui lui fait préférer le plaisir à la douleur. (60)

Dire que, sans idée de Dieu, l'homme ne peut point avoir de sentiments moraux, c'est-à-dire, ne

(60) Suivant la Théologie, l'homme a besoin de *graces surnaturelles* pour faire le bien; cette doctrine fut, sans doute, très-nuisible à la saine morale. Les hommes attendirent toujours les *graces d'en-haut* pour bien faire, & ceux qui les gouvernerent, n'employerent jamais les graces *d'en-bas*, c'est-à-dire, les motifs naturels, pour les exciter à la vertu. Cependant, Tertullien nous dit, *pourquoi vous mettre en peine de chercher la loi de Dieu, tandis que vous avez celle qui est commune a tout le monde, & qui est écrite sur les tables de la nature*:

TERTULL. DE CORONA MILITIS.

peut

peut point distinguer le vice, de la vertu ; c'est prétendre que, sans idée de Dieu, l'homme ne sentiroit pas le besoin de manger pour vivre, ne mettroit point de distinction, ou de choix entre ses aliments ; c'est prétendre que, sans connoître le nom, le caractere & les qualités de celui qui nous prépare un mêts, nous ne sommes point en état de juger si ce mêts nous est agréable, ou désagréable, s'il est bon, ou mauvais. Celui qui ne sçait à quoi s'en tenir sur l'existence & les attributs moraux d'un Dieu, ou qui les nie formellement, ne peut, au moins, douter de son existence propre, de ses propres qualités, de sa façon propre de sentir & de juger : il ne peut, non plus, douter de l'existence d'autres êtres organisés comme lui, en qui tout lui montre des qualités analogues aux siennes, & dont, par de certaines actions, il peut s'attirer l'amour, ou la haine, les secours, ou les mauvais traitements, l'estime, ou les mépris : cette connoissance lui suffit pour distinguer le bien & le mal moral. En un mot, chaque homme jouissant d'une organisation bien ordonnée, ou de la faculté de faire des expériences vraies, n'aura qu'à se considérer lui-même, pour découvrir ce qu'il doit aux autres ; sa propre nature l'éclairera bien mieux sur ses devoirs, que ces Dieux qu'il ne peut consulter que dans sa propre imagination, ou dans ses propres passions, ou dans celles de quelques entousiastes, ou de quelques imposteurs. Il reconnoîtra que, pour se conserver, & se procurer à lui-même un bien-être durable, il est obligé de résister à l'impulsion souvent aveugle de ses propres desirs ; & que, pour se concilier la bienveillance des autres, il doit agir d'une façon conforme aux leurs ; en raisonnant ainsi, il sçaura ce que c'est

que la vertu (61) ; s'il met cette ſpéculation en pratique, il ſera vertueux ; il ſera récompenſé de ſa conduite par l'heureuſe harmonie de ſa machine, par l'eſtime légitime de lui-même, confirmée par la tendreſſe des autres ; s'il agit d'une façon contraire, le trouble & le déſordre de ſa machine l'avertiront promptement que la nature n'approuve point ſa conduite, qu'il la contredit, qu'il ſe nuit à lui-même, & il ſe trouvera forcé de ſouſcrire à la condamnation des autres qui le haïront, qui blâmeront ſes actions. Si l'égarement de ſon eſprit l'empêche de voir les conſéquences les plus immédiates de ſes déréglements, il ne verra pas davantage les récompenſes & les châtiments éloignés du Monarque inviſible que l'on a ſi vainement placé dans l'Empyrée ; ce Dieu ne lui parlera jamais d'une façon auſſi claire que ſa conſcience, qui le récompenſe, ou le punit ſur le champ.

Tout ce qui vient d'être dit, nous prouve évidemment que la morale religieuſe perdroit infiniment à être miſe en parallele avec la morale de la nature qu'elle contredit à chaque inſtant. La nature invite l'homme à s'aimer, à ſe conſerver, à augmenter inceſſament la ſomme de ſon bonheur ; la religion lui ordonne d'aimer uniquement un Dieu redoutable & digne de haîne, de ſe déteſter lui-même, de ſacrifier à ſon idole effrayante

(61) La Théologie, juſqu'ici, n'a ſçu donner une définition vraie de la vertu. Selon elle, c'eſt un effet de la grace qui nous diſpoſe à faire ce qui eſt agréable à la Divinité. Mais qu'eſt-ce que la Divinité ? Qu'eſt-ce que la grace ? Comment agit-elle ſur l'homme ? Qu'eſt-ce qui eſt agréable à Dieu ? Pourquoi ce Dieu ne donne-t-il pas à touts les hommes la grace de faire ce qui eſt agréable à ſes yeux ? *adhuc ſub judice lis eſt.* On a dit ſans ceſſe aux hommes de faire le bien, *parce que Dieu le vouloit*, jamais on ne leur a dit ce que c'étoit que *bien faire* ; & jamais on n'a pu leur apprendre, ni ce que c'étoit que Dieu, ni ce qu'il vouloit qu'on fit.

les plaisirs les plus doux & les plus légitimes de son cœur. La nature dit à l'homme de consulter sa raison & de la prendre pour guide : la religion lui apprend que cette raison est corrompue, qu'elle n'est qu'un guide infidele, donnée par un Dieu trompeur, afin d'égarer ses créatures. La nature dit à l'homme de s'éclairer, de chercher la vérité, de s'instruire de ses rapports : la religion lui enjoint de ne rien examiner, de rester dans l'ignorance, de craindre la vérité ; elle lui persuade qu'il n'est point de rapports plus importants pour lui, que ceux qui subsistent entre lui & un être qu'il ne connoîtra jamais. La nature dit à l'être amoureux de lui-même de modérer ses passions, de leur résister, lorsqu'elles sont destructives pour lui même, de les contrebalancer par des motifs réels empruntés de l'expérience : la religion dit à l'être sensible de n'avoir point de passions, d'être une masse insensible, ou de combattre ses penchants par des motifs empruntés de l'imagination & variable comme elle. La nature dit à l'homme d'être sociable, d'aimer ses semblables, d'être juste, paisible, indulgent, bienfaisant, de faire jouir, ou de laisser jouir ses associés : la religion lui conseille de fuir la société, de se détacher des créatures, de les haïr, quand leur imagination ne leur procure point des rêves conformes aux siens, de briser, en faveur de son Dieu, touts les liens les plus sacrés, de tourmenter, d'affliger, de persécuter, de massacrer ceux qui ne veulent point délirer à sa maniere. La nature dit à l'homme en société, chéris la gloire, travaille à te rendre estimable, sois actif, courageux, industrieux : la religion lui dit, sois humple, abject, pusillanime, vis dans la retraite, occupe-toi de prieres, de méditations, de pratiques ; sois inutile à toi-même, & ne fais rien pour les au-

nes. (62) La nature propose, pour modele au citoyen, des hommes doués d'ames honnêtes, nobles, énergiques qui ont utilement servi leurs concitoyens ; la religion leur vante des ames abjectes ; des pieux entousiastes, des pénitents frénétiques, des fanatiques, qui, pour des opinions ridicules, ont troublé des Empires. La nature dit à l'époux d'être tendre, de s'attacher à la compagne de son sort, de la porter dans son sein : la religion lui fait un crime de sa tendresse & souvent lui fait regarder le lien conjugal, comme un état de souillure & d'imperfection. La nature dit au Pere, de chérir ses enfants, & d'en faire des membres utiles pour la société ; la religion lui dit de les élever dans la crainte des Dieux, & d'en faire des aveugles & des superstitieux, incapables de la servir, mais bien capables de la troubler. La nature dit aux enfants d'honorer, d'aimer, d'écouter leurs parents, d'être les soutiens de leur vieillesse : la religion dit de préférer les oracles de leur Dieu, & de fouler pere & mere aux pieds, quand il s'agit des intérêts Divins. La nature dit au Sçavant, occupe-toi d'objets utiles, consacre tes veilles à ta patrie, fais pour elle des découvertes avantageuses & propres à perfectionner son sort : la religion lui dit, occupe-toi d'inutiles réveries, de disputes interminables, de recherches propres à semer la discorde & le carnage, & soutiens opiniâtrément des opinions que tu n'entendras jamais. La nature dit au pervers de rougir de ses vices, de ses penchants honteux, de ses forfaits ; elle lui montre que ses déréglements les plus cachés influeront nécessairement sur sa propre

(64) Il est aisé de sentir que le culte religieux fait un tort très-réel aux sociétés politiques par la perte du temps, par l'oisiveté & l'inaction dont il fait la cause, & dont il fait un devoir. En effet, la Religion suspend les travaux les plus utiles pendant une partie considérable de l'année.

félicité : la religion dit au méchant le plus corrompu » n'irrite point un Dieu que tu ne connois pas;
» mais si, contre ses loix, tu te livrois au crime,
» souviens-toi qu'il s'appaisera facilement ; vas dans
» son Temple, humilie-toi aux pieds de ses Ministres, expie tes forfaits par des sacrifices, des offrandes, des pratiques & des prieres : ces importantes cérémonies calmeront ta conscience, &
» te laveront aux yeux de l'Eternel."

Le citoyen, ou l'homme en société, n'est pas moins dépravé par la religion toujours en contradiction avec la saine politique. La nature dit à l'homme, tu es libre, nulle puissance sur la terre ne peut légitimement te priver de tes droits : la religion lui crie qu'il est un esclave condamné par son Dieu à gémir toute sa vie sous la verge de fer de ses représentants. La nature dit à l'homme en société d'aimer la patrie qui le fit naître, de la servir fidélement, de s'unir d'intérêts avec elle contre touts ceux qui tenteroient de lui nuire : la religion lui ordonne d'obéir, sans murmurer, aux tyrans qui oppriment cette patrie, de les servir contre elle, de mériter leurs faveurs, d'enchaîner ses concitoyens sous leurs caprices déréglés. Cependant, si le Souverain n'est point assez dévoué à ses Prêtres, la religion change aussi-tôt de langage ; elle crie aux sujets d'être rebelles, elle leur fait un devoir de résister à leur maître, elle leur crie qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes. La nature dit aux Princes qu'ils sont des hommes ; que ce n'est point leur fantaisie qui peut décider du juste & de l'injuste, que la volonté publique fait la loi ; la religion leur dit tantôt qu'ils sont des Dieux à qui rien, dans ce monde, n'a droit de résister, tantôt elle les transforme en des tyrans que le ciel irrité veut qu'on immole à sa colere.

La religion corrompt les Princes ; ces Princes corrompent la loi qui, comme eux, devient injuste; toutes les institutions se pervertissent ; l'éducation ne forme que des hommes vils, aveuglés par des préjugés, épris de vains objets, de richesses, de plaisirs, qu'ils ne peuvent obtenir que par des voies iniques : la nature est méconnue, la raison est dédaignée, la vertu n'est qu'une chimere bientôt sacrifiée aux moindres intérêts, & la religion, loin de remédier à ces maux qu'elle a fait naître, ne fait que les aggraver encore ; ou bien, elle ne cause que de regrets stériles bientôt effacés par elle-même & forcés de céder au torrent de l'habitude, de l'exemple, des penchants, de la dissipation qui conspirent à entraîner dans le crime tout homme qui ne veut pas renoncer au bien-être.

Voilà comment la Religion & la Politique ne font que réunir leurs efforts pour pervertir, avilir, empoisonner le cœur de l'homme ; toutes les institutions humaines semblent ne se proposer que de le rendre vil, ou méchant. Ne soyons donc point étonnés, si la morale n'est par tout qu'une spéculation stérile dont chacun est forcé de se départir dans la pratique, s'il ne veut risquer de se rendre malheureux. Les hommes n'ont des mœurs que, lorsque renonçant à leurs préjugés, ils consultent leur nature ; mais les impulsions continuelles que leurs ames reçoivent, à chaque instant, de la part des mobiles les plus puissants, les obligent bientôt d'oublier les regles que la nature leur impose. Ils sont continuellement flottants entre le vice & la vertu ; on les voit sans cesse en contradiction avec eux-mêmes ; s'ils sentent quelquefois le prix d'une conduite honnête, l'expérience leur fait voir bientôt que cette conduite ne les mene à rien, & peut même devenir un obstacle invincible au bonheur

que leur cœur ne cesse de chercher. Dans des sociétés corrompues, il faut se corrompre, pour devenir heureux.

Les citoyens, égarés à la fois par leurs guides spirituels & temporels, ne connurent, ni la raison, ni la vertu. Esclaves des Dieux, esclaves des hommes, ils eurent touts les vices attachés à la servitude; retenus dans une enfance perpétuelle; ils n'eurent, ni lumieres, ni principes; ceux qui leur prêcherent les avantages de la vertu, ne la connurent point eux-mêmes, & ne purent les détromper des jouets dans lesquels ils avoient appris à faire consister leur bonheur. En vain, leur cria-t-on d'étouffer leurs passions que tout conspiroit à déchaîner; en vain, fit-on gronder la foudre des Dieux pour intimider des hommes que le tumulte rendoit sourds. Ils s'apperçurent bientôt que les Dieux de l'Olympe étoit bien moins à craindre que ceux de la terre; que les faveurs de ceux-ci procuroient un bien être, plus sûr que les promesses des autres; que les richesses de ce monde étoient préférables aux trésors que le Ciel réservoit à ses favoris: qu'il étoit plus avantageux de se conformer aux vues des puissances visibles, qu'à celles des puissances qu'on ne voyoit jamais.

En un mot, la société, corrompue par ses chefs, & guidée par leurs caprices, ne put donner le jour qu'à des enfants corrompus. Elle ne fit éclore que des citoyens avares, ambitieux, jaloux, dissolus, qui ne virent jamais que le crime, heureux, la bassesse, récompensée, l'incapacité, honorée, la fortune, adorée, la rapine, favorisée, la débauche, estimée; qui trouverent par-tout les talents, découragés, la vertu, négligée, la vérité, proscrite, la grandeur d'ame, écrasée, la justice, foulée aux pieds, la modération, languissante dans la misere, & forcée de gémir sous le poids de l'injustice altiere.

Au milieu de ce désordre & de ce renversement d'idées, les préceptes de la morale ne purent être que des déclamations vagues, incapables de convaincre personne. Quelle digue, la religion avec ses mobiles imaginaires, put elle opposer à la corruption générale! Quand elle parla raison, elle ne fut point écoutée; ses Dieux ne furent point assez forts pour résister au torrent; ses menaces ne purent arrêter des cœurs que tout entraînoit au mal; ses promesses éloignées ne purent contrebalancer des avantages présents; ses expiations, toujours prêtes à laver les mortels de leurs iniquités, les enhardirent à y persévérer; ses pratiques frivoles calmerent les consciences; enfin, son zele, ses disputes, ses vertiges ne firent que multiplier & envenimer les maux dont la société se trouvoit affligée. Dans les nations les plus viciées, il y eut une foule de devots, & très-peu d'hommes honnêtes. Les Grands & les Petits écouterent la religion, quand elle leur parut favorable à leurs passions; ils ne l'écouterent plus, quand elle voulut les contredire. Dès que cette religion fut conforme à la morale, elle parut incommode, elle ne fut suivie que lorsqu'elle la combattit, ou la détruisit totalement. Le Despote la trouva merveilleuse, quand elle l'assura qu'il étoit un Dieu sur la terre, que ses sujets étoient nés pour l'adorer lui-même, & pour servir à ses fantaisies. Il négligea cette religion, quand elle lui dit d'être juste; il vit bien que, pour lors, elle se contredisoit elle-même, & qu'il est inutile de prêcher l'équité à un mortel Divinisé. D'ailleurs, il fut assuré que son Dieu lui pardonneroit tout, dès qu'il consentiroit à recourir à ses Prêtres, toujours prêts à le réconcilier. Les sujets les plus méchants compterent pareillement sur leurs Divins secours; ainsi, la religion, bien loin de les contenir, leur

assura l'impunité ; ses menaces ne purent détruire les effets que ses indignes flatteries avoient produits dans les Princes ; ces mêmes menaces ne purent anéantir les espérances que ses expiations fournirent à touts. Les Souverains enorgueillis, ou toujours surs d'expier leurs crimes, ne craignirent plus les Dieux ; devenus eux-mêmes des Dieux, ils se crurent tout permis contre de chétifs mortels qu'ils ne regarderent plus, que comme des jouets destinés à les amuser ici-bas.

Si la nature de l'homme étoit consultée sur la Politique, que des idées surnaturelles ont si honteusement dépravée, elle rectifieroit complettement les notions fausses que s'en forment également les Souverains & les sujets ; elle contribueroit, bien plus que toutes les religions du monde, à rendre les sociétés heureuses, puissantes & florissantes sous une autorité raisonnable. Cette nature leur apprendroit que c'est pour jouir d'une plus grande somme de bonheur, que les mortels vivent en société ; que c'est sa conservation propre & sa félicité que toute société doit avoir pour but constant & invariable ; que, sans équité, elle ne rassemble que des ennemis ; Que le plus cruel ennemi de l'homme est celui qui le trompe pour lui donner des fers ; que les fléaux les plus à craindre pour lui, sont ces Prêtres qui corrompent ses chefs, & qui leur assurent, au nom des Dieux, l'impunité de leurs crimes. Elle leur prouveroit que l'association est un malheur sous des Gouvernements injustes, négligents, destructeurs.

Cette nature, interrogée par les Princes, leur apprendroit qu'ils sont des hommes, & non des Dieux ; que leur pouvoir n'est dû qu'au consentement d'autres hommes ; qu'ils sont des citoyens, chargés par d'autres citoyens, de veiller à la sureté

de touts ; que les loix ne doivent être que les expressions de la volonté publique ; & qu'il ne leur est jamais permis de contredire la nature, ou de traverser le but invariable de la société. Cette nature feroit sentir à ces Monarques, que, pour être vraiment grands & puissants, ils doivent commander à des ames nobles & vertueuses, & non à des ames également dégradées par le despotisme & la superstition. Cette nature apprendroit aux Souverains, que, pour être chéris de leurs sujets, ils doivent leur procurer les secours, & les faire jouir des biens qu'exigent les besoins de leur nature, les maintenir inviolablement dans la possession de leurs droits, dont ils ne sont que les défenseurs & les gardiens. Cette nature prouveroit à tout Prince qui daigneroit la consulter, que ce n'est que par des bienfaits, qu'on peut mériter l'amour & l'attachement des peuples, que l'oppression ne fait que des ennemis, que la violence ne procure qu'un pouvoir peu sûr, que la force ne peut conférer aucuns droits légitimes ; & que des êtres essentiellement amoureux du bonheur, doivent finir, tôt ou tard, par réclamer contre une autorité qui ne se fait sentir que par des violences. Voici donc, comme cette nature, souveraine de touts les êtres, & pour qui touts sont égaux, pourroit parler à l'un de ces Monarques superbes, que la flatterie auroit divinisé.

» Enfant indocile & volontaire ! Pigmée, si fier » de commander à des Pigmées ! On t'a donc assuré que tu étois un Dieu ? On t'a dit que tu » étois quelque chose de surnaturel ? Mais, sça» che qu'il n'est rien de supérieur à moi. Conside» re ta petitesse, reconnois ton impuissance con» tre le moindre de mes coups. Je puis briser ton » sceptre, je puis t'ôter la vie, je puis réduire ton » Trône en poudre, je puis dissoudre ton peuple,

» je puis même détruire la terre que tu habites, & » tu te crois un Dieu. Rentre donc en toi-même; » avoue que tu es un homme, fait pour subir mes » Loix, comme le dernier de tes sujets. Apprens » donc & n'oublie jamais, que tu es l'homme de » ton peuple, le Ministre de ta nation, l'inter- » prête & l'exécuteur de ses volontés, le conci- » toyen de ceux à qui tu n'as droit de commander, » que parce qu'ils consentent à t'obéir en vue du » bien-être que tu t'es engagé de leur procurer. » Regne donc à cette condition: remplis tes en- » gagements sacrés. Sois bienfaisant, &, sur-tout, » équitable. Si tu veux que ta puissance soit assu- » rée, n'en abuse jamais; qu'elle soit circonscrite » par les bornes immobiles de la Justice éternelle. » Sois le pere de tes peuples, & ils te chériront » comme tes enfants. Mais si tu les négliges; si » tu sépares tes intérêts de ceux de ta grande fa- » mille; si tu refuses à tes sujets le bonheur que tu » leur dois, si tu t'armes contre eux, tu seras, » comme touts les Tyrans, l'esclave des noirs » soucis, des allarmes, des soupçons cruels. Tu » deviendras la victime de ta propre folie. Tes » peuples, au désespoir, ne connoîtront plus tes » *droits Divins*. En vain alors réclamerois-tu les » secours de la Religion qui t'avoit déifié; elle ne » peut rien sur des peuples que le malheur a rendu » sourds, le Ciel t'abandonnera à la fureur des » ennemis que ta frénésie t'aura faits. Les Dieux » ne peuvent rien contre mes décrets irrévocables » qui veulent que l'homme s'irrite contre la cause » de ses maux."

En un mot, tout sera connoître aux Princes raisonnables, qu'ils n'ont pas besoin du Ciel, pour être fidélement obéis sur la terre; que toutes les forces de l'Olympe ne les soutiendront point, quand

inintelligible, destiné à soutenir le sophisme & le mensonge, & à prouver les contradictions les plus palpables. La Morale devint, comme on a vu, incertaine & flottante, parce qu'on la fonda sur un être idéal, qui jamais ne fut d'accord avec lui-même; sa bonté, sa justice, ses qualités morales; ses préceptes utiles furent, à chaque instant, démentis par une conduite inique & des ordres barbares. La politique, comme on a dit, fut pervertie, par les idees fausses que l'on donna aux Souverains de leurs droits. La Jurisprudence & les Loix furent soumises aux caprices de la Religion qui donna des entraves au travail, au commerce, à l'industrie, à l'activité des nations. Tout fut sacrifié aux intérêts des Théologiens, pour toute science, ils n'enseignerent qu'une Métaphysique obscure & querelleuse, qui cent fois fit ruisseler le sang des peuples incapables de l'entendre.

Ennemie née de l'expérience, la Théologie, cette science *surnaturelle*, fut un obstacle invincible à l'avancement des sciences naturelles, qui la rencontrerent, presque toujours, dans leur chemin. Il ne fut point permis à la Physique, à l'histoire naturelle, à l'anatomie, de rien voir qu'à travers les yeux malades de la superstition. Les faits les plus évidents furent rejettés avec dédain, & proscrits avec horreur, dès qu'on ne put les faire cadrer avec les hypotheses de la religion. (64) En un mot, la Théologie s'opposa sans cesse au bonheur des nations, aux progrès de l'esprit humain, aux recherches

[64] Virgile, Evêque de Salezbourg fut condamné par l'Eglise pour avoir osé soutenir l'existence des Antipodes. Tout le monde connoît les persécutions que souffrit Galilée, pour avoir prétendu que le soleil ne tournoit point autour de la terre. Descartes fut obligé de mourir hors de son pays. Les Prêtres ont raison d'être les ennemis des sciences : les progrès des lumieres anéantiront, tôt ou tard, les idées de la superstition. Rien de ce qui est fondé sur la nature & sur la vérité, ne peut jamais se perdre, les ouvrages de l'imagination & de l'Imposture doivent être renversés tôt ou tard.

passions, à l'inertie, à la tyrannie de leurs Princes qui sacrifient les nations à leurs affreux delires? Ces peuples insensés, au lieu de s'amuser a expier leurs prétendus forfaits, & de chercher à se rendre favorables des puissances imaginaires; n'eussent-ils pas dû chercher, dans une administration plus raisonnnable, les vrais moyens d'écarter les fléaux dont ils étoient les victimes? Des maux naturels demandent des remedes naturels; l'expérience ne devroit-elle pas, depuis long-temps, avoir detrompé les mortels des remedes surnaturels, des expiations, des prieres, des sacrifices, des jeûnes, des processions, &c. que touts les peuples de la terre ont si vainement opposés aux disgraces qu'ils éprouvent?

Concluons donc, que la Théologie & ses notions, bien loin d'être utiles au genre humain, sont les vraies sources des maux qui affligent la terre, des erreurs qui l'aveuglent, des préjugés qui l'engourdissent, de l'ignorance qui la rend crédule, des vices qui la tourmentent, des gouvernements qui l'oppriment. Coucluons que les idées surnaturelles & Divines qu'on nous inspire, dès l'enfance, sont les vraies causes de notre déraison habituelle, de nos querelles religieuses, de nos dissensions sacrées, de nos persécutions inhumaines. Reconnoissons enfin, que ce sont ces idées funestes qui ont obscurci la Morale, corrompu la Politique, retardé les progrès des sciences, anéanti le bonheur & la paix dans le cœur même de l'homme. Qu'il ne se dissimule donc plus, que toutes les calamités pour lesquelles il tourne vers le Ciel ses yeux noyés de larmes, sont dues aux vains phanthômes que son imagination y a placés; qu'il cesse de les implorer; qu'il cherche, dans la nature & dans sa propre énergie, des ressources que des Dieux sourds ne lui procureront jamais. Qu'il consulte les desirs de son cœur,

il sçaura ce qu'il se doit à lui-même & ce qu'il doit aux autres : qu'il examine l'essence & le but de la société, & il ne sera plus esclave : qu'il consulte l'expérience, il trouvera la vérité, & il reconnoîtra que l'erreur ne peut jamais le rendre heureux. (67)

CHAPITRE X.

Que les hommes ne peuvent rien conclure des idées qu'on leur donne de la Divinité, de l'inconséquence, & de l'inutilité de leur conduite à son égard.

SI, comme on vient de le prouver, les idées fausses que l'on s'est faites, en tout temps, de la Divinité, loin d'être utiles, sont nuisibles à la Morale, à la Politique, au bonheur des sociétés & des membres qui les composent, enfin, aux progrès des connoissances, humaines, la raison & notre intérêt devroient nous faire sentir qu'il faut bannir de notre esprit, de vaines opinions qui ne feront jamais propres qu'à le confondre & à troubler nos cœurs. En vain, se flatteroit-on de parvenir à rectifier les notions Théologiques ; fausses dans leurs principes, elles ne sont point susceptibles de réforme. Sous quelque face que l'on présente une erreur, dès que les hommes y attacheront une très-grande importance, elle finira, tôt ou tard, par avoir, pour eux, des suites

[67] L'auteur du livre de la Sagesse a dit avec raison, *Infandorum enim Idolorum cultura omnis mali est causa & initium & finis* V. Ch. XXVI. Vs. 27. Il ne s'appercevoit pas que son Dieu étoit une Idole plus nuisible que toutes les autres. Au reste, il paroît que les dangers de la superstition ont été sentis par tours ceux qui ont pris vraiment à cœur les intérêts du genre humain : voilà, sans doute, pourquoi la Philosophie, qui est le fruit de la réflexion, fut presque toujours en guerre ouverte avec la Religion, qui, comme on l'a fait voir, est le fruit de l'ignorance, de l'imposture, de l'entousiasme & de l'imagination.

aussi

aussi étendues que dangereuses. D'ailleurs, l'inutilité des recherches que, dans touts les âges, l'on a faites sur la Divinité, dont les notions n'ont jamais fait que s'obscurcir, de plus en plus, pour ceux mêmes qui l'ont le plus méditée ; cette inutilité, dis-je, ne doit-elle pas nous convaincre que ces notions ne sont point à notre portée, & que cet être imaginaire ne sera point mieux connu de nous, ou de nos descendants, qu'il ne l'a été de nos Ancêtres les plus sauvages & les plus ignorants ? L'objet sur lequel on a, de tout temps, le plus rêvé, le plus raisonné, le plus écrit, demeure toujours le moins connu ; au contraire, le temps n'a fait que le rendre plus impossible à concevoir. Si Dieu est tel que la Théologie moderne nous le dépeint, il faut être soi-même un Dieu, pour s'en former une idée! (68) A peine connoissons-nous l'homme, à peine nous connoissons-nous nous-mêmes & nos facultés, & nous voulons raisonner d'un être inaccessible à touts nos sens! Parcourons donc en paix, la ligne que la nature nous a tracée, sans nous en écarter, pour courir après des chimeres ; occupons-nous de notre bonheur réel ; profitons des biens qui nous sont accordés ; travaillons à les multiplier, en diminuant le nombre de nos erreurs ; soumettons-nous aux maux que nous ne pouvons éviter, & n'allons point les augmenter en remplissant notre esprit de préjugés capables de l'égarer. Quand nous voudrons y réfléchir ; tout nous prouvera clairement que la science prétendue de Dieu n'est, dans le vrai, qu'une ignorance présomptueuse, masquée sous des mots pompeux & inintelligibles. Termi-

(68) Un Poëte moderne a fait une piece de vers, couronnée par l'Académie, sur les attributs de Dieu, dans laquelle on a sur-tout applaudi ce vers.

Pour dire ce qu'il est, il faut être lui même.

nons enfin, des recherches infructueuses; reconnoissons, du moins, notre ignorance invincible; elle nous sera plus avantageuse qu'une science arrogante, qui, jusqu'ici, n'a fait que porter la discorde sur la terre, & l'affliction dans nos cœurs.

En supposant une intelligence Souveraine qui gouverne le monde; en supposant un Dieu qui exige de ses créatures, qu'elles le connoissent, qu'elles soient convaincues de son existence, de sa sagesse, de son pouvoir, & qui veut qu'elles lui rendent des hommages, il faudra convenir que nul homme, sur la terre, ne remplit, à cet égard, les vues de la Providence. En effet, rien de plus démontré que l'impossibilité dans laquelle se trouvent les Théologiens eux-mêmes de se faire des idées quelconques de de leur Divinité. (69) La foiblesse & l'obscurité des preuves qu'ils donnent de son existence, les contradictions où ils tombent, les sophismes & les pétitions de principes qu'ils emploient, nous prouvent évidemment qu'ils sont, au moins, très-souvent dans les plus grandes incertitudes sur la nature de l'être dont il est de leur profession de s'occuper. Mais, en accordant qu'ils le connoissent, que son existence, son essence & ses attributs leur sont pleinement démontrés, au point qu'il ne subsiste aucun doute dans leur esprit; le reste des humains jouit-il du même avantage? En bonne foi, combien se trouve-t-il, dans le monde, de personnes qui aient le loisir, la capacité, la pénétration nécessaires pour entendre ce qu'on veut leur désigner sous le nom d'un être immatériel, d'un pur esprit qui meut la matiere, sans

[59] Procope, premier Evêque des Goths, dit très-formellement. *J'estime que c'est une témérité bien folle que de vouloir pénétrer dans la connoissance de la nature de Dieu.* Et plus loin il reconnoît *qu'il n'a pas autre chose à en dire sinon qu'il est parfaitement bon. Celui qui en fait davantage, soit Ecclésiastique, soit Laïque, n'a qu'à le dire.*

être lui-même matiere, qui est le moteur de la nature, sans être renfermé dans la nature, & sans pouvoir la toucher ? Est-il, dans les sociétés les plus religieuses, bien des personnes en état de suivre leurs guides spirituels dans les preuves subtiles qu'ils leur donnent de l'existence du Dieu qu'ils leur font adorer ?

Peu d'hommes, sans doute, sont capables d'une méditation profonde & suivie ; l'exercice de la pensée est, pour la plupart d'entre eux, un travail aussi pénible qu'inusité. Le peuple, forcé de travailler pour subsister, est communément incapable de réfléchir. Les Grands, les gens du monde, les femmes, les jeunes gens, occupés de leurs affaires, du soin de satisfaire leurs passions, de se procurer des plaisirs, pensent aussi rarement que le vulgaire. Il n'est peut-être pas deux hommes, sur cent mille, qui se soient demandés sérieusement ce qu'ils entendent par le mot *Dieu*, tandis qu'il est très-rare de trouver les personnes pour qui l'existence d'un Dieu soit un problême : cependant, comme on l'a dit, la conviction suppose l'évidence, qui seule peut procurer de la certitude à l'esprit. Où sont donc les hommes convaincus de l'existence de leur Dieu ? Qui sont ceux dans lesquels nous trouverons une certitude complette de cette prétendue vérité si importante à touts ? Quels sont les personnages qui se sont rendus compte des idées qu'ils se sont formées sur la Divinité, sur ses attributs, sur son essence ? Hélas ! Je ne vois, par-tout, que quelques spéculateurs ; qui, à force de s'en occuper, ont cru follement démêler quelque chose dans les idées confuses & décousues de leur imagination ; ils ont tâché d'en faire un ensemble que, tout chimérique qu'il est, ils se sont accoutumés à regarder comme existant réellement : à force de rêver, ils se sont quelquefois persuadés qu'ils avoient vu clairement,

& ils sont parvenus à le faire croire à d'autres qui n'avoient pas autant rêvé qu'eux.

Ce n'est jamais, que sur parole, que des peuples entiers adorent le Dieu de leurs Peres & de leurs Prêtres : l'autorité, la confiance, la soumission & l'habitude leur tiennent lieu de conviction & de preuves ; ils se prosternent & prient, parce que leurs Peres leur ont appris à se prosterner & à prier ; mais, pourquoi ceux-ci se sont-ils mis à genoux ? C'est que, dans des temps éloignés, leurs Législateurs & leurs guides leur en ont fait un devoir. » Adorez & croyez, ont-ils dit, des Dieux que » vous ne pouvez comprendre ; rapportez-vous-» en à notre sagesse profonde ; nous en sçavons » plus que vous, sur la Divinité." Mais, pourquoi m'en rapporterai-je à vous ? C'est que Dieu le veut ainsi ; c'est que Dieu vous punira, si vous osez résister. Mais ce Dieu n'est-il donc pas la chose en question ? Cependant, les hommes se sont toujours payés de ce cercle vicieux ; la paresse de leur esprit leur fit trouver plus court de s'en rapporter au jugement des autres. Toutes les notions religieuses sont fondées uniquement sur l'autorité ; toutes les religions du monde défendent l'examen & ne veulent pas que l'on raisonne ; c'est l'autorité qui veut qu'on croie en Dieu ; ce Dieu n'est lui-même fondé, que sur l'autorité de quelques hommes qui prétendent le connoître, & venir de sa part, pour l'annoncer à la terre. Un Dieu, fait par les hommes, a sans doute besoin des hommes pour se faire connoître au monde. (70)

(70) Les hommes sont toujours crédules, comme des enfants, sur les objets qui tiennent à la religion ; comme ils n'y comprennent rien, & que, cependant on leur a dit qu'il falloit croire, ils s'imaginent qu'ils ne risquent rien à s'unir de sentiments avec leurs Prêtres, qu'ils supposent avoir pu deviner ce qu'ils n'entendent point eux-mêmes. Les personnes les plus sensées se disent à elles-mêmes, *que sçait-on ?* *Quel intérêt tant de gens auroient-ils*

Ne feroit-ce donc, que pour des Prêtres, des inspirés, des Métaphysiciens, que feroit réservée la conviction de l'existence d'un Dieu, que l'on dit néanmoins si nécessaire à tout le genre humain? Mais, trouvons-nous de l'harmonie entre les opinions Théologiques des différents inspirés, ou des penseurs répandus sur la terre? Ceux même qui font profession d'adorer le même Dieu, sont-ils d'accord sur son compte? Sont ils contents des preuves que leurs collegues apportent de son existence? Souscrivent-ils unanimement aux idées qu'ils présentent sur sa nature, sur sa conduite, sur la façon d'entendre ses prétendus oracles? Est-il une contrée sur la terre où la science de Dieu se soit réellement perfectionnée? A-t-elle pris, quelque part, la consistence & l'uniformité que nous voyons prendre aux connoissances humaines, aux arts les plus futiles, aux métiers les plus méprisés? Les mots *d'Esprit*, *d'immatérialité*, de *création*, de *prédestination*, de *grace*; cette foule de distinctions subtiles dont la Théologie s'est, par-tout, remplie dans quelques pays; ces inventions si ingénieuses, imaginées par des penseurs qui se sont succédés depuis tant de

à tromper? Je leur dirois, s'ils vous trompent, soit parce qu'ils sont trompés eux-mêmes, soit parce qu'ils ont le plus grand intérêt de vous tromper.

De l'aveu même des Théologiens, les hommes sont sans *religion*: ils n'ont que des *superstitions*. La superstition, selon eux, *est un culte mal entendu & déraisonnable de la Divinité*: ou bien, *un culte rendu à une fausse Divinité*. Mais, quel est le peuple, ou le Clergé qui conviendra que sa Divinité est fausse & son culte déraisonnable? Comment décider qui a tort, ou raison? Il est évident qu'en cette matiere, touts les hommes ont également tort. En effet, Buddeus, dans son *Traité de l'Athéisme*, nous dit que, *pour qu'une religion soit véritable, non-seulement l'objet de son culte doit être vrai, il faut encore en avoir une juste idée. Celui donc, qui adore Dieu sans le connoître, l'adore d'une façon perverse & corrompue, & est coupable de superstition.* Cela posé, ne peut-on pas demander à touts les Théologiens du monde, s'ils peuvent se vanter d'avoir une *idée juste*, ou une connoissance réelle de la Divinité?

ſiecles, n'ont fait, helas! qu'embrouiller les choſes; & jamais la ſcience la plus néceſſaire aux hommes n'a, juſqu'ici, pu acquérir la moindre fixité. Depuis des milliers d'années, des rêveurs oiſifs ſe ſont perpétuellement relayés pour méditer la Divinité, pour déviner ſes voies cachées, pour inventer des hypotheſes propres à développer cette énigme importante; leur peu de ſuccès n'a point découragé la vanité Théologique; toujours on a parlé de Dieu; on s'eſt diſputé, l'on s'eſt égorgé pour lui, & cet être ſublime demeure toujours le plus ignoré & le plus diſcuté. (71)

Les hommes auroient été trop heureux ſi, ſe bornant aux objets viſibles qui les intéreſſent, ils euſſent employé à perfectionner leurs ſciences réelles, leurs loix, leur morale, leur éducation, la moitié des efforts qu'ils ont mis dans leurs recherches ſur la Divinité! ils auroient été bien plus ſages encore & plus fortunés, s'ils euſſent pu conſentir à laiſſer leurs guides déſœuvrés ſe quereller entre eux, & ſonder des profondeurs capables de les étourdir ſans ſe mêler de leurs diſputes inſenſées. Mais il eſt de l'eſſence de l'ignorance d'attacher de l'importance à ce qu'elle ne comprend pas. La vanité humaine fait que l'eſprit ſe roidit contre les difficultés, plus un objet ſe dérobe à nos yeux, plus nous faiſons d'efforts pour

(71) Si l'on examinoit les choſes de ſang froid, l'on reconnoitroit que la religion n'eſt faite aucunement pour le plus grand nombre des hommes, qui ſont dans l'impoſſibilité de rien comprendre aux ſubtilités Aëriennes ſur leſquelles on l'appuie. Quel eſt l'homme qui conçoive quelque choſe aux principes fondamentaux de ſa religion, à la *ſpiritualité* de Dieu, à *l'immatérialité* de l'ame, aux *myſteres* dont on lui parle tous les jours? Eſt-il bien des gens qui puiſſent ſe vanter d'être au fait de l'état de la queſtion dans les ſpéculations Théologiques, ſouvent en poſſeſſion de troubler le repos des peuples? Cependant les femmes même ſe croient obligées de prendre part à des querelles excitées par des contemplateurs oiſifs, moins utiles à la ſociété que les plus vils des artiſans.

le saisir, parce que, dès-lors, il aiguillone notre orgueil, il irrite notre curiosité, il nous paroît intéressant. D'un autre côté, plus nos recherches ont été longues & laborieuses, plus nous attachons d'importance à nos découvertes réelles ou prétendues; nous ne voulons point avoir perdu le temps, & nous sommes toujours prêts à défendre avec chaleur la bonté de notre jugement. Ne soyons donc point surpris de l'intérêt que les peuples ignorants ont toujours pris aux démêlés de leurs Prêtres, ni de l'opiniâtreté que ceux-ci ont toujours montré dans leurs disputes. En combattant pour son Dieu, chacun ne combattit, en effet, que pour les intérêts de sa propre vanité, qui, de toutes les passions humaines, est la plus prompte à s'allarmer, & la plus propre à produire de très-grandes folies.

Si écartant, pour un moment, les idées fâcheuses que la Théologie nous donne d'un Dieu capricieux, dont les décrets partiaux & despotiques décident du sort des humains, nous ne voulons fixer nos yeux, que sur la bonté prétendue que touts les hommes, même en tremblant devant ce Dieu, s'accordent à lui donner: si nous lui supposons le projet qu'on lui prête de n'avoir travaillé que pour sa propre gloire, d'exiger les hommages des êtres intelligents, de ne chercher dans ses œuvres, que le bien-être du genre humain; comment concilier ses vues & ses dispositions avec l'ignorance vraiment invincible dans laquelle ce Dieu, si glorieux & si bon, laisse la plupart des hommes sur son compte? Si Dieu veut être connu, chéri, remercié, que ne se montre-t-il sous des traits favorables à touts ces êtres intelligents dont il veut être aimé & adoré? Pourquoi ne point se manifester à toute la terre d'une façon

non équivoque, bien plus capable de nous convaincre que ces révélations particulieres qui semblent accuser la Divinité d'une partialité fâcheuse pour quelques-unes de ses créatures? Le Tout-puissant n'auroit-il donc pas des moyens plus convainquants de se montrer aux hommes, que ces métamorphoses ridicules, ces incarnations prétendues qui nous sont attestées par des Ecrivains si peu d'accord entre eux dans les récits qu'ils en font? Au lieu de tant de miracles inventés pour prouver la mission Divine de tant de Législateurs révérés par les différents peuples du monde, le Souverain des esprits ne pouvoit-il pas convaincre, tout d'un coup, l'esprit humain des choses qu'il vouloit lui faire connoître? Au lieu de suspendre un Soleil dans la voûte du firmament; au lieu de répandre sans ordre les Etoiles & les constellations qui remplissent l'espace, n'eût-il pas été plus conforme aux vues d'un Dieu, si jaloux de sa gloire & si bien intentionné pour l'homme, d'écrire, d'une façon non sujette à dispute, son nom, ses attributs, ses volontés permanentes, en caracteres ineffaçables & lisibles également pour touts les habitants de la terre? (72) Personne, alors, n'auroit pu douter de l'existence d'un Dieu, de ses volontés claires, de ses intentions visibles. Sous les yeux de ce Dieu si sensible, personne n'auroit eu l'audace de violer ses ordonnances; nul mortel n'eût osé se mettre dans le cas d'attirer sa colere; enfin, nul homme n'eût eu le front d'en imposer en

[72] Je prévois que les Théologiens opposeront à ce passage leur, *Cœli enarrant gloriam Dei.* Mais on leur répondra que les Cieux ne prouvent rien, sinon la puissance de la nature, la fixité de ses loix, la force de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, l'énergie de la matiere, & que les Cieux n'annoncent nullement l'existence d'une cause immatérielle, d'un agent impossible, d'un Dieu qui se contredit, & qui jamais ne peut faire ce qu'il veut.

en son nom, ou d'interpréter ses volontés, suivant ses propres fantaisies.

La Théologie est vraiment le *tonneau des Danaïdes*. A force de qualités contradictoires & d'assertions hazardées, elle a, pour ainsi dire, tellement garotté son Dieu, qu'elle l'a mis dans l'impossibilité d'agir. En effet, quand même on supposeroit l'existence du Dieu Théologique & la réalité des attributs si discordants qu'on lui donne, l'on ne peut en rien conclure pour autoriser la conduite, ou les cultes qu'on prescrit de lui rendre. S'il est infiniment bon, quelle raison aurions-nous de le craindre? S'il est infiniment sage, de quoi nous inquietter sur notre sort? S'il sçait tout, pourquoi l'avertir de nos besoins, & le fatiguer de nos prieres? S'il est par-tout, pourquoi lui élever des Temples? S'il est le maître de tout, pourquoi lui faire des sacrifices & des offrandes? S'il est juste, comment croire qu'il punisse des créatures qu'il a remplies de foiblesses? Si sa grace fait tout en elles, quelle raison auroit-il de les récompenser? S'il est tout-puissant, comment l'offenser, comment lui résister? S'il est raisonnable, comment se mettroit-il en colere contre des aveugles à qui il a laissé la liberté de déraisonner? S'il est immuable, de quel droit prétendrions-nous faire changer ses décrets? S'il est inconcevable, pourquoi nous en occuper? S'il a parlé, pourquoi l'univers n'est-il pas convaincu? Si la connoissance d'un Dieu est la plus nécessaire, pourquoi n'est-elle pas la plus évidente & la plus claire?

Mais, d'un autre côté, le Dieu Théologique a deux faces; cependant, s'il est colere, jaloux, vindicatif & méchant, (comme la Théologie le suppose sans vouloir en convenir,) nous n'en ferons pas plus autorisés à lui adresser nos vœux, ni à nous

occuper tristement de son idée, au contraire, pour notre bonheur présent & pour notre repos, nous devrions tâcher de le bannir de nos pensées ; nous devrions le mettre au rang de ces maux nécessaires que l'on ne fait qu'aggraver à force d'y songer. En effet, si Dieu est un tyran, comment seroit-il possible de l'aimer ? L'affection & la tendresse ne sont-elles pas des sentiments incompatibles avec une crainte habituelle ? Comment éprouver de l'amour pour un maître qui donneroit à ses esclaves la liberte de l'offenser, afin de les trouver en défaut & les punir avec la derniere barbarie ? A ce caractere odieux, si Dieu joint encore la toute-puissance ; s'il tient dans ses mains les jouets malheureux de sa cruauté fantasque, que peut-on en conclure ? Rien ? sinon que quelque effort que nous puissions faire pour échapper à notre destinée, nous serons toujours hors d'état de nous y soustraire. Si un Dieu cruel, ou méchant par sa nature, est armé de la puissance infinie, & veut, pour son plaisir, nous rendre misérables à jamais, rien ne pourra l'en détourner ; sa méchanceté aura toujours son cours ; sa malice l'empêcheroit, sans doute, d'avoir égard à nos cris ; rien ne pourroit fléchir son cœur impitoyable.

Ainsi, sous quelque point de vue que nous envisagions le Dieu Théologique, nous n'avons point de culte à lui rendre, point de prieres à lui faire ; s'il est souverainement bon, intelligent, équitable & sage, qu'avons-nous à lui demander ? s'il est souverainement méchant, s'il est cruel gratuitement, (comme touts les hommes le pensent sans oser se l'avouer) ; nos maux sont sans remedes ; un tel Dieu se moqueroit de nos prieres, &, tôt ou tard, il faudroit subir la rigueur du sort qu'il nous destine.

Cela posé, celui qui peut se détromper des notions affligeantes de la Divinité, a, sur le superstitieux crédule & tremblant, l'avantage d'établir en ce monde, dans son cœur, une tranquilité momentanée, qui le rend, au moins, plus heureux en cette vie. Si l'étude de la nature a fait disparoître pour lui les chimeres doot le superstitieux est infesté, il jouit d'une sécurité dont celui-ci se voit privé. En consultant cette nature, ses craintes se dissipent, ses opinions vraies ou fausses prennent de la fixité, la sérénité sucede aux orages que des terreurs paniques & des notions flottantes excitent dans le cœur de tout homme qui s'occupe de la Divinité. Si l'ame rassurée du Philosophe ose considérer les choses de sang froid, il ne voit plus l'univers gouverné par un tyran implaquable toujours prêt à frapper: s'il a de la raison, il voit qu'en commettant le mal, il ne met point la nature en désordre; il n'outrage point son moteur; il se nuit à lui seul, ou il nuit à des êtres capables de sentir les effets de sa conduite; il reconnoît alors la regle de ses devoirs; il préfere la vertu au vice, & pour son propre repos, sa satisfaction, sa félicité permanente en ce monde, il se sent intéressé à pratiquer la vertu, à la rendre habituelle à son cœur, à fuir le vice, à détester le crime pendant tout le temps de son séjour parmi les êtres intelligents & sensibles dont il attend son bonheur. En s'attachant à ces regles, il vivra content de lui-même, & chéri de touts ceux qui seront à portée d'éprouver l'influence de ses actions; il attendra sans inquiétude le terme de son existence, il n'aura point de motifs pour redouter l'existence qui suivra celle dont il jouit à-présent; il ne craindra point de s'être trompé dans ses raisonnements guidés par l'évidence & la bonne foi; il comprendra

que si, contre son attente, il existoit un Dieu bon, il ne pourroit le punir de ses erreurs involontaires qui dépendroient de l'organisation qu'il en auroit reçue.

En effet, s'il existoit un Dieu; si Dieu étoit un être rempli de raison, d'équité, de bonté, & non un génie féroce, insensé, malfaisant, tel que la religion se plaît si souvent à le montrer, que pourroit appréhender un Athée vertueux, qui croyant, au moment de sa mort, s'endormir pour toujours, se trouveront en la présence d'un Dieu qu'il auroit méconnu & négligé pendant sa vie?

« O Dieu, diroit-il; Pere qui t'es rendu invisible à ton enfant! Moteur inconcevable & caché que je n'ai pu découvrir! Pardonne, si mon entendement borné n'a pu te reconnoître dans une nature où tout m'a paru nécessaire. Pardonne, si mon cœur sensible n'a pu démêler tes traits augustes sous ceux de ce Tyran farouche que le superstitieux adore en frémissant; je n'ai pu voir qu'un vrai phantôme dans cet assemblage de qualités inconciliables dont l'imagination t'avoit revêtu. Comment mes yeux grossiers auroient-ils pu t'appercevoir dans une nature où touts mes sens n'ont jamais pu connoître que des êtres matériels & des formes périssables? Pouvois-je, à l'aide de ces sens, découvrir ton essence spirituelle qu'ils ne pouvoient soumettre à l'expérience? Comment trouver des preuves constantes de ta bonté dans tes ouvrages, que je voyois aussi souvent nuisibles, que favorables aux êtres de mon espece? Mon foible cerveau, forcé de juger d'après lui-même, pouvoit-il juger de ton plan, de ta sagesse, de ton intelligence, tandis que l'univers ne me présentoit qu'un mélange constant d'or-

» dres & de désordres, de biens & de maux, de » formations & de destructions ? Ai-je pu rendre » hommage à ta justice, tandis que je voyois si » souvent le crime triomphant & la vertu dans » les pleurs ? Pouvois-je donc reconnoître la voix » d'un être rempli de sagesses dans ces oracles am- » bigus, contradictoires, puériles que des impos- » teurs publioient en ton nom dans les différen- » tes contrées de la terre que je viens de quitter ! » Si j'ai refusé de croire ton existence, c'est que » je n'ai sçu, ni ce que tu pouvois être, ni où l'on » pouvoit te placer, ni les qualités que l'on pou- » voit t'assigner. Mon ignorance est pardonnable, » parce qu'elle fut invincible ; mon esprit n'a pu » plier sous l'autorité de quelques hommes qui se » reconnoissoient aussi peu éclairés que moi sur » son essence, & qui, toujours en dispute entre » eux, ne s'accordoient que pour me crier impé- » rieusement de leur sacrifier la raison que tu m'a- » vois donnée.

» Mais, ô Dieu ! Si tu chéris tes créatures, » je les ai chéries comme toi ; j'ai tâché de les » rendre heureuses dans la sphère où j'ai vécu. » Si tu es l'auteur de la raison, je l'ai toujours » écoutée & suivie ; si la vertu te plaît, mon » cœur l'a toujours honorée ; si je ne l'ai point ou- » tragée ; & quand mes forces me l'ont permis, » je l'ai moi-même pratiquée ; je fus époux & » Pere tendre, ami sincere, citoyen fidele & zé- » lé ; j'ai tendu une main secourable au malheu- » reux ; j'ai consolé l'affligé : si les foiblesses de » ma nature ont été nuisibles à moi-même, ou in- » commodes aux autres, je n'ai, du moins, jamais » fait gémir l'infortuné sous le poids de mes injus- » tices, je n'ai point dévoré la substance du pau- » vre ; je n'ai point vu, sans pitié, les larmes de la

» veuve ; je n'ai point écouté, sans attendrissement, les cris de l'orphelin. Si tu rendis l'homme sociable, si tu voulus que la société subsistât & fût heureuse, j'ai été l'ennemi de touts ceux qui l'opprimoient, ou la trompoient pour profiter de ses malheurs. »

» Si j'ai mal pensé de toi, c'est que mon entendement n'a pu te concevoir ; si j'ai mal parlé de toi, c'est que mon cœur trop humain s'est révolté contre le portrait hideux qu'on lui faisoit de toi. Mes égarements ont été les effets du tempérament que tu m'avois donné, des circonstances dans lesquelles, sans mon aveu, tu m'as placé, des idées qui, malgré moi, sont entrées dans mon esprit. Si tu es bon & juste, comme on l'assure, tu ne peux me punir des écarts de mon imagination, des fautes causées par mes passions, suites nécessaires de l'organisation que j'avois reçue de toi. Ainsi, je ne puis te craindre ; je ne puis redouter le sort que tu me prépares ; ta bonté n'eût point permis que je pusse encourir des châtiments par des égarements inévitables : que ne me refusois-tu le jour, plutôt que de m'appeller au rang des êtres intelligents, pour y jouir de la fatale liberté de me rendre malheureux ? Si tu me punissois avec rigueur & sans fin, pour avoir écouté la raison que tu m'avois donnée ; si tu me châtiois de mes illusions ; si tu te mettois en colere, parce que ma foiblesse est tombée dans les embûches que tu m'avois dressées de toutes parts ; tu serois le plus cruel & le plus injuste des tyrans, tu ne serois pas un Dieu, mais un Démon malfaisant dont je serois forcé de subir la loi & d'assouvir la barbarie, mais dont je m'applaudirois d'avoir, du moins pour quelque tems, secoué le joug insupportable. »

C'est ainsi, que pourroit parler un disciple de la nature qui, transporté tout-d'un-coup dans les régions imaginaires, y trouveroit un Dieu dont toutes les notions seroient directement contraires à celles que la sagesse, la bonté, la justice nous fournissent ici-bas. En effet, la Théologie ne semble inventée, que pour renverser dans notre esprit toutes les idées naturelles; cette science illusoire semble avoir pris à tâche de faire, de son Dieu, l'être le plus contradictoire à la raison humaine; c'est néanmoins d'après cette raison, que nous sommes forcés de juger en ce monde; si dans l'autre rien n'est conforme à celui-ci, rien n'est plus inutile que d'y songer, ou d'en raisonner: d'ailleurs, comment nous en rapporter à des hommes qui ne sont eux-mêmes à portée de juger, que comme nous?

Quoi qu'il en soit, en supposant Dieu l'auteur de tout, rien n'est plus ridicule que l'idée de lui plaire, ou de l'irriter par nos actions, nos pensées, nos paroles; rien de plus inconséquent, que d'imaginer que l'homme, son ouvrage, puisse mériter ou démériter à son égard; il est évident qu'il ne peut nuire à un être tout-puissant souverainement heureux par son essence; il est évident qu'il ne peut déplaire à celui qui l'a fait ce qu'il est; ses passions, ses désirs, ses penchants sont les suites nécessaires de l'organisation qu'il a reçue; les motifs qui déterminent sa volonté vers le bien, ou vers le mal, sont dus évidemment aux qualités inhérentes aux êtres que Dieu place autour de lui. Si c'est un être intelligent qui nous a faits, qui nous a donné des organes, qui nous a placés dans les circonstances où nous sommes, qui a donné les propriétés aux causes qui, en agissant sur nous, modifient notre volonté, comment pouvons-nous

'offenser? Si j'ai l'ame tendre, sensible, compatissante, c'est que j'ai reçu de Dieu des organes faciles à émouvoir, d'où résulte une imagination vive que l'éducation a cultivée: si je suis insensible & dur, c'est que la nature ne m'a donné que des organes rébelles, d'ou résulte une imagination peu sensible & un cœur difficile à toucher. Si je professe une religion, c'est que je l'ai reçue de parents desquels il ne dépendoit point de moi de ne pas naître, qui la professoient avant moi, dont l'autorité, les exemples & les instructions ont obligé mon esprit à se conformer au leur. Si je suis incrédule, c'est que, peu susceptible de crainte, ou d'entousiasme pour des choses inconnues, mes circonstances ont voulu que je me détrompasse des chimeres de mon enfance.

C'est donc, faute de réfléchir à ses principes, que le Théologien nous dit que l'homme peut plaire, ou déplaire au Dieu puissant qui l'a formé. Ceux qui croient mériter, ou démériter de leur Dieu, s'imaginent que cet être leur sçaura gré de l'organisation qu'il leur a lui-même donnée, & les punira de celle qu'il leur a refusée. En conséquence de cette idée si extravagante, le Devot affectueux & tendre se flatte d'être recompensé de la chaleur de son imagination. Le devot zélé ne doute pas que son Dieu ne le récompense, quelque jour, de l'âcreté de sa bile, ou de la chaleur de son sang. Le pénitent, le frénétique, l'atrabilaire s'imaginent que leur Dieu leur tiendra compte des folies que leur organisation vicieuse, ou leur fanatisme leur font commettre, &, sur-tout, sera bien content de la tristesse de leur humeur, de la gravité de leur maintien, de leur inimitié pour les plaisirs, Le devot, le zélé, le querelleur opiniâtre ne peuvent se persuader que leur Dieu, qu'ils font

sont toujours sur leur propre modele, puisse être favorable à celui qui a plus de flegme, moins de bile, un sang moins bouillant dans sa composition. Chaque mortel croit sa propre organisation la meilleure, la plus conforme à celle de son Dieu.

Quelles étranges idées doivent avoir, de leur Divinité, ces aveugles mortels, qui s'imaginent que le maître absolu de tout peut s'offenser des mouvements qui se passent dans leur corps, ou dans leur esprit! Quelles contradictions, que de penser que son bonheur inaltérable puisse être troublé, ou son plan dérangé par les secousses passageres qu'éprouvent les fibres imperceptibles du cerveau de l'une de ses créatures! La Théologie nous donne des idées bien ignobles d'un Dieu, dont, pourtant, elle ne cesse d'exalter la puissance, la grandeur & la bonté!

Sans un dérangement très-marqué dans nos organes, nos sentiments ne varient gueres sur les objets que nos sens, que l'expérience, que la raison nous ont bien démontrés. Dans quelque circonstance qu'on nous prenne, nous n'avons aucun doute, ni sur la blancheur de la neige, ni sur la lumiere du jour, ni sur l'utilité de la vertu. Il n'en est pas de même des objets qui dépendent uniquement de notre imagination, & qui ne nous sont point prouvés par le témoignage constant de nos sens; nous en jugeons diversement, suivant les dispositions dans lesquelles nous nous trouvons. Ces dispositions varient, en raison des impressions involontaires que nos organes reçoivent, à chaque moment, de la part d'une infinité de causes, soit extérieures à nous, soit renfermées dans notre propre machine. Ces organes sont, à notre insçu, perpétuellement modifiés, relâchés, ou tendus par plus ou moins de pesanteur, ou d'élasticité dans

l'air, par le froid, ou le chaud, la sécheresse, ou l'humidité, la santé, ou la maladie, la chaleur du sang, l'abondance de la bile, l'état du systême nerveux &c. Ces différentes causes influent nécessairement sur les idées, les pensées, les opinions momentanées de l'homme ; il est, par conséquent, obligé de voir diversement les objets que son imagination lui présente, sans pouvoir être repassé par l'expérience & la mémoire. Voilà pourquoi l'homme est forcé de voir sans cesse son Dieu & ses chimeres religieuses sous des aspects différents ; dans un moment où ses fibres se trouveront disposées à frémir, il sera lâche & pusillanime, il ne pensera à ce Dieu, qu'en tremblant ; dans un instant où ces mêmes fibres seront plus affermies, il contemplera ce même Dieu avec plus de sang froid. Le Théologien, ou le Prêtre nommera sa pusillanimité, *sentiment intérieur, avertissement d'en-haut, inspiration secrette* ; mais celui qui connoît l'homme, dira que ce n'est autre chose qu'un mouvement machinal produit par une cause physique ou naturelle. En effet, c'est par un pur méchanisme physique que l'on peut expliquer toutes les révolutions qui se font, souvent, d'un moment à l'autre, dans les systêmes, dans toutes les opinions, dans touts les jugements des hommes : en conséquence, on les voit, tantôt raisonner juste, & tantôt déraisonner.

Voilà comment, sans recourir à des graces, à des inspirations, des visions, des mouvements surnaturels, nous pouvons nous rendre compte de ces états incertains & flottants, où nous voyons quelquefois tomber des personnes, très-éclairées d'ailleurs ; quand il est question de la religion. Souvent, en dépit de tout raisonnement, des dispositions momentanées les ramenent aux préjugés

de l'enfance, dont, dans d'autres occasions, elles nous paroissent complet.ement détrompées. Ces changements sont, sur-tout, très-marqués dans les infirmités & les maladies, & aux approches de la mort: le baromêtre de l'entendement est alors souvent obligé de baisser; des chimeres que l'on méprisoit, ou que l'on mettoit à leur juste valeur dans l'état de santé, se réalisent pour lors; on tremble, parce que la machine est affoiblie; on déraisonne, parceque le cerveau est incapable de remplir exactement ses fonctions. Il est évident que c'est là la vraie cause de ces changements dont nos Prêtres ont la mauvaise foi de se prévaloir contre l'incrédulité, & dont ils tirent des preuves de la réalité de leurs opinions sublimes. Les *conversions*, ou les changements qui se font dans les idées des hommes, tiennent toujours à quelque dérangement physique dans leur machine, causé par le chagrin, ou par quelque cause naturelle & connue.

Soumis à l'influence continuelle des causes physiques, nos systêmes suivent donc toujours les variations de notre corps; nous raisonnons bien, quand notre corps est sain & bien constitué; nous raisonnons mal, quand ce corps est dérangé; pour lors, nos idées se décousent, nous ne sommes plus capables de les associer avec précision, de retrouver nos principes, d'en tirer des conséquences justes; le cerveau est ébranlé, & nous ne voyons plus rien sous son vrai point de vue. Dans un temps de gelée, il est tel homme qui ne voit pas son Dieu sous les mêmes traits que dans un temps couvert & pluvieux; il ne le voit pas de même dans la tristesse, que dans la gaieté, en compagnie, comme seul. Le bon sens nous suggere que c'est, quand le corps est sain, & quand

l'esprit n'est troublé par aucuns nuages, que nous pouvons raisonner avec précision ; cet état peut nous fournir une mesure générale propre à régler nos jugements & à rectifier même nos idées, lorsque des causes imprévues pourroient les faire chanceler.

Si les opinions du même individu sur son Dieu, sont flottantes & sujettes à varier, combien doivent-elles subir de changements dans les êtres si divers qui composent la race humaine ? Si, peut être, il n'existe pas deux hommes qui voient un objet physique exactement des mêmes yeux, à plus forte raison, combien doit-il y avoir de variété dans leurs façons d'envisager les choses qui n'existent que dans leur imagination ? Quelle infinité de combinaisons d'idées des esprits essentiellement différents doivent-ils se faire pour composer un être idéal dont chaque instant de la vie doit changer le tableau ? Ce seroit donc une entreprise insensée, que de vouloir prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser sur la religion & sur Dieu, qui sont entiérement du ressort de l'imagination, & sur lesquels, comme on l'a très-souvent répété, les mortels n'auront jamais de mesure commune. Combattre les opinions religieuses des hommes, c'est combattre leur imagination, leur organisation, leurs habitudes qui suffissent pour identifier, avec leur cerveau, les idées les plus absurdes & les moins fondées. Plus les hommes auront d'imagination, plus ils seront enthousiastes, en matiere de religion, & moins la raison aura de force pour les détromper de leurs chimeres; ces chimeres seront devenues une pâture nécessaire à leur imagination ardente. En un mot, combattre les notions religieuses des hommes, combattre la passion qu'ils ont pour merveilleux. En dépit de la raison, les personnes pourvues d'une imagination vive, sont perpétuellement ramenées aux chimeres que l'habitude leur rend

cheres, même quand elles sont incommodes & fâcheuses; elles en sont quittes pour les habiller à leur maniere. Ainsi, une ame tendre a besoin d'un Dieu qu'elle aime; l'entousiaste heureux a besoin d'un Dieu qu'il remercie; l'entousiaste infortuné a besoin d'un Dieu qui prenne part à ses peines. Le devot mélancolique a besoin d'un Dieu qui le chagrine, & qui maintienne en lui le trouble devenu nécessaire à son organisation malade. Que dis-je? Le pénitent frénétique a besoin d'un Dieu cruel qui lui impose le devoir d'être inhumain envers lui-même, & le fanatique emporté se croiroit malheureux, s'il étoit privé d'un Dieu qui lui ordonne de faire éprouver aux autres les effets de son humeur bouillante & de ses passions fougueuses.

Celui qui se repaît d'illusions agréables, est, sans doute, un entousiaste moins dangereux que celui dont l'ame est tourmentée par des spectres odieux. Si une ame honnête & tendre ne cause point de ravages dans la société, un esprit agité par des passions incommodes, ne peut manquer de se rendre, tôt ou tard, incommodes à ses semblables. Le Dieu d'un Socrate & d'un Fenelon peut convenir à des ames aussi douces que les leurs; mais il ne peut être impunément le Dieu d'une nation entiere dans laquelle il sera toujours très-rare de trouver des hommes de leur trempe. La Divinité, comme on l'a souvent dit, sera toujours, pour le plus grand nombre des mortels, une chimere effrayante propre à leur trouber le cerveau, à mettre leurs passions en jeu, à les rendre nuisibles à leurs associés. Si des gens de bien ne voient leur Dieu, que comme rempli de bonté; des hommes vicieux, inflexibles, inquiets & méchants prêteront à leur Dieu leur propre caractere, & s'autoriseront de son exemple pour donner un libre cours à leurs pro-

pres passions. Chaque homme ne peut voir sa chimere qu'avec ses propres yeux ; & le nombre de ceux qui se peindront la Divinité hideuse, affligeante & cruelle, sera toujours bien plus grand & plus à craindre, que ceux qui lui prêtent des couleurs séduisantes ; pour un heureux que cette chimere peut faire, elle fera des milliers de malheureux, elle sera, tôt ou tard, une source intarissable de divisions, d'extravagances & de fureurs ; elle troublera l'esprit des ignorants sur lesquels les imposteurs & les fanatiques auront toujours du pouvoir ; elle effrayera les lâches & les pusillanimes, que leur foiblesse dispose à la perfidie & à la cruauté ; elle fera trembler les personnes les plus honnêtes, qui, même en pratiquant la vertu, craindront d'encourir la disgrace d'un Dieu bizarre & capricieux ; elle n'arrêtera point les méchants qui la mettront de côté pour se livrer au crime, ou qui même se serviront de cette chimére Divine pour justifier leurs forfaits. En un mot, entre les mains des tyrans, ce Dieu, Tyran lui-même, ne servira qu'à écraser la liberté des peuples, & à violer impunément les droits de l'équité. Entre les mains des Prêtres, ce Dieu sera un Talisman propre à énivrer, aveugler, subjuguer également les Souverains & les sujets ; enfin, entre les mains des peuples, cette idole sera toujours une arme à deux tranchants dont ils se feront à eux-mêmes les blessures les plus mortelles.

D'un autre côté, le Dieu Théologique n'étant, comme on a vu, qu'un amas de contradictions ; étant représenté, malgré son immutabilité, tantôt comme la bonté même, tantôt comme le plus cruel & le plus injuste des êtres ; étant d'ailleurs envisagé par des hommes dont la machine éprouve des variations continuelles, ce Dieu, dis-je, ne peut, en tout temps, paroître le même à ceux qui s'en oc-

cupent. Ceux qui s'en forment les idées les plus favorables, sont souvent, malgré eux, forcés de reconnoître que le portait qu'ils s'en font, n'est point toujours conforme à l'original. Le devot le plus fervent, l'entousiaste le plus prévenu ne peuvent s'empêcher de voir les traits de leur Divinité changer, & s'ils étoient capables de raisonner, ils sentiroient l'inconséquence de la conduite qu'ils tiennent sans cesse à son égard. En effet, ne verroient-ils pas que cette conduite semble démentir, à chaque instant, les perfections merveilleuses qu'ils assignent à leur Dieu ? Prier la Divinité, n'est-ce pas douter de sa sagesse, de sa bienveillance, de sa Providence, de son omniscience, de son immutabilité ? N'est-ce pas l'accuser d'oublier ses créatures, & lui demander qu'il altere les décrets éternels de sa justice, qu'il change les loix invariables qu'il a lui-même fixées ? Prier Dieu, n'est-ce pas lui dire ? » O mon Dieu ! je reconnois votre sagesse, votre science, votre bonté infinies ; » cependant vous m'oubliez ; vous perdez de vue » votre créature ; vous ignorez, ou vous feignez » d'ignorer ce qui lui manque ; ne voyez-vous pas » que je souffre de l'arrangement merveilleux que » vos loix sages ont mis dans l'univers ? La nature, contre vos ordres, rend actuellement mon » existence pénible ; changez donc, je vous prie, » l'essence que votre volonté a donnée à touts les » êtres. Faites en sorte que les éléments perdent » pour moi, en ce moment, leurs propriétés distinctives ; faites que les corps graves ne tombent » point, que le feu ne brûle point, que la machine frêle que j'ai reçue de vous, ne souffre point » des chocs qu'elle éprouve à chaque instant. Rectifiez, pour mon bien-être, le plan que votre » prudence infinie a tracé depuis l'éternité." Tels

que si, contre son attente, il existoit un Dieu bon, il ne pourroit le punir de ses erreurs involontaires qui dépendroient de l'organisation qu'il en auroit reçue.

En effet, s'il existoit un Dieu; si Dieu étoit un être rempli de raison, d'équité, de bonté, & non un génie féroce, insensé, malfaisant, tel que la religion se plaît si souvent à le montrer, que pourroit appréhender un Athée vertueux, qui croyant, au moment de sa mort, s'endormir pour toujours, se trouveront en la présence d'un Dieu qu'il auroit méconnu & négligé pendant sa vie?

» O Dieu, diroit-il; Pere qui t'es rendu invisible à ton enfant! Moteur inconcevable & caché que je n'ai pu découvrir! Pardonne, si mon entendement borné n'a pu te reconnoître, dans une nature où tout m'a paru nécessaire. Pardonne, si mon cœur sensible n'a pu démêler tes traits augustes sous ceux de ce Tyran farouche que le superstitieux adore en frémissant; je n'ai pu voir qu'un vrai phantôme dans cet assemblage de qualités inconciliables dont l'imagination t'avoit revêtu. Comment mes yeux grossiers auroient-ils pu t'appercevoir dans une nature où touts mes sens n'ont jamais pu connoître que des êtres matériels & des formes périssables? Pouvois-je, à l'aide de ces sens, découvrir ton essence spirituelle qu'ils ne pouvoient soumettre à l'expérience? Comment trouver des preuves constantes de ta bonté dans tes ouvrages, que je voyois aussi souvent nuisibles, que favorables aux êtres de mon espece? Mon foible cerveau, forcé de juger d'après lui-même, pouvoit-il juger de ton plan, de ta sagesse, de ton intelligence, tandis que l'univers ne me présentoit qu'un mélange constant d'or-

» dres & de désordres, de biens & de maux, de » formations & de destructions? Ai-je pu rendre » hommage à ta justice, tandis que je voyois si » souvent le crime triomphant & la vertu dans » les pleurs? Pouvois-je donc reconnoître la voix » d'un être rempli de sagesses dans ces oracles am- » bigus, contradictoires, puériles que des impos- » teurs publioient en ton nom dans les différen- » tes contrées de la terre que je viens de quitter! » Si j'ai refusé de croire ton existence, c'est que » je n'ai sçu, ni ce que tu pouvois être, ni où l'on » pouvoit te placer; ni les qualités que l'on pou- » voit t'assigner. Mon ignorance est pardonnable, » parce qu'elle fut invincible; mon esprit n'a pu » plier sous l'autorité de quelques hommes qui se » reconnoissoient aussi peu éclairés que moi sur » son essence, & qui, toujours en dispute entre » eux, ne s'accordoient que pour me crier impé- » rieusement de leur sacrifier la raison que tu m'a- » vois donnée. »

» Mais, ô Dieu! Si tu chéris tes créatures, » je les ai chéries comme toi; j'ai tâché de les » rendre heureuses dans la sphére où j'ai vécu. » Si tu es l'auteur de la raison, je l'ai toujours » écoutée & suivie; si la vertu te plaît, mon » cœur l'a toujours honorée; si je ne l'ai point ou- » tragée; & quand mes forces me l'ont permis, » je l'ai moi-même pratiquée; je fus époux & » Pere tendre, ami sincere, citoyen fidele & zé- » lé: j'ai tendu une main secourable au malheu- » reux; j'ai consolé l'affligé: si les foiblesses de » ma nature ont été nuisibles à moi-même, ou in- » commodes aux autres, je n'ai, du moins, jamais » fait gémir l'infortuné sous le poids de mes injus- » tices, je n'ai point dévoré la substance du pau- » vre; je n'ai point vu, sans pitié, les larmes de la

» veuve; je n'ai point écouté, sans attendrissement, les cris de l'orphelin. Si tu rendis l'homme sociable, si tu voulus que la société subsistât & fût heureuse, j'ai été l'ennemi de touts ceux qui l'opprimoient, ou la trompoient pour profiter de ses malheurs. »

» Si j'ai mal pensé de toi, c'est que mon entendement n'a pu te concevoir; si j'ai mal parlé de toi, c'est que mon cœur trop humain s'est révolté contre le portrait hideux qu'on lui foisoit de toi. Mes égarements ont été les effets du tempérament que tu m'avois donné, des circonstances dans lesquelles, sans mon aveu, tu m'as placé, des idées qui, malgré moi, sont entrées dans mon esprit. Si tu es bon & juste, comme on l'assure, tu ne peux me punir des écarts de mon imagination, des fautes causées par mes passions, suites nécessaires de l'organisation que j'avois reçue de toi. Ainsi, je ne puis te craindre, je ne puis redouter le sort que tu me prépares; ta bonté n'eût point permis que je pusse encourir des châtiments par des égarements inévitables: que ne me refusois-tu le jour, plutôt que de m'appeller au rang des êtres intelligents, pour y jouir de la fatale liberté de me rendre malheureux? Si tu me punissois avec rigueur & sans fin, pour avoir écouté la raison que tu m'avois donnée; si tu me châtiois de mes illusions; si tu te mettois en colere, parce que ma foiblesse est tombée dans les embûches que tu m'avois dressées de toutes parts; tu serois le plus cruel & le plus injuste des tyrans; tu ne serois pas un Dieu, mais un Démon malfaisant dont je serois forcé de subir la loi & d'assouvir la barbarie, mais dont je m'applaudirois d'avoir, du moins pour quelque tems, secoué le joug insupportable. »

C'eſt ainſi, que pourroit parler un diſciple de la nature qui, tranſporté tout-d'un-coup dans les régions imaginaires, y trouveroit un Dieu dont toutes les notions ſeroient directement contraires à celles que la ſageſſe, la bonté, la juſtice nous fourniſſent ici-bas. En effet, la Théologie ne ſemble inventée, que pour renverſer dans notre eſprit toutes les idées naturelles; cette ſcience illuſoire ſemble avoir pris à tâche de faire, de ſon Dieu, l'être le plus contradictoire à la raiſon humaine; c'eſt néanmoins d'après cette raiſon, que nous ſommes forcés de juger en ce monde; ſi dans l'autre rien n'eſt conforme à celui-ci, rien n'eſt plus inutile, que d'y ſonger, ou d'en raiſonner: d'ailleurs, comment nous en rapporter à des hommes qui ne ſont eux-mêmes à portée de juger, que comme nous?

Quoi qu'il en ſoit, en ſuppoſant Dieu l'auteur de tout, rien n'eſt plus ridicule que l'idée de lui plaire, ou de l'irriter par nos actions, nos penſées, nos paroles; rien de plus inconſéquent, que d'imaginer que l'homme, ſon ouvrage, puiſſe mériter ou démériter à ſon égard; il eſt évident qu'il ne peut nuire à un être tout-puiſſant ſouverainement heureux par ſon eſſence; il eſt évident qu'il ne peut déplaire à celui qui l'a fait ce qu'il eſt; ſes paſſions, ſes déſirs, ſes penchants ſont les ſuites néceſſaires de l'organiſation qu'il a reçue; les motifs qui déterminent ſa volonté vers le bien, ou vers le mal, ſont dus évidemment aux qualités inhérentes aux êtres que Dieu place autour de lui. Si c'eſt un être intelligent qui nous a faits, qui nous a donné des organes, qui nous a placés dans les circonſtances où nous ſommes, qui a donné les propriétés aux cauſes qui, en agiſſant ſur nous, modifient notre volonté, comment pouvons-nous

l'offenser? Si j'ai l'ame tendre, sensible, compatissante, c'est que j'ai reçu de Dieu des organes faciles à émouvoir, d'où résulte une imagination vive que l'éducation a cultivée: si je suis insensible & dur, c'est que la nature ne m'a donné que des organes rébelles, d'ou résulte une imagination peu sensible & un cœur difficile à toucher. Si je professe une religion, c'est que je l'ai reçue de parents desquels il ne dépendoit point de moi de ne pas naître, qui la professoient avant moi, dont l'autorité, les exemples & les instructions ont obligé mon esprit à se conformer au leur. Si je suis incrédule, c'est que, peu susceptible de crainte, ou d'entousiasme pour des choses inconnues, mes circonstances ont voulu que je me détrompasse des chimeres de mon enfance.

C'est donc, faute de réflechir à ses principes, que le Théologien nous dit que l'homme peut plaire, ou déplaire au Dieu puissant qui l'a formé. Ceux qui croient mériter, ou démériter de leur Dieu, s'imaginent que cet être leur sçaura gré de l'organisation qu'il leur a lui-même donnée, & les punira de celle qu'il leur a refusée. En conséquence de cette idée si extravagante, le Devot affectueux & tendre se flatte d'être recompensé de la chaleur de son imagination. Le devot zélé ne doute pas que son Dieu ne le récompense, quelque jour, de l'âcreté de sa bile, ou de la chaleur de son sang. Le pénitent, le frénétique, l'atrabilaire s'imaginent que leur Dieu leur tiendra compte des folies que leur organisation vicieuse, ou leur fanatisme leur font commettre, &, sur-tout, sera bien content de la tristesse de leur humeur, de la gravité de leur maintien, de leur inimitié pour les plaisirs. Le devot, le zélé, le querelleur opiniâtre ne peuvent se persuader que leur Dieu, qu'ils font

font toujours sur leur propre modele, puisse être favorable à celui qui a plus de flegme, moins de bile, un sang moins bouillant dans sa composition. Chaque mortel croit sa propre organisation la meilleure, la plus conforme à celle de son Dieu.

Quelles étranges idées doivent avoir, de leur Divinité, ces aveugles mortels, qui s'imaginent que le maître absolu de tout peut s'offenser des mouvements qui se passent dans leur corps, ou dans leur esprit! Quelles contradictions, que de penser que son bonheur inaltérable puisse être troublé, ou son plan dérangé par les secousses passageres qu'éprouvent les fibres imperceptibles du cerveau de l'une de ses créatures! La Théologie nous donne des idées bien ignobles d'un Dieu, dont, pourtant, elle ne cesse d'exalter la puissance, la grandeur & la bonté!

Sans un dérangement très-marqué dans nos organes, nos sentiments ne varient gueres sur les objets que nos sens, que l'expérience, que la raison nous ont bien démontrés. Dans quelque circonstance qu'on nous prenne, nous n'avons aucun doute, ni sur la blancheur de la neige, ni sur la lumiere du jour, ni sur l'utilité de la vertu. Il n'en est pas de même des objets qui dépendent uniquement de notre imagination, & qui ne nous sont point prouvés par le témoignage constant de nos sens; nous en jugeons diversement, suivant les dispositions dans lesquelles nous nous trouvons. Ces dispositions varient, en raison des impressions involontaires que nos organes reçoivent, à chaque moment, de la part d'une infinité de causes, soit extérieures à nous, soit renfermées dans notre propre machine. Ces organes sont, à notre insçu, perpétuellement modifiés, relâchés, ou tendus par plus ou moins de pesanteur, ou d'élasticité dans

l'air, par le froid, ou le chaud, la sécheresse, ou l'humidité, la santé, ou la maladie, la chaleur du sang, l'abondance de la bile, l'état du systême nerveux &c. Ces différentes causes influent nécessairement sur les idées, les pensées, les opinions momentanées de l'homme; il est, par conséquent, obligé de voir diversement les objets que son imagination lui présente, sans pouvoir être repassé par l'expérience & la mémoire. Voilà pourquoi l'homme est forcé de voir sans cesse son Dieu & ses chimeres religieuses sous des aspects différents; dans un moment où ses fibres se trouveront disposées à frémir, il sera lâche & pusillanime, il ne pensera à ce Dieu, qu'en tremblant; dans un instant où ces mêmes fibres seront plus affermies, il contemplera ce même Dieu avec plus de sang froid. Le Théologien, ou le Prêtre nommera sa pusillanimité, *sentiment intérieur, avertissement d'en-haut, inspiration secrette*; mais celui qui connoît l'homme, dira que ce n'est autre chose qu'un mouvement machinal produit par une cause physique ou naturelle. En effet, c'est par un pur méchanisme physique que l'on peut expliquer toutes les révolutions qui se font, souvent, d'un moment à l'autre, dans les systêmes, dans toutes les opinions, dans touts les jugements des hommes: en conséquence; on les voit, tantôt raisonner juste, & tantôt déraisonner.

Voilà comment, sans recourir à des graces, à des inspirations, des visions, des mouvements surnaturels, nous pouvons nous rendre compte de ces états incertains & flottants, ou nous voyons quelquefois tomber des personnes, très-éclairées d'ailleurs; quand il est question de la religion. Souvent, en dépit de tout raisonnement, des dispositions momentanées les ramenent aux préjugés

de l'enfance, dont, dans d'autres occasions, elles nous paroissent complettement détrompées. Ces changements sont, sur-tout, très-marqués dans les infirmités & les maladies, & aux approches de la mort : le baromêtre de l'entendement est alors souvent obligé de baisser ; des chimeres que l'on méprisoit, ou que l'on mettoit à leur juste valeur dans l'état de santé, se réalisent pour lors ; on tremble, parce que la machine est affoiblie ; on déraisonne, parceque le cerveau est incapable de remplir exactement ses fonctions. Il est évident que c'est là la vraie cause de ces changements dont nos Prêtres ont la mauvaise foi de se prévaloir contre l'incrédulité, & dont ils tirent des preuves de la réalité de leurs opinions sublimes. Les *conversions*, ou les changements qui se font dans les idées des hommes, tiennent toujours à quelque dérangement physique dans leur machine, causé par le chagrin, ou par quelque cause naturelle & connue.

Soumis à l'influence continuelle des causes physiques, nos systêmes suivent donc toujours les variations de notre corps ; nous raisonnons bien, quand notre corps est sain & bien constitué ; nous raisonnons mal, quand ce corps est dérangé ; pour lors, nos idées se décousent, nous ne sommes plus capables de les associer avec précision, de retrouver nos principes, d'en tirer des conséquences justes ; le cerveau est ébranlé, & nous ne voyons plus rien sous son vrai point de vue. Dans un temps de gelée, il est tel homme qui ne voit pas son Dieu sous les mêmes traits que dans un temps couvert & pluvieux ; il ne le voit pas de même dans la tristesse, que dans la gaieté, en compagnie, comme seul. Le bon sens nous suggere que c'est, quand le corps est sain, & quand

l'esprit n'est troublé par aucuns nuages, que nous pouvons raisonner avec précision ; cet état peut nous fournir une mesure générale propre à régler nos jugements & à rectifier même nos idées, lorsque des causes imprévues pourroient les faire chanceler.

Si les opinions du même individu sur son Dieu, sont flottantes & sujettes à varier ; combien doivent-elles subir de changements dans les êtres si divers qui composent la race humaine? Si, peut-être, il n'existe pas deux hommes qui voient un objet physique exactement des mêmes yeux, à plus forte raison, combien doit-il y avoir de variété dans leurs façons d'envisager les choses qui n'existent que dans leur imagination? Quelle infinité de combinaisons d'idées des esprits essentiellement différents doivent-ils se faire pour composer un être idéal dont chaque instant de la vie doit changer le tableau? Ce seroit donc une entreprise insensée, que de vouloir prescrire aux hommes ce qu'ils doivent penser sur la religion & sur Dieu, qui sont entiérement du ressort de l'imagination, & sur lesquels, comme on l'a très-souvent répété, les mortels n'auront jamais de mesure commune. Combattre les opinions religieuses des hommes, c'est combattre leur imagination, leur organisation, leurs habitudes qui suffissent pour identifier, avec leur cerveau, les idées les plus absurdes & les moins fondées. Plus les hommes auront d'imagination, plus ils seront enthousiastes, en matiere de religion, & moins la raison aura de force pour les détromper de leurs chimeres; ces chimeres seront devenues une pâture nécessaire à leur imagination ardente. En un mot, combattre les notions religieuses des hommes, c'est combattre la passion qu'ils ont pour merveilleux. En dépit de la raison, les personnes pourvues d'une imagination vive, sont perpétuellement ramenées aux chimeres que l'habitude leur rend

cheres, même quand elles sont incommodes & fâcheuses ; elles en sont quittes pour les habiller à leur maniere. Ainsi, une ame tendre a besoin d'un Dieu qu'elle aime ; l'entousiaste heureux a besoin d'un Dieu qu'il remercie ; l'entousiaste infortuné a besoin d'un Dieu qui prenne part à ses peines. Le devot mélancolique a besoin d'un Dieu qui le chagrine, & qui maintienne en lui le trouble devenu nécessaire à son organisation malade. Que dis-je ? Le pénitent frénétique a besoin d'un Dieu cruel qui lui impose le devoir d'être inhumain envers lui-même, & le fanatique emporté se croiroit malheureux, s'il étoit privé d'un Dieu qui lui ordonne de faire éprouver aux autres les effets de son humeur bouillante & de ses passions fougueuses.

Celui qui se repaît d'illusions agréables, est, sans doute, un entousiaste moins dangereux que celui dont l'ame est tourmentée par des spectres odieux. Si une ame honnête & tendre ne cause point de ravages dans la société, un esprit agité par des passions incommodes, ne peut manquer de se rendre, tôt ou tard, incommodes à ses semblables. Le Dieu d'un Socrate & d'un Fenelon peut convenir à des ames aussi douces qne les leurs ; mais il ne peut être impunément le Dieu d'une nation entiere dans laquelle il sera toujours très-rare de trouver des hommes de leur trempe. La Divinité, comme on l'a souvent dit, sera toujours, pour le plus grand nombre des mortels, une chimere effrayante propre à leur troubler le cerveau, à mettre leurs passions en jeu, à les rendre nuisibles à leurs associés. Si des gens de bien ne voient leur Dieu, que comme rempli de bonté ; des hommes vicieux, inflexibles, inquiets & méchants prêteront à leur Dieu leur propre caractere, & s'autoriseront de son exemple pour donner un libre cours à leurs pro-

cupent. Ceux qui s'en forment les idées les plus favorables, sont souvent, malgré eux, forcés de reconnoître que le portait qu'ils s'en font, n'est point toujours conforme à l'original. Le devot le plus fervent, l'entousiaste le plus prévenu ne peuvent s'empêcher de voir les traits de leur Divinité changer, & s'ils étoient capables de raisonner, ils sentiroient l'inconséquence de la conduite qu'ils tiennent sans cesse à son égard. En effet, ne verroient-ils pas que cette conduite semble démentir, à chaque instant, les perfections merveilleuses qu'ils assignent à leur Dieu? Prier la Divinité, n'est-ce pas douter de sa sagesse, de sa bienveillance, de sa Providence, de son omniscience, de son immutabilité? N'est-ce pas l'accuser d'oublier ses créatures, & lui demander qu'il altere les décrets éternels de sa justice, qu'il change les loix invariables qu'il a lui-même fixées? Prier Dieu, n'est-ce pas lui dire? » O mon Dieu! je reconnois votre sagesse, votre science, votre bonté infinies; cependant vous m'oubliez; vous perdez de vue votre créature; vous ignorez, ou vous feignez d'ignorer ce qui lui manque; ne voyez-vous pas que je souffre de l'arrangement merveilleux que vos loix sages ont mis dans l'univers? La nature, contre vos ordres, rend actuellement mon existence pénible; changez donc, je vous prie, l'essence que votre volonté a donnée à touts les êtres. Faites en sorte que les éléments perdent pour moi, en ce moment, leurs propriétés distinctives; faites que les corps graves ne tombent point, que le feu ne brûle point, que la machine frêle que j'ai reçue de vous, ne souffre point des chocs qu'elle éprouve à chaque instant. Rectifiez, pour mon bien-être, le plan que votre prudence infinie a tracé depuis l'éternité." Tels

font, à-peu-près, les vœux que forment touts les hommes; telles font les demandes ridicules qu'ils font, à chaque instant, à la Divinité, dont ils vantent la sagesse, l'intelligence, la providence & l'équité, tandis que, presque jamais, ils ne sont contents des effets de ces perfections Divines.

Ils ne sont pas plus conséquents dans les actions de graces, qu'ils se croient obligés de lui rendre. N'est-il pas juste, nous disent-ils, de remercier la Divinité de ses bienfaits? Ne seroit-ce pas le comble de l'ingratitude, de refuser ses hommages à l'auteur de notre existence, & de tout ce qui contribue à la rendre agréable? Mais, lui dirai je, votre Dieu agit donc par intérêt? Semblable aux hommes qui, lors même qu'ils sont les plus désintéressés, exigent, au moins, qu'on leur donne des marques des impressions que leurs bienfaits font sur nous. Votre Dieu si puissant & si grand a-t-il besoin que vous lui prouviez les sentiments de votre réconnoissance? D'ailleurs, sur quoi fondez-vous cette gratitude? Répand-il ses bienfaits également sur touts les hommes? Le plus grand nombre d'entre eux est-il content de son sort? Vous même êtes-vous toujours satisfait de votre existence? on me dira, sans doute, que cette existence seule est le plus grand des bienfaits. Mais comment peut-on la regarder comme un avantage signalé? Cette existence n'est-elle pas dans l'ordre nécessaire des choses? N'est-elle pas nécessairement entrée dans le plan inconnu de votre Dieu? La pierre doit-elle quelque chose à l'Architecte, pour l'avoir jugé nécessaire à son bâtiment? Connoissez-vous mieux que cette pierre, les vues cachées de votre Dieu? Si vous êtes un être sensible & pensant, ne trouvez-vous pas, à chaque instant, que ce plan merveilleux vous incommode; vos prières même à l'Ar-

chitecte du monde ne prouvent-elles pas que vous êtes mécontents ? Vous êtes né sans le vouloir ; votre existence est précaire ; vous souffrez contre votre gré ; vos plaisirs & vos peines ne dépendent point de vous ; vous n'êtes maître de rien ; vous ne concevez rien au plan de l'Architecte du monde que vous ne cessez d'admirer, &, dans lequel, sans votre aveu, vous vous trouvez placé ; vous êtes les jouets continuels de la nécessité que vous divinisez ; après vous avoir appellés à la vie, votre Dieu vous oblige d'en sortir ; où sont donc ces obligations si grandes que vous croyez avoir à la Providence ? Ce même Dieu, qui vous donna le jour, qui vous fournit vos besoins, qui vous conserve, ne vous ravit-il pas, en un moment, ces prétendus avantages ; Si vous regardez l'existence, comme le plus grand des biens ; la perte de cette existence n'est-elle pas, selon vous, le plus grand des maux ? Si la mort & la douleur sont des maux redoutables, cette mort & la douleur n'effacent-elles pas le bienfait de l'existence & des plaisirs qui peuvent quelquefois l'accompagner ? Si votre naissance & votre fin, vos jouissances & vos peines sont également entrées dans les vues de sa Providence, je ne vois rien qui vous autorise à le remercier. Quelles peuvent être les obligations que vous pouvez avoir à un maître qui, malgré vous, vous force de venir en ce monde pour jouer un jeu dangereux & inégal auquel vous pouvez gagner, ou perdre un bonheur éternel ?

On nous parle, en effet, d'une autre vie où l'on assure que l'homme sera complettement heureux. Mais, en supposant, pour un moment, l'existence de cette autre vie (qui est aussi peu fondée que celle de l'être de qui on l'attend), il faudroit, au moins, suspendre sa reconnoissance jusqu'à cette au-

tre vie ; dans la vie que nous connoissons, les hommes sont bien plus souvent mécontents que fortunés ; si Dieu, dans le monde où nous sommes, n'a pu, ni voulu, ni permis que ses créatures chéries fussent parfaitement heureuses, comment s'assurer qu'il aura le pouvoir, ou la volonté de les rendre, par la suite, plus heureuses qu'elles ne sont ? On nous citera, pour lors, des révélations, des promesses formelles de la Divinité, qui s'engage à dédommager ses favoris des maux de la vie présente. Admettons, pour un instant, l'autenticité de ces promesses ; mais ces révélations ne nous apprennent-elles pas elles-mêmes que la bonté Divine réserve des supplices éternels au plus grand nombre des hommes ? Si ces menaces sont vraies, les mortels doivent ils donc de la reconnoissance à un Dieu qui, sans les consulter, ne leur donne leur existence que pour courir, à l'aide de leur liberté prétendue, le risque de se rendre éternellement malheureux ? N'eût-il pas été plus utile pour eux de ne point exister, ou, du moins, de n'exister que comme les pierres & les brutes, de qui l'on suppose que Dieu n'exige rien, que de jouir de ces facultés si vantées, du privilege de mériter & de démériter, qui peuvent conduire les êtres intelligents au plus affreux des malheurs ? En faisant attention au petit nombre des élus, & au grand nombre des réprouvés, quel est l'homme de sens qui, s'il eût été le maître, eût consenti à courir le risque de la damnation éternelle ?

Ainsi, sous quelque point de vue que l'on envisage le phantôme Théologique, les hommes, s'ils étoient conséquents, même dans leurs erreurs, ne lui devroient ; ni prieres, ni hommages, ni cultes, ni actions de graces ; mais, en matiere de religion, les mortels ne raisonnent jamais ; ils ne

ſuivent que les impulſions de leurs craintes, de leurs imaginations, de leurs tempéraments, de leurs paſſions propres, ou de celles des guides qui ont acquis le droit de commander à leur entendement. La crainte a fait les Dieux; la terreur les accompagne ſans ceſſe; il eſt impoſſible de raiſonner, quand on tremble. Ainſi, les hommes ne raiſonneront jamais, quand il ſera queſtion des objets dont l'idée vague ſera toujours aſſociée à celle de la terreur. Si l'entouſiaſte honnête & doux ne voit ſon Dieu que comme un Pere bienfaiſant, le plus grand nombre des mortels ne le verra que comme un Sultan rédoutable, un tyran déſagréable, un génie cruel & pervers. Ainſi, ce Dieu ſera toujours, pour la race humaine, un levain dangereux, propre à l'aigrir & à la mettre dans une fermentation fatale. Si l'on peut laiſſer au devot paiſible, humain & modéré, le Dieu bon qu'il s'eſt formé ſelon ſon propre cœur, l'intérêt du genre humain exige que l'on renverſe une idole enfantée par la crainte, nourrie par la mélancolie, dont l'idée & le nom ne ſont propres qu'à remplir l'univers de carnage & de folies.

Ne nous flattons point, cependant, que la raiſon puiſſe délivrer, tout d'un-coup, la race humaine, des erreurs dont tant de cauſes réunies s'efforcent de l'empoiſonner. Le plus vain des projets ſeroit l'eſpoir de guérir, en un inſtant, des erreurs épidémiqnes, héréditaires, enracinées depuis tant de ſiecles & continuellement alimentées & corroborées par l'ignorance, les paſſions, les habitudes, les intérêts, les craintes, les calamités toujours renaiſſantes des nations. Les anciennes révolutions de la terre ont fait éclore ſes premiers Dieux, de nouvelles révolutions en produiroient de nouveaux, ſi les anciens venoient à s'oublier. Des êtres igno-

rants, malheureux & tremblants se seront toujours des Dieux ; ou leur crédulité leur fera recevoir ceux que l'imposture ou le fanatisme voudront leur annoncer.

Ne nous proposons donc, que de montrer la raison à ceux qui peuvent l'entendre ; de présenter la vérité à ceux qui peuvent soutenir son éclat ; de détromper ceux qui ne voudront point opposer des obstacles à l'évidence, & qui ne s'obstineront point à persister dans l'erreur. Inspirons du courage à ceux qui n'ont point la force de briser avec leurs illusions. Rassurons l'homme de bien, que ses craintes allarment bien plus que le pervers qui, en dépit de ses opinions, suit toujours ses passions ; consolons le malheureux qui gémit sous le poids des préjugés qu'il n'a point examinés ; dissipons les incertitudes de celui qui doute, & qui, cherchant de bonne foi la vérité, ne trouve souvent, dans la philosophie même, que des opinions flottantes peu propres à fixer son esprit. Bannissons, pour l'homme de génie, la chimere qui lui fait perdre son temps ; arrachons son noir phantôme à l'homme intimidé, qui, dupe de ses vaines frayeurs, devient inutile à la société : ôtons à l'attrabilaire, un Dieu qui l'afflige, qui l'aigrit, qui ne fait qu'allumer sa bile : arrachons au fanatique, le Dieu qui lui met des poignards à la main. Arrachons aux imposteurs & aux Tyrans, un Dieu qui leur sert à épouvanter, asservir & dépouiller le genre humain. En ôtant aux honnêtes gens leurs redoutables idées, ne rassurons point les méchants, les ennemis de la société, privons-les de ces ressources sur lesquelles ils comptent pour expier leurs forfaits ; à des terreurs incertaines & éloignées qui ne pouvoient arrêter leurs excès, substituons des terreurs réelles & présentes ; qu'ils rougissent, en se voyant tels qu'ils

ſont, qu'ils frémiſſent, en trouvant leur complôts découverts; qu'ils tremblent, dans la crainte de voir un jour les mortels qu'ils outragent, revenus des erreurs dont ils ſe ſervent pour les enchaîner.

Si nous ne pouvons guérir les nations de leurs préjugés invétérés, tâchons, au moins, de les empêcher de retomber dans les excès dans leſquels la religion les a ſi ſouvent entraînés; que les hommes ſe faſſent des chimeres; qu'ils en penſent comme ils voudront, pourvu que leurs rêveries ne leur faſſent point oublier qu'ils ſont hommes, & qu'un être ſociable n'eſt point fait pour reſſembler aux animaux féroces. Balançons les intérêts fictifs du ciel, par les intérêts ſenſibles de la terre. Que les Souverains & les peuples reconnoiſſent enfin, que les avantages réſultants de la vérité, de la juſtice, de bonnes Loix, d'une éducation ſenſée, d'une morale humaine & paiſible ſont bien plus ſolides que ceux qu'ils attendent ſi vainement de leurs Divinités: qu'ils ſentent que des biens ſi réels & ſi chers ne doivent point être ſacrifiés à des eſpérances incertaines, ſi ſouvent démenties par l'expérience. Pour s'en convaincre, que tout homme raiſonnable conſidere les forfaits ſans nombre que le nom de Dieu a cauſés ſur la terre; qu'il étudie ſon affreuſe hiſtoire & celle de ſes odieux Miniſtres, qui, par-tout, ont ſouflé l'eſprit de vertige, de diſcorde & de fureur. Que les Princes & les ſujets apprennent, au moins, à réſiſter quelquefois aux paſſions de ces prétendus interpretes de la Divinité, ſur-tout lorſqu'ils leur ordonneront, de ſa part, d'être inhumains, intolérants, barbares, d'étouffer le cri de la nature, la voix de l'équité, les remontrances de la raiſon & de fermer les yeux ſur les intérêts de la ſociété.

Foibles mortels! juſques à quand votre ima-

gination, si active & si prompte à saisir le merveilleux, ira-t-elle chercher, hors de l'univers, des prétextes pour vous nuire à vous-mêmes & aux êtres avec qui vous vivez ici-bas! Que ne suivez-vous en paix la route simple & facile que vous trace votre nature? Pourquoi semer d'épines le chemin de la vie? Pourquoi multiplier les maux auxquels votre sort vous expose? Quels avantages pouvez-vous attendre d'une Divinité que les efforts réunis du genre humain entier n'ont encore pu vous faire connoître? Ignorez donc ce que l'esprit humain n'est pas fait pour comprendre; laissez là vos chimeres; occupez-vous de vérités; apprenez l'art de vivre heureux; perfectionnez vos mœurs, vos gouvernements, vos loix; songez à l'éducation, à l'agriculture, aux sciences vraiment utiles; travaillez avec ardeur; forcez par votre industrie la nature à vous être propice, & les Dieux ne pourront rien contre votre félicité. Abandonnez à des penseurs oisifs, à des entousiastes inutiles, le travail infructueux de sonder des abîmes dont vous devez détourner vos regards. Jouissez des biens attachés à votre existence présente; augmentez-en le nombre; ne vous élancez jamais au dé-là de votre sphere. S'il vous faut des chimeres, permettez à vos semblables d'avoir les leurs; & n'égorgez point vos freres, quand ils ne pourront pas délirer comme vous. Si vous voulez des Dieux, que votre imagination les enfante; mais ne souffrez point que ces êtres imaginaires vous énivrent, au point de méconnoître ce que vous devez aux êtres réels avec qui vous vivez.

CHAPITRE XI.

Apologie des sentiments contenus dans cet Ouvrage. De l'impiété. Existe-t-il des Athées ?

TOut ce qui vient d'être dit dans le cours de cet Ouvrage, devroit suffire pour détromper les hommes capables de raisonner des préjugés auxquels ils attachent tant d'importance. Mais les vérités les plus claires sont forcées d'échouer contre l'entousiasme, l'habitude & la crainte ; rien de plus difficile que de détruire l'erreur, quand une longue prescription l'a mise en possession de l'esprit humain. Elle est inattaquable, quand elle est appuyée du consentement général, propagée par l'éducation, invétérée par la coutume, fortifiée par l'exemple, maintenue par l'autorité, & sans cesse alimentée par les espérances & les craintes des peuples, qui regardent leurs erreurs mêmes comme le remede de leurs maux. Telles sont les forces réunies qui soutiennent l'empire des Dieux en ce monde, & qui paroissent devoir y rendre leur Trône inébranlable.

Ne soyons donc point surpris de voir le plus grand nombre des hommes, chérir son aveuglément, & craindre la vérité. Nous trouvons, par-tout, les mortels obstinément attachés à des phantômes dont ils attendent leur bien-être, tandis que ces phantômes sont évidemment les sources de touts leurs maux. Epris du merveilleux, dédaignant ce qui est simple & facile à comprendre, peu instruit dans les voies de la nature, accoutumé à ne point faire usage de la raison, le vulgaire, d'âges en âges, se prosterne devant les puissances invisibles qu'on lui fait adorer. Il leur adresse ses vœux fervents, il les implore dans ses malheurs, il se dépouille, pour elles, du fruit

de son travail, il est sans cesse occupé à remercier de vaines idoles des biens qu'il n'en a pas reçus, ou à leur demander des faveurs qu'il n'en peut obtenir. Ni l'expérience, ni la réflexion ne peuvent le désabuser; il ne s'apperçoit pas que ses Dieux ont toujours été sourds; il s'en prend à lui même, il les croit trop irrités, il tremble, il gémit, il soupire à leurs pieds, il couvre leurs Autels de présents; il ne voit pas que ces êtres si puissants sont soumis à la nature, & ne sont jamais propices, que quand cette nature est favorable. C'est ainsi que les nations sont complices de ceux qui les trompent, & sont aussi opposées à la vérité, que ceux qui les égarent.

En matiere de religion, il est très-peu de gens qui ne partagent, plus ou moins, les opinions du vulgaire. Tout homme qui s'écarte des idées reçues, est généralement regardé comme un frénétique, un présomptueux qui se croit insolemment bien plus sage que les autres. Au nom magique de religion & de Divinité, une terreur subite & panique s'empare des esprits; dès qu'on les voit attaquées, la société s'allarme, chacun s'imagine voir déjà son Monarque céleste, lever son bras vengeur contre le pays où la nature rebelle a produit un monstre assez téméraire pour braver son courroux. Les personnes mêmes les plus modérées taxent de folie & de sédition celui qui ose contester à ce Souverain imaginaire des droits que le bon sens n'a jamais discutés. En conséquence, quiconque entreprend de déchirer le bandeau des préjugés, paroît un insensé, un citoyen dangereux; sa sentence est prononcée d'une voix presqu'unanime; l'indignation publique, attisée par le fanatisme & l'imposture, fait qu'on ne veut point l'entendre; chacun se croiroit coupable, s'il daignoit l'écouter; chacun craindroit de se rendre

son

son complice, s'il ne faisoit éclater sa fureur contre lui, & son zele en faveur du Dieu terrible dont on suppose la colere provoquée. Ainsi, l'homme qui consulte sa raison, le Disciple de la nature est regardé comme une peste publique; l'ennemi d'un phantôme nuisible est regardé, comme l'ennemi du genre humain; celui qui voudroit établir une paix solide entre les hommes, est traité comme un perturbateur de la société; on proscrit tout d'une voix celui qui voudroit rassurer les mortels effrayés, en brisant les idoles sous lesquelles le préjugé les oblige de trembler. Au seul nom d'un *Athée*, le superstitieux frissonne, le Déiste lui-même s'allarme, le Prêtre entre en fureur, la Tyrannie prépare ses buchers, le vulgaire applaudit aux châtiments que des loix insensées décernent contre le véritable ami du genre humain.

Tels sont les sentiments auxquels doit s'attendre tout homme qui osera présenter à ses semblables la vérité que touts semblent chercher, mais que touts craignent de trouver, ou méconnoissent, quand on la leur veut montrer. Qu'est-ce, en effet, qu'un *Athée*? C'est un homme qui détruit des chimeres nuisibles au genre humain pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raison. C'est un penseur qui, ayant médité la matiere, son énergie, ses propriétés & ses façons d'agir, n'a pas besoin pour expliquer les phénomenes de l'univers & les opérations de la nature, d'imaginer des puissances idéales, des intelligences imaginaires, des êtres de raison, qui, loin de faire mieux connoître cette nature, ne font que la rendre capricieuse, inexpliquable, méconnoissable, inutile au bonheur des humains.

Ainsi, les seuls hommes qui peuvent avoir des idées simples & vraies de la nature, sont regardés

comme des spéculateurs absurdes, ou de mauvaise foi! Ceux qui se forment des notions intelligibles de la force motrice de l'univers, sont accusés de nier l'existence de cette force : ceux qui fondent tout ce qui s'opere dans ce monde sur des loix constantes & sures, sont accusés *d'attribuer tout au hazard*, ils sont taxés d'aveuglement & de délire par des entousiastes dont l'imagination, toujours égarée dans le vuide, attribue les effets de la nature à des causes fictives qui n'existent que dans leur propre cerveau, à des êtres de raison, à des puissances chimériques que l'on s'obstine à préférer à des causes réelles & connues. Nul homme, dans son bon sens, ne peut nier l'énergie de la nature, ou l'existence d'une force en vertu de laquelle la matiere agit & se met en mouvement; mais nul homme, à moins de renoncer à la raison, ne peut attribuer cette force à un être placé hors de la nature, distingué de la matiere, n'ayant rien de commun avec elle : n'est-ce pas dire que cette force n'existe pas, que de prétendre qu'elle réside dans un être inconnu, formé par un amas de qualités inintelligibles, d'attributs incompatibles d'où résulte nécessairement un tout impossible ? Les éléments indestructibles, les *atômes* d'Epicure, dont le mouvement, le concours & les combinaisons ont produit touts les êtres, sont, sans doute, des causes plus réelles que le Dieu de la Théologie. Ainsi, pour parler exactement, ce sont les partisans d'un être imaginaire, contradictoire, impossible à concevoir, que l'esprit humain ne peut saisir par aucun côté, qui n'offre qu'un vain nom, dont on peut tout nier; dont on ne peut rien affirmer; ce sont, dis-je, ceux qui font d'une pareille chimere le créateur, le moteur, le conservateur de l'univers, qui sont

des insensés. Des rêveurs, incapables d'attacher aucune idée positive à la cause dont ils parlent sans cesse, ne sont-ils pas de vrais *Athées*? Des penseurs qui font du pur néant la source de touts les êtres, ne sont-ils pas de vrais aveugles? N'est-ce pas le comble de la folie de personnifier des abstractions ou des idées négatives, & de se prosterner ensuite devant la fiction de son propre cerveau?

Ce sont néanmoins des hommes de cette trempe qui reglent les opinions du monde, & qui déferent à la risée & à la vengeance publique des hommes plus sensés qu'eux. A en croire ces profonds rêveurs, il n'y a que la démence & la frénésie qui puissent faire rejetter, dans la nature, un mobile totalement incompréhensible. Est-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu? Est-ce un crime de consulter l'expérience, d'en appeller au témoignage des sens dans l'examen de la chose la plus importante à connoître? Est-ce un affreux attentat de s'adresser à la raison & de préférer ses oracles aux décisions sublimes de quelques Sophistes, qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne comprennent rien au Dieu qu'ils nous annoncent? Cependant, selon eux, il n'est point de forfait plus digne de châtiment, il n'est point d'entreprise plus dangereuse contre la société, que de dépouiller le phantôme qu'ils ne connoissent point des qualités inconcevables & de l'appareil imposant, dont l'imagination, lignorance, la crainte & l'imposture l'ont, à l'envi, entouré; il n'est rien de plus impie & de plus criminel que de rassurer les mortels contre un spectre dont l'idée seule fut la source de touts les maux; il n'est rien de plus nécessaire que d'exterminer des audacieux, assez téméraires pour tenter de rompre le

charme invisible qui tient le genre humain engourdi dans l'erreur ; vouloir briser ses fers, ce fut briser pour lui ses plus sacrés liens.

En conséquence de ces clameurs, sans cesse renouvellées par l'imposture, & répétées par l'ignorance, les nations que, dans touts les siecles, la raison voulut détromper, n'oserent jamais écouter ses leçons bienfaisantes. Les amis des hommes ne furent point entendus, parce qu'ils furent les ennemis de leurs chimeres. Ainsi, les peuples continuent à trembler ; peu de sages ont le courage de les rassurer ; presque personne n'ose braver l'opinion publique infectée par la superstition ; on rédoute le pouvoir de l'imposture & les menaces de la tyrannie qui cherche toujours à s'appuyer par des illusions. Les cris de l'ignorance triomphante & du fanatisme hautain étoufferent, en tout temps, la foible voix de la nature, elle fut forcée de se taire, ses leçont furent bientôt oubliées ; & lorsqu'elle osa parler, ce ne fut, le plus souvent, que dans un langage énigmatique, inintelligible pour le plus grand nombre des hommes. Comment le vulgaire, qui saisit avec tant de peines les vérités les plus claires & les plus distinctement énoncées, eût-il pu comprendre les mysteres de la nature présentés sous des emblêmes & sous des mots entrecoupés !

En voyant le déchaînement qu'excitent, parmi les Théologiens, les opinions des Athées, & les supplices qui, à leur instigation, furent souvent décernés contre eux, ne seroit-on pas autorisé de conclure que ces Docteurs, ou ne sont pas aussi surs qu'ils le disent de l'existence de leur Dieu, ou ne regardent par les opinions de leurs adversaires, comme aussi absurdes qu'ils le prétendent ? Ce n'est jamais que la défiance, la foiblesse &

la crainte qui rendent cruel, on n'a point de colere contre ceux qu'on méprise : on ne regarde point la folie, comme un crime punissable; on se contenteroit de rire d'un insensé qui nieroit l'existence du Soleil, on ne le puniroit pas, si l'on n'étoit soit-même insensé. La fureur Théologique ne prouvera jamais que la foiblesse de sa cause, l'inhumanité de ces hommes intéressés dont la profession est d'annoncer des chimeres aux nations, nous prouve qu'eux seuls tirent parti de ces puissances invisibles, dont ils se servent avec succès pour effrayer les mortels. (73) Ce sont pourtant ces Tyrans des esprits qui, peu conséquents dans leurs principes, défont d'une main ce qu'ils élevent de l'autre : ce sont eux qui, après avoir fait une Divinité remplie de bonté, de sagesse & d'équité, la diffament, la décrient, l'anéantissent tout-à-fait, en disant qu'elle est cruelle, qu'elle est capricieuse, injuste & despotique, qu'elle est altérée du sang des malheureux. Cela posé, ce sont les Théologiens qui sont les vrais impies.

Celui qui ne connoît point la Divinité, ne peut lui faire injure, ni, par conséquent, être appellé un impie. *Etre impie*, dit Epicure, *ce n'est point ôter au vulgaire les Dieux qu'il a, c'est attribuer à ces Dieux les opinions du vulgaire.* Etre impie, c'est insulter un Dieu qu'on croit, c'est l'outrager sciemment, être impie, c'est admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche, en même temps, la persécution & le carnage. Etre impie, c'est tromper les hommes au nom d'un Dieu que l'on fait servir de prétexte à ses indignes passions. Etre impie, c'est dire qu'un Dieu souverainement heureux &

[73] Lucien suppose *Jupiter* qui, disputant avec *Menippe*, veut le foudroyer : surquoi le Philosophe lui dit, *ah! tu te fâches; tu prens ton foudre? Tu as donc tort.*

tout-puissant peut être offensé par ses foibles créatures. Etre impie, c'est mentir de la part d'un Dieu que l'on suppose l'ennemi du mensonge. Etre impie enfin, c'est se servir de la Divinité pour troubler les sociétés, pour les asservir à des Tyrans; c'est leur persuader que la cause de l'imposture est la cause de Dieu; c'est imputer à Dieu des crimes qui anéantiroient ses perfections Divines. Etre impie & insensé à la fois, c'est faire une pure chimere du Dieu que l'on adore,

D'un autre côté; être pieux, c'est servir la patrie, c'est être utile à ses semblables, c'est travailler à leur bien-être: chacun peut y prétendre, suivant ses facultés; celui qui médite, peut se rendre utile, lorsqu'il a le courage d'annoncer la vérité; de combattre l'erreur, d'attaquer les préjugés qui s'opposent, par-tout, au bonheur des humains; il est vraiment utile, & c'est même un devoir, d'arracher des mains des mortels les couteaux que le fanatisme leur distribue, d'ôter à l'imposture & à la tyrannie l'empire funeste de l'opinion dont elles se servent avec succès en tout temps, en touts lieux, pour s'élever sur les ruines de la liberté, de la sureté, de la félicité publique. Etre vraiment pieux, c'est observer religieusement les loix saintes de la nature, & suivre fidellement les devoirs qu'elle nous prescrit; être pieux, c'est être humain, équitable, bienfaisant, c'est respecter les droits des hommes; être pieux & sensé, c'est rejetter des rêveries qui pourroient faire méconnoître les conseils de la raison.

Ainsi, quoi qu'en disent le fanatisme & l'imposture, celui qui nie l'existence d'un Dieu, en voyant qu'elle n'a d'autre base que l'imagination allarmée; celui qui rejette un Dieu perpétuellement en condradiction avec lui-même; celui qui

bannit de son esprit & de son cœur un Dieu continuellement aux prises avec la nature, la raison, le bien-être des hommes; celui, dis-je, qui se détrompe d'une si dangereuse chimere, peut être réputé pieux, honnête & vertueux, quand sa conduite ne s'écartera point de regles invariables que la nature & la raison lui prescrivent. De ce qu'un homme refuse d'admettre un Dieu contradictoire, ainsi que les oracles obscurs qu'on débite en son nom, s'ensuit-il donc qu'un tel homme refuse de reconnoître les loix evidentes & démontrées d'une nature dont il dépend, dont il éprouve le pouvoir, dont les devoirs nécessaires l'obligent sous peine d'être puni dans ce monde? Il est vrai que, si la vertu consistoit par hazard dans un honteux renoncement à la raison, dans un fanatisme destructeur, dans des pratiques inutiles, l'Athée ne peut point passer pour vertueux; mais si la vertu consistoit à faire à la société, tout le bien dont on est capable, l'Athée peut y prétendre; son ame courageuse & tendre ne sera point criminelle, en faisant éclater son indignation légitime contre des préjugés fatals au bonheur du genre humain.

Ecoutons néanmoins les imputations que les Théologiens font aux Athées; examinons, de sang froid & sans humeur, les injures qu'ils vomissent contre eux: il leur semble que l'Athéisme soit le dernier dégré du délire de l'esprit & de la perversité du cœur: intéressés à noircir leurs adversaires, ils ne montrent l'incrédulité absolue, que comme l'effet du crime ou de la folie. On ne voit pas, nous disent-ils, tomber dans les horreurs de l'Athéisme des hommes qui ont lieu d'espérer que l'état à venir sera pour eux un état de bonheur. En un mot, selon nos Théologiens, c'est l'intérêt des

passions qui fait que l'on cherche à douter de l'existence d'un être, à qui l'on est comptable de l'abus de cette vie ; c'est la crainte du châtiment qui fait seule les Athées ; on nous répete sans cesse les paroles d'un Prophete hébreu, qui prétend qu'il n'y a que la folie qui puisse faire nier l'existence de la Divinité. (74) A en croire quelques autres » rien de plus noir que le cœur d'un Athée, » rien de plus faux que son esprit : l'Athéisme, » selon eux, ne peut être que le fruit d'une con- » science bourrelée, qui cherche à se débarrasser » de la cause qui la trouble. On a raison, dit » Derham, de regarder un Athée comme un mons- » tre parmi les êtres raisonnables, comme une de » ces productions extraordinaires qu'on rencontre » à peine dans tout le genre humain, & qui, s'op- » posant à touts les autres hommes, se révolta, » non-seulement contre la raison & la nature hu- » maine, mais contre la Divinité même. »

Nous répondrons à toutes ces injures, en disant que c'est au Lecteur à juger si le système de l'Athéisme est aussi absurde que voudroient le faire croire ces profonds spéculateurs, perpétuellement en dispute sur les productions informes, contradictoires & bizarres de leur propre cerveau (75). Il est vrai que, peut-être jusqu'ici, le système du Naturalisme n'avoit point encore été développé dans toutes

(74) *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.* En retranchant la négation, la proposition seroit plus vraie. Ceux qui voudront voir les injures que le fiel Théologique sçait répandre sur les Athées, n'ont qu'à lire un ouvrage du Dr. Bentley traduit en latin sous le titre *De Stultitia Atheismi.* in 8o.

(75) En voyant les Théologiens, accuser si souvent les Athées d'être absurdes, on seroit tenté de croire qu'ils n'ont aucune idée de ce que les Athées ont à leur opposer : il est vrai qu'ils y ont mis bon ordre ; les Prêtres disent & publient ce qu'ils veulent, tandis que leurs adversaires ne peuvent jamais se montrer, &c.

toute son étendue ; des personnes non prévenues seront, au moins, à portée de reconnoître si l'auteur a bien ou mal raisonné, s'il s'est dissimulé les plus importantes difficultés, s'il a été de mauvaise foi, si, comme les ennemis de la raison humaine, il a recours à des subterfuges, à des sophismes, à des distinctions subtiles, qui doivent toujours faire soupçonner, ou que l'on ne connoît pas, ou que l'on craint la vérité. C'est donc à la candeur, à la bonne foi, à la raison qu'il appartient de juger si les principes naturels qui viennent d'être rapprochés, sont destitués de fondement : c'est à ces juges integres qu'un disciple de la nature soumet ses opinions ; il est en droit de récuser le jugement de l'entousiasme, du fanatisme, de l'ignorance présomptueuse, & de la fourberie intéressée. Les personnes accoutumées à penser; trouveront, du moins, des raisons pour douter de tant de notions merveilleuses qui ne paroissent des vérités incontestables, qu'à ceux qui ne les ont ont jamais examinées d'après les regles du bons sens.

Nous conviendrons avec Derham que les Athées sont rares ; la superstition a tellement fait méconnoître la nature & ses droits ; l'entousiasme a tellement ébloui l'esprit humain ; la terreur a tellement troublé le cœur des hommes ; l'imposture & la tyrannie ont tellement enchaîné la pensée : enfin, l'erreur, l'ignorance & le délire ont tellement embrouillé les idées les plus claires, que rien n'est moins commun que de trouver des hommes assez courageux pour se détromper des notions que tout conspiroit à identifier avec eux. En effet, plusieurs Théologiens, malgré les invectives dont ils accablent les Athées, semblent souvent avoir douté s'il en existoit dans le monde, ou s'il y avoit des gens qui pussent nier de bonne foi l'existence

gination, si active & si prompte à saisir le merveilleux, ira-t-elle chercher, hors de l'univers, des prétextes pour vous nuire à vous-mêmes & aux êtres avec qui vous vivez ici-bas ! Que ne suivez-vous en paix la route simple & facile que vous trace votre nature ? Pourquoi semer d'épines le chemin de la vie ? Pourquoi multiplier les maux auxquels votre sort vous expose ? Quels avantages pouvez-vous attendre d'une Divinité que les efforts réunis du genre humain entier n'ont encore pu vous faire connoître ? Ignorez donc ce que l'esprit humain n'est pas fait pour comprendre ; laissez là vos chimeres ; occupez-vous de vérités ; apprenez l'art de vivre heureux ; perfectionnez vos mœurs, vos gouvernements, vos loix ; songez à l'éducation, à l'agriculture, aux sciences vraiment utiles ; travaillez avec ardeur ; forcez par votre industrie la nature à vous être propice, & les Dieux ne pourront rien contre votre félicité. Abandonnez à des penseurs oisifs, à des entousiastes inutiles, le travail infructueux de sonder des abîmes dont vous devez détourner vos regards. Jouissez des biens attachés à votre existence présente ; augmentez-en le nombre ; ne vous élancez jamais au dé-là de votre sphere. S'il vous faut des chimeres, permettez à vos semblables d'avoir les leurs ; & n'égorgez point vos freres, quand ils ne pourront pas délirer comme vous. Si vous voulez des Dieux, que votre imagination les enfante ; mais ne souffrez point que ces êtres imaginaires vous énivrent, au point de méconnoître ce que vous devez aux êtres réels avec qui vous vivez.

CHAPITRE XI.

Apologie des sentiments contenus dans cet Ouvrage. De l'impiété. Existe-t-il des Athées ?

TOut ce qui vient d'être dit dans le cours de cet Ouvrage, devroit suffire pour détromper les hommes capables de raisonner des préjugés auxquels ils attachent tant d'importance. Mais les vérités les plus claires sont forcées d'échouer contre l'entousiasme, l'habitude & la crainte ; rien de plus difficile que de détruire l'erreur, quand une longue prescription l'a mise en possession de l'esprit humain. Elle est inattaquable, quand elle est appuyée du consentement général, propagée par l'éducation, invétérée par la coutume, fortifiée par l'exemple, maintenue par l'autorité, & sans cesse alimentée par les espérances & les craintes des peuples, qui regardent leurs erreurs mêmes comme le remede de leurs maux. Telles sont les forces réunies qui soutiennent l'empire des Dieux en ce monde, & qui paroissent devoir y rendre leur Trône inébranlable.

Ne soyons donc point surpris de voir le plus grand nombre des hommes, chérir son aveuglément, & craindre la vérité. Nous trouvons, par-tout, les mortels obstinément attachés à des phantômes dont ils attendent leur bien-être, tandis que ces phantômes sont évidemment les sources de touts leurs maux. Epris du merveilleux, dédaignant ce qui est simple & facile à comprendre, peu instruit dans les voies de la nature, accoutumé à ne point faire usage de la raison, le vulgaire, d'âges en âges, se prosterne devant les puissances invisibles qu'on lui fait adorer. Il leur adresse ses vœux fervents, il les implore dans ses malheurs, il se dépouille, pour elles, du fruit

de son travail, il est sans cesse occupé à remercier de vaines idoles des biens qu'il n'en a pas reçus, ou à leur demander des faveurs qu'il n'en peut obtenir. Ni l'expérience, ni la réflexion ne peuvent le désabuser; il ne s'apperçoit pas que ses Dieux ont toujours été sourds; il s'en prend à lui-même, il les croit trop irrités, il tremble, il gémit, il soupire à leurs pieds, il couvre leurs Autels de présents; il ne voit pas que ces êtres si puissants sont soumis à la nature, & ne sont jamais propices, que quand cette nature est favorable. C'est ainsi que les nations sont complices de ceux qui les trompent, & sont aussi opposées à la vérité, que ceux qui les égarent.

En matiere de religion, il est très-peu de gens qui ne partagent, plus ou moins, les opinions du vulgaire. Tout homme qui s'écarte des idées reçues, est généralement regardé comme un frénétique, un présomptueux qui se croit insolemment bien plus sage que les autres. Au nom magique de religion & de Divinité, une terreur subite & panique s'empare des esprits; dès qu'on les voit attaquées, la société s'allarme, chacun s'imagine voir déjà son Monarque céleste, lever son bras vengeur contre le pays où la nature rébelle a produit un monstre assez téméraire pour braver son courroux. Les personnes mêmes les plus modérées taxent de folie & de sédition celui qui ose contester à ce Souverain imaginaire des droits que le bon sens n'a jamais discutés. En conséquence, quiconque entreprend de déchirer le bandeau des préjugés, paroît un insensé, un citoyen dangereux; sa sentence est prononcée d'une voix presqu'unanime; l'indignation publique, attisée par le fanatisme & l'imposture, fait qu'on ne veut point l'entendre; chacun se croiroit coupable, s'il daignoit l'écouter; chacun craindroit de se rendre

son

son complice, s'il ne faisoit éclater sa fureur contre lui, & son zele en faveur du Dieu terrible dont on suppose la colere provoquée. Ainsi, l'homme qui consulte sa raison, le Disciple de la nature est regardé comme une peste publique; l'ennemi d'un phantôme nuisible est regardé, comme l'ennemi du genre humain; celui qui voudroit établir une paix solide entre les hommes, est traité comme un perturbateur de la société; on proscrit tout d'une voix celui qui voudroit rassurer les mortels effrayés, en brisant les idoles sous lesquelles le préjugé les oblige de trembler. Au seul nom d'un *Athée*, le superstitieux frissonne, le Déiste lui-même s'allarme, le Prêtre entre en fureur, la Tyrannie prépare ses buchers, le vulgaire applaudit aux châtiments que des loix insensées décernent contre le véritable ami du genre humain.

Tels sont les sentiments auxquels doit s'attendre tout homme qui osera présenter à ses semblables la vérité que touts semblent chercher, mais que touts craignent de trouver, ou méconnoissent quand on la leur veut montrer. Qu'est-ce, en effet, qu'un *Athée*? C'est un homme qui détruit des chimeres nuisibles au genre humain pour ramener les hommes à la nature, à l'expérience, à la raison. C'est un penseur qui, ayant médité la matiere, son énergie, ses propriétés & ses façons d'agir, n'a pas besoin pour expliquer les phénomenes de l'univers & les opérations de la nature, d'imaginer des puissances idéales, des intelligences imaginaires, des êtres de raison, qui, loin de faire mieux connoître cette nature, ne font que la rendre capricieuse, inexpliquable, méconnoissable, inutile au bonheur des humains.

Ainsi, les seuls hommes qui peuvent avoir des idées simples & vraies de la nature, sont regardés

comme des spéculateurs absurdes, ou de mauvaise foi! Ceux qui se forment des notions intelligibles de la force motrice de l'univers, sont accusés de nier l'existence de cette force: ceux qui fondent tout ce qui s'opere dans ce monde sur des loix constantes & sures, sont accusés *d'attribuer tout au hazard*, ils sont taxés d'aveuglement & de délire par des entousiastes dont l'imagination, toujours égarée dans le vuide, attribue les effets de la nature à des causes fictives qui n'existent que dans leur propre cerveau, à des êtres de raison, à des puissances chimériques que l'on s'obstine à préférer à des causes réelles & connues. Nul homme, dans son bon sens, ne peut nier l'énergie de la nature, ou l'existence d'une force en vertu de laquelle la matiere agit & se met en mouvement; mais nul homme, à moins de renoncer à la raison, ne peut attribuer cette force à un être placé hors de la nature, distingué de la matiere, n'ayant rien de commun avec elle: n'est-ce pas dire que cette force n'existe pas, que de prétendre qu'elle réside dans un être inconnu, formé par un amas de qualités inintelligibles, d'attributs incompatibles d'où résulte nécessairement un tout impossible? Les éléments indestructibles, les *atômes* d'Epicure, dont le mouvement, le concours & les combinaisons ont produit tous les êtres, sont, sans doute, des causes plus réelles que le Dieu de la Théologie. Ainsi, pour parler exactement, ce sont les partisans d'un être imaginaire, contradictoire, impossible à concevoir, que l'esprit humain ne peut saisir par aucun côté, qui n'offre qu'un vain nom, dont on peut tout nier; dont on ne peut rien affirmer; ce sont, dis-je, ceux qui font d'une pareille chimere le créateur, le moteur, le conservateur de l'univers, qui sont

des insensés. Des rêveurs, incapables d'attacher aucune idée positive à la cause dont ils parlent sans cesse, ne sont-ils pas de vrais *Athées*? Des penseurs qui font du pur néant la source de touts les êtres, ne sont-ils pas de vrais aveugles? N'est-ce pas le comble de la folie de personnifier des abstractions ou des idées négatives, & de se prosterner ensuite devant la fiction de son propre cerveau?

Ce sont néanmoins des hommes de cette trempe qui reglent les opinions du monde, & qui déferent à la risée & à la vengeance publique des hommes plus sensés qu'eux. A en croire ces profonds rêveurs, il n'y a que la démence & la frénésie qui puissent faire rejetter, dans la nature, un mobile totalement incompréhensible. Est-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu? Est-ce un crime de consulter l'expérience, d'en appeller au témoignage des sens dans l'examen de la chose la plus importante à connoître? Est-ce un affreux attentat de s'adresser à la raison & de préférer ses oracles aux décisions sublimes de quelques Sophistes, qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne comprennent rien au Dieu qu'ils nous annoncent? Cependant, selon eux, il n'est point de forfait plus digne de châtiment, il n'est point d'entreprise plus dangereuse contre la société, que de dépouiller le phantôme qu'ils ne connoissent point des qualités inconcevables & de l'appareil imposant, dont l'imagination, lignorance, la crainte & l'imposture l'ont, à l'envi, entouré; il n'est rien de plus impie & de plus criminel que de rassurer les mortels contre un spectre dont l'idée seule fut la source de touts les maux; il n'est rien de plus nécessaire que d'exterminer des audacieux, assez téméraires pour tenter de rompre le

charme invisible qui tient le genre humain engourdi dans l'erreur ; vouloir briser ses fers, ce fut briser pour lui ses plus sacrés liens.

En conséquence de ces clameurs, sans cesse renouvellées par l'imposture, & répétées par l'ignorance, les nations que, dans touts les siecles, la raison voulut détromper, n'oserent jamais écouter ses leçons bienfaisantes. Les amis des hommes ne furent point entendus, parce qu'ils furent les ennemis de leurs chimeres. Ainsi, les peuples continuent à trembler ; peu de sages ont le courage de les rassurer ; presque personne n'ose braver l'opinion publique infectée par la superstition ; on rédoute le pouvoir de l'imposture & les menaces de la tyrannie qui cherche toujours à s'appuyer par des illusions. Les cris de l'ignorance triomphante & du fanatisme hautain étoufferent, en tout temps, la foible voix de la nature, elle fut forcée de se taire, ses leçont furent bientôt oubliées ; & lorsqu'elle osa parler, ce ne fut, le plus souvent, que dans un langage énigmatique, inintelligible pour le plus grand nombre des hommes. Comment le vulgaire, qui saisit avec tant de peines les vérités les plus claires & les plus distinctement énoncées, eût-il pu comprendre les mysteres de la nature présentés sous des emblêmes & sous des mots entrecoupés !

En voyant le déchaînement qu'excitent, parmi les Théologiens, les opinions des Athées, & les supplices qui, à leur instigation, furent souvent décernés contre eux, ne seroit-on pas autorisé de conclure que ces Docteurs, ou ne sont pas aussi surs qu'ils le disent de l'existence de leur Dieu, ou ne regardent par les opinions de leurs adversaires, comme aussi absurdes qu'ils le prétendent ? Ce n'est jamais que la défiance, la foiblesse &

la crainte qui rendent cruel, on n'a point de colere contre ceux qu'on méprise : on ne regarde point la folie, comme un crime punissable ; on se contenteroit de rire d'un insensé qui nieroit l'existence du Soleil, on ne le puniroit pas, si l'on n'étoit soit-même insensé. La fureur Théologique ne prouvera jamais que la foiblesse de sa cause, l'inhumanité de ces hommes intéressés dont la profession est d'annoncer des chimeres aux nations, nous prouve qu'eux seuls tirent parti de ces puissances invisibles, dont ils se servent avec succès pour effrayer les mortels. (73) Ce sont pourtant ces Tyrans des esprits qui, peu conséquents dans leurs principes, défont d'une main ce qu'ils élevent de l'autre : ce sont eux qui, après avoir fait une Divinité remplie de bonté, de sagesse & d'équité, la diffament, la décrient, l'anéantissent tout-à-fait, en disant qu'elle est cruelle, qu'elle est capricieuse, injuste & despotique, qu'elle est altérée du sang des malheureux. Cela posé, ce sont les Théologiens qui sont les vrais impies.

Celui qui ne connoît point la Divinité, ne peut lui faire injure, ni, par conséquent, être appellé un impie. *Etre impie*, dit Epicure, *ce n'est point ôter au vulgaire les Dieux qu'il a, c'est attribuer à ces Dieux les opinions du vulgaire.* Etre impie, c'est insulter un Dieu qu'on croit, c'est l'outrager sciemment, être impie, c'est admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche, en même temps, la persécution & le carnage. Etre impie, c'est tromper les hommes au nom d'un Dieu que l'on fait servir de prétexte à ses indignes passions. Etre impie, c'est dire qu'un Dieu souverainement heureux &

[73] Lucien suppose *Jupiter* qui, disputant avec *Menippe*, veut le foudroyer : surquoi le Philosophe lui dit, *ah ! tu te fâches ; tu prens ton foudre ? Tu as donc tort.*

tout-puissant peut-être offensé par ses foibles créatures. Etre impie, c'est mentir de la part d'un Dieu que l'on suppose l'ennemi du mensonge. Etre impie enfin, c'est se servir de la Divinité pour troubler les sociétés, pour les asservir à des Tyrans; c'est leur persuader que la cause de l'imposture est la cause de Dieu; c'est imputer à Dieu des crimes, qui anéantiroient ses perfections Divines. Etre impie & insensé à la fois, c'est faire une pure chimere du Dieu que l'on adore,

D'un autre côté; être pieux, c'est servir la patrie, c'est être utile à ses semblables, c'est travailler à leur bien-être: chacun peut y prétendre, suivant ses facultés; celui qui médite, peut se rendre utile, lorsqu'il a le courage d'annoncer la vérité; de combattre l'erreur, d'attaquer les préjugés qui s'opposent, par-tout, au bonheur des humains; il est vraiment utile, & c'est même un devoir, d'arracher des mains des mortels les couteaux que le fanatisme leur distribue, d'ôter à l'imposture & à la tyrannie l'empire funeste de l'opinion dont elles se servent avec succès en tout temps, en touts lieux, pour s'élever sur les ruines de la liberté, de la sureté, de la félicité publique. Etre vraiment pieux, c'est observer religieusement les loix saintes de la nature, & suivre fidellement les devoirs qu'elle nous prescrit; être pieux, c'est être humain, équitable, bienfaisant, c'est respecter les droits des hommes; être pieux & sensé, c'est rejetter des rêveries qui pourroient faire méconnoître les conseils de la raison.

Ainsi, quoi qu'en disent le fanatisme & l'imposture, celui qui nie l'existence d'un Dieu, en voyant qu'elle n'a d'autre base que l'imagination allarmée; celui qui rejette un Dieu perpétuellement en condradiction avec lui-même; celui qui

bannit de son esprit & de son cœur un Dieu continuellement aux prises avec la nature, la raison, le bien-être des hommes; celui, dis-je, qui se détrompe d'une si dangereuse chimere, peut être réputé pieux, honnête & vertueux, quand sa conduite ne s'écartera point de regles invariables que la nature & la raison lui prescrivent. De ce qu'un homme refuse d'admettre un Dieu contradictoire, ainsi que les oracles obscurs qu'on débite en son nom, s'ensuit-il donc qu'un tel homme refuse de reconnoître les loix evidentes & démontrées d'une nature dont il dépend, dont il éprouve le pouvoir, dont les devoirs nécessaires l'obligent sous peine d'être puni dans ce monde? Il est vrai que, si la vertu consistoit par hazard dans un honteux renoncement à la raison, dans un fanatisme destructeur, dans des pratiques inutiles, l'Athée ne peut point passer pour vertueux; mais si la vertu consistoit à faire à la société, tout le bien dont on est capable, l'Athée peut y prétendre; son ame courageuse & tendre ne sera point criminelle, en faisant éclater son indignation légitime contre des préjugés fatals au bonheur du genre humain.

Ecoutons néanmoins les imputations que les Théologiens font aux Athées; examinons, de sang froid & sans humeur, les injures qu'ils vomissent contre eux: il leur semble que l'Athéisme soit le dernier dégré du délire de l'esprit & de la perversité du cœur: intéressés à noircir leurs adversaires, ils ne montrent l'incrédulité absolue, que comme l'effet du crime, ou de la folie. On ne voit pas, nous disent-ils, tomber dans les horreurs de l'Athéisme des hommes qui ont lieu d'espérer que l'état à venir sera pour eux un état de bonheur. En un mot, selon nos Théologiens, c'est l'intérêt des

toute son étendue ; des personnes non prévenues seront, au moins, à portée de reconnoître si l'auteur a bien ou mal raisonné, s'il s'est dissimulé les plus importantes difficultés, s'il a été de mauvaise foi, si, comme les ennemis de la raison humaine, il a recours à des subterfuges, à des sophismes, à des distinctions subtiles, qui doivent toujours faire soupçonner, ou que l'on ne connoît pas, ou que l'on craint la vérité. C'est donc à la candeur, à la bonne foi, à la raison qu'il appartient de juger si les principes naturels qui viennent d'être rapprochés, sont destitués de fondement : c'est à ces juges integres qu'un disciple de la nature soumet ses opinions ; il est en droit de récuser le jugement de l'entousiasme, du fanatisme, de l'ignorance présomptueuse, & de la fourberie intéressée. Les personnes accoutumées à penser; trouveront, du moins, des raisons pour douter de tant de notions merveilleuses qui ne paroissent des vérités incontestables, qu'à ceux qui ne les ont ont jamais examinées d'après les regles du bons sens.

Nous conviendrons avec Derham que les Athées sont rares ; la superstition a tellement fait méconnoître la nature & ses droits ; l'entousiasme a tellement ébloui l'esprit humain ; la terreur a tellement troublé le cœur des hommes ; l'imposture & la tyrannie ont tellement enchaîné la pensée : enfin, l'erreur, l'ignorance & le délire ont tellement embrouillé les idées les plus claires, que rien n'est moins commun que de trouver des hommes assez courageux pour se détromper des notions que tout conspiroit à identifier avec eux. En effet, plusieurs Théologiens, malgré les invectives dont ils accablent les Athées, semblent souvent avoir douté s'il en existoit dans le monde, ou s'il y avoit des gens qui pussent nier de bonne foi l'existence

n'autorise pas à nier son existence, il est, au moins certain, que l'incompatibilité des attributs qu'on lui donne, autorise à nier que l'être qui les réunit, soit autre chose qu'une chimere dont l'existence est impossible.

Cela posé, nous pourrons fixer le sens que l'on doit attacher au nom d'*Athée*, que, cependant, en d'autres occasions, les Théologiens prodiguent indistinctement à touts ceux qui s'écartent en quelque chose de leurs opinions révérées. Si, par *Athée*, l'on désigne un homme qui nieroit l'existence d'une force inhérente à la matiere, sans laquelle l'on ne peut concevoir la nature, & si c'est à cette force motrice que l'on donne le nom de *Dieu*, il n'existe point d'Athées, & le mot sous lequel on les désigne, n'annonceroit que des fous. Mais si, par *Athée*, l'on entend des hommes dépourvus d'entousiasme, guidés par l'expérience & le témoignage de leurs sens, qui ne voient, dans la nature, que ce qui s'y trouve réellement, ou ce qu'ils sont à portée d'y connoître; qui n'apperçoivent & ne peuvent appercevoir que de la matiere essentiellement active & mobile, diversement combinée, jouissante par elle-même de diverses propriétés; & capable de produire touts les êtres que nous voyons. Si, par *Athée* l'on entend des Physiciens convaincus que, sans recourir à une cause chimérique, l'on peut tout expliquer par les seules loix du mouvement, pa les rapports subsistants entre les êtres, par leurr affinités, leurs analogies, leurs attractions & leurs répulsions, leurs proportions, leurs compositions & leurs décompositions. (77) Si, par *Athées*, l'ons

[77] Le Docteur Cudvvorth, dans son *Systema intellectuale Ch. II.* compte chez les anciens quatre especes d'*Athées* 1. Les Disciples d'*Anaximandre*, appellés *Hylopathiens*, qui attribuoient la formation de tout à le matiere privée de sentiments 2. les *Atomistes* ou disciples de *Démocrite* qui attribuoient tout au concours des atômes,

entend des gens qui ne sçavent point ce que c'est qu'un *esprit*, & qui ne voient point le besoin de *spiritualiser*, ou de rendre incompréhensibles des causes corporelles, sensibles & naturelles qu'ils voient uniquement agir; qui ne trouvent pas que ce soit un moyen de mieux connoître la force motrice de l'univers, que de l'en séparer pour la donner à un être placé hors du grand Tout, à un être d'une essence totalement inconcevable, & dont on ne peut indiquer le séjour. Si, par *Athées* l'on entend des hommes qui conviennent de bonne foi que leur esprit ne peut, ni concevoir, ni concilier les attributs négatifs & les abstractions Théologiques avec les qualités humaines & morales que l'on attribue à la Divinité, ou des hommes qui prétendent que de cet alliage incompatible, il ne peut résulter qu'un être de raison, vu qu'un pur esprit est destitué des organes nécessaires pour exercer des qualités & des facultés humaines. Si, par *Athées*, l'on désigne des hommes qui rejettent un phantôme dont les qualités odieuses & disparates ne sont propres qu'à troubler & à plonger le genre humain dans une démence très-nuisible. Si, dis-je, des penseurs de cette espece sont ceux que l'on nomme des *Athées*, l'on ne peut douter de leur existence; & il y en auroit un très-grand nombre, si les lumieres de la saine Physique & de la droite raison étoient plus répandues; pours lors, ils ne seroient regar-

3. les Athées Stoïciens, qui admettoient une nature aveugle, mais agissante, selon des regles sures. 4. Les *Hylozoïstes* ou disciples de *Straton*, qui attribuoient à la matiere de la vie. Il est bon d'observer que les plus habiles *Physiciens* de l'Antiquité ont été des Athées avoués, ou cachés, mais leur doctrine fut toujours opprimée par la superstition du vulgaire, & presque totalement éclipsée par la Philosophie fanatique & merveilleuse de *Pythagore*, & sur-tout, de *Platon*. Tant il est vrai que le vague, l'obscur, l'enthousiasme l'emportent communément sur le simple, le naturel, l'intelligible. *V. Le Clerc, Biblioth. choisie, Tom.* 2.

dés ; ni comme des insensés, ni comme des furieux, mais comme des hommes sans préjugés, dont les opinions, ou, si l'on veut, l'ignorance, seroient bien plus utiles au genre humain, que les sciences & les vaines hypotheses qui, depuis longtemps, sont les vraies causes de ses maux.

D'un autre côté, si, par *Athées*, l'on vouloit désigner des hommes forcés eux-mêmes d'avouer qu'ils n'ont aucune idée de la chimere qu'ils adorent, ou qu'ils annoncent aux autres ; qui ne peuvent se rendre compte, ni de la nature, ni de l'essence de leur phantôme divinisé ; qui ne peuvent jamais s'accorder entre eux sur les preuves de l'existence, sur les qualités, sur la façon d'agir de leur Dieu ; qui, à force de négations, en font un pur *Néant* ; qui se prosternent, ou font prosterner les autres, devant les fictions absurdes de leur propre délire ; Si, dis-je, par *Athées*, l'on désigne des hommes de cette espece ; on sera obligé de convenir que le monde est rempli d'Athées ; & l'on pourra même, placer dans ce nombre, les Théologiens les plus exercés, qui raisonnent sans cesse de ce qu'ils n'entendent pas ; qui se disputent sur une être dont ils ne peuvent démontrer l'existence ; qui, par leurs contradictions, sappent très-efficacement cette existence ; qui anéantissent leur Dieu parfait, à l'aide des imperfections sans nombre qu'ils lui donnent ; qui révoltent contre ce Dieu, par les traits atroces sous lesquels ils le dépeignent. Enfin, l'on pourra regarder, comme de vrais Athées, ces peuples crédules, qui, sur parole & par tradition, se mettent à genoux devant un être dont ils n'ont d'autres idées que celle que leur en donnent leurs guides spirituels, qui reconnoissent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien. Un Athée est un homme qui ne croit pas l'existence d'un Dieu ; or, per-

comme des spéculateurs absurdes, ou de mauvaise foi! Ceux qui se forment des notions intelligibles de la force motrice de l'univers, sont accusés de nier l'existence de cette force: ceux qui fondent tout ce qui s'opere dans ce monde sur des loix constantes & sûres, sont accusés *d'attribuer tout au hazard*, ils sont taxés d'aveuglement & de délire par des entousiastes dont l'imagination, toujours égarée dans le vuide, attribue les effets de la nature à des causes fictives qui n'existent que dans leur propre cerveau, à des êtres de raison, à des puissances chimériques que l'on s'obstine à préférer à des causes réelles & connues. Nul homme, dans son bon sens, ne peut nier l'énergie de la nature, ou l'existence d'une force en vertu de laquelle la matiere agit & se met en mouvement; mais nul homme, à moins de renoncer à la raison, ne peut attribuer cette force à un être placé hors de la nature, distingué de la matiere, n'ayant rien de commun avec elle: n'est-ce pas dire que cette force n'existe pas, que de prétendre qu'elle réside dans un être inconnu, formé par un amas de qualités inintelligibles, d'attributs incompatibles d'où résulte nécessairement un tout impossible? Les éléments indestructibles, les *atômes* d'Epicure, dont le mouvement, le concours & les combinaisons ont produit touts les êtres, sont, sans doute, des causes plus réelles que le Dieu de la Théologie. Ainsi, pour parler exactement, ce sont les partisans d'un être imaginaire, contradictoire, impossible à concevoir, que l'esprit humain ne peut saisir par aucun côté, qui n'offre qu'un vain nom, dont on peut tout nier; dont on ne peut rien affirmer; ce sont, dis-je, ceux qui font d'une pareille chimere le créateur, le moteur, le conservateur de l'univers, qui sont

des insensés. Des rêveurs, incapables d'attacher aucune idée positive à la cause dont ils parlent sans cesse, ne sont-ils pas de vrais *Athées* ? Des penseurs qui font du pur néant la source de touts les êtres, ne sont-ils pas de vrais aveugles ? N'est-ce pas le comble de la folie de personnifier des abstractions ou des idées négatives, & de se prosterner ensuite devant la fiction de son propre cerveau ?

Ce sont néanmoins des hommes de cette trempe qui reglent les opinions du monde, & qui déferent à la risée & à la vengeance publique des hommes plus sensés qu'eux. A en croire ces profonds rêveurs, il n'y a que la démence & la frénésie qui puissent faire rejetter, dans la nature, un mobile totalement incompréhensible. Est-ce donc un délire de préférer le connu à l'inconnu ? Est-ce un crime de consulter l'expérience, d'en appeller au témoignage des sens dans l'examen de la chose la plus importante à connoître ? Est-ce un affreux attentat de s'adresser à la raison & de préférer ses oracles aux décisions sublimes de quelques Sophistes, qui conviennent eux-mêmes qu'ils ne comprennent rien au Dieu qu'ils nous annoncent ? Cependant, selon eux, il n'est point de forfait plus digne de châtiment, il n'est point d'entreprise plus dangereuse contre la société, que de dépouiller le phantôme qu'ils ne connoissent point des qualités inconcevables & de l'appareil imposant, dont l'imagination, lignorance, la crainte & l'imposture l'ont, à l'envi, entouré ; il n'est rien de plus impie & de plus criminel que de rassurer les mortels contre un spectre dont l'idée seule fut la source de touts les maux ; il n'est rien de plus nécessaire que d'exterminer des audacieux, assez téméraires pour tenter de rompre le

charme invisible qui tient le genre humain engourdi dans l'erreur ; vouloir briser ses fers, ce fut briser pour lui ses plus sacrés liens.

En conséquence de ces clameurs, sans cesse renouvellées par l'imposture, & répétées par l'ignorance, les nations que, dans touts les siecles, la raison voulut détromper, n'oserent jamais écouter ses leçons bienfaisantes. Les amis des hommes ne furent point entendus, parce qu'ils furent les ennemis de leurs chimeres. Ainsi, les peuples continuent à trembler ; peu de sages ont le courage de les rassurer ; presque personne n'ose braver l'opinion publique infectée par la superstition ; on rédoute le pouvoir de l'imposture & les menaces de la tyrannie qui cherche toujours à s'appuyer par des illusions. Les cris de l'ignorance triomphante & du fanatisme hautain étoufferent, en tout temps, la foible voix de la nature, elle fut forcée de se taire, ses leçont furent bientôt oubliées ; & lorsqu'elle osa parler, ce ne fut, le plus souvent, que dans un langage énigmatique, inintelligible pour le plus grand nombre des hommes. Comment le vulgaire, qui saisit avec tant de peines les vérités les plus claires & les plus distinctement énoncées, eût-il pu comprendre les mysteres de la nature présentés sous des emblêmes & sous des mots entrecoupés !

En voyant le déchaînement qu'excitent, parmi les Théologiens, les opinions des Athées, & les supplices qui, à leur instigation, furent souvent déecrnés contre eux, ne feroit-on pas autorisé de conclure que ces Docteurs, ou ne sont pas aussi surs qu'ils le disent de l'existence de leur Dieu, ou ne regardent par les opinions de leurs adversaires, comme aussi absurdes qu'ils le prétendent ? Ce n'est jamais que la défiance, la foiblesse &

la crainte qui rendent cruel, on n'a point de colere contre ceux qu'on méprise: on ne regarde point la folie, comme un crime punissable; on se contenteroit de rire d'un insensé qui nieroit l'existence du Soleil, on ne le puniroit pas, si l'on n'étoit soit-même insensé. La fureur Théologique ne prouvera jamais que la foiblesse de sa cause, l'inhumanité de ces hommes intéressés dont la profession est d'annoncer des chimeres aux nations, nous prouve qu'eux seuls tirent parti de ces puissances invisibles, dont ils se servent avec succès pour effrayer les mortels. (73) Ce sont pourtant ces Tyrans des esprits qui, peu conséquents dans leurs principes, défont d'une main ce qu'ils élevent de l'autre: ce sont eux qui, après avoir fait une Divinité remplie de bonté, de sagesse & d'équité, la diffament, la décrient, l'anéantissent tout-à-fait, en disant qu'elle est cruelle, qu'elle est capricieuse, injuste & despotique, qu'elle est altérée du sang des malheureux. Cela posé, ce sont les Théologiens qui sont les vrais impies.

Celui qui ne connoît point la Divinité, ne peut lui faire injure, ni, par conséquent, être appellé un impie. *Etre impie*, dit Epicure, *ce n'est point ôter au vulgaire les Dieux qu'il a, c'est attribuer à ces Dieux les opinions du vulgaire.* Etre impie, c'est insulter un Dieu qu'on croit, c'est l'outrager sciemment, être impie, c'est admettre un Dieu bon, tandis qu'on prêche, en même temps, la persécution & le carnage. Etre impie, c'est tromper les hommes au nom d'un Dieu que l'on fait servir de prétexte à ses indignes passions. Etre impie, c'est dire qu'un Dieu souverainement heureux &

[73] Lucien suppose *Jupiter* qui, disputant avec *Menippe*, veut le foudroyer: surquoi le Philosophe lui dit, *ah! tu te fâches; tu prens ton foudre? Tu as donc tort.*

tout-puissant peut-être offensé par ses foibles créatures. Etre impie, c'est mentir de la part d'un Dieu que l'on suppose l'ennemi du mensonge. Etre impie enfin, c'est se servir de la Divinité pour troubler les sociétés, pour les asservir à des Tyrans; c'est leur persuader que la cause de l'imposture est la cause de Dieu; c'est imputer à Dieu des crimes qui anéantiroient ses perfections Divines. Etre impie & insensé à la fois, c'est faire une pure chimere du Dieu que l'on adore,

D'un autre côté, être pieux, c'est servir la patrie, c'est être utile à ses semblables, c'est travailler à leur bien-être: chacun peut y prétendre, suivant ses facultés; celui qui médite, peut se rendre utile, lorsqu'il a le courage d'annoncer la vérité; de combattre l'erreur, d'attaquer les préjugés qui s'opposent, par-tout, au bonheur des humains; il est vraiment utile, & c'est même un devoir, d'arracher des mains des mortels les couteaux que le fanatisme leur distribue, d'ôter à l'imposture & à la tyrannie l'empire funeste de l'opinion dont elles se servent avec succès en tout temps, en touts lieux, pour s'élever sur les ruines de la liberté, de la sureté, de la félicité publique. Etre vraiment pieux, c'est observer religieusement les loix saintes de la nature, & suivre fidellement les devoirs qu'elle nous prescrit; être pieux, c'est être humain, équitable, bienfaisant, c'est respecter les droits des hommes; être pieux & sensé, c'est rejetter des rêveries qui pourroient faire méconnoître les conseils de la raison.

Ainsi, quoi qu'en disent le fanatisme & l'imposture, celui qui nie l'existence d'un Dieu, en voyant qu'elle n'a d'autre base que l'imagination allarmée; celui qui rejette un Dieu perpétuellement en condradiction avec lui-même; celui qui

bannit de ſon eſprit & de ſon cœur un Dieu continuellement aux priſes avec la nature, la raiſon, le bien-être des hommes; celui, dis-je, qui ſe détrompe d'une ſi dangereuſe chimere, peut être réputé pieux, honnête & vertueux, quand ſa conduite ne s'écartera point de regles invariables que la nature & la raiſon lui preſcrivent. De ce qu'un homme refuſe d'admettre un Dieu contradictoire, ainſi que les oracles obſcurs qu'on débite en ſon nom, s'enſuit-il donc qu'un tel homme refuſe de reconnoître les loix evidentes & démontrées d'une nature dont il dépend, dont il éprouve le pouvoir, dont les devoirs néceſſaires l'obligent ſous peine d'être puni dans ce monde? Il eſt vrai que, ſi la vertu conſiſtoit par hazard dans un honteux renoncement à la raiſon, dans un fanatiſme deſtructeur, dans des pratiques inutiles, l'Athée ne peut point paſſer pour vertueux; mais ſi la vertu conſiſtoit à faire à la ſociété, tout le bien dont on eſt capable, l'Athée peut y prétendre; ſon ame courageuſe & tendre ne ſera point criminelle, en faiſant éclater ſon indignation légitime contre des préjugés fatals au bonheur du genre humain.

Ecoutons néanmoins les imputations que les Théologiens font aux Athées; examinons, de ſang froid & ſans humeur, les injures qu'ils vomiſſent contre eux: il leur ſemble que l'Athéiſme ſoit le dernier dégré du délire de l'eſprit & de la perverſité du cœur: intéreſſés à noircir leurs adverſaires, ils ne montrent l'incrédulité abſolue, que comme l'effet du crime, ou de la folie. On ne voit pas, nous diſent-ils, tomber dans les horreurs de l'Athéiſme des hommes qui ont lieu d'eſpérer que l'état à venir ſera pour eux un état de bonheur. En un mot, ſelon nos Théologiens, c'eſt l'intérêt des

toute son étendue; des personnes non prévenues seront, au moins, à portée de reconnoître si l'auteur a bien ou mal raisonné, s'il s'est dissimulé les plus importantes difficultés, s'il a été de mauvaise foi, si, comme les ennemis de la raison humaine, il a recours à des subterfuges, à des sophismes, à des distinctions subtiles, qui doivent toujours faire soupçonner, ou que l'on ne connoît pas, ou que l'on craint la vérité. C'est donc à la candeur, à la bonne foi, à la raison qu'il appartient de juger si les principes naturels qui viennent d'être rapprochés, sont destitués de fondement : c'est à ces juges integres qu'un disciple de la nature soumet ses opinions; il est en droit de recuser le jugement de l'entousiasme, du fanatisme, de l'ignorance présomptueuse, & de la fourberie intéressée. Les personnes accoutumées à penser; trouveront, du moins, des raisons pour douter de tant de notions merveilleuses qui ne paroissent des vérités incontestables, qu'à ceux qui ne les ont ont jamais examinées d'après les regles du bons sens.

Nous conviendrons avec Derham que les Athées sont rares; la superstition a tellement fait méconnoître la nature & ses droits; l'entousiasme a tellement ébloui l'esprit humain; la terreur a tellement troublé le cœur des hommes; l'imposture & la tyrannie ont tellement enchaîné la pensée : enfin, l'erreur, l'ignorance & le délire ont tellement embrouillé les idées les plus claires, que rien n'est moins commun que de trouver des hommes assez courageux pour se détromper des notions que tout conspiroit à identifier avec eux. En effet, plusieurs Théologiens, malgré les invectives dont ils accablent les Athées, semblent souvent avoir douté s'il en existoit dans le monde, ou s'il y avoit des gens qui pussent nier de bonne foi l'existence

n'autoriſe pas à nier ſon exiſtence, il eſt, au moins certain, que l'incompatibilité des attributs qu'on lui donne, autoriſe à nier que l'être qui les réunit, ſoit autre choſe qu'une chimere dont l'exiſtence eſt impoſſible.

Cela poſé, nous pourrons fixer le ſens que l'on doit attacher au nom d'*Athée*, que, cependant, en d'autres occaſions, les Théologiens prodiguent indiſtinctement à touts ceux qui s'écartent en quelque choſe de leurs opinions révérées. Si, par *Athée*, l'on déſigne un homme qui nieroit l'exiſtence d'une force inhérente à la matiere, ſans laquelle l'on ne peut concevoir la nature, & ſi c'eſt à cette force motrice que l'on donne le nom de *Dieu*, il n'exiſte point d'Athées, & le mot ſous lequel on les déſigne, n'annonceroit que des fous. Mais ſi, par *Athée*, l'on entend des hommes dépourvus d'entouſiaſme, guidés par l'expérience & le témoignage de leurs ſens, qui ne voient, dans la nature, que ce qui s'y trouve réellement, ou ce qu'ils ſont à portée d'y connoître; qui n'apperçoivent & ne peuvent appercevoir que de la matiere eſſentiellement active & mobile, diverſement combinée, jouiſſante par elle-même de diverſes propriétés; & capable de produire touts les êtres que nous voyons. Si, par *Athée* l'on entend des Phyſiciens convaincus que, ſans recourir à une cauſe chimérique, l'on peut tout expliquer par les ſeules loix du mouvement, pa les rapports ſubſiſtants entre les êtres, par leurr affinités, leurs analogies, leurs attractions & leurs répulſions, leurs proportions, leurs compoſitions & leurs décompoſitions. (77) Si, par *Athées*, l'ons

[77] Le Docteur Cudvvorth, dans ſon *Syſtema intellectuale Ch. II.* compte chez les anciens quatre eſpeces d'*Athées* 1. Les Diſciples d*Anaximandre*, appellés *Hylopathiens*, qui attribuoient la formation de tout à le matiere privée de ſentiments 2. les *Atomiſtes* ou diſciples de *Démocrite* qui attribuoient tout au concours des atômes,

dés, ni comme des insensés, ni comme des furieux, mais comme des hommes sans préjugés, dont les opinions, ou, si l'on veut, l'ignorance, seroient bien plus utiles au genre humain, que les sciences & les vaines hypotheses qui, depuis long-temps, sont les vraies causes de ses maux.

D'un autre côté, si, par *Athées*, l'on vouloit désigner des hommes forcés eux-mêmes d'avouer qu'ils n'ont aucune idée de la chimere qu'ils adorent, ou qu'ils annoncent aux autres; qui ne peuvent se rendre compte, ni de la nature, ni de l'essence de leur phantôme divinisé; qui ne peuvent jamais s'accorder entre eux sur les preuves de l'existence, sur les qualités, sur la façon d'agir de leur Dieu; qui, à force de négations, en font un pur *Néant*; qui se prosternent, ou font prosterner les autres, devant les fictions absurdes de leur propre délire; Si, dis-je, par *Athées*, l'on désigne des hommes de cette espece; on sera obligé de convenir que le monde est rempli d'Athées; & l'on pourra même, placer dans ce nombre, les Théologiens les plus exercés, qui raisonnent sans cesse de ce qu'ils n'entendent pas; qui se disputent sur une être dont ils ne peuvent démontrer l'existence; qui, par leurs contradictions, sappent très-efficacement cette existence; qui anéantissent leur Dieu parfait, à l'aide des imperfections sans nombre qu'ils lui donnent; qui révoltent contre ce Dieu, par les traits atroces sous lesquels ils le dépeignent. Enfin, l'on pourra regarder, comme de vrais Athées, ces peuples crédules, qui, sur parole & par tradition, se mettent à genoux devant un être dont ils n'ont d'autres idées que celle que leur en donnent leurs guides spirituels, qui reconnoissent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien. Un Athée est un homme qui ne croit pas l'existence d'un Dieu; or, per-

ſonne ne peut être ſûr de l'exiſtence d'un être qu'il ne conçoit pas, & que l'on dit réunir des qualités incompatibles.

Ce qui vient d'être dit, prouve que les Théologiens eux-mêmes n'ont pas toujours connu le ſens qu'ils pouvoient attacher au mot d'*Athées*, ils les ont vaguement injuriés & combattus, comme des gens dont les ſentiments & les principes étoient oppoſés aux leurs. Nous voyons, en effet, que ces ſublimes Docteurs, toujours entêtés de leurs opinions particulieres, ont ſouvent prodigué les accuſations d'Athéiſme à tous ceux à qui ils vouloient nuire, qu'ils vouloient dénigrer, dont ils cherchoient à rendre les ſyſtêmes odieux, s'ils étoient ſurs d'allarmer le vulgaire imbécille par une imputation vague, ou par un mot auquel l'ignorance attache une idée de terreur, parce qu'il n'en connoît pas le vrai ſens. En conſéquence de cette politique, on a vu ſouvent les partiſans des mêmes ſectes religieuſes, les adorateurs du même Dieu, ſe traiter réciproquement d'Athées dans la chaleur de leurs querelles Théologiques: dans ce ſens, être Athée, c'eſt n'avoir pas, en tout point, les mêmes opinions que ceux avec qui l'on diſpute ſur la religion. De tout temps le vulgaire a regardé, comme des Athées, ceux qui ne penſoient pas ſur la Divinité, comme les guides qu'il s'étoit habitués de ſuivre. Socrate, l'adorateur d'un ſeul Dieu, ne fut qu'un Athée aux yeux du peuple Athénien.

Bien plus, comme nous l'avons déjà fait obſerver, l'on a ſouvent accuſé d'Athéiſme les perſonnes mêmes qui s'étoient données le plus de peines pour établir l'exiſtence d'un Dieu, mais qui n'avoient point allégué des preuves ſatisfaiſantes: comme en pareille matiere les preuves ſont caduques, il fut aiſé à leurs ennemis de les faire paſſer pour des

Athées, qui avoient malignement trahi la cause de la Divinité, en la défendant trop foiblement. Je ne m'arrête point à faire sentir ici le peu de fondement d'une vérité que l'on dit si évidente, tandis qu'on tente si souvent de la prouver, & que jamais on ne la prouve au gré même de ceux qui se vantent d'en être intimement convaincus; au moins est-il certain qu'en examinant les principes de ceux qui ont essayé de prouver l'existence de Dieu, on les a communément trouvés foibles, ou faux, parce qu'ils ne pouvoient être, ni solides, ni vrais; les Théologiens eux-mêmes ont été forcés d'entrevoir que leurs adversaires pourroient en tirer des inductions contraires aux notions qu'ils ont intérêt de maintenir; en conséquence, ils se sont souvent très-hautement élevés contre ceux-mêmes qui croyoient avoir trouvé les preuves les plus fortes de l'existence de leur Dieu; ils ne s'appercevoient pas, sans doute, qu'il est impossible de ne pas prêter le flanc, en établissant des principes, ou des systêmes visiblement fondés sur un être imaginaire, contradictoire, que chaque homme voit diversement. (78)

En un mot, l'on a taxé d'Athéisme & d'irréligion presque touts ceux qui ont pris le plus vivement en main la cause du Dieu Théologique; ses

(78) Que peut-on penser des sentiments d'un homme qui s'exprime comme Pascal, *Article 8 de ses pensées*, où il montre, au moins, une incertitude très-complette sur l'existence de Dieu? *J'ai recherché*, dit-il, *si ce Dieu, dont tout le monde parle, n'auroit point laissé quelques marques de lui. Je regarde de toutes parts, & ne vois, par-tout, qu'obscurité. La nature ne m'offre rien qui ne soit matiere de doute & d'inquiétude. Si je n'y voyois rien qui marquât une Divinité, je me déterminerois à ne rien croire. Si je voyois, par-tout, les marques d'un Créateur, je reposerois en paix dans la foi. Mais, voyant trop pour nier, & trop peu pour m'assurer, je suis dans un état à plaindre, & où j'ai souhaité cent fois que, si un DIEU soutient la nature, elle le marquât sans équivoque; & que, si les marques qu'elle en donne, sont trompeuses, elle les supprimât tout-à-fait: qu'elle dit tout ou rien, afin que je visse quel parti je dois suivre.* Voilà l'Etat d'un bon esprit luttant contre les préjugés qui l'enchaînent.

partisans les plus zélés ont été regardés comme des transfuges & des traîtres ; les Théologiens les plus religieux n'ont pu se garantir de ce reproche ; ils se le sont mutuellement prodigué, & touts l'ont, sans doute, mérité, si, par Athées, l'on désigne des hommes qui n'ont de leur Dieu aucune idée qui ne se détruise, dès qu'on veut en raisonner.

CHAPITRE XII.

L'Athéïsme est-il compatible avec la morale?

APrès avoir prouvé l'existence des Athées, revenons aux injures que les Déïcoles leur prodiguent. » Un Athée, selon Abbadie, ne peut » avoir de vertu; elle n'est, pour lui, qu'une chimere, la probité, qu'un vain scrupule, la bonne foi, » qu'une simplicité .... il ne connoît de loi que » son intérêt; si ce sentiment avoit lieu, la con» science n'est qu'un préjugé, la loi naturelle, une » illusion, le droit, qu'une erreur; la bienveil» lance n'a plus de fondement; les liens de la so» ciété se détachent; la fidélité est ôtée; l'ami est » tout prêt à trahir son ami; le citoyen, à livrer sa » patrie; le fils, à assassiner son pere pour jouir de » sa succession, dès qu'il en trouvera l'occasion, & » que l'autorité, ou le silence le mettront à cou» vert du bras séculier, qui seul est à craindre. Les » droits les plus inviolables & les loix les plus sa» crées ne doivent plus être regardées que comme » des songes & des visions." (79)

Telle seroit, peut-être, la conduite, non d'un être pensant, sentant, réfléchissant, susceptible de raison, mais d'une bête féroce, d'un insensé, qui n'auroit

[79] Voyez Abbadie, *de la vérité de la religion chrétienne*, Tome 1. Chapitre 17.

n'auroit aucune idée des rapports naturels qui subsistent entre des êtres nécessaires à leur bonheur réciproque. Peut-on supposer qu'un homme capable d'expérience, pourvu des plus foibles lueurs du bon sens, pût se permettre la conduite que l'on prête ici à l'Athée, c'est-à-dire, à un homme assez susceptible de réflexion pour se détromper par le raisonnement de préjugés que tout s'efforce de lui montrer comme importants & sacrés! Peut-on, dis-je, supposer, dans aucune société policée, un citoyen assez aveugle pour ne pas reconnoître ses devoirs les plus naturels, ses intérêts les plus chers, les dangers qu'il coureroit en troublant ses semblables, ou en ne suivant d'autre regle que ses appetits momentanés? Un être qui raisonne le moins du monde, n'est-il pas forcé de sentir que la société lui est avantageuse, qu'il a besoin de secours; que l'estime de ses pareils est nécessaire à son bonheur; qu'il a tout à craindre de la colere de ses associés; que les loix menacent quiconque ose les enfreindre? Tout homme qui a reçu une éducation honnête, qui a, dans son enfance, éprouvé les tendres soins d'un Pere, qui, par la suite, a goûté les douceurs de l'amitié, qui a reçu des bienfaits, qui connoît le prix de la bienveillance & de l'équité, qui sent les douceurs que nous procure l'affection de nos semblables, & les inconvénients qui résultent de leur aversion & de leurs mépris, n'est-il pas forcé de trembler de perdre des avantages si marqués, & d'encourir, par sa conduite, des dangers si visibles? La honte, la crainte, le mépris de lui-même ne troublent-ils point son repos toutes les fois que, rentrant en soi, il se verra des mêmes yeux que les autres? N'y a-t-il donc des remords, que pour ceux qui croient un Dieu? L'idée d'être vu par un être, dont on n'a, tout au plus, que des notions très vagues, est-

elle plus forte que l'idée d'être vu par des hommes, d'être vu par soi-même; d'être forcé de craindre, d'être dans la cruelle nécessité de se haïr & de rougir, en pensant à sa conduite & aux sentiments qu'elle doit infailliblement attirer?

Cela posé, nous répondrons, pied à pied, à cet Abbadie. Qu'un Athée est un homme qui connoît la nature & ses loix, qui connoît sa propre nature, qui sçait ce qu'elle lui impose: un Athée a de l'expérience, & cette expérience lui prouve, à chaque instant, que le vice peut lui nuire, que ses fautes les plus cachées, que ses dispositions les plus secrettes peuvent se déceler, & se montrer au grand jour: cette expérience lui prouve que la société est utile à son bonheur; que son intérêt exige donc qu'il s'attache à la patrie qui le protege, & qui le met à portée de jouir en sureté des biens de la nature; tout lui montre que, pour être heureux, il doit se faire aimer; que son Pere est pour lui le plus sûr des amis; que l'ingratitude éloigneroit son bienfaiteur de lui; que la justice est nécessaire au maintien de toute association, & que nul homme, quelque soit sa puissance, ne peut être content de lui-même, quand il sçait être l'objet de la haine publique.

Celui qui a mûrement réfléchi sur lui-même, sur sa propre nature & sur celle de ses associés, sur ses propres besoins, sur les moyens de se les procurer, ne peut s'empêcher de connoître des devoirs, de découvrir, & ce qu'il se doit à lui-même, & ce qu'il doit aux autres: il a donc une morale; il a des motifs réels pour s'y conformer; il est forcé de sentir que ces devoirs sont nécessaires; & si sa raison n'est pas troublée par des passions aveugles, ou par des habitudes vicieuses, il sentira que la vertu est, pour tout homme, la route

la plus ſure à la félicité. L'Athée, ou le Fataliſte fondent touts leurs ſyſtêmes ſur la néceſſité, ainſi, leurs ſpéculations morales, fondées ſur la néceſſité des choſes, ſont, au moins, bien plus fixes & plus invariables, que celles qui ne portent que ſur un Dieu changeant d'aſpect, ſuivant les diſpoſitions & les paſſions de touts ceux qui l'enviſagent. La nature des choſes & ſes loix immuables ne ſont point ſujettes à varier; l'Athée eſt toujours forcé de nommer vice & folie ce qui lui nuit à lui-même; de nommer crime, ce qui nuit aux autres; de nommer vertu, ce qui leur eſt avantageux, ou ce qui contribue à leur bonheur durable.

On voit donc que les principes de l'Athée ſont bien plus inébranlables que ceux de l'entouſiaſte qui fonde ſa morale ſur un être imaginaire dont l'idée varie ſi ſouvent, même au dedans de ſon propre cerveau. Si l'Athée nie l'exiſtence d'un Dieu, il ne peut nier ſon exiſtence propre, ni celle des êtres ſemblables à lui dont il ſe voit entouré, il ne peut douter des rapports qui ſubſiſtent entre eux & lui; il ne peut point douter de la néceſſité des devoirs qui découlent de ces rapports; il ne peut donc point douter des principes de la morale qui n'eſt que la ſcience des rapports ſubſiſtants entre les êtres vivants en ſociété.

Si, content d'une ſpéculation ſtérile de ſes devoirs, l'Athée ne s'applique point à ſa conduite; ſi, entraîné par ſes paſſions, ou par des habitudes criminelles, livré à des vices honteux, jouet d'un tempérament vicieux, il paroît oublier ſes principes moraux; il ne s'enſuivra pas qu'il n'a point de principes, ou que ſes principes ſont faux; on pourra ſeulement en conclure que, dans l'ivreſſe de ſes paſſions, dans le trouble de ſa raiſon, il ne met point en pratique des ſpéculations très-vraies;

qu'il oublie des principes certains pour suivre des penchants qui l'égarent.

En effet, rien de plus commun parmi les hommes, qu'une discordance très-marquée entre l'esprit & le cœur ; c'est-à-dire, entre le tempérament, les passions, les habitudes, les fantaisies, l'imagination & l'esprit, ou le jugement aidé de la réflexion. Rien de plus rare, que de trouver ces choses d'accord ; c'est alors que l'on voit la spéculation influer sur la pratique. Les vertus les plus sures sont celles qui sont fondées sur le tempérament des hommes. Ne voyons-nous pas, en effet, touts les jours, les mortels en contradiction avec eux mêmes ! Leur jugement ne condamne-t il pas sans cesse les écarts auxquels leurs passions les livrent ? En un mot ; tout ne nous prouve-t-il pas que les hommes, avec la meilleure théorie, ont quelquefois la pratique la plus mauvaise, &, avec la théorie la plus vicieuse, ont souvent la conduite la plus estimable. Dans les superstitions les plus aveugles, les plus atroces, les plus contraires à la raison, nous rencontrons des hommes vertueux ; la douceur de leur caractere, la sensibilité de leur cœur, la bonté de leur tempérament, les ramenent à l'humanité & aux loix de leur nature, en dépit de leurs spéculations forcenées. Parmi les adorateurs d'un Dieu cruel, vindicatif & jaloux, nous trouvons des ames paisibles, ennemies de la persécution, de la violence, de la cruauté ; &, parmi les sectateurs d'un Dieu rempli de miséricorde & de clémence, nous voyons des monstres de barbarie & d'inhumanité. Cependant, les uns & les autres reconnoissent que leur Dieu doit leur servir de modele : pourquoi ne s'y conforment-il, donc pas ? c'est que le tempérament de l'homme est toujours plus fort que ses Dieux ; c'est que les

Dieux les plus méchants ne peuvent pas toujours corrompre une ame honnête, & que les Dieux les plus doux ne peuvent corriger des cœurs emportés par le crime. L'organisation sera toujours plus puissante, que la Religion; les objets présents, les intérêts momentanés, les habitudes enracinées, l'opinion publique, ont bien plus de pouvoir, que des êtres imaginaires, ou que des spéculations qui dépendent elles-mêmes de cette organisation.

Il s'agit donc d'examiner si les principes de l'Athée sont vrais, & non, si sa conduite est louable. Un Athée qui, ayant une excellente théorie fondée sur la nature, l'expérience & la raison, se livre à des excès dangereux pour lui-même & nuisibles à la société, est, sans doute, un homme inconséquent. Mais il n'est pas plus à craindre qu'un homme religieux & zélé, qui, croyant un Dieu bon, équitable, parfait, ne laisse pas de commettre en son nom les excès les plus affreux. Un Tyran Athée ne seroit pas plus à craindre qu'un Tyran fanatique. Un Philosophe incrédule n'est pas si rédoutable qu'un Prêtre entousiaste, qui soufle la discorde parmi ses concitoyens. Un Athée revêtu du pouvoir, seroit-il donc aussi dangereux qu'un Roi persécuteur, ou qu'un Inquisiteur farouche, qu'un devot rempli d'humeur, qu'un superstitieux chagrin? Ceux-ci sont moins rares assurement, qu'un Athée, dont les opinions & les vices sont, bien loin de pouvoir influer sur la société, trop remplis de préjugés pour vouloir l'ecouter.

Un Athée intempérant & voluptueux n'est pas un homme plus à craindre, qu'un superstitieux qui sçait allier la licence, le libertinage, la corruption des mœurs à ses notions religieuses. S'imagine-

t-on, de bonne foi, qu'un homme, parce qu'il est Athée, ou parce, qu'il ne craint point la vengeance des Dieux, s'énivrera touts les jours, corrompra la femme de son ami, forcera la porte de son voisin, se permettra touts les excès les plus nuisibles à lui-même, ou les plus dignes de châtiment? Les vices de l'Athée n'ont donc rien de plus extraordinaire, que ceux de l'homme religieux, ils n'ont rien à se reprocher. Un Tyran qui seroit incrédule, ne seroit pas, pour ses sujets, un fléau plus incommode, qu'un Tyran religieux; les peuples de celui-ci en seront-ils plus heureux de ce que le Tigre qui les gouverne, croit en Dieu, comble ses Prêtres de présents, & s'humilie à leurs pieds? Au moins, sous l'Empire d'un Athée, on ne doit point appréhender les vexations religieuses, les persécutions pour des opinions, les proscriptions, ou ces violences inouies dont, sous les Princes les plus doux, les intérêts du ciel sont souvent les prétextes. Si une nation est la victime des passions & des folies d'un Souverain mécréant, elle ne le sera pas au moins, de son entêtement aveugle pour des systêmes Théologiques qu'il n'entend pas, ni de son zele fanatique, qui, de toutes les passions des Rois, est toujours la plus destructive & la plus dangereuse. Un Tyran Athée qui persécuteroit pour des opinions, seroit un homme inconséquent à ses principes; il ne fourniroit qu'un exemple de plus, que les mortels suivent bien plus leurs passions, leurs intérêts, leurs tempéraments, que leurs spéculations. Il est, au moins, évident que l'Athée a un prétexte de moins que le Prince crédule, pour exercer sa méchanceté naturelle.

»En effet, si l'on daignoit examiner les choses de sang froid, on trouveroit que le nom de Dieu ne servit jamais sur la terre, que de prétexte aux

passions des hommes. L'ambition, l'imposture & la Tyrannie se sont liguées pour s'en servir conjointement, afin d'aveugler les peuples, & de les tenir sous le joug. Le Monarque s'en sert pour donner un éclat Divin à sa personne, la sanction du ciel, à ses droits, le ton des oracles, à ses fantaisies les plus injustes & les plus extravagantes. Le Prêtre s'en sert pour faire valoir ses prétentions, afin de contenter impunément son avarice, son orgueil & son indépendance. Le superstitieux vindicatif & colere se sert de la cause de son Dieu pour donner un libre cours à sa vengeance, à sa cruauté, à ses fureurs qu'il qualifie de zele. En un mot, la religion est dangereuse, parce qu'elle justifie & rend légitimes, ou louables, les passions & les crimes dont elle recueille les fruits; suivant ses Ministres, tout est permis pour venger le Très-haut; ainsi, la Divinité ne semble faite, que pour autoriser & pallier les forfaits les plus nuisibles. L'Athée, quand il commet des crimes, ne peut, du moins, prétendre que c'est son Dieu qui l'ordonne & qui l'approuve; c'est l'excuse que, tous les jours, le superstitieux nous donne de sa méchanceté, le Tyran, de ses persécutions, le Prêtre, de sa cruauté & de sa sédition, le fanatique, de ses excès, le pénitent, de son inutilité.

» Ce ne sont point, dit Bayle, les opinions » générales de l'esprit, qui nous déterminent à » agir, mais les passions. » L'Athéïsme est un systême qui, d'un homme honnête, ne fera point un méchant homme, & qui, d'un méchant homme, ne fera pas un homme de bien. « Ceux, dit le même Auteur, qui avoient embrassé la secte d'E-» picure, n'étoient pas devenus débauchés, parce » qu'ils avoient embrassé la doctrine d'Epicure: » mais ils n'avoient embrassé la doctrine d'Epicure, » mal entendue, que parce qu'ils étoient débau-

» chés (80). » De même un homme pervers peut embrasser l'Athéisme, parce qu'il se flattera que ce système mettra ses passions en pleine liberté ; il se trompera, néanmoins ; l'Athéisme bien entendu est fondé sur la nature & la raison, qui jamais, comme la religion, ne justifieront, & n'expieront les crimes des méchants.

De ce qu'on a fait dépendre la morale de l'existence & de la volonté d'un Dieu, que l'on proposa pour modele aux hommes, il résulta, sans doute, un très-grand inconvénient. Des ames corrompues, venant à découvrir combien toutes ces suppositions sont fausses, ou douteuses, lâcherent la bride à touts leurs vices, conclurent qu'il n'y avoit point de motifs plus réels pour faire le bien, s'imaginerent que la vertu, comme les Dieux, n'étoit qu'une chimere, & qu'il n'y avoit point en ce monde de raison pour la pratiquer. Cependant, il est évident que ce n'est point comme créatures d'un Dieu, que nous sommes tenus de remplir les devoirs de la morale ; c'est comme hommes, comme des êtres sensibles vivants en société, & cherchants à se conserver dans une existence heureuse, que la morale nous oblige. Soit qu'il existe un Dieu, soit qu'il n'en existe point, nos devoirs seront les mêmes ; & notre nature consultée nous prouvera que le vice est un mal, & que la vertu est un un bien réel. (81)

(80) Voyez Bayle, *Pensées diverses* §. 17[illegible], Seneque avoit dit avant lui : *Ita non ab Epicuro impulsi luxuriantur, sed vitiis dediti, luxuriam suam in Philosophia sinu abscondunt.*

V. SENEC. DE VITA BEATA, CAP. XII.

(81) On assure qu'il s'est trouvé des Philosophes & des Athées qui ont nié la distinction du vice & de la vertu, & qui ont prêché la débauche & la licence dans les mœurs : l'on peut mettre dans ce nombre *Aristippe*, *Théodore* surnommé l'*Athée*, *Bion*, le Borysthénite, *Pyrrhon*, &c. parmi les anciens (V. Diogene Laërce) & parmi les Modernes, l'Auteur de *la Fable des Abeilles*, qui, pourtant,

Si donc il s'est trouvé des Athées qui aient nié la distinction du bien & du mal, ou qui aient osé sapper les fondements de toute morale, nous devons en conclure que, sur ce point, ils ont très-mal raisonné, qu'ils n'ont point connu la nature de l'homme, ni la vraie source de ses devoirs; qu'ils ont faussement supposé que la morale, ainsi que la Théologie, n'étoit qu'une science idéale, & que les Dieux une fois détruits, il ne restoit plus de nœuds pour lier les mortels. Cependant la moindre réflexion leur eût prouvé que la morale est fondée sur des rapports immuables subsistants entre des êtres sensibles, intelligents, sociables; que, sans vertu, nulle société ne peut se maintenir; que, sans mettre un frein à ses desirs, nul homme ne peut se conserver. Les hommes sont contraints, par leur nature, d'aimer la vertu, & de redouter le

pourroit ne s'être proposé que de faire sentir que, dans la présente constitution des choses, les vices se sont identifiés avec les Nations & leur sont devenus nécessaires, de même que les liqueurs fortes à un Palais usé. L'Auteur qui vient, tout récemment, de publier *l'Homme Machine*, a raisonné sur les moeurs, comme un vrai frénétique. Si ces Auteurs eussent consulté la Nature sur la morale, comme sur la Religion, ils auroient trouvé que, bien loin de conduire au vice & à la dissolution, elle conduit à la vertu.

Nunquam aliud Natura, aliud Sapientia dicit.

JUVENAL. SATYR. 14. V. 321.

Malgré les prétendus dangers que tant de personnes croient voir dans l'Athéisme, l'Antiquité n'en a pas porté un jugement si défavorable. Diogene Laërce nous apprend qu'Epicure étoit d'une bonté incroyable, que sa Patrie lui fit ériger des Statues, qu'il eut un nombre prodigieux d'amis, que son école subsista très-longtemps. *V. Diogene Laërt X. 9.* Ciceron, quoique ennemi des opinions Epicuriennes, rend un témoignage éclatant à la probité d'Epicure & de ses Disciples, qui étoient remarquables par l'amitié qu'ils avoient les uns pour les autres. *V. Cicero de Finibus II.* 25. La Philosophie d'Epicure fut enseignée publiquement à Athenes pendant plusieurs siecles, & Lactance dit qu'elle fut la plus suivie; *Epicuri disciplina multò celebrior semper fuit, quam caeterorum. V. Institut. Divin. III.* 17. Du temps de Marc-Aurele, il y avoit à Athenes un professeur public de la philosophie d'Epicure, payé par cet Empereur, qui étoit Stoïcien.

crime par la même nécessité qui les oblige à chercher le bien-être, & à fuir la douleur ; cette nature les force à mettre de la différence entre les objets qui leur plaisent, & ceux qui leur nuisent. Demandez à un homme assez insensé pour nier la différence du vice & de la vertu, s'il lui seroit indifférent d'être battu, volé, calomnié, payé d'ingratitude, déshonoré par sa femme, insulté par ses enfants, trahi par son ami ? Sa réponse vous prouvera que, quoiqu'il en puisse dire, il met de la différence entre les actions des hommes ; & que la distinction du bien & du mal ne dépend nullement, ni des conventions des hommes, ni des idées que l'on peut avoir sur la Divinité, ni des récompenses, ou des châtiments qu'elle prépare dans une autre vie.

Au contraire, un Athée qui raisonneroit avec justesse, devroit se sentir bien plus intéressé qu'un autre à pratiquer les vertus auxquelles son bien-être se trouve attaché dans ce monde. Si ses vues ne s'étendent pas au de-là des bornes de son existence présente, il doit au moins, desirer de voir couler ses jours dans le bonheur & dans la paix. Tout homme qui, dans le calme des passions, se repliera sur lui-même, sentira que son intérêt l'invite à se conserver, que sa félicité demande qu'il prenne les moyens nécessaires pour jouir paisiblement d'une vie exempte d'allarmes & de remors. L'homme doit quelque chose à l'homme, non parce qu'il offenseroit un Dieu, s'il nuisoit à son semblable, mais parce qu'en lui faisant injure, il offenseroit un homme, & violeroit les loix de l'équité, au maintien desquelles tout être de l'espece humaine se trouve intéressé.

Nous voyons touts les jours des personnes qui, à beaucoup de talents, de connoissances & de pénétration, joignent des vices honteux, & un cœur très-corrompu : leurs opinions peuvent être vraies,

à quelques égards, & fausses, à d'autres ; leurs principes peuvent être justes, mais les inductions qu'ils en tirent, sont souvent fautives & précipitées. Un homme peut avoir, en même temps, assez de lumieres pour se détromper de quelques-unes de ses erreurs, & trop peu de force pour se défaire de ses penchants vicieux. Les hommes ne sont que ce que les fait leur organisation modifiée par l'habitude, par l'éducation, par l'exemple, par le gouvernement, par l'opinion, par les circonstances durables, ou momentanées. Leurs idées religieuses & leurs systêmes imaginaires sont forcés de céder, ou de s'accommoder à leurs tempéraments, à leurs penchants, à leurs intérêts. Si le systême que s'est fait un Athée, ne lui ôte point les vices qu'il avoit auparavant, il ne lui en donne point de nouveaux. Au lieu que la superstition fournit à ses sectateurs mille prétextes pour commettre le mal sans remors, & même, pour s'en applaudir. L'Athéisme, du moins, laisse les hommes tels qu'ils sont ; il ne rendra point plus intempérant, plus débauché, plus ambitieux, plus cruel, un homme que son tempérament n'invite point déjà à l'être ; au lieu que la superstition lâche la bride aux passions les plus terribles, ou procure des expiations faciles aux vices les plus déshonorants. » L'Athéisme, dit le Chancellier Bacon, laisse à » l'homme, la raison, la Philosophie, la piété » naturelle, les loix, la réputation & tout ce qui » peut servir de guide à la vertu ; mais la supers- » tition détruit toutes ces choses, & s'érige en ty- » rannie dans l'entendement des hommes : c'est » pourquoi l'Athéisme ne trouble jamais les Etats, » mais il rend l'homme plus prévoyant sur lui-mê- » me, comme ne voyant rien au de-là des bornes » de cette vie. Le même Auteur ajoute que les

» temps où les hommes ont panché vers l'Athéisme, ont été les plus tranquiles; au lieu que la superstition a toujours enflammé les esprits, & les a portés aux plus grands désordres, parce qu'elle a enivré de nouveautés, le peuple, qui ravit & entraîne toutes les spheres du gouvernement." (82)

Les hommes habitués à méditer & à faire leur plaisir de l'étude, ne sont point communément des citoyens dangereux; quelques soient leurs spéculations, elles ne produiront jamais des révolutions subites sur la terre. Les esprits des peuples, susceptibles de s'embraser par le merveilleux & par l'enthousiasme, résistent opiniâtrément aux vérités les plus simples, & ne s'échauffent nullement pour des systêmes qui demandent une longue suite de réflexions & de raisonnemens. Le systême de l'Athéisme ne peut être le fruit que d'une étude suivie d'une imagination refroidie par l'expérience & le raisonnement. Le paisible Epicure n'a point troublé la Grece: le Poëme de Lucrece n'a pas causé de guerres civiles à Rome. Bodin n'a point été l'auteur de la *Ligue*. Les Ecrits de Spinosa n'ont pas excité en Hollande les mêmes troubles, que les disputes de Gomar & d'Arminius. Hobbes n'a point fait répandre de sang en Angleterre, où de son temps le fanatisme religieux fit périr un Roi sur l'échaffaud.

En un mot, on peut défier les ennemis de la raison humaine de citer un seul exemple qui prouve, d'une façon décisive, que des opinions purement philosophiques, ou directement contraires à la religion, aient jamais causé du trouble dans un Etat. Les tumultes sont toujours venus des opinions Théo-

[82] *Voyez les Essais de morale de Bacon*. Il est bon d'observer que ce passage a été supprimé dans la traduction Françoise de ce Traité.

logiques, parce que les Princes & les peuples se sont toujours follement imaginés devoir y prendre part. Il n'y a de dangereuse, que cette vaine philosophie que les Théologiens ont combinée avec leurs systêmes. C'est à la philosophie corrompue par les Prêtres, qu'il appartient de souffler le feu de la discorde, d'inviter les peuples à la rébellion, de faire couler des flots de sang. Il n'est point de question Théologique qui n'ait fait des maux immenses aux hommes, tandis que touts les Ecrits des Athées, soit anciens soit modernes, n'ont jamais causé de mal, qu'à leurs Auteurs, que l'imposture toute-puissante s'est souvent immolés.

Les principes de l'Athéisme ne sont point faits pour le peuple, qui, communément, est sous la tutelle de ses Prêtres; ils ne sont point faits pour ces esprits frivoles & dissipés qui remplissent la société de leurs vices & de leur inutilité; ils ne sont point faits pour ces ambitieux, ces intriguants, ces esprits remuants qui trouvent leurs intérêts à troubler: bien plus, ils ne sont point faits pour un grand nombre de personnes instruites d'ailleurs, qui n'ont que très-rarement le courage de faire complettement divorce avec les préjugés reçus.

Tant de causes se réunissent pour confirmer les hommes dans les erreurs qu'on leur a fait sucer avec le lait, que chaque pas qui les en éloigne, leur coûte des peines infinies. Les personnes les plus éclairées tiennent souvent elles-mêmes, par quelque côté, aux préjugés universels. L'on se voit, pour ainsi dire, isolé; on ne parle point la langue de la société, quand on est seul de son avis; il faut du courage, pour adopter une façon de penser qui n'a que peu d'approbateurs. Dans les pays où les connoissances humaines ont fait quelques progrès, & où, d'ailleurs, l'on jouit communément d'une certaine liberté de penser, on trouvera facilement

un grand nombre de Déistes, ou d'incrédules, qui, contents d'avoir mis sous les pieds les préjugés les plus grossiers du vulgaire, n'osent point remonter jusqu'à la source, & citer la Divinité même au tribunal de la raison. Si ces penseurs ne restoient pas en chemin, la réflexion leur prouveroit bientôt que le Dieu qu'ils n'ont point le courage d'examiner, est un être aussi nuisible, aussi révoltant pour le bon sens, que touts les dogmes, les mysteres, les fables, & les pratiques superstitieuses dont ils ont déjà reconnu la futilité; ils sentiroient, comme on l'a prouvé, que toutes ces choses ne sont que des suites nécessaires des notions primitives que les hommes se font de leur phantôme Divin, & qu'en admettant ce phantôme, on n'a plus de raison pour rejetter les inductions que l'imagination doit en tirer. Un peu d'attention montreroit que c'est précisément ce phantôme qui est la vraie cause des maux de la société; que des querelles interminables & des disputes sanglantes, enfantées, à chaque instant, par la religion & par l'esprit de parti, sont des effets inévitables de l'importance que l'on attache à une chimere toujours propre à mettre les esprits en combustion. En un mot, il est aisé de se convaincre qu'un être imaginaire, que l'on peint toujours sous un aspect effrayant, doit agir vivement sur les imaginations, & produire, tôt ou tard, des disputes, de l'entousiasme, du fanatisme & du délire.

Bien des gens reconnoissent que les extravagances que la superstition fait éclore, sont des maux très-réels; bien des personnes se plaignent des abus de la religion, mais il en est très-peu qui sentent que ces abus & ces maux sont des suites nécessaires des principes fondamentaux de toute religion, qui ne peut être elle même fondée que sur les notions fâcheuses que l'on est forcé de se faire de la Divinité. L'on voit touts les jours des personnes détrompées

de la religion, prétendre, néanmoins, que cette religion *est nécessaire au peuple, qui*, sans cela, ne pourroit être contenu. Mais, raisonner ainsi, n'est-ce pas dire que le poison est utile au peuple, qu'il est bon de l'empoisonner pour l'empêcher d'abuser de ses forces ? N'est-ce pas prétendre qu'il est avantageux de le rendre absurde, insensé, extravagant, qu'il lui faut des phantômes propres à lui donner des vertiges, à l'aveugler, à le soumettre à des fanatiques, ou à des imposteurs qui se serviront de ses folies pour troubler l'univers ? D'ailleurs, est-il bien vrai que la religion influe sur les mœurs des peuples d'une façon vraiment utile ? Il est aisé de voir qu'elle les asservit sans les rendre meilleurs ; elle en fait un troupeau d'esclaves ignorants, que leurs terreurs paniques retiennent sous le joug des Tyrans & des Prêtres ; elle en fait des stupides qui ne connoissent d'autres vertus qu'une aveugle soumission à des pratiques futiles, auxquell s ils attachent bien plus de prix qu'aux vertus réelles, & aux devoirs de la morale qu'on ne leur a jamais fait connoître. Si cette religion contient, par hazard, quelques individus timorés, elle ne contient point le plus grand nombre, qui se laisse entraîner aux vices épidémiques dont il est infecté. C'est dans les pays où la superstition a le plus de pouvoir, que nous trouverons toujours le moins de mœurs. La vertu est incompatible avec l'ignorance, la superstition, l'esclavage ; des esclaves ne sont contenus, que par la crainte des supplices ; des enfants ignorants ne sont intimidés, que pour quelques instants, par des terreurs imaginaires. Pour former des hommes, pour avoir des citoyens vertueux, il faut les instruire, leur montrer la vérité, leur parler raison, leur faire sentir leurs intérêts, leur apprendre à se respecter eux-mêmes, & à craindre la honte, exciter en eux l'idée du véritable *hon-*

neur, leur faire connoître le prix de la vertu & les motifs de la suivre. Comment attendre ces heureux effets de la religion qui les dégrade, ou de la tyrannie qui ne se propose que de les dompter, de les diviser, de les retenir dans l'abjection?

Les idées fausses que tant de personnes ont sur l'utilité de la religion, qu'ils jugent, au moins, propres à contenir le peuple, viennent elles-mêmes du préjugé funeste qu'il est des *erreurs utiles*, & que des vérités peuvent être dangereuses. Ce principe est le plus propre à éterniser les malheurs de la terre: quiconque aura le courage d'exminer les choses, reconnoîtra, sans peine, que touts les maux du genre humain sont dus à ses erreurs, & que ces erreurs religieuses doivent être les plus nuisibles de toutes, par l'importance qu'on y attache, par l'orgueil qu'elles inspirent aux Souverains, par l'abjection qu'elles prescrivent aux sujets, par les frenésies qu'elles excitent chez les peuples: on sera forcé d'en conclure que les erreurs sacrées des hommes sont celles dont l'intérêt des hommes exige la destruction la plus complette, & que c'est principalement à les anéantir, que la saine philosophie doit s'attacher. Il n'est point à craindre qu'elle produise, ni troubles, ni révolutions; plus la vérité parlera avec franchise, plus elle paroîtra singuliere; plus elle sera simple, moins elle séduira des hommes épris du merveilleux; ceux mêmes qui la cherchent avec le plus d'ardeur, ont une pente irrésistible qui les porte à vouloir incessament concilier l'erreur avec la vérité. (83)

[82] L'illustre Bayle, qui apprend si bien à douter, dit, avec grande raison, *qu'il n'y a qu'une bonne & solide philosophie, qui, comme un autre Hercule, puisse exterminer les monstres des erreurs populaires; c'est elle seule qui met l'esprit hors de page.* V. PENSÉES DIVERSES §. 21. Lucrece avoit dit avant lui

Hunc igitur terrorem animi, tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed NATURÆ species, ratioque.
V. LUCRET. LIB. I. VS. 147.

Voilà, sans doute, pourquoi l'Athéisme, dont jusqu'ici, les principes n'ont point encore été suffisament développés; semble allarmer les personnes mêmes les plus dégagées de préjugés. Elles trouvent l'intervalle trop grand entre la superstition vulgaire & l'irreligion absolue: elles croient prendre un sage milieu en composant avec l'erreur; elles rejettent les conséquences, en admettant le principe; elles conservent le phantôme, sans prévoir que, tôt ou tard, il doit produire les mêmes effets, & faire, de proche en proche, éclore les mêmes folies dans les têtes humaines. La plupart des incrédules & réformateurs ne font qu'élaguer un arbre empoisonné, à la racine duquel ils n'osent porter la coignée: ils ne voient pas que cet arbre reproduira, par la suite, les mêmes fruits. La Théologie ou la religion seront, en tout temps, des amas de matieres combustibles, couvées dans l'imagination des hommes; elles finissent toujours par causer des embrasements. Tant que le Sacerdoce aura le droit d'infecter la jeunesse, de l'habituer à trembler devant des mots, d'allarmer les nations au nom d'un Dieu terrible, le fanatisme sera le maître des esprits; l'imposture à volonté portera le trouble dans les Etats. Le phantôme le plus simple, perpétuellement alimenté, modifié, exagéré par l'imagination des hommes, deviendra, peu-à-peu, un colosse assez puissant pour renverser toutes les têtes, & culbuter des Empires. Le Déisme est un systême auquel l'esprit humain ne peut pas, long-temps, s'arrêter; fondé sur une chimere, on le verra, tôt au tard, dégénérer en une superstition absurde & dangereuse.

On rencontre beaucoup d'incrédules & de Déistes dans les pays où régne la liberté de penser, c'est-à-dire, où la puissance civile a sçu con-

trebalancer le pouvoir de la superstition. Mais on trouve, sur-tout, des Athées dans les nations où la superstition, sécondée par l'autorité souveraine, fait sentir la pesanteur de son joug, & abuse impudemment de son pouvoir illimité. (84) En effet, lorsque, dans ces sortes de contrées, la science, les talents, les germes de la réflexion ne sont point entiérement étouffés, la plupart des hommes qui pensent, révoltés des abus criants de la religion, de ses folies multipliées, de la corruption & de la Tyrannie de ses Prêtres, des chaînes qu'elle impose, croient, avec raison, ne pouvoir jamais trop s'éloigner de ses principes; le Dieu qui sert de base à une telle religion, leur devient aussi odieux que la religion elle-même; si celle-ci les opprime, ils s'en prennent au Dieu; ils sentent qu'un Dieu terrible, jaloux, vindicatif veut-être servi par des Ministres cruels, par conséquent, ce Dieu devient un objet détestable pour toutes les ames honnêtes & éclairées, dans lesquelles se trouve toujours l'amour de l'équité, de la liberté,

(84) Les Athées, sont, dit-on, plus rares en Angleterre & dans les pays protestants, où la tolérance est établie, que dans les pays catholiques romains, où les Princes sont communément intolérants & ennemis de la liberté de penser. Au Japon, en Turquie, en Italie, &, sur-tout, à Rome, on rencontre beaucoup d'Athées. Plus la superstition a de pouvoir, plus elle révolte les esprits qu'elle n'a pu écraser. C'est d'Italie, que sont sortis *Jordano Bruno*, *Campanella*, *Vanini*, &c. Il y a tout lieu de croire que, sans les persécutions & les mauvais traitements des chefs de la Synagogue, *Spinosa* n'eût, peut-être, jamais imaginé son systême. L'on peut encore présumer que les horreurs produites en Angleterre par le fanatisme, qui couterent la vie à Charles I, ont poussé *Hobbes* à l'Athéisme, l'indignation qu'il conçut pour le pouvoir des prêtres, lui suggéra, peut-être, aussi ses principes si favorables au pouvoir absolu des Rois. Il crut qu'il étoit plus expédient pour un Etat d'avoir un seul despote civil, Souverain de la religion même: que d'avoir une foule de tyrans spirituels, toujours prêts à troubler. Spinosa, séduit par les idées de Hobbes, est tombé dans la même erreur, dans son *Tractatus Theologico-Politicus*, ainsi que dans son traité de *Jure Ecclesiasticorum*.

de l'humanité, & l'indignation contre la Tyrannie. L'oppression donne du ressort à l'ame ; elle force d'examiner de près la cause de ses maux ; le malheur est un aiguillon puissant qui tourne les esprits du côté de la vérité. Combien la raison irritée ne doit-elle pas être rédoutable au mensonge! elle lui arrache son masque ; elle le poursuit jusques dans ses derniers retranchements ; elle jouit, au moins, intérieurement, de sa confusion.

CHAPITRE XIII.

Des motifs qui portent à l'Athéisme : ce systême peut-il être dangereux ? Peut-il être embrassé par le vulgaire ?

CEs réflexions & ces faits nous fourniront de quoi répondre à ceux qui nous demandent quel intérêt les hommes ont de ne point admettre un Dieu ? Les Tyrannies, les persécutions, les violences sans nombre que l'on exerce au nom de ce Dieu, l'abrutissement & l'esclavage dans lesquels ses Ministres plongent, par-tout, les peuples ; les disputes sanglantes que ce Dieu fait éclore ; le nombre de malheureux dont son idée funeste remplit le monde, ne sont-ils donc point des motifs assez forts, assez intéressants pour déterminer tout homme sensible & capable de penser à examiner les titres d'un être qui fait tant de mal aux habitants de la terre ?

Un Théiste, très-estimable par ses talents, demande *s'il peut y avoir d'autre cause que la mauvaise humeur qui puisse faire des Athées ?* (85)

(85) Voyez *Mylord Shaftsbury* dans sa *lettre sur l'Entousiasme*. Le D. Spencer dit que » c'est par une ruse du Démon, qui s'efforce de rendre la Divinité haïssable, qu'elle nous est réprésentée » sous des traits révoltants qui la rendent semblable à la tête de

Qui, lui dirai-je, il y a d'autres causes; il y a le desir de connoître des vérités intéressantes; il y a le puissant intérêt de sçavoir à quoi s'en tenir sur l'objet que l'on nous annonce, comme le plus important pour nous; il y a la crainte de se tromper sur un être qui s'occupe des opinions des hommes, & qui ne souffre pas que l'on se trompe sur son compte. Mais, quand ces motifs ou ces causes ne subsisteroient pas, l'indignation, ou, si l'on veut, *la mauvaise humeur*, ne sont-elles pas des causes légitimes, des motifs honnêtes & puissants, pour examiner de près les prétentions & les droits d'un Tyran invisible au nom duquel on commet tant de crimes sur la terre? Tout homme qui pense, qui sent, qui a du ressort dans l'ame, peut-il donc s'empêcher de prendre de l'humeur contre un despote farouche, qui est visiblement le prétexte & la source de touts les maux dont le genre humain est assailli de toutes parts? N'est-ce pas ce Dieu fatal qui est à la fois la cause & le prétexte du joug de fer qui l'opprime, de l'asservissement où il vit, de l'aveuglement qui le couvre, de la superstition qui l'avilit, des pratiques insensées qui le gênent, des querelles qui le divisent, des violences qu'il éprouve? Toute ame en qui l'humanité n'est point éteinte, ne doit-elle pas s'irriter contre un phantôme que l'on ne fait parler, en tout pays, que comme un Tyran capricieux, inhumain, déraisonnable?

A des motifs si naturels, nous en joindrons de

» Méduse, ensorte que les hommes sont quelquefois forcés de se » jetter dans l'Athéisme pour se débarasser de ce Démon fâcheux ». Mais l'on pourroit dire au D. Spencer que ce *Démon qui s'efforce de rendre la Divinité haïssable*, c'est l'intérêt du Clergé, qui fut, en tout temps & en tout pays, d'effrayer les hommes, pour en faire des Esclaves & des instruments de leurs passions. Un Dieu qui ne feroit point trembler, ne seroit d'aucune utilité pour les Prêtres.

plus pressants encore, de plus personnels à tout homme qui réfléchit. En est-il un plus fort que la crainte importune que doit faire naître & alimenter sans cesse dans l'esprit de tout raisonneur conséquent l'idée d'un Dieu bizarre, si sensible qu'il s'irrite même de ses pensées les plus secrettes, que l'on peut offenser sans le sçavoir, & à qui l'on n'est jamais sûr de plaire, qui, d'ailleurs, n'est astreint à aucunes des regles de la justice ordinaire, qui ne doit rien aux foibles ouvrages de ses mains, qui permet que ses créatures aient des penchants malheureux, qui leur donne la liberté de les suivre, afin d'avoir la satisfaction odieuse de les punir des fautes qu'il leur permet de commettre? Quoi de plus raisonnable & de plus juste, que de constater l'existence, l'essence, les qualités & les droits d'un Juge si sévere, qu'il vengera, sans terme, les délits d'un moment? Ne seroit-ce pas le comble de la folie, que de porter sans inquiétude, comme font la plupart des mortels, le joug accablant d'un Dieu toujours prêt à les écraser dans sa fureur. Les qualités affreuses dont la Divinité est défigurée par les imposteurs qui annoncent ses décrets, forcent tout être raisonnable à la repousser de son cœur, à sécouer son joug détesté, à nier l'existence d'un Dieu que l'on rend haïssable par la conduite qu'on lui prête, à se moquer d'un Dieu que l'on rend ridicule par les fables qu'on en débite en tout pays. S'il existoit un Dieu jaloux de sa gloire, le crime le plus propre à l'irriter, seroit, sans doute, le blasphéme de ces fourbes qui le peignent sans cesse sous les traits les plus révoltants; ce Dieu devroit être bien plus offensé contre ses affreux Ministres, que contre ceux qui nient son existence. Le phantôme que le superstitieux adore, en le maudissant au fond de son cœur, est

un objet si terrible, que tout sage qui le médite, est obligé de lui refuser ses hommages, de le haïr; de préférer l'anéantissement à la crainte de tomber dans ses cruelles mains. *Il est affreux*, nous crie le fanatique, *de tomber entre les mains du Dieu vivant*; pour n'y point tomber, l'homme qui pense mûrement, se jettera dans les bras de la nature; & c'est là seulement qu'il trouvera un asyle sûr contre toutes les chimeres inventées par le fanatisme & l'imposture; c'est là qu'il trouvera un port assuré contre les orages continuels que les idées surnaturelles produisent dans les esprits.

Le Déiste ne manquera pas de lui dire que Dieu n'est point tel que la superstition le dépeint. Mais l'Athée lui répondra que la superstition elle-même, & toutes les notions absurdes & nuisibles qu'elle fait naître, ne sont que des corollaires des principes obscurs & faux que l'on se fait de la Divinité. Que son incompréhensibilité suffit pour autoriser les absurdités & les mysteres incompréhensibles que l'on en dit, que ces absurdités mystérieuses découlent nécessairement d'une chimere absurde qui ne peut enfanter que d'autres chimeres, que l'imagination égarée des mortels fera incessament pulluler. Il faut anéantir cette chimere fondamentale pour assurer son repos, pour connoître ses vrais rapports & ses devoirs, pour se procurer la sérénité de l'ame sans laquelle il n'est point de bonheur sur la terre. Si le Dieu du superstitieux est révoltant & lugubre, le Dieu du Théiste sera toujours un être contradictoire qui deviendra funeste, quand on voudra le méditer, ou dont l'imposture ne manquera pas, tôt ou tard, d'abuser. La nature seule & les vérités qu'elle nous découvre, sont capables de donner à l'esprit & au cœur une assiete que le mensonge ne puisse point ébranler.

Répondons encore à ceux qui répetent sans cesse que l'intérêt des passions conduit seul à l'Athéisme, & que c'est la crainte des châtiments à venir, qui détermine des hommes corrompus à faire des efforts pour anéantir le juge qu'ils ont des raisons de rédouter. On conviendra, sans peine, que ce sont les passions & les intérêts des hommes qui les poussent à faire des recherches ; sans intérêt, nul homme n'est tenté de chercher ; sans passion, nul homme ne cherchera vivement. Il s'agit donc d'examiner ici, si les passions & les intérêts qui déterminent quelques penseurs à discuter les droits des Dieux, sont légitimes, ou non. Nous venons d'exposer ces intérêts, & nous avons trouvé que tout homme sensé trouvoit dans ses inquiétudes & ses craintes, des motifs raisonnables pour s'assurer s'il est nécessaire de passer sa vie dans des transes continuelles. Dira-t-on qu'un malheureux, injustement condamné à gémir dans les fers, n'est pas en droit de desirer de les briser, ou de prendre les moyens de s'affranchir de sa prison, & des supplices qui le menacent à chaque instant ? Prétendra-t-on que sa passion, pour la liberté, n'a rien de légitime, & qu'il fait tort aux compagnons de sa misere, en se dérobant lui-même aux coups de la Tyrannie, & en leur fournissant des secours pour s'y soustraire ? Un incrédule est-il donc autre chose qu'un échappé de la prison universelle où l'imposture tyrannique retient touts les mortels ? Un Athée qui écrit, n'est-il pas un échappé qui fournit à ceux de ses associés assez courageux pour le suivre, les moyens de se soustraire aux terreurs qui les menacent ? (86)

(86) Les Prêtres répetent sans cesse que c'est l'orgueil, la vanité, le desir de se distinguer du commun des hommes, qui déterminent à l'incrédulité. Ils font, en cela, comme les grands, qui traitent d'*insolents*, touts ceuxqui refusent de ramper devant eux. Tout homme sensé ne seroit-il pas en droit de demander à un Prêtre, où

Nous conviendrons encore que, souvent la corruption des mœurs, la débauche, la licence & même la légéreté d'esprit peuvent conduire à l'irreligion, ou à l'incrédulité; mais on peut être libertin, irreligieux, & faire parade d'incrédulité, sans être un Athée pour cela. Il y a de la différence, sans doute, entre ceux que le raisonnement conduit à l'irreligion, & ceux qui ne rejettent, ou ne méprisent la religion, que parce qu'ils la regardent comme un objet lugubre, ou un frein incommode. Bien des gens renoncent aux préjugés reçus par vanité, ou sur parole; ces prétendus esprits forts n'ont rien examiné par eux-mêmes, ils s'en rapportent à d'autres qu'ils supposent avoir pesé les choses plus mûrement. Ces sortes d'incrédules n'ont donc point d'idées certaines; peu capables de raisonner par eux-mêmes; à peine sont-ils en état de suivre les raisonnements des autres. Ils sont irreligieux, de la même maniere que la plupart des hommes sont religieux, c'est-à-dire, par la crédulité, comme le peuple, ou par intérêt, comme le Prêtre. Un voluptueux, un débauché enseveli dans la crapule, un ambitieux, un intriguant, un homme frivole & dissipé, une femme déréglée, un bel esprit à la mode sont-ils donc des personnages bien capables de juger d'une religion qu'ils n'ont point approfondie, de sentir la force d'un argument, d'embrasser l'ensemble d'un systême? S'ils entre-

est ta supériorité en matiere de raisonnement? Quel motif puis-je avoir de soumettre ma raison à ton delire? D'un autre côté, ne peut-on pas dire aux prêtres, que c'est l'intérêt qui les fait prêtres, que c'est l'intérêt qui les rend Théologiens; que c'est l'intérêt de leurs passions, de leur orgueil, de leur avarice, de leur ambition &c. qui les attache à leurs systêmes, dont seuls ils retirent les fruits? Quoiqu'il en soit, les prêtres, contents d'exercer leur Empire sur le vulgaire, devroient permettre aux hommes qui pensent, de ne point fléchir le genou devant leurs vaines Idoles. Tertullien a dit, *quis enim Philosophum sacrificare compellit*?

voient quelquefois de foibles lueurs de vérité au milieu du nuage des passions qui les aveuglent, elles ne laissent en eux, que des traces passageres, aussi-tôt effacées que reçues. Les hommes corrompus n'attaquent les Dieux, que lorsqu'ils les croient ennemis de leurs passions. (87) L'homme de bien les attaque, parce qu'il les trouve ennemis de la vertu, nuisibles à son bonheur, contraires à son repos, funestes au genre humain.

Lorsque notre volonté est poussée par des motifs cachés & compliqués, il est très-difficile de démêler ce qui la détermine; un méchant homme peut être conduit à l'irreligion ou à l'Athéisme par des motifs qu'il n'ose s'avouer; il peut se faire illusion à lui-même, & ne suivre que l'intérêt de ses passions, en croyant chercher la vérité; la crainte d'un Dieu vengeur le déterminera, peut-être, à nier son existence sans beaucoup d'examen, uniquement parce qu'elle lui est incommode. Cependant les passions rencontrent quelquefois juste; un grand intérêt nous porte à examiner les choses de plus près, il peut souvent faire découvrir la vérité à celui même qui la cherche le moins, ou qui ne vouloit que s'endormir & se tromper. Il en est d'un homme pervers qui rencontre la vérité, comme de celui qui, pour fuir un danger imaginaire, trouveroit sur son chemin un serpent dangereux qu'il écraseroit en courant; il fait par hazard, &, pour ainsi-dire, sans dessein, ce qu'un

(87) Arrien dit que, lorsque les hommes s'imaginent que les Dieux sont contraires à leurs passions, ils les maudissent & renversent leurs Autels. Plus les sentiments d'un Athée sont hardis & paroissent étrangers & suspects aux autres hommes, plus il devroit être scrupuleux observateur de ses devoirs, s'il ne veut pas que ses mœurs *calomnient* son systême, qui, duement approfondi, fera sentir la certitude & la nécessité de la morale que toutes les religions tendent à rendre problématique, ou à corrompre.

homme moins troublé eût fait de propos délibéré. Un méchant qui craint son Dieu, & qui veut se soustraire à lui, peut, très-bien découvrir l'absurdité des notions qu'on lui donne, sans découvrir, pour cela, que ces mêmes notions ne changent rien à l'évidence & à la nécessité de ses devoirs.

Il faut être désintéressé, pour juger sainement des choses; il faut avoir des lumieres & de la suite, dans l'esprit, pour saisir un grand systême. Il n'appartient qu'à l'homme de bien, d'examiner les preuves de l'existence d'un Dieu, & les principes de toute religion; il n'appartient qu'à l'homme instruit de la nature & de ses voies, d'embrasser, avec connoissance de cause, le systême de la nature. Le méchant & l'ignorant sont incapables de juger avec candeur; l'homme honnête & vertueux est seul juge compétent dans une si grande affaire. Que dis-je! N'est-il pas alors dans le cas de desirer l'existence d'un Dieu rémunérateur de la bonté des hommes; s'il renonce à ces avantages que sa vertu le mettroit en droit d'espérer, c'est qu'il les trouve imaginaires, ainsi que le rémunérateur qu'on lui annonce, & qu'en réfléchissant au caractere de ce Dieu, il est forcé de reconnoître que l'on ne peut point compter sur un despote capricieux, & que les indignités & les folies auxquelles il sert de prétexte, surpassent infiniment les chétifs avantages qui peuvent résulter de sa notion. En effet, tout homme qui réfléchit, s'apperçoit bientôt que, pour un mortel timide dont ce Dieu retient les foibles passions, il en est des millions qu'il ne peut retenir, & dont, au contraire, il excite les fureurs; que pour un seul qu'il console, il en est des milliers qu'il consterne, qu'il afflige, qu'il force de gémir; en un mot, il trouve que, contre un entousiaste inconséquent que ce Dieu, qu'il croit bon, rend heureux, il porte la

discorde, le carnage & l'affliction dans de vastes contrées, & plonge des peuples entiers dans la douleurs & dans les larmes.

Quoiqu'il en soit, ne nous enquérons point des motifs qui peuvent déterminer un homme à embrasser un système : examinons ce système, assurons-nous, s'il est vrai, & si nous le trouvons fondé sur la vérité, nous ne pourrons jamais l'estimer dangereux. C'est toujours le mensonge qui nuit aux hommes; si l'erreur est visiblement la source unique de leurs maux, la raison en est le vrai remede. Ne nous informons pas davantage de la conduite de l'homme qui nous présente un système; ses idées, comme on l'a dit déjà, peuvent être très-saines, quand même ses actions seroient très-dignes de blâme. Si le système de l'Athéisme ne peut rendre pervers celui qui ne l'est pas par son tempérament, il ne peut rendre bon, celui qui ne connoît point, d'ailleurs, les motifs qui devroient le porter au bien. Au moins, avons-nous prouvé que le superstitieux, quand il a des passions fortes & un cœur dépravé, trouve dans sa religion même mille prétextes de plus que l'Athée, pour nuire à l'espece humaine. Celui-ci n'a pas, au moins, le manteau du zele pour couvrir sa vengeance, ses emportements, ses fureurs; l'Athée n'a pas la faculté d'expier, à prix d'argent, ou à l'aide de quelques cérémonies, les outrages qu'il fait a la société; il n'a pas l'avantage de pouvoir se réconcilier avec son Dieu, & par quelques pratiques aisées de calmer les remors de sa conscience inquiette; si le crime n'a point amorti tout sentiment dans son cœur, il est forcé de porter toujours, au dedans de lui-même, un juge inéxorable, qui sans cesse lui reproche une conduite odieuse, qui le force de rougir, de se haïr lui-même, de craindre les regards & les

ressentiments des autres. Le superstitieux, s'il est méchant, se livre au crime avec remors; mais sa religion lui fournit bientôt les moyens de s'en débarrasser; sa vie n'est communément qu'une longue chaîne de fautes & de regrets, de péchés & d'expiations; bien plus, il commet souvent, comme on a vu, des crimes plus grands pour expier les premiers: dépourvu d'idées fixes sur la morale, il s'accoutume à ne regarder, comme des fautes, que ce que les Ministres & les interprêtes de son Dieu lui défendent: il prend pour des vertus, ou pour des moyens d'effacer ses forfaits, les actions les plus noires que souvent on lui dit être agréables à ce Dieu. C'est ainsi qu'on a vu des fanatiques expier par des persécutions atroces leurs adulteres, leurs infamies, leurs guerres injustes, leurs usurpations, &, pour se laver de leurs iniquités, se baigner dans le sang des superstitieux dont l'entêtement faisoit des victimes & des martyrs.

Un Athée, s'il a bien raisonné, s'il a consulté sa nature, a des principes plus surs & toujours plus humains que le superstitieux: sa religion, ou sombre, ou entousiaste, conduit toujours celui-ci, soit à la folie, soit à la cruauté. Jamais on n'énivrera l'imagination d'un Athée, au point de lui faire croire que des violences, des injustices, des persécutions, des assassinats sont des actions vertueuses ou légitimes. Nous voyons, touts les jours, que la religion ou la cause du ciel aveuglent des personnes humaines, équitables & sensées sur toute autre matiere, au point de leur faire un devoir de traiter, avec la derniere barbarie, des hommes qui s'écartent de leur façon de penser. Un hérétique, un incrédule cessent d'être des hommes aux yeux des superstitieux. Toutes les sociétés, infectées du venin de la religion, nous offrent

des exemples sans nombre d'assassinats juridiques que les tribunaux commettent sans scrupules & sans remors ; des juges, équitables sur toute autre matiere, ne le sont plus, dès qu'il s'agit des chimeres Théologiques ; en se baignant dans le sang, ils croient se conformer aux vues de la Divinité. Presque, par tout, les loix subordonnées à la superstition, se rendent complices de ses fureurs ; elles légitiment, ou transforment en devoirs les cruautés les plus contraires aux droits de l'humanité. (88) Touts ces vengeurs de la Religion, qui, de gaieté de cœur ; par piété, par devoir, lui immolent les victimes qu'elle leur désigne, ne sont-ils pas des aveugles ? Ne sont-ils pas des Tyrans qui ont l'injustice de violer la pensée, qui ont la folie de croire que l'on peut l'enchaîner ? Ne sont-ils pas des fanatiques à qui la loi dictée par des préjugés inhumains, impose la nécessité de devenir des bêtes féroces ? Touts ces Souverains qui, pour venger le ciel, tourmentent & persécutent leurs sujets, & sacrifient des victimes humaines à la méchanceté de leurs Dieux anthropophages, ne sont-ils pas des hommes que le zele religieux convertit en des Tigres ? Ces Prêtres si soigneux du salut des ames, qui forcent insolemment le sanctuaire de la pensée, afin de trouver, dans les opinions de l'homme, des motifs pour lui nuire, ne sont-ils pas des fourbes odieux, & des perturbateurs du repos des esprits, que la religion honore, & que la raison déteste ? Quels scélérats plus odieux aux yeux de l'humanité que ces infames *Inquisiteurs*, qui, par l'aveuglement des Princes, jouissent de

[88] Le Président de Grammont rapporte, avec une satisfaction vraiment digne d'un Cannibale, les détails du supplice de *Vanini* ; brûlé à Toulouse, quoiqu'il eût désavoué les opinious dont il étoit acusé. Ce Président va jusqu'à trouver mauvais les cris & les hurlements que les tourments arracherent à cette malheureuse victime de la cruauté religieuse.

l'avantage de juger leurs propres ennemis, & de les livrer aux flammes? Cependant, la superstition des peuples les respecte, & la faveur des Rois les comble de bienfaits! Enfin, mille exemples ne nous prouvent-ils pas que la religion a, par-tout, produit & justifié les horreurs les plus étranges? N'a-t-elle pas mille fois armé les mains des hommes de poignards homicides, déchaîné des passions bien plus terribles encore que celles qu'elle prétendoit contenir, brisé, pour les mortels, les nœuds les plus sacrés? Sous prétexte de devoir, de foi, de piété, de zele, n'a-t-elle pas favorisé la cruauté, la cupidité, l'ambition, la tyrannie? La cause de Dieu n'a-t-elle pas mille fois légitimé le meurtre, la perfidie, le parjure, la rébellion, le régicide? Ces Princes, qui, souvent se sont faits les vengeurs du ciel & les Licteurs de la religion, n'en ont ils pas été cent fois les victimes déplorables? En un mot, le nom de Dieu n'a-t-il pas été le signal des plus tristes folies & des attentats les plus affreux? Les Autels de touts les Dieux n'ont-ils point, par-tout, nâgé dans le sang; &, sous quelque forme que l'on ait montré la Divinité, ne fut-elle pas, en tout temps, la cause, ou le prétexte de la violation la plus insolente des droits de l'humanité? (89)

(89) Il est bon de remarquer que la religion des Chrétiens, qui se vante de donner aux hommes les idées les plus justes de la Divinité: qui, toutes les fois qu'on l'accuse d'être turbulente & sanguinaire, ne montre son Dieu que du côté de la bonté & de la miséricorde: qui se glorifie d'avoir enseigné la morale la plus pure: qui prétend établir à jamais la concorde & la paix entre ceux qui la professent, a causé plus de divisions, de disputes, de guerres civiles & politiques, de crime de toute espece, que toutes les autres religions du monde réunies. On nous dira, peut-être, que le progrès des lumieres empêchera cette superstition de produire, par la suite, des effets aussi fâcheux que ceux qu'elle a produits autrefois; nous répondrons que le fanatisme sera toujours également dangereux, ou que la cause n'étant point ôtée, les effets seront toujours les mêmes. Ainsi, tant que la superstition sera considérée

Jamais un Athée, tant qu'il jouira de son bon sens, ne se persuadera que de semblables actions puissent être justifiées, jamais il ne pourra croire que celui qui les commet, puisse être un homme estimable; il n'y a qu'un superstitieux à qui son aveuglement fait oublier les principes les plus évidents de la morale, de la nature, de la raison, qui puisse imaginer que les attentats les plus destructeurs sont des vertus. Si l'Athée est un pervers, il sçait, au moins, qu'il fait mal, ni son Prêtre, ni son Dieu ne lui persuaderont pas qu'il fait bien, & quelques crimes qu'il se permette, ils ne pourront jamais excéder ceux que la superstition fait commettre sans scrupule à ceux qu'elle énivre de ses fureurs, ou à qui elle montre ces crimes mêmes, comme des expiations & des actions méritoires.

Ainsi l'Athée, quelque méchant qu'on le suppose, ne sera, tout au plus, que sur la même ligne que le devot, que sa religion encourage souvent au crime qu'elle transforme en vertu. Quand à la conduite, s'il est débauché, voluptueux, intempérant, adultere; l'Athée ne differe en rien du superstitieux le plus crédule, qui, souvent à sa crédulité, sçait allier des vices & des crimes que ses Prêtres lui pardonneront toujours, pourvu qu'il rende hommage à leur pouvoir. S'il est dans l'Indostan, ses Bramines le laveront dans le Gange en récitant des prieres. S'il est Juif, en faisant des

& aura du pouvoir, il y aura des disputes, des persécutions, des inquisitions, des régicides, des troubles, &c. Tant que les hommes seront assez insensés pour regarder la religion, comme la chose la plus importante pour eux, les Ministres de la religion seront les maîtres de tout confondre sur la terre, sous prétexte des intérêts de la Divinité, qui ne seront jamais que leurs propres intérêts. L'Eglise chrétienne n'auroit qu'une façon de se laver des accusations qu'on lui fait d'être intolérante, ou cruelle, ce seroit de déclarer solemnellement *qu'il n'est point permis de persécuter, ou de nuire pour des opinions.* Mais c'est ce que ses Ministres ne diront jamais.

offrandes, ses péchés seront effacés. S'il est au Japon, il en sera quitte pour des pélerinages. S'il est Mahométan, il sera réputé saint, pour avoir visité le tombeau de son Prophete. S'il est Chrétien, il priera, il jeûnera, il se prosternera aux pieds de ses Prêtres pour leur confesser ses fautes; ceux-ci l'absolveront au nom du Très-haut, lui vendront les indulgences du ciel, mais jamais ils ne le blâmeront des crimes qu'il aura commis pour eux.

On nous dit, touts les jours, que la conduite indécente ou criminelle des Prêtres & de leurs sectateurs ne prouve rien contre la bonté du systême religieux; pourquoi ne diroit-on pas la même chose de la conduite d'un Athée, qui, comme on l'a déjà prouvé, peut avoir une morale très-bonne & très-vraie, même en suivant une conduite déréglée? S'il falloit juger les opinions des hommes d'après leur conduite, quelle est la religion qui soutiendroit cette épreuve? Examinons donc les opinions de l'Athée, sans approuver sa conduite; adoptons sa façon de penser, si nous la jugeons vraie, utile, raisonnable; rejettons sa façon d'agir, si nous la trouvons blâmable. A la vue d'un ouvrage rempli de vérités, nous ne nous embarrassons pas des mœurs de l'ouvrier. Qu'importe à l'univers que Newton ait été sobre, ou intempérant, chaste, ou débauché? Il ne s'agit, pour nous, que de sçavoir s'il a bien raisonné, si ses principes sont surs, si les parties de son systême sont liées, si son ouvrage renferme plus de vérités démontrées, que d'idées hazardées. Jugeons de même les principes d'un Athée; s'ils sont étranges & inusités, c'est une raison de les examiner avec plus de rigueur; s'il a dit vrai, s'il a démontré, que l'on se rende à l'évidence; s'il s'est trompé, quelque part, que l'on distingue le vrai du faux; mais que l'on ne tombe point dans

le préjugé trop commun qui, pour une erreur dans les détails, fait rejetter une foule de vérités incontestables. L'Athée, quand il se trompe, a, sans doute, autant de droit de rejetter ses fautes sur la fragilité de sa nature, que le superstitieux. Un Athée peut avoir des vices & des défauts, il put mal raisonner, mais, au moins, ses erreurs n'auront jamais les conséquences des nouveautés religieuses; elles n'allumeront point, comme elles, le feu de la discorde au sein des nations; l'Auteur ne justifiera pas ses vices & ses égaraments par la religion; il ne prétendra point à l'infaillibilité, comme ces Théologiens superbes qui attachent la sanction Divine à leurs folies, & qui supposent que le ciel autorise les sophismes, les mensonges & les erreurs qu'ils se croient obligés de répandre sur la terre.

On nous dira, peut-être, que le refus de croire à la Divinité, rompt un des plus puissants liens de la société, en faisant disparoître la sainteté des serments. Je réponds que le parjure n'est point rare dans les nations les plus religieuses, ni dans les personnes qui se vantent d'être le plus convaincues de l'existence des Dieux. Diagoras, de superstitieux qu'il étoit, devint, dit-on, Athée, en voyant que les Dieux n'avoient point foudroyé un homme qui les avoit pris à témoin d'une fausseté. Sur ce principe, que d'Athées devroient se former parmi nous! De ce qu'on a fait un être invisible & inconnu, dépositaire des engagements des hommes, nons ne voyons pas que leurs engagements & leurs pactes les plus solemnels en soient plus solides pour cette vaine formalité. C'est vous, sur-tout, que j'en atteste, conducteurs des nations! Ce Dieu dont vous vous dites les images, dont vous prétendez tenir le droit de

commander ; ce Dieu que vous rendez si souvent le témoin de vos serments, le garant de vos traités, ce Dieu dont vous assurez que vous craignez les jugements, vous en impose t-il beaucoup, dès qu'il s'agit de l'intérêt le plus futil? Observez-vous religieusement ces engagements si sacrés que vous avez contractés avec vos alliés, avec vos sujets? Princes! qui, à tant de religion, joignez souvent si peu de probité, je vois que la force de la vérité vous accable ; à cette demande, vous rougissez, sans doute ; & vous êtes contraints d'avouer que vous vous jouez également, & des Dieux, & des hommes. Que dis-je, la religion elle-même ne vous dispense-t-elle pas souvent de vos serments? Ne vous prescrit-elle pas d'être perfides, de violer la foi jurée, quand il s'agit, sur-tout, de ses intérêts sacrés ; ne vous dispense-t-elle pas de garder vos engagements avec ceux qu'elle condamne? Après vous avoir rendus vous-mêmes, & perfides, & parjures, ne s'est-elle pas quelquefois arrogée le droit d'absoudre vos sujets des serments qui les lioient à vous? (90) Si nous considérons attentivement les choses, nous verrons que, sous de tels chefs, la Religion & la Politique sont de véritables écoles de parjure. Aussi les fripons de touts états ne reculent jamais, quand il s'agit d'attester le nom de Dieu dans les fraudes les

(90) C'est une maxime constamment reçue dans la religion catholique Romaine, c'est à dire, dans la secte du christianisme, & la plus superstitieuse, & la plus nombreuse, *que l'on ne doit point garder la foi aux hérétiques.* Le Concile général de Constance, l'a ainsi décidé, quand, malgré le sauf conduit de l'Empereur, il fit brûler Jean Hus & Jérôme de Prague. Le Pontife Romain a, comme on sçait, le droit de relever ses sectaires de leurs serments & de leurs voeux, ce même Pontife s'est souvent arrogé le droit de déposer les Rois ; & d'absoudre leurs sujets du serment de fidélité.

Il est très-singulier que les serments soient prescrits par les Loix des nations qui professent la religion chrétienne, tandis que le Christ les a formellement défendus.

plus manifestes, & pour les plus vils intérêts. A quoi servent donc les serments ? Ce sont des pieges auxquels la simplicité seule pourroit se laisser prendre ; les serments sont, par-tout, de vaines formalités, ils n'en imposent point aux scélérats, & n'ajoutent rien aux engagements des ames honnêtes qui, même sans serments, n'eussent point eu la témérité de les violer. Un superstitieux parjure & perfide n'a, sans doute, aucun avantage sur un Athée qui manqueroit à ses promesses ; l'un & l'autre ne méritent pas plus la confiance de leurs concitoyens, ni l'estime des gens de bien : si l'un ne respecte pas son Dieu qu'il croit, l'autre ne respecte, ni sa raison, ni sa réputation, ni l'opinion publique, auxquelles tout homme sensé ne peut refuser de croire. (91)

On a souvent demandé s'il y avoit une nation qui n'eût aucune idée de la Divinité, & si un peuple uniquement composé d'Athées pourroit subsister ? Quoi que puissent en dire quelques spéculateurs, il ne paroît pas vraisemblable qu'il y ait, sur notre globe, un peuple nombreux qui n'ait aucune idée de quelque puissance invisible à qui il donne des marques de respect & de soumission. (92) L'homme, en tant qu'il est un animal craintif

(91) » Un serment, dit Hobbes, n'ajoute rien à l'obligation ; » il ne fait qu'augmenter à l'imagination de celui qui jure la crainte de violer un engagement qu'il seroit obligé de tenir, même » sans aucun serment. »

(92) On a quelquefois cru que la nation Chinoise étoit Athée ; mais cette erreur est due à des Missionnaires Chrétiens accoutumés à traiter d'Athées, ceux qui n'ont pas des opinions semblables aux leurs sur la Divinité. Il paroît constant que le peuple Chinois est très-superstitieux, mais qu'il est gouverné par des chefs qui ne le sont nullement, sans pourtant être Athées pour cela. Si l'Empire de la Chine est aussi florissant qu'on le dit, il fournit, au moins, une preuve très-forte que ceux qui gouvernent, n'ont pas besoin d'être superstitieux pour bien gouverner des peuples qui le sont.

On prétend que les Groenlandois n'ont aucune idée de la Divinité. Cependant la chose est difficile à croire d'une nation si sauvage, & si mal traitée par la Nature.

& ignorant, devient néceſſairement ſuperſtitieux dans ſes malheurs : ou il ſe fait un Dieu pour lui-même, ou il admet le Dieu que d'autres veulent lui donner. Il ne paroît donc pas que l'on puiſſe raiſonnablement ſuppoſer qu'il y ait un peuple ſur la terre totalement étranger à la notion de quelque Divinité. L'un nous montrera le Soleil, ou la Lune, & les Etoiles; l'autre nous montrera la mer, des lacs, des rivieres qui lui fourniſſent ſa ſubſiſtance; des arbres qui lui donnent un aſyle contre l'inclémence de l'air; un autre nous montrera une roche d'une forme bizarre; une montagne élevée, un Volcan qui ſouvent l'étonne; un autre vous préſentera ſon crocodile dont il craint la malignité, ſon ſerpent dangereux, le reptile auquel il attribue ſa bonne, ou ſa mauvaiſe fortune. Enfin, chaque homme vous fera voir, avec reſpect, ſon *fitiche*, ou ſon Dieu domeſtique & tutélaire.

Mais, de l'exiſtence de ſes Dieux, le Sauvage n'en tire pas les mêmes inductions que l'homme policé; un peuple ſauvage ne croit pas devoir beaucoup raiſonner de ſes Divinités; il n'imagine pas qu'elles doivent influer ſur ſes mœurs, ni fortement occuper ſa penſée: content d'un culte groſſier, ſimple, extérieur, il ne croit pas que ces puiſſances inviſibles s'embarraſſent de ſa conduite à l'égard de ſes ſemblables; en un mot, il ne lie pas ſa morale à ſa religion. Cette morale eſt groſſiere, comme le peut être celle de tout peuple ignorant; elle eſt proportionnée à ſes beſoins, qui ſont en petit nombre; elle eſt ſouvent déraiſonnable, parce qu'elle eſt le fruit de l'ignorance, de l'inexpérience & des paſſions peu contraintes d'hommes, pour ainſi dire, dans l'enfance. Ce n'eſt que, dans une ſociété nombreuſe, fixée & civiliſée, que les beſoins, venant à ſe multiplier, & les intérêts, à ſe croiſer, l'on eſt obligé de

recourir à des gouvernements, à des loix, à des cultes publics, à des systêmes uniformes de religion, pour maintenir la concorde: c'est alors que les hommes rapprochés raisonnent, combinent leurs idées, raffinent & subtilisent leurs notions: c'est alors que ceux qui les gouvernent, se servent de la crainte des puissances invisibles pour les contenir, pour les rendre dociles, pour les forcer d'obéir & de vivre en paix. C'est ainsi que, peu-à-peu, la morale & la politique se trouvent liées au systême religieux. Les chefs des nations, souvent superstitieux eux-mêmes, peu éclairés sur leurs propres intérêts, peu versés dans la saine morale, peu instruits des vrais mobiles du cœur humain, croient avoir tout fait pour leur propre autorité, ainsi que pour le bien-être & le repos de la société, en rendant leurs sujets superstitieux, en les menaçant de leurs phantômes invisibles, en les traitant comme des enfants que l'on appaise par des fables & des chimeres. A l'aide de ces merveilleuses inventions dont les chefs & les guides des nations sont souvent eux-mêmes les dupes, & qui se transmettent d'une race à l'autre, les Souverains sont dispensés de s'instruire, ils négligent les loix, ils s'énervent dans la molesse, ils ne suivent que leurs caprices, ils se reposent sur les Dieux du soin de contenir leurs sujets; ils confient l'instruction des peuples à des Prêtres, chargés de les rendre bien soumis & devots, & de leur apprendre, de bonne heure, à trembler sous le joug des Dieux invisibles & visibles.

C'est ainsi que les nations sont tenues, par leurs tuteurs, dans une enfance perpétuelle, & ne sont contenues que par de vaines chimeres. C'est ainsi que la Politique, la Jurisprudence, l'Education, la Morale sont, par-tout, infectées par la superstition. C'est ainsi que les hommes ne connoissent plus

de devoirs que ceux de la religion; c'eſt ainſi que l'idée de la vertu s'aſſocie fauſſement avec celle des puiſſances imaginaires que l'impoſture fait parler comme elle veut; c'eſt ainſi que la morale devient incertaine & flottante; c'eſt ainſi qu'on perſuade aux hommes que, ſans Dieu, il n'exiſte plus de morale pour eux. C'eſt ainſi que les Princes & les ſujets également aveuglés ſur leurs intérêts véritables, ſur les devoirs de la nature, ſur leurs droits réciproques, ſe ſont habitués à regarder la religion comme néceſſaire aux mœurs, comme indiſpenſable pour gouverner les hommes, comme le moyen le plus ſûr de parvenir à la puiſſance & au bonheur.

C'eſt ſur ces ſuppoſitions, dont nous avons ſi ſouvent démontré la fauſſeté, que tant de perſonnes, très-éclairées d'ailleurs, regardent comme impoſſible qu'une ſociété d'Athées pût long-temps ſubſiſter. Il n'eſt point douteux qu'une ſociété nombreuſe qui n'auroit, ni religion, ni morale, ni gouvernement, ni loix, ni éducation, ni principes, ne pourroit ſe maintenir, & qu'elle ne feroit que rapprocher des êtres diſpoſés à ſe nuire, ou des enfants qui ſuivroient en aveugles les impulſions les plus fâcheuſes; mais, avec toute la religion du monde, les ſociétés humaines ne ſont-elles pas à-peu-près dans cet état? Preſque, en tout pays, les Souverains ne ſont-ils pas dans une guerre continuelle avec leurs ſujets? Ces ſujets, en dépit de la religion & des notions terribles qu'elle leur donne de la Divinité, ne ſont-ils pas ſans ceſſe occupés à ſe nuire réciproquement, & à ſe rendre malheureux? La religion elle-même & ſes notions ſurnaturelles ne ſervent-elles pas ſans ceſſe à flatter les paſſions & la vanité des Souverains, & à attiſer les feux de la diſcorde entre les citoyens diviſés d'opinions? Ces puiſſances *infernales*, que

l'on suppose occupées du soin de nuire au genre humain, seroient-elles capables de produire de plus grands maux sur la terre que le fanatisme & les fureurs enfantées par la Théologie ? En un mot, des Athées, rassemblés en société, quelque insensés qu'on les suppose, se conduiroient-ils entre eux d'une façon plus criminelle que ces superstitieux remplis de vices réels & de chimeres extravagantes, qui ne font, depuis tant de siecles, que se détruire & s'égorger sans raison & sans pitié ? On ne peut le prétendre ; au contraire on ose avancer très-hardiment qu'une société d'Athées privée de toute religion, gouvernée par de bonnes loix, formée par une bonne éducation, invitée à la vertu par des récompenses, détournée du crime par des châtiments équitables, dégagée d'illusions, de mensonges & de chimeres, seroit infiniment plus honnête & plus vertueuse que ces sociétés religieuses où tout conspire à énivrer l'esprit, & à corrompre le cœur.

Quand on voudra s'occuper utilement du bonheur des hommes, c'est par les Dieux du ciel que la réforme doit commencer ; c'est en faisant abstraction de ces êtres imaginaires, destinés à effrayer des peuples ignorants & dans l'enfance ; que l'on pourra se promettre de conduire l'homme à sa maturité. On ne peut trop le répéter ; nulle morale sans consulter la nature de l'homme & ses vrais rapports avec les êtres de son espece. Nuls principes fixes pour la conduite en la réglant sur des Dieux injustes, capricieux, méchants. Nulle saine Politique, sans consulter la nature de l'homme vivant en société pour satisfaire ses besoins & assurer son bonheur & ses jouissances. Nul bon gouvernement ne peut se fonder sur un Dieu despotique, il fera toujours des Tyrans de ses représen-

fants. Nulles loix ne feront bonnes fans confulter la nature & le but de la fociété. Nulle jurifprudence ne peut être avantageufe pour les nations, fi elle fe regle fur les caprices & les paffions des Tyrans Divinifés. Nulle éducation ne fera raifonnable, fi elle ne fe fonde fur la raifon, & non fur des chimeres & des préjugés. Enfin, nulle vertu, nulle probité, nuls talents fous des maîtres corrompus, & fous la conduite de ces Prêtres, qui rendent les hommes ennemis d'eux-mêmes & des autres, & qui cherchent à étouffer en eux les germes de la raifon, de la fcience & du courage.

On demandera peut-être, fi l'on pourroit raifonnablement fe flatter de jamais parvenir à faire oublier à tout un peuple fes opinions religieufes, ou les idées qu'il a de la Divinité? Je réponds que la chofe paroît entiérement impoffible, & que ce n'eft pas le but que l'on puiffe fe propofer. L'idée d'un Dieu, inculquée dès l'enfance la plus tendre, ne paroît pas de nature à pouvoir fe déraciner de l'efprit du plus grand nombre des hommes : il feroit, peut-être, auffi difficile de la donner à des perfonnes qui, parvenues à un certain âge, n'en auroient jamais entendu parler, que de la bannir de la tête de ceux qui, depuis l'âge le plus tendre, en ont été imbus. Ainfi, l'on ne peut fuppofer que l'on puiffe faire paffer une nation entiere de l'abîme de la fuperftition, c'eft-à-dire, du fein de l'ignorance & du délire, à l'Athéifme abfolu, qui fuppofe de la réflexion, de l'étude, des connoiffances, une longue chaîne d'expériences, l'habitude de contempler la nature, la fcience des vraies caufes de fes phénomenes divers, de fes combinaifons, de fes loix, des êtres qui la compofent & de leurs différentes propriétés. Pour être Athée, ou pour s'affurer des forces de la

nature,

nature; il faut l'avoir méditée ; un coup d'œil superficiel ne la fera point connoître ; des yeux peu exercés s'y tromperont sans cesse; l'ignorance des vraies causes en feront supposer d'imaginaires ; & l'ignorance ainsi ramenera le Physicien lui-même aux pieds d'un phantôme, dans lequel ses vues bornées ou sa paresse croiront trouver la solution de toutes les difficultés.

L'Athéisme, ainsi que la Philosophie & toutes les sciences profondes & abstraites, n'est donc point fait pour le vulgaire, ni même pour le plus grand nombre des hommes. Il est, dans toutes les nations nombreuses & civilisées, des personnes que leurs circonstances mettent à portée de méditer, de faire des recherches & des découvertes utiles, qui finissent tôt ou tard, par s'étendre & fructifier, quand elles ont été jugées avantageuses & vraies. Le Géometre, le Mechanicien, le Chimiste, le Médecin, le Jurisconsulte, l'Artisan même travaillent dans leurs cabinets, ou dans leurs atteliers, à chercher des moyens de servir la société, chacun dans sa sphere ; cependant aucune des sciences ou professions dont ils s'occupent, ne sont connues du vulgaire, qui ne laisse pas d'en profiter & de recueillir, à la longue, les fruits de travaux dont il n'a pas d'idées. C'est pour le Matelot, que l'Astronome travaille ; c'est pour lui, que le Géometre & le Méchanicien calculent ; c'est pour le Maçon & le Manœuvre, que l'Architecte habile trace de sçavants desseins. Quelque soit l'utilité prétendue des opinions religieuses, le Théologien profond & subtil ne peut se vanter de travailler, d'écrire, de disputer pour l'avantage du peuple, à qui l'on fait, pourtant, payer si chérement des systêmes & des mysteres qu'il n'entendra jamais, & qui ne pourront, dans aucun temps, être d'aucune utilité pour lui.

Ce n'est donc pas pour le commun des hommes, que le Philosophe doit se proposer d'écrire, ou de méditer. Les principes de l'Athéisme, ou le Système de la Nature ne sont pas même faits, comme on l'a fait sentir, pour un grand nombre de personnes très-éclairées sur des points, mais souvent trop prévenues en faveur d'autres préjugés universels. Il est très-rare de trouver des hommes, qui, à beaucoup d'esprit, de connoissances & de talents, joignent, ou une imagination bien réglée, ou le courage nécessaire pour combattre avec succès des chimeres habituelles dont leur cerveau s'est long-temps pénétré. Une pente secrette & invincible ramene, souvent, en dépit du raisonnement, les esprits les plus solides & les mieux raffermis aux préjugés qu'ils voient généralement établis, & dont eux-mêmes se sont abbreuvés dès la plus tendre enfance. Cependant peu-à-peu des principes, qui d'abord paroissoient étranges, ou révoltants, quand ils ont la vérité pour eux, s'insinuent dans les esprits, leur deviennent familiers, se répandent au loin, produisent des effets avantageux sur toute la société: avec le temps elle se familiarise avec les idées qu'elle avoit, dans l'origine, regardé comme absurdes & déraisonnables; du moins on cesse de regarder, comme odieux, ceux qui professent des opinions, sur lesquelles l'expérience fait voir qu'il est permis d'avoir des doutes sans danger pour le Public.

L'on ne doit donc pas craindre de répandre des idées parmi les hommes, sont-elles utiles? Elles fructifient peu-à-peu. Tout homme qui écrit, ne doit point fixer ses yeux sur le temps où il vit, ni sur ses concitoyens actuels, ni sur la contrée qu'il habite. Il doit parler au genre humain, il doit prévoir les races futures; en vain attendroit-il les

applaudiſſements de ſes contemporains; en vain ſe flatteroit-il de voir ſes principes précoces reçus avec bienveillance, par des eſprits prévenus; s'il a dit vrai, les ſiecles à venir rendront juſtice à ſes efforts; en attendant qu'il ſe contente de l'idée d'avoir bien fait, ou des ſuffrages ſecrets des amis de la vérité peu nombreux ſur la terre. C'eſt après ſa mort que l'écrivain véridique triomphe; c'eſt alors que les aiguillons de la haîne & les traits de l'envie épuiſés ou émouſſés font place à la vérité, qui étant éternelle, doit ſurvivre à toutes les erreurs de la terre. (93)

D'ailleurs, nous dirons avec Hobbes. » Que » l'on ne peut faire aucun mal aux hommes en » leur propoſant ſes idées; le pis aller eſt de les » laiſſer dans le doute & la diſpute; n'y ſont-ils » pas déjà? Si un Auteur qui écrit, s'eſt trompé, c'eſt qu'il a pu mal raiſonner; a-t-il poſé des faux principes? Il s'agit de les examiner. Son ſyſteme

(93) C'eſt un problême pour des gens. Si la vérité ne peut pas nuire. Les perſonnes les mieux intentionnées ſont ſouvent elles-mêmes dans l'incertitude ſur ce point important. La vérité ne nuit jamais qu'à ceux qui trompent les hommes, ceux-ci ont le plus grand intérêt à être détrompés. La vérité peut bien nuire à celui qui l'annonce, mais nulle vérité ne peut nuire au genre humain, & jamais elle ne peut être annoncée trop clairement à des êtres toujours peu diſpoſés à l'entendre, ou à le comprendre. Si touts ceux qui écrivent pour annoncer des vérités importantes, [que l'on regarde toujours comme les plus *dangereuſes*] étoient aſſez échauffés de l'amour du bien public pour parler franchement; au riſque de déplaire, le genre humain ſeroit bien plus éclairé & plus heureux qu'il n'eſt. Ecrire à mots couverts, c'eſt ſouvent n'écrire pour perſonne. L'eſprit humain eſt pareſſeux, il faut lui épargner, autant qu'on peut, l'embarras de réfléchir. Que de temps & d'étude ne faut-il pas aujourd'hui pour deviner les oracles ambigus des anciens Philoſophes, dont les vrais ſentiments ſont preſqu'entiérement perdus pour nous! Si la vérité eſt utile aux hommes, c'eſt une injuſtice de les en priver, ſi la vérité doit être admiſe, il faut admettre ſes conſéquences, qui ſont auſſi des vérités. Les hommes, pour la plupart, aiment la vérité, mais ſes conſéquences leur font une peur ſi grande, que ſouvent ils aiment mieux s'en tenir à l'erreur, dont l'habitude les empêche de ſentir les ſuites déplorables.

est-il faux & ridicule ? Il ne servira qu'à faire paroître la vérité dans tout son jour ; son ouvrage tombera dans le mépris ; & l'Ecrivain, s'il est témoin de sa chûte, sera suffisamment puni de sa témerité, s'il est mort, les vivants ne pourront troubler sa cendre. Nul homme n'écrit dans le dessein de nuire à ses semblables ; il se propose toujours de mériter leurs suffrages, soit en les amusant, soit en piquant leur curiosité, soit en leur communiquant des découvertes qu'il croit utiles. Nul ouvrage ne peut être dangereux, surtout, s'il contient des vérités. Il ne le seroit pas même s'il contenoit des principes évidemment contraires à l'expérience & au bon sens. Que résulteroit-il, en effet, d'un ouvrage qui nous diroit aujourd'hui que le soleil n'est point lumineux, que le parricide est légitime, que le vol est permis, que l'adultere n'est point un crime ? La moindre réflexion nous feroit sentir le faux de ces principes, & la race humaine toute entiere réclameroit contre eux, l'on riroit de la folie de l'Auteur, & bientôt son livre & son nom ne seroient connus que par leurs extravagances ridicules. Il n'y a que les folies religieuses qui soient pernicieuses aux mortels ; & pourquoi ? c'est que toujours l'autorité prétend les établir par violence, les faire passer pour des vérités, & punir avec rigueur ceux qui voudroient en rire, ou les examiner. Si les hommes étoient plus raisonnables, ils regarderoient les opinions religieuses & les systêmes de la Théologie, des mêmes yeux que les systêmes de physique, ou les problêmes de Géométrie : ceux-ci ne troublent jamais le repos des sociétés, quoiqu'ils excitent quelquefois des disputes très-vives entre quelques Sçavants. Les querelles Théologiques ne tireroient jamais à conséquence, si l'on parvenoit à faire sentir à ceux qui ont le pouvoir en main,

qu'ils ne doivent que de l'indifférence & du mépris pour les disputes de personnages qui n'entendent point eux-mêmes les questions merveilleuses sur lesquelles ils ne cessent de disputer.

C'est, du moins, cette indifférence si juste, si raisonnable, si avantageuse aux Etats, que la saine philosophie peut se proposer d'introduire peu-à-peu sur la terre. Le genre humain ne seroit-il pas plus heureux, si les Souverains du monde, occupés du bien être de leurs sujets, laissoient à la superstition ses démêles futils, soumettoient la religion à la politique, forçoient ses Ministres altiers à devenir des citoyens, & empêchoient soigneusement leurs querelles d'intéresser la tranquillité publique ? Quels avantages pour les sciences, pour les progrès de l'esprit humain, pour la perfection de la morale, de la jurisprudence, de la législation, de l'éducation ne résulteroient pas de la liberté de penser ? Aujourd'hui le Génie trouve, par-tout, des entraves ; la religion s'oppose continuellement à sa marche, l'homme entouré de bandelettes, ne jouit d'aucunes de ses facultés, son esprit même est à la gêne, & paroit continuellement enveloppé des langes de l'enfance. Le pouvoir civil, ligué avec le pouvoir spirituel, ne semble vouloir commander qu'à des esclaves abrutis, confinés dans un cachot obscur, où ils se font sentir réciproquement les effets de leur mauvaise humeur. Les Souverains détestent la liberté de penser, parce qu'ils craignent la vérité ; cette vérité leur paroit redoutable, parce qu'elle condamneroit leurs excès, ces excès leur sont chers, parce qu'ils ne connoissent pas plus que leurs sujets, leurs véritables intérêts qui devroient se confondre.

Que le courage du Philosophe ne se laisse point abattre par tant d'obstacles réunis, qui semblent

exclure pour jamais la vérité de son domaine ; la raison, de l'esprit des hommes ; la nature, de ses droits. La millieme partie des soins que l'on a pris, de tout temps pour infecter l'esprit humain, suffiroit pour le guérir. Ne désespérons donc point de ses maux ; ne lui faisons point l'injure de croire que la vérité n'est pas faite pour lui ; son esprit la cherche sans cesse ; son cœur la desire ; son bonheur la demande à grands cris ; il ne la craint, ou ne la méconnoît que, parce que la religion, renversant toutes ses idées, lui tient perpétuellement le bandeau sur les yeux, & s'efforce de lui rendre la vertu totalement étrangere.

Malgré les soins prodigieux que l'on prend pour écarter la vérité, la raison, la science de la demeure des mortels ; le temps, aidé des lumieres progressives des siecles, peut, un jour, éclairer ces Princes mêmes que nous voyons si déchaînés contre la vérité, si ennemis de la justice & de la liberté des hommes. Le destin conduira, peut-être, au Trone, des Souverains instruits, équitables, courageux, bienfaisants, qui reconnoissant la vraie source des miseres humaines, tenteront de leur appliquer les remedes que la sagesse leur fournira : peut-être sentiront-ils que ces Dieux dont ils prétendent emprunter leur pouvoir, sont les vrais fléaux de leurs peuples ; que les Ministres de ces Dieux sont leurs ennemis & leurs propres rivaux ; que la religion, qu'ils regardoient comme l'appui de leur pouvoir, ne fait que l'affoiblir & l'ébranler ; que la morale superstitieuse est fausse & ne sert qu'à pervertir leurs sujets, & leur donner les vices des esclaves, au lieu des vertus du citoyen ; en un mot, ils verront dans les erreurs religieuses la source féconde des malheurs du genre humain ; ils sentiront qu'elles sont incompatibles avec toute administration équitable.

En attendant cet instant désirable pour l'humanité, les principes du *Naturalisme* ne seront adoptés que par un petit nombre de penseurs ; ils ne peuvent se flatter d'avoir beucoup d'approbateurs ou de prosélytes ; au contraire ils trouveront des adversaires ardents, ou même des contempteurs dans les personnes qui, sur tout autre objet, montrent le plus d'esprit & de lumieres. Les hommes qui ont le plus de talents, comme nous l'avons déja fait observer, ne peuvent se résoudre à faire un divorce complet avec leurs idées religieuses ; l'imagination, si nécessaire aux talents brillants, est souvent en eux un obstacle insurmontable à la ruine totale des préjugés ; elle dépend beaucoup plus du jugement, que de l'esprit. A cette disposition, déja si prompte à leur faire illusion, se joint encore la force de l'habitude ; pour bien des gens, leur ôter les idées de Dieu, ce seroit leur arracher une portion d'eux-mêmes, les priver d'un aliment habituel, les plonger dans le vuide, forcer leurs esprits inquiets à périr faute d'exercice. (94)

Ne soyons donc point surpris si nous voyons de très-grands hommes, s'obstiner à fermer les yeux, ou démentir leur sagacité ordinaire, toutes les fois qu'il s'agit d'un objet qu'ils n'ont point eu le courage d'examiner avec l'attention qu'ils ont prêtée à beaucoup d'autres. Le Chancelier Bacon prétend *que peu de Philosophie dispose à l'Athéisme ; mais que beaucoup de profondeur ramene à la religion.* Si nous voulons analyser cette proposition, nous

(94) Menage a remarqué que l'histoire parle de très-peu de femmes Athées ou incrédules. Cela n'est pas surprenant ; leur organisation les rend craintives, le genre nerveux subit en elles des variations périodiques, & l'éducation qu'on leur donne les dispose à la crédulité. Celles qui ont du tempérament & de l'imagination, ont besoin de chimeres propres à occuper leur oisiveté, sur-tout, quand le monde les abandonne ; la dévotion & ses pratiques deviennent alors un rôle, ou un amusement pour elles.

trouverons qu'elle signifie que des penseurs très-médiocres sont à portée de s'appercevoir très-promptement des absurdités grossieres de la religion ; mais que, peu accoutumés à méditer, ou dépourvus de principes surs qui servent à les guider, leur imagination les rejette bientôt dans le labyrinthe Théologique, d'où une raison trop foible sembloit vouloir les tirer. Des ames timides craignent même de se rassurer ; des esprits accoutumés à se payer des solutions Théologiques, ne voient plus, dans la nature, qu'une énigme inexpliquable, qu'un abime impossible à sonder. Habitués à fixer leurs yeux sur un point idéal & mathématique qu'ils ont fait le centre de tout, l'univers se confond pour eux, dès qu'ils le perdent de vue ; & dans le trouble où ils se trouvent, ils aiment mieux revenir aux préjugés de leur enfance, qui semblent leur expliquer tout, que de flotter dans le vuide, ou de quitter le point d'appui qu'ils jugent inébranlable. Ainsi, la proposition de Platon ne semble indiquer rien, sinon que les personnes les plus habiles ne peuvent se défendre des illusions de leur imagination, dont l'impétuosité résiste aux raisonnemens les plus forts.

Cependant, une étude réfléchie de la nature, suffit pour détromper tout homme qui pourra regarder les choses d'un œil tranquille ; il verra que, dans l'univers, tout est lié par des chaînons invisibles pour l'observateur, ou superficiel, ou trop bouillant ; mais très sensibles pour celui qui voit les choses de sang froid. Il trouvera que les effets les plus rares, les plus merveilleux, ainsi que les plus petits & les plus ordinaires, sont également inexpliquables, mais doivent découler de causes naturelles ; & que des causes surnaturelles, sous quelque nom qu'on les désigne, de quelques qua-

lités qu'on les orne, ne feront que multiplier les difficultés, & faire pulluler des chimeres. Les observations les plus simples lui prouveront invinciblement que tout est nécessaire, que les effets qu'il apperçoit, sont matériels, & ne peuvent, par conséquent, venir que de causes de même nature, quand même il ne pourroit, à l'aide des sens, remonter jusques à ces causes. Ainsi, son esprit ne lui montrera, par-tout, que de la matiere agissante tantôt d'une façon que ses organes lui permettent de suivre, tantôt d'une façon imperceptible pour lui: il verra touts les êtres, suivre des loix constantes, toutes les combinaisons, se former & se détruire, toutes les formes, changer, & le grand Tout, demeurer toujours le même. Alors, revenu des notions dont il s'étoit imbu; détrompé des idées erronées qu'il attachoit par habitude à des êtres de raison, il consentira d'ignorer ce que ses organes ne peuvent saisir; il reconnoîtra que des termes obscurs & vuides de sens ne sont point propres à résoudre des difficultés; &, guidé par l'expérience, il écartera toutes les hypotheses de l'imagination, pour s'attacher à des réalités confirmées par l'expérience.

La plupart de ceux qui étudient la nature, ne la considerent souvent, qu'avec les yeux du préjugé; ils n'y trouvent que ce qu'ils ont d'avance résolu d'y trouver; dès qu'ils apperçoivent des faits contraires à leurs idées, ils en détournent promptement leurs regards; ils croient avoir mal vu; ou bien, s'ils y reviennent, c'est dans l'espoir de parvenir à les concilier avec les notions dont leur esprit est imbu. C'est ainsi que nous trouvons des Physiciens enthousiastes à qui leurs préventions montrent, dans les choses même qui contredisent le plus ouvertement leurs opinions,

des preuves incontestables des systêmes dont ils sont préoccupés. De-là, ces prétendues démonstrations de l'existence d'un Dieu bon, que nous voyons tirer des causes finales, de l'ordre de la nature, de ses bienfaits pour l'homme, &c. Ces mêmes entousiastes apperçoivent-ils du désordre, des calamités, des révolutions? Ils en tirent des preuves nouvelles de la sagesse, de l'intelligence, de la bonté de leur Dieu, tandis que toutes ces choses semblent aussi visiblement démentir ces qualités, que les premieres sembloient les confirmer, ou les établir. Ces observateurs prévenus sont en extase à la vue des mouvements périodiques & réglés des astres, des productions de la terre, de l'accord étonnant des parties dans les animaux; ils oublient, pour lors, les loix du mouvement, les forces de l'attraction, de la répulsion, de la gravitation, & vont assigner touts ces grands phénomenes à une cause inconnue dont ils n'ont point d'idées. Enfin, dans la chaleur de leur imagination, ils placent l'homme au centre de la nature; ils le supposent l'objet & la fin de tout ce qui existe; c'est pour lui que tout est fait; c'est pour le réjouir que tout a été créé; tandis qu'ils ne s'apperçoivent pas que très-souvent la nature entiere semble se déchaîner contre lui, & le destin, s'obstiner à en faire le plus malheureux des êtres. (95)

L'Athéisme n'est si rare, que parce que tout conspire à énivrer l'homme, dès l'âge le plus tendre, d'un entousiasme éblouissant, ou à le gonfler d'une

(95) Les progrès de la saine physique seront toujours funestes à la superstition à qui la nature donnera des démentis continuels. L'Astronomie a fait disparoître l'Astrologie judiciaire; la physique expérimentale, l'étude de l'histoire naturelle & de la chymie, mettent les jongleurs, les Prêtres, les sorciers dans l'impossibilité de faire des miracles. La nature approfondie doit faire nécessairement disparoître le phantôme que l'ignorance avoit mis en sa place.

ignorance systématique & raisonnée, qui est, de toutes les ignorances, la plus difficile à vaincre & à déraciner. La Théologie n'est qu'une science de mots, qu'à force de les répéter, on s'accoutume à prendre pour des choses ; dès qu'on veut les analyser, on trouve qu'ils ne présentent aucun sens véritable. Il est peu d'hommes dans le monde qui pensent, qui se rendent compte de leurs idées, qui aient des yeux pénétrants ; la justesse dans l'esprit est un des dons les plus rares que la nature fasse à l'espece humaine. Une imagination trop vive, une curiosité précipitée, sont des obstacles aussi puissants à la découverte de la vérité, que trop de flegme, que la lenteur de la conception, que la paresse de l'esprit, que l'inhabitude de penser. Touts les hommes ont plus ou moins d'imagination, de curiosité, de flegme, de bile, de paresse, d'activité ; c'est du juste équilibre que la nature a mis dans leur organisation, que dépend la justesse de leur esprit. Cependant, comme on l'a dit ci-devant, l'organisation de l'homme est sujette à changer, & les jugements de son esprit varient avec les changements que sa machine est forcée de subir : de là, les révolutions presque continuelles qui se font dans les idées des mortels, sur-tout, quand il s'agit des objets sur lesquels l'expérience ne leur fournit aucuns points fixes pour s'appuyer.

Pour chercher & rencontrer la vérité, que tout s'efforce de nous cacher, que, complices de ceux qui nous égarent, nous voulons souvent nous dissimuler à nous-mêmes, ou que nos terreurs habituelles nous font craindre de trouver, il faut un esprit juste, un cœur droit & de bonne foi avec lui-même, une imagination tempérée par la raison. Avec ces dispositions, nous découvrirons la vérité ; elle ne se montre jamais, ni à l'entousiaste épris de

ses rêveries ; ni au superstitieux nourri de mélancolie ; ni à l'homme vain gonflé de son ignorance présomptueuse ; ni à l'homme livré à la dissipation & aux plaisirs ; ni au raisonneur de mauvaise foi qui ne veut que se faire illusion à lui-même. Avec ces dispositions, le Physicien attentif, le Géometre, le Moraliste, le Politique, le Théologien lui-même, quand ils chercheront sincérement la vérité, trouveront que la pierre angulaire qui sert de fondement à touts les systêmes religieux, porte évidemment à faux. Le Physicien trouvera, dans la matiere, la cause suffisante de son existence, de ses mouvements, de ses combinaisons, de ses façons d'agir toujours réglées par des loix générales incapables de varier. Le Géometre calculera les forces de la matiere, &, sans sortir de la nature, il trouvera que, pour expliquer ses phénomenes, il n'est pas besoin de recourir à un être, ou à une force incommensurable avec toutes les forces connues. Le Politique, instruit des vrais mobiles qui peuvent agir sur les esprits des nations, sentira qu'il n'est pas besoin de recourir à des mobiles imaginaires, tandis qu'il en est de réels pour agir sur les volontés des citoyens, & les déterminer à travailler au maintien de l'association ; il reconnoîtra qu'un mobile fictif n'est propre qu'à rallentir, ou même à troubler le jeu d'une machine aussi compliquée que la société. Celui qui sera plus épris de la vérité, que des subtilités de la Théologie, s'appercevra bientôt que cette science n'est qu'un amas inintelligible de fausses hypotheses, de pétitions de principes, de sophismes, de cercles vicieux, de distinctions futiles, de subtilités captieuses, d'arguments de mauvaise foi, dont il ne peut résulter que des puérilités, ou des disputes sans fin. Enfin, tout homme qui aura des idées saines de morale, de

vertu, de ce qui est utile à l'homme en société, soit pour se conserver lui-même, soit pour conserver le corps dont il est membre, reconnoîtra que les mortels n'ont besoin, pour découvrir leurs rapports & leurs devoirs, que de consulter leur propre nature, & doivent bien se garder de les fonder sur un être contradictoire, ou les emprunter d'un modele qui ne feroit que leur troubler l'esprit, & les rendre incertains sur leur façon d'agir.

Ainsi, tout penseur raisonnable, en renonçant à ses préjugés, peut sentir l'inutilité & le faux de tant de systêmes abstraits qui, jusqu'ici, n'ont servi qu'à confondre toutes les notions, & à rendre douteuses les vérités les plus claires. En rentrant dans sa sphere, quittant les régions de l'Empyrée, où son esprit ne peut que s'égarer, en consultant la raison, tout homme découvrira ce qu'il a besoin de connoître, & se détrompera des causes chimériques que l'entousiasme, l'ignorance & le mensonge ont, par-tout, substitués aux causes véritables, & aux mobiles réels qui agissent dans une nature dont l'esprit humain ne peut jamais sortir sans s'égarer & sans se rendre malheureux.

Les Déicoles & leurs Théologiens reprochent sans cesse à leurs adversaires leur goût pour le *paradoxe*, ou pour le *systême*, tandis qu'eux-mêmes fondent toutes leurs idées sur des hypotheses imaginaires, & se font un principe de renoncer à l'expérience, de mépriser la nature, de ne tenir aucun compte du témoignage de leurs sens, de soumettre leur entendement au joug de l'autorité. Les disciples de la nature ne feroient-ils donc pas autorisés à leur dire: » Nous n'assurons que ce » que nous voyons; nous ne nous rendons qu'à l'é» vidence; si nous avons un systême, il n'est fondé » que sur des faits. Nous n'appercevons en nous-

» mêmes, & par tout, que de la matiere, & nous
» en concluons que la matiere peut sentir & penser.
» Nous voyons, dans l'univers, tout s'exécuter par
» des loix méchaniques, par des propriétés, par des
» combinaisons, par des modifications de la matiere,
» & nous ne cherchons pas d'autre explication aux
» phénomenes, que la nature nous présente. Nous
» ne concevons qu'un monde seul & unique, où
» tout est enchaîné, où chaque effet est dû à une
» cause naturelle connue, ou inconnue qui le pro-
» duit, suivant des loix nécessaires. Nous n'affir-
» mons rien qui ne soit démontré, & que vous ne
» soyez forcés d'admettre comme nous : les princi-
» pes dont nous partons, sont clairs, sont évidents,
» ce sont des faits ; si quelque chose est obscure, ou
» inintelligible pour nous, nous convenons, de bonne
» foi, de son obscurité, c'est-à-dire, des bornes de
» nos lumieres; (96) mais nous n'imaginons aucune
» hypothese pour l'expliquer, nous consentons à l'i-
» gnorer toujours, ou nous attendons que le temps,
» l'expérience, les progrès de l'esprit humain l'é-
» claircissent. Notre maniere de philosopher, n'est-
» elle pas la véritable ? En effet, dans tout ce que
» nous avançons au sujet de la nature, nous ne pro-
» cédons que de la même maniere que nos adversai-
» res eux-mêmes procedent dans toutes les autres
» sciences, telles que l'Histoire naturelle, la Physique,
» les Mathématiques, la Chymie, la Morale, la Po-
» litique. Nous nous renfermons scrupuleusement
» dans ce qui nous est connu par l'intermede de nos
» sens, les seuls instruments que la Nature nous ait
» donnés pour découvrir la vérité. Que font nos ad-
» versaires? Ils imaginent, pour expliquer les choses
» qui leur sont inconnues, des êtres plus inconnus

(96) *Nescire quædam magna pars est sapientiæ.*

» encore, que les choses qu'ils veulent expliquer ; » des êtres dont ils avouent eux mêmes n'avoir » nulle notion ! Ils renoncent donc aux vrais » principes de la Logique, qui consistent à pro- » céder du plus connu au moins connu. Mais » sur quoi fondent-ils l'existence de ces êtres, à » l'aide desquels ils prétendent résoudre toutes » les difficultés ? C'est sur l'ignorance universelle » des hommes, sur leur inexpérience, sur leurs » terreurs, sur leurs imaginations troublées, sur » un prétendu *sens intime* qui n'est réellement que » l'effet de l'ignorance, de la crainte, de l'inha- » bitude de réfléchir par eux-mêmes, & de l'habi- » tude de se laisser guider par l'autorité. C'est, » ô Théologiens ! sur des fondements si ruineux, » que vous bâtissez l'édifice de votre doctrine. » Après cela, vous vous trouvez dans l'impossibi- » lité de vous faire aucune idée précise de ces » Dieux qui servent de base à vos systêmes, de » leurs attributs, de leur existence, de leur ma- « niere d'être dans le lieu, de leur façon d'agir. » Ainsi, de votre aveu même, vous êtes dans une » ignorance profonde des premiers éléments, qu'il » est indispensable de connoître, d'une chose que » vous constituez, comme la cause de tout ce qui » existe. Ainsi, sous quelque point de vue que » l'on vous envisage, c'est vous qui bâtissez des » systêmes en l'air, & vous êtes les plus absurdes » de touts les Systématiques ; car, vous en rappor- » tant à votre imagination pour créer une cause, » cette cause devroit, au moins, répandre de la lu- » miere sur tout ; c'est à cette condition, que l'on » en pourroit pardonner l'incompréhensibilité : » mais cette cause peut-elle servir à expliquer » quelque chose ? Nous fait-elle mieux con- » noître l'origine du monde, la nature de l'hom-

» ne les facultés de l'ame, la source du bien
» & du mal ? Non, sans doute, cette cause ima-
» ginaire, ou n'explique rien, ou multiplie par
» elle-même les difficultés à l'infini, ou jette de
» l'embarras & de l'obscurité sur toutes les matie-
» res dans lesquelles on la fait intervenir. Quel-
» que soit la question qu'on agite, elle se compli-
» que aussi-tôt qu'on y fait entrer le nom de Dieu :
» ce nom ne se présente dans les sciences les plus
» claires, qu'accompagné de nuages qui rendent
» compliquées & énigmatiques les notions les
» plus évidentes. Quelles idées de morale nous
» présente votre Divinité, sur les volontés & sur
» l'exemple de laquelle vous fondez toutes les
» vertus ? Toutes vos révélations ne nous la mon-
» trent-elles pas sous les traits d'un tyran qui se
» joue du genre humain, qui fait le mal pour le
» plaisir de mal faire, qui ne gouverne le mon-
» de, que d'après les regles de ses injustes caprices
» que vous nous faites adorer ? Touts vos systê-
» mes ingénieux, touts vos mysteres, toutes les
» subtilités que vous avez inventées, sont-ils ca-
» pables de laver votre Dieu si parfait des noir-
» ceurs dont le bon sens doit le faire accuser ? En-
» fin, n'est ce pas, en son nom, que vous troublez
» l'univers, que vous persécutez, que vous exter-
» minez touts ceux qui refusent de souscrire aux
» rêveries systématiques par vous décorées du
» nom pompeux de religion. Convenez donc,
» ô Théologiens ! que vous êtes, non-seulement
» des Systématiques absurdes ; mais encore, que
» vous finissez par être atroces & cruels par l'im-
» portance que vôtre orgueil & votre intérêt met-
» tent à des Systêmes ruineux, sous lesquels vous
» accablez, & la raison humaine, & la félicité
» des nations. «

CHAPITRE XIV.

Abrégé du Code de la Nature.

CE qui est faux, ne peut être utile aux hommes, ce qui leur nuit constamment, ne peut être fondé sur la vérité, & doit être proscrit à jamais. C'est donc servir l'esprit humain & travailler pour lui, que de lui présenter le fil secourable, à l'aide duquel il peut se tirer du labyrinthe où l'imagination le promene, & le fait errer sans trouver aucune issue à ses incertitudes. La nature seule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil, & lui fournira les moyens de combattre les *Minotaures*, les phantômes & les monstres qui, depuis tant de siecles, exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égareront jamais; pour peu qu'ils s'en dessaisissent un instant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égarements. Vainement porteroient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des ressources qui sont à leurs pieds: tant que les hommes, entétés de leurs opinions religieuses, iront chercher, dans un monde imaginaire, les principes de leur conduite ici-bas, ils n'auront point de principes; tant qu'ils s'obstineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons sur la terre; & leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien-être, la sureté, le repos nécessaires à leur bonheur.

Mais les hommes, que leurs préjugés rendent obstinés à se nuire, sont en garde contre ceux mêmes qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils sont dans des soupçons continuels; habitués à se défier d'eux-mêmes, à craindre la raison, à regarder la vérité comme dangereuse, ils traitent, comme des ennemis,

ceux mêmes qui veulent les rassurer : prémunis de bonne heure, par l'imposture, ils se croient obligés de défendre soigneusement le bandeau dont elle couvre leurs yeux, & de lutter contre touts ceux qui tenteroient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténebres, s'en trouvent un instant, la lumiere les blesse, & ils s'élancent avec furie sur celui qui leur présente un flambeau dont ils sont éblouis. En conséquence, l'Athée est regardé comme un être malfaisant, comme un empoisonneur public; celui qui ose réveiller les mortels d'un sommeil léthargique où l'habitude les a plongés, passe pour un perturbateur, celui qui voudroit calmer leurs transports frénétiques, passe pour un frénétique lui-même; celui qui invite ses associés à briser leurs fers, ne paroît qu'un insensé, ou un téméraire, à des captifs qui croient que leur nature ne les a faits que pour être enchaînés & pour trembler. D'après ces préventions funestes, le disciple de la nature est communément reçu de ses concitoyens, de la même maniere que l'oiseau lugubre de la nuit, que touts les autres oiseaux, dès qu'il sort de sa retraite, poursuivent avec une haine commune & des cris différents.

Non, mortels, aveuglés par la terreur! L'ami de la nature n'est point votre ennemi; son interprete n'est point le ministre du mensonge; le destructeur de vos phantômes n'est point le destructeur des vérités nécessaires à votre bonheur; le disciple de la raison n'est point un insensé qui cherche à vous empoisonner, ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces Dieux terribles qui vous épouvantent, c'est pour que vous cessiez de marcher au milieu des orages dans une route que vous ne distinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il brise ces

idoles insensées par la crainte, ou ensanglantées par le fanatisme & la fureur, c'est pour mettre en leur place, la vérité consolante propre à vous rassurer. S'il renverse ces Temples & ces Autels si souvent baignés de larmes, noircis par des sacrifices cruels, enfumés par un encens servil, c'est pour élever à la paix, à la raison, à la vertu, un monument durable, dans lequel vous trouviez, en tout temps, un azyle, contre vos frénésies, vos passions, & contre celles des hommes puissants qui vous oppriment. S'il combat les prétentions hautaines de ces tyrans, déifiés par la superstition, qui, de même que vos Dieux, vous écrasent sous un sceptre de fer; c'est pour que vous jouissiez des droits de votre nature; c'est afin que vous soyez des hommes libres, & non des esclaves pour toujours enchaînés dans la misere; c'est pour que vous soyez enfin gouvernés par des hommes & des citoyens, qui chérissent, qui protegent des hommes semblables à eux & des citoyens dont ils tiennent leur pouvoir. S'il attaque l'imposture, c'est pour rétablir la vérité dans ses droits si long-temps usurpés par l'erreur. S'il détruit la base idéale de cette morale incertaine ou fanatique qui, jusqu'ici, n'a fait qu'éblouir vos esprits sans corriger vos cœurs, c'est pour donner à la science des mœurs une base inébranlable dans votre propre nature. Osez donc écouter sa voix, bien plus intelligible que ces oracles ambigus que l'imposture vous annonce au nom d'une Divinité captieuse qui contredit sans cesse ses propres volontés. Écoutez donc la nature, elle ne se contredit jamais.

» O vous! dit-elle, qui, d'après l'impulsion » que je vous donne, tendez vers le bonheur » dans chaque instant de votre durée, ne résistez

» point à ma loi souveraine. Travaillez à votre » félicité; jouissez sans crainte, soyez heureux; » vous en trouverez les moyens écrits dans votre » cœur. Vainement, ô superstitieux! cherches-» tu ton bien-être au de-là des bornes de l'uni-» vers où ma main t'a placé. Vainement le de-» mandes-tu à ces phantômes inexorables que ton » imagination veut établir sur mon Trône éternel; » vainement l'attends-tu dans ces régions célestes » que ton délire à créés; vainement comptes-tu » sur ces Déités capricieuses dont la bienfaisance » t'extasie; tandis qu'elles ne remplissent ton sé-» jour que de calamités, de frayeurs, de gémisse-» ments, d'illusions. Oses donc t'affranchir du » joug de cette religion, ma superbe rivale, qui » méconnoît mes droits; renonces à ces Dieux » usurpateurs de mon pouvoir pour revenir sous » mes loix. C'est dans mon Empire que regne la » liberté. La Tyrannie & l'esclavage en sont à » jamais bannis, l'équité veille à la sureté de » mes sujets; elle les maintient dans leurs droits; » la bienfaisance & l'humanité les lient par d'aima-» bles chaînes; la vérité les éclaire; & jamais l'im-» posture ne les aveugle de ses sombres nuages.

» Reviens donc, Enfant transfuge; reviens à » la nature! Elle te consolera; elle chassera de » ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces in-» quiétudes qui te déchirent, ces transports qui » t'agitent, ces haînes qui te séparent de l'hom-» me que tu dois aimer. Rendu à la nature, à » l'humanité, à toi-même, répands des fleurs sur » la route de la vie; cesses de contempler l'ave-» nir; vis pour toi, vis pour tes semblables; des-» cends dans ton intérieur; considères ensuite les » êtres sensibles qui t'environnent, & laisses là » ces Dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité.

» Jouis, & fais jouir des biens que j'ai mis en
» commun pour touts les enfants également sortis
» de mon sein ; aides-les à supporter les maux aux-
» quels le destin les a soumis comme toi-même.
» J'approuve tes plaisirs, lorsque, sans te nuire à
» toi-même, ils ne seront point funestes à tes
» freres, que j'ai rendus nécessaires à ton propre
» bonheur. Ces plaisirs te sont permis, si tu en
» uses dans cette juste mesure que j'ai fixée moi-
» même. Sois donc heureux, ô homme! La na-
» ture t'y convie, mais souviens-toi que tu ne
» peux l'être tout seul ; j'invite au bonheur touts
» les mortels, ainsi que toi, ce n'est qu'en les ren-
» dant heureux, que tu le seras toi-même ; tel est
» l'ordre du destin ; si tu tentois de t'y soustraire,
» songes que la haîne, la vengeance & le remors
» sont toujours prêts à punir l'infraction de ses dé-
» crets irrévoquables.

» Suis donc, ô homme! dans quelque rang
» que tu te trouves, le plan qui t'est tracé pour
» obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre.
» Que l'humanité sensible t'intéresse au sort de
» l'homme ton semblable ; que ton cœur s'atten-
» drisse sur les infortunes des autres ; que ta main
» généreuse s'ouvre pour secourir le malheureux
» que son destin accable ; songes qu'il peut un jour
» t'accabler, ainsi que lui ; reconnois donc que tout
» infortuné a droit à tes bienfaits. Essuies, sur-
» tout, les pleurs de l'innocence opprimée ; que
» les larmes de la vertu dans la détresse soient re-
» cueillies dans ton sein ; que la douce chaleur de
» l'amitié sincere échauffe ton cœur honnête ; que
» l'estime d'une compagne chérie te fasse ou-
» blier les peines de la vie ; sois fidele à sa ten-
» dresse, qu'elle soit fidelle à la tienne ; que, sous
» les yeux de parents unis & vertueux, tes en-

» fants apprennent la vertu; qu'après avoir oc-
» cupé ton âge mûr, ils rendent à ta vieillesse
» les soins que tu auras donnés à leur enfance
» imbécille.

» Sois juste, parce que l'équité est le soutien
» du genre humain. Sois bon, parce que la bon-
» té enchaîne touts les cœurs. Sois indulgent,
» parce que, foible toi-même, tu vis avec des
» êtres aussi foibles que toi. Sois doux, parce que
» la douceur attire l'affection. Sois reconnois-
» sant, parce que la reconnoissance alimente &
» nourrit la bonté. Sois modeste, parce que l'or-
» gueil révolte des êtres épris d'eux-mêmes. Par-
» donnes les injures, parce que la vengeance éter-
» nise les haines. Faits du bien à celui qui t'ou-
» trage, afin de te montrer plus grand que lui,
» & de t'en faire un ami. Sois retenu, tempéré,
» chaste, parce que la volupté, l'intempérance
» & les excès détruiront ton être, & te rendront
» méprisable.

» Sois citoyen; parce que ta patrie est néces-
» saire à ta sureté, à tes plaisirs, à ton bien-être.
» Sois fidele & soumis à l'autorité légitime, par-
» ce qu'elle est nécessaire au maintien de la socié-
» té qui t'est nécessaire à toi-même. Obéis aux
» loix, parce qu'elles sont l'expression de la vo-
» lonté publique à laquelle ta volonté particulie-
» re doit être subordonnée. Défends ton pays,
» parce que c'est lui qui te rend heureux, & qui
» renferme tes biens, ainsi que touts les êtres les
» plus chers à ton cœur. Ne souffres point que
» cette mere commune de toi & de tes conci-
» toyens tombe dans les fers de la tyrannie, par-
» ce que, pour lors, elle ne feroit plus qu'une pri-
» son pour toi. Si ton injuste patrie te refuse le
» bonheur; si, soumise au pouvoir injuste, elle

» souffre qu'on t'opprime, éloignes-toi d'elle en
» silence, & ne la troubles jamais.

» En un mot, sois homme; sois un être sensible & raisonnable; sois Epoux fidele, Pere
» tendre, Maître équitable, Citoyen zélé; travailles à servir ton pays par tes forces, tes talents, ton industrie, tes vertus. Faits part à
» tes associés des dons que la nature t'a faits; répands le bien-être, le contentement & la joie
» sur touts ceux qui t'approchent: que la sphere
» de tes actions, rendue vivante par tes bienfaits,
» réagisse sur toi-même; sois sûr que l'homme
» qui fait des heureux, ne peut être lui-même
» malheureux. En te conduisant ainsi, quelques
» soient l'injustice & l'aveuglement des êtres
» avec qui ton sort te fait vivre, tu ne seras jamais totalement privé des récompenses qui te
» seront dues; nulle force sur la terre ne pourra,
» du moins, te ravir le contentement intérieur,
» cette source la plus pure de toute félicité; tu
» rentreras, à chaque instant, avec plaisir en toi-même; tu ne trouveras, au fond de ton cœur,
» ni honte, ni terreurs, ni remors; tu t'aimeras; tu seras grand à tes yeux; tu seras chéri;
» tu seras estimé de toutes les ames honnêtes,
» dont le suffrage vaut bien mieux que celui de
» la multitude égarée. Cependant, si tu portes
» tes regards au dehors, des visages contents
» t'exprimeront la tendresse, l'intérêt, le sentiment. Une vie dont chaque instant sera marqué par la paix de ton ame & l'affection des
» êtres qui t'environnent, te conduira paisiblement au terme de tes jours; car il faut que tu
» meures; mais tu te survis déjà, par la pensée;
» tu vivras toujours dans l'esprit de tes amis, &
» des êtres que tes mains ont rendus fortunés; tes

ses rêveries ; ni au superstitieux nourri de mélancolie ; ni à l'homme vain gonflé de son ignorance présomptueuse ; ni à l'homme livré à la dissipation & aux plaisirs ; ni au raisonneur de mauvaise foi qui ne veut que se faire illusion à lui-même. Avec ces dispositions, le Physicien attentif, le Géometre, le Moraliste, le Politique, le Théologien lui-même, quand ils chercheront sincérement la vérité, trouveront que la pierre angulaire qui sert de fondement à touts les systêmes religieux, porte évidemment à faux. Le Physicien trouvera, dans la matiere, la cause suffisante de son existence, de ses mouvements, de ses combinaisons, de ses façons d'agir toujours réglées par des loix générales incapables de varier. Le Géometre calculera les forces de la matiere, &, sans sortir de la nature, il trouvera que, pour expliquer ses phénomenes, il n'est pas besoin de recourir à un être, ou à une force incommensurable avec toutes les forces connues. Le Politique, instruit des vrais mobiles qui peuvent agir sur les esprits des nations, sentira qu'il n'est pas besoin de recourir à des mobiles imaginaires, tandis qu'il en est de réels pour agir sur les volontés des citoyens, & les déterminer à travailler au maintien de l'association ; il reconnoîtra qu'un mobile fictif n'est propre qu'à rallentir, ou même à troubler le jeu d'une machine aussi compliquée que la société. Celui qui sera plus épris de la vérité, que des subtilités de la Théologie, s'appercevra bientôt que cette science n'est qu'un amas inintelligible de fausses hypotheses, de pétitions de principes, de sophismes, de cercles vicieux, de distinctions futiles, de subtilités captieuses, d'arguments de mauvaise foi, dont il ne peut résulter que des puérilités, ou des disputes sans fin. Enfin, tout homme qui aura des idées saines de morale, de

vertu, de ce qui est utile à l'homme en société, soit pour se conserver lui-même, soit pour conserver le corps dont il est membre, reconnoîtra que les mortels n'ont besoin, pour découvrir leurs rapports & leurs devoirs, que de consulter leur propre nature, & doivent bien se garder de les fonder sur un être contradictoire, ou les emprunter d'un modele qui ne feroit que leur troubler l'esprit, & les rendre incertains sur leur façon d'agir.

Ainsi, tout penseur raisonnable, en renonçant à ses prélugés, peut sentir l'inutilité & le faux de tant de systêmes abstraits qui, jusqu'ici, n'ont servi qu'à confondre toutes les notions, & à rendre douteuses les vérités les plus claires. En rentrant dans sa sphere, quittant les régions de l'Empyrée, où son esprit ne peut que s'égarer, en consultant la raison, tout homme découvrira ce qu'il a besoin de connoître, & se détrompera des causes chimériques que l'entousiasme, l'ignorance & le mensonge ont, par-tout, substitués aux causes véritables, & aux mobiles réels qui agissent dans une nature dont l'esprit humain ne peut jamais sortir sans s'égarer & sans se rendre malheureux.

Les Déicoles & leurs Théologiens reprochent sans cesse à leurs adversaires leur goût pour le *paradoxe*, ou pour le *systême*, tandis qu'eux-mêmes fondent toutes leurs idées sur des hypotheses imaginaires, & se font un principe de renoncer à l'expérience, de mépriser la nature, de ne tenir aucun compte du témoignage de leurs sens, de soumettre leur entendement au joug de l'autorité. Les disciples de la nature ne seroient-ils donc pas autorisés à leur dire : » Nous n'assurons que ce » que nous voyons; nous ne nous rendons qu'à l'é» vidence; si nous avons un systéme, il n'est fondé » que sur des faits. Nous n'appercevons en nous-

» mêmes, & par tout, que de la matiere, & nous
» en concluons que la matiere peut fentir & penfer.
» Nous voyons, dans l'univers, tout s'exécuter par
» des loix méchaniques, par des propriétés, par des
» combinaifons, par des modifications de la matiere,
» & nous ne cherchons pas d'autre explication aux
» phénomenes, que la nature nous préfente. Nous
» ne concevons qu'un monde feul & unique, où
» tout eft enchaîné, où chaque effet eft dû à une
» caufe naturelle connue, ou inconnue qui le pro-
» duit, fuivant des loix néceffaires. Nous n'affir-
» mons rien qui ne foit démontré, & que vous ne
» foyez forcés d'admettre comme nous : les princi-
» pes dont nous partons, font clairs, font évidents,
» ce font des faits ; fi quelque chofe eft obfcure, ou
» inintelligible pour nous, nous convenons, de bonne
» foi, de fon obfcurité, c'eft-à-dire, des bornes de
» nos lumieres; (96) mais nous n'imaginons aucune
» hypothefe pour l'expliquer, nous confentons à l'i-
» gnorer toujours, ou nous attendons que le temps,
» l'expérience, les progrès de l'efprit humain l'é-
» clairciffent. Notre maniere de philofopher, n'eft-
» elle pas la véritable ? En effet, dans tout ce que
» nous avançons au fujet de la nature, nous ne pro-
» cédons que de la même maniere que nos adverfai-
» res eux-mêmes procedent dans toutes les autres
» fciences, telles que l'Hiftoire naturelle, la Phyfique,
» les Mathématiques, la Chymie, la Morale, la Po-
» litique. Nous nous renfermons fcrupuleufement
» dans ce qui nous eft connu par l'intermede de nos
» fens, les feuls inftruments que la Nature nous ait
» donnés pour découvrir la vérité. Que font nos ad-
» verfaires? Ils imaginent, pour expliquer les chofes
» qui leur font inconnues, des êtres plus inconnus

(96) *Nefcire quædam magna pars eft fapientiæ.*

» encore, que les choses qu'ils veulent expliquer; » des êtres dont ils avouent eux-mêmes n'avoir » nulle notion! Ils renoncent donc aux vrais » principes de la Logique, qui consistent à pro- » céder du plus connu au moins connu. Mais » sur quoi fondent-ils l'existence de ces êtres, à » l'aide desquels ils prétendent résoudre toutes » les difficultés? C'est sur l'ignorance universelle » des hommes, sur leur inexpérience, sur leurs » terreurs, sur leurs imaginations troublées, sur » un prétendu *sens intime* qui n'est réellement que » l'effet de l'ignorance, de la crainte, de l'inha- » bitude de réfléchir par eux-mêmes, & de l'habi- » tude de se laisser guider par l'autorité. C'est, » ô Théologiens! sur des fondements si ruineux, » que vous bâtissez l'édifice de votre doctrine. » Après cela, vous vous trouvez dans l'impossibi- » lité de vous faire aucune idée précise de ces » Dieux qui servent de base à vos systêmes, de » leurs attributs, de leur existence, de leur ma- « niere d'être dans le lieu, de leur façon d'agir. » Ainsi, de votre aveu même, vous êtes dans une » ignorance profonde des premiers éléments, qu'il » est indispensable de connoître, d'une chose que » vous constituez, comme la cause de tout ce qui » existe. Ainsi, sous quelque point de vue que » l'on vous envisage, c'est vous qui bâtissez des » systêmes en l'air, & vous êtes les plus absurdes » de touts les Systêmatiques; car, vous en rappor- » tant à votre imagination pour créer une cause, » cette cause devroit, au moins, répandre de la lu- » miere sur tout; c'est à cette condition, que l'on » en pourroit pardonner l'incompréhensibilité: » mais cette cause peut-elle servir à expliquer » quelque chose? Nous fait-elle mieux con- » noître l'origine du monde, la nature de l'hom-

» me les facultés de l'ame, la source du bien » & du mal? Non, sans doute, cette cause imaginaire, ou n'explique rien, ou multiplie par elle-même les difficultés à l'infini, ou jette de l'embarras & de l'obscurité sur toutes les matieres dans lesquelles on la fait intervenir. Quelque soit la question qu'on agite, elle se complique aussi-tôt qu'on y fait entrer le nom de Dieu: ce nom ne se présente dans les sciences les plus claires, qu'accompagné de nuages qui rendent compliquées & énigmatiques les notions les plus évidentes. Quelles idées de morale nous présente votre Divinité, sur les volontés & sur l'exemple de laquelle vous fondez toutes les vertus? Toutes vos révélations ne nous la montrent-elles pas sous les traits d'un tyran qui se joue du genre humain, qui fait le mal pour le plaisir de mal faire, qui ne gouverne le monde, que d'après les regles de ses injustes caprices que vous nous faites adorer? Touts vos systêmes ingénieux, touts vos mysteres, toutes les subtilités que vous avez inventées, sont-ils capables de laver votre Dieu si parfait des noirceurs dont le bon sens doit le faire accuser? Enfin, n'est ce pas, en son nom, que vous troublez l'univers, que vous persécutez, que vous exterminez touts ceux qui refusent de souscrire aux rêveries systématiques par vous décorées du nom pompeux de religion. Convenez donc, ô Théologiens! que vous êtes, non-seulement des Systématiques absurdes; mais encore, que vous finissez par être atroces & cruels par l'importance que votre orgueil & votre intérêt mettent à des Systêmes ruineux, sous lesquels vous accablez, & la raison humaine, & la félicité des nations. «

CHAPITRE XIV.

Abrégé du Code de la Nature.

CE qui est faux, ne peut être utile aux hommes, ce qui leur nuit constamment, ne peut être fondé sur la vérité, & doit être proscrit à jamais. C'est donc servir l'esprit humain & travailler pour lui, que de lui présenter le fil secourable, à l'aide duquel il peut se tirer du labyrinthe où l'imagination le promene, & le fait errer sans trouver aucune issue à ses incertitudes. La nature seule, connue par l'expérience, lui donnera ce fil, & lui fournira les moyens de combattre les *Minotaures*, les phantômes & les monstres qui, depuis tant de siecles, exigent un tribut cruel des mortels effrayés. En tenant ce fil dans leurs mains, ils ne s'égareront jamais; pour peu qu'ils s'en dessaisissent un instant, ils retomberont infailliblement dans leurs anciens égarements. Vainement porteroient-ils leurs regards vers le ciel pour trouver des ressources qui sont à leurs pieds: tant que les hommes, entêtés de leurs opinions religieuses, iront chercher, dans un monde imaginaire, les principes de leur conduite ici-bas, ils n'auront point de principes; tant qu'ils s'obstineront à contempler les cieux, ils marcheront à tâtons sur la terre; & leurs pas incertains ne rencontreront jamais le bien-être, la sureté, le repos nécessaires à leur bonheur.

Mais les hommes, que leurs préjugés rendent obstinés à se nuire, sont en garde contre ceux-mêmes qui veulent leur procurer les plus grands biens. Accoutumés à être trompés, ils sont dans des soupçons continuels; habitués à se défier d'eux-mêmes, à craindre la raison, à regarder la vérité comme dangereuse, ils traitent, comme des ennemis,

ceux mêmes qui veulent les rassurer : prémunis de bonne heure, par l'imposture, ils se croient obligés de défendre soigneusement le bandeau dont elle couvre leurs yeux, & de lutter contre touts ceux qui tenteroient de l'arracher. Si leurs yeux accoutumés aux ténebres, s'en trouvent un instant, la lumiere les blesse, & ils s'élancent avec furie sur celui qui leur présente un flambeau dont ils sont éblouis. En conséquence, l'Athée est regardé comme un être malfaisant, comme un empoisonneur public; celui qui ose réveiller les mortels d'un sommeil léthargique où l'habitude les a plongés, passe pour un perturbateur, celui qui voudroit calmer leurs transports frénétiques, passe pour un frénétique lui même; celui qui invite ses associés à briser leurs fers, ne paroît qu'un insensé, ou un téméraire, à des captifs qui croient que leur nature ne les a faits que pour être enchaînés & pour trembler. D'après ces préventions funestes, le disciple de la nature est communément reçu de ses concitoyens, de la même maniere que l'oiseau lugubre de la nuit, que touts les autres oiseaux, dès qu'il sort de sa retraite, poursuivent avec une haîne commune & des cris différents.

Non, mortels, aveuglés par la terreur! L'ami de la nature n'est point votre ennemi; son interprete n'est point le ministre du mensonge; le destructeur de vos phantômes n'est point le destructeur des vérités nécessaires à votre bonheur; le disciple de la raison n'est point un insensé qui cherche à vous empoisonner, ou à vous communiquer un délire dangereux. S'il arrache la foudre des mains de ces Dieux terribles qui vous épouvantent, c'est pour que vous cessiez de marcher au milieu des orages dans une route que vous ne distinguez qu'à la lueur des éclairs. S'il brise ces

idoles insensées par la crainte, ou ensanglantées par le fanatisme & la fureur, c'est pour mettre en leur place, la vérité consolante propre à vous rassurer. S'il renverse ces Temples & ces Autels si souvent baignés de larmes, noircis par des sacrifices cruels, enfumés par un encens servil, c'est pour élever à la paix, à la raison, à la vertu, un monument durable, dans lequel vous trouviez, en tout temps, un azyle, contre vos frénésies, vos passions, & contre celles des hommes puissants qui vous oppriment. S'il combat les prétentions hautaines de ces tyrans déifiés par la superstition, qui, de même que vos Dieux, vous écrasent sous un sceptre de fer; c'est pour que vous jouissiez des droits de votre nature; c'est afin que vous soyez des hommes libres, & non des esclaves pour toujours enchaînés dans la misere; c'est pour que vous soyez enfin gouvernés par des hommes & des citoyens, qui chérissent, qui protegent des hommes semblables à eux & des citoyens dont ils tiennent leur pouvoir. S'il attaque l'imposture, c'est pour rétablir la vérité dans ses droits si longtemps usurpés par l'erreur. S'il détruit la base idéale de cette morale incertaine ou fanatique qui, jusqu'ici, n'a fait qu'éblouir vos esprits sans corriger vos cœurs, c'est pour donner à la science des mœurs une base inébranlable dans votre propre nature. Osez donc écouter sa voix, bien plus intelligible que ces oracles ambigus que l'imposture vous annonce au nom d'une Divinité captieuse qui contredit sans cesse ses propres volontés. Écoutez donc la nature, elle ne se contredit jamais.

» O vous! dit-elle, qui, d'après l'impulsion » que je vous donne, tendez vers le bonheur » dans chaque instant de votre durée, ne résistez

» point à ma loi souveraine. Travaillez à votre
» félicité ; jouissez sans crainte, soyez heureux ;
» vous en trouverez les moyens écrits dans votre
» cœur. Vainement, ô superstitieux ! cherches-
» tu ton bien-être au de-là des bornes de l'uni-
» vers où ma main t'a placé. Vainement le de-
» mandes-tu à ces phantômes inexorables que ton
» imagination veut établir sur mon Trône éternel ;
» vainement l'attends-tu dans ces régions célestes
» que ton délire à créés ; vainement comptes-tu
» sur ces Déités capricieuses dont la bienfaisance
» t'extasie ; tandis qu'elles ne remplissent ton sé-
» jour que de calamités, de frayeurs, de gémisse-
» ments, d'illusions. Oses donc t'affranchir du
» joug de cette religion, ma superbe rivale, qui
» méconnoît mes droits ; renonces à ces Dieux
» usurpateurs de mon pouvoir pour revenir sous
» mes loix. C'est dans mon Empire que regne la
» liberté. La Tyrannie & l'esclavage en sont à
» jamais bannis, l'équité veille à la sureté de
» mes sujets ; elle les maintient dans leurs droits ;
» la bienfaisance & l'humanité les lient par d'aima-
» bles chaînes ; la vérité les éclaire ; & jamais l'im-
» posture ne les aveugle de ses sombres nuages.
» Reviens donc, Enfant transfuge ; reviens à
» la nature ! Elle te consolera ; elle chassera de
» ton cœur ces craintes qui t'accablent, ces in-
» quiétudes qui te déchirent, ces transports qui
» t'agitent, ces haînes qui te séparent de l'hom-
» me que tu dois aimer. Rendu à la nature, à
» l'humanité, à toi-même, répands des fleurs sur
» la route de la vie ; cesses de contempler l'ave-
» nir ; vis pour toi, vis pour tes semblables ; des-
» cends dans ton intérieur ; considères ensuite les
» êtres sensibles qui t'environnent, & laisses là
» ces Dieux qui ne peuvent rien pour ta félicité.

» Jouis, & faits jouir des biens que j'ai mis en
» commun pour touts les enfants également sortis
» de mon sein ; aides-les à supporter les maux aux-
» quels le destin les a soumis comme toi-même.
» J'approuve tes plaisirs, lorsque, sans te nuire à
» toi-même, ils ne seront point funestes à tes
» freres, que j'ai rendus nécessaires à ton propre
» bonheur. Ces plaisirs te sont permis, si tu en
» uses dans cette juste mesure que j'ai fixée moi-
» même. Sois donc heureux, ô homme ! La na-
» ture t'y convie, mais souviens-toi que tu ne
» peux l'être tout seul ; j'invite au bonheur touts
» les mortels, ainsi que toi, ce n'est qu'en les ren-
» dant heureux, que tu le seras toi-même ; tel est
» l'ordre du destin ; si tu tentois de t'y soustraire,
» songes que la haîne, la vengeance & le remors
» sont toujours prêts à punir l'infraction de ses dé-
» crets irrévoquables.

» Suis donc, ô homme ! dans quelque rang
» que tu te trouves, le plan qui t'est tracé pour
» obtenir le bonheur auquel tu peux prétendre.
» Que l'humanité sensible t'intéresse au sort de
» l'homme ton semblable ; que ton cœur s'atten-
» drisse sur les infortunes des autres ; que ta main
» généreuse s'ouvre pour secourir le malheureux
» que son destin accable ; songes qu'il peut un jour
» t'accabler, ainsi que lui ; reconnois donc que tout
» infortuné a droit à tes bienfaits. Essuies, sur-
» tout, les pleurs de l'innocence opprimée ; que
» les larmes de la vertu dans la détresse soient re-
» cueillies dans ton sein ; que la douce chaleur de
» l'amitié sincere échauffe ton cœur honnête ; que
» l'estime d'une compagne chérie te fasse ou-
» blier les peines de la vie ; sois fidele à sa ten-
» dresse, qu'elle soit fidelle à la tienne ; que, sous
» les yeux de parents unis & vertueux, tes en-

» souffre qu'on t'opprime, éloignes-toi d'elle en
» silence, & ne la troubles jamais.

» En un mot, sois homme; sois un être sensi-
» ble & raisonnable; sois Epoux fidele, Pere
» tendre, Maître équitable, Citoyen zélé; tra-
» vailles à servir ton pays par tes forces, tes ta-
» lents, ton industrie, tes vertus. Faits part à
» tes associés des dons que la nature t'a faits; ré-
» pands le bien-être, le contentement & la joie
» sur touts ceux qui t'approchent: que la sphere
» de tes actions, rendue vivante par tes bienfaits,
» réagisse sur toi-même; sois sûr que l'homme
» qui fait des heureux, ne peut être lui-même
» malheureux. En te conduisant ainsi, quelques
» soient l'injustice & l'aveuglement des êtres
» avec qui ton sort te fait vivre, tu ne seras ja-
» mais totalement privé des récompenses qui te
» seront dues; nulle force sur la terre ne pourra,
» du moins, te ravir le contentement intérieur,
» cette source la plus pure de toute félicité; tu
» rentreras, à chaque instant, avec plaisir en toi-
» même; tu ne trouveras, au fond de ton cœur,
» ni honte, ni terreurs, ni remors; tu t'aime-
» ras; tu seras grand à tes yeux; tu seras chéri;
» tu seras estimé de toutes les ames honnêtes,
» dont le suffrage vaut bien mieux que celui de
» la multitude égarée. Cependant, si tu portes
» tes regards au dehors, des visages contents
» t'exprimeront la tendresse, l'intérêt, le senti-
» ment. Une vie dont chaque instant sera mar-
» qué par la paix de ton ame & l'affection des
» êtres qui t'environnent, te conduira paisible-
» ment au terme de tes jours; car il faut que tu
» meures; mais tu te survis déjà, par la pensée;
» tu vivras toujours dans l'esprit de tes amis, &
» des êtres que tes mains ont rendus fortunés; tes

» vertus y ont d'avance érigé des monuments
» durables. Si le Ciel s'occupoit de toi, il seroit
» content de ta conduite, quand la terre en est
» contente.
» Gardes-toi donc de te plaindre de ton sort.
» Sois juste, sois bon, sois vertueux, & jamais
» tu ne peux être dépourvu de plaisir. Gardes-
» toi d'envier la félicité trompeuse & passagere
» du crime puissant, de la tyrannie victorieuse,
» de l'imposture intéressée, de l'équité vénale,
» de l'opulence endurcie. Ne sois jamais tenté
» de grossir la cour, ou le troupeau servil des es-
» claves de l'injuste Tyran. Ne tentes point d'ac-
» quérir, à force de honte, d'avanies & de remors
» le fatal avantage d'opprimer tes semblables; ne
» sois point le complice mercénaire des oppres-
» seurs de ton pays; ils sont forcés de rougir, dès
» qu'ils rencontrent tes yeux.
» Car, ne t'y trompes pas, c'est moi qui pu-
» nis, plus surement que les Dieux, touts les cri-
» mes de la terre; le méchant peut échapper aux
» loix des hommes, jamais il n'échappe aux mien-
» nes. C'est moi qui ai formé, & les cœurs, & les
» corps des mortels; c'est moi qui ai fixé les loix
» qui les gouvernent. Si tu te livres à des volup-
» tés infâmes, les compagnons de tes débauches,
» t'applaudiront, & moi, je te punirai par des
» infirmités cruelles, qui termineront une vie
» honteuse & méprisée. Si tu te livres à l'intem-
» pérance, les loix des hommes ne te puniront
» point, mais je te punirai, en abrégeant tes jours.
» Si tu es vicieux, tes habitudes funestes retom-
» beront sur ta tête. Ces Princes, ces Divini-
» tés terrestres, que leur puissance met au dessus
» des loix des hommes, sont forcés de frémir
» sous les miennes. C'est moi qui les châtie,
» c'est

» c'est moi qui les remplis de soupçons, de terreurs, d'inquiétudes : c'est moi qui les fais trembler au nom seul de l'auguste vérité : c'est moi qui, même dans la foule de ces Grands qui les entourent, leur fait sentir les aiguillons empoisonnés du chagrin & de la honte. C'est moi qui répands l'ennui sur leurs ames engourdies, pour les punir de l'abus qu'ils ont fait de mes dons. C'est moi qui suis la justice increée, éternelle ; c'est moi qui, sans acception des personnes, sçais proportionner le châtiment à la faute, le malheur à la dépravation. Les loix de l'homme ne sont justes, que quand elles sont conformes aux miennes ; leurs jugements ne sont raisonnables, que quand je les ai dictés ; mes loix seules sont immuables, universelles, irréformables ; faites, pour régler en touts lieux, en tout temps, le sort de la race humaine.

» Si tu doutois de mon autorité, & du pouvoir irrésistible que j'ai sur les mortels ; considéres les vengeances que j'exerce sur touts ceux qui résistent à mes décrets. Descendre au fond du cœur de ces criminels divers dont le visage content couvre une ame déchirée. Ne vois-tu pas l'ambitieux, tourmenté nuit & jour d'une ardeur que rien ne peut éteindre ? Ne vois-tu pas le conquérant, triompher avec remors & régner, tristement sur des ruines fumantes ; sur des solitudes incultes & dévastées, sur des malheureux qui le maudissent ? Crois-tu que ce Tyran, entouré de flatteurs qui l'étourdissent de leur encens, n'ait point la conscience de la haîne que ses oppressions excitent, & du mépris que lui attirent ses vices, son inutilité, ses débauches ? Penses-tu que ce courtisan altier ne rougisse point, au fond de son ame, des insultes

„ qu'il dévore, & des bassesses par lesquelles il
„ achete la faveur ?

„ Vois ces riches indolents, en proie à l'ennui
„ & à la satiété qui suit toujours les plaisirs épui-
„ sés. Vois l'avare, inaccessible aux cris de la
„ misere, gémir, exténué sur l'inutile trésor qu'aux
„ dépens de lui-même il a pris soin d'amasser.
„ Vois le voluptueux si gai, l'intempérant si
„ riant, gémir sécrettement sur une santé prodi-
„ guée. Vois la division & la haine, régner entre
„ ces Epoux adulteres. Vois le menteur & le
„ fourbe privés de toute confiance ; vois l'hypo-
„ crite & l'imposteur, éviter, avec crainte, tes re-
„ gards pénétrants, & trembler au seul nom de la
„ terrible vérité. Consideres le cœur inutilement
„ flétri de l'envieux qui seche du bien-être des
„ autres : le cœur glacé de l'ingrat que nul bien-
„ fait ne réchauffe : l'ame de fer de ce monstre
„ que les soupirs de l'infortune ne peuvent amol-
„ lir : regardes ce vindicatif qui se nourrit de fiel
„ & de serpents, & qui, dans sa fureur, se dévore
„ lui-même : portes envie, si tu l'oses, au som-
„ meil de l'homicide, du juge inique, de l'op-
„ presseur, du concussionnaire dont la couche est
„ infestée par les torches des furies..... tu frémis
„ sans doute, à la vue du trouble qui agite ce pu-
„ blicain engraissé de la substance de l'orphelin,
„ de la veuve & du pauvre ; tu trembles, en
„ voyant les remors qui déchirent ces criminels ré-
„ vérés que le vulgaire croit heureux, tandis que
„ le mépris qu'ils ont d'eux-mêmes, vengent in-
„ cessament les nations outragées. Tu vois, en un
„ mot, le contentement & la paix bannis sans re-
„ tour du cœur des malheureux à qui je mets sous
„ les yeux les mépris, l'infamie, les châtiments
„ qu'ils méritent. Mais non, tes yeux ne peu-

„ vent soutenir les tragiques spectacles de mes
„ vengeanges. L'humanité te fait partager leurs
„ tourments mérités ; tu t'attendris sur ces infor-
„ tunés, à qui des erreurs des habitudes fatales
„ rendent le vice nécessaire ; tu les fuis sans les
„ haïr, tu voudrois les secourir. Si tu te com-
„ pares avec eux, tu t'applaudis de retrouver
„ toujours la paix au fond de ton propre cœur.
„ Enfin, tu vois s'accomplir, & sur eux, & sur toi,
„ le décret du Destin, qui veut que le crime se
„ punisse lui-même, & que la vertu ne soit jamais
„ privée de récompenses. „

Telle est la somme des vérités que renferme le Code de la Nature ; tels sont les dogmes que peut annoncer son disciple : ils sont préférables, sans doute, à ceux de cette religion surnaturelle qui ne fit jamais que du mal au genre humain. Tel est le culte qu'enseigne cette raison sacrée, l'objet des mépris & des insultes du fanatique, qui ne veut estimer que ce que l'homme ne peut, ni concevoir, ni pratiquer, qui fait consister sa morale dans des devoirs fictifs, sa vertu, dans des actions inutiles, & souvent pernicieuses à la société ; qui, faute de connoître la nature qu'il a devant les yeux, se croit forcé de chercher, dans un monde idéal, des motifs imaginaires dont tout prouve l'inefficacité. Les motifs que la morale de la nature emploie, sont l'intérêt évident de chaque homme, de chaque société, de toute l'espece humaine dans touts les temps, dans touts les pays, dans toutes les circonstances. Son culte est le sacrifice des vices & la pratique des vertus réelles ; son objet est la conservation, le bien-être & la paix des hommes ; ses récompenses sont l'affection, l'estime & la gloire, ou, à leur défaut, le contentement de l'ame & l'estime méritée de soi-même, dont

rien ne privera jamais les mortels vertueux ; ses châtiments sont la haîne, les mépris, l'indignation que la société réserve toujours à ceux qui l'outragent ; & auxquels la puissance la plus grande ne peut jamais se soustraire.

Les nations qui voudront s'en tenir à une morale si sage, qui la feront inculquer à l'Enfance, dont les loix la confirmeront sans cesse, n'auront besoin, ni de superstitions, ni de chimeres : celles qui s'obstineront à préférer des phantômes à leurs intérêts les plus chers, marcheront d'un pas sur à la ruine. Si elles se soutiennent quelque-temps, c'est que la force de la nature les ramenera quelquefois à la raison, en dépit des préjugés qui semblent les conduire à une perte certaine. La Superstition & la Tyrannie, liguées pour la destruction du genre humain, sont souvent elles-mêmes forcées d'implorer les secours d'une raison qu'elles dédaignent, ou d'une nature avilie qu'elles écrasent sous le poids de leurs Divinités mensongeres. Cette religion, de tout temps si funeste aux mortels, se couvre du manteau de l'utilité publique, toutes les fois que la raison veut l'attaquer : elle fonde son importance & ses droits sur l'alliance indissoluble qu'elle prétend subsister entre elle & la morale à qui elle ne cesse, pourtant, de faire la guerre la plus cruelle. C'est, sans doute, par cet artifice, qu'elle séduit tant de sages ; ils croient, de bonne foi, la superstition utile à la politique, & nécessaire pour contenir les passions ; cette superstition hypocrite, pour masquer ses traits hideux, sçut toujours se couvrir du voile de l'utilité & de l'égide de la vertu ; en conséquence, on crut qu'il falloit la respecter, & faire grace à l'imposture, parce qu'elle s'est fait un rempart des autels de la vérité. C'est de ce retranchement que nous de-

vons la tirer pour la convaincre, aux yeux du genre humain, de ses crimes & de ses folies; pour lui arracher le masque séduisant dont elle se couvre; pour montrer à l'univers ses mains sacrileges armées de poignards homicides, souillées du sang des nations, qu'elle énivre de ses fureurs, ou qu'elle immole sans pitié à ses passions inhumaines.

La morale de la nature est la seule religion que l'interprete de la nature offre à ses concitoyens, aux nations, au genre humain, aux races futures, revenus des préjugés qui ont si souvent troublé la félicité de leurs ancêtres. L'ami des hommes ne peut être l'ami des Dieux, qui furent, dans touts les âges, les vrais fléaux de la terre. L'Apôtre de la nature ne prêtera point son organe à des chimeres trompeuses qui ne font de ce monde qu'un séjour d'illusions: l'Adorateur de la vérité ne composera point avec le mensonge, ne fera point de pacte avec l'erreur, dont les suites ne seront jamais que fatales aux mortels; il sçait que le bonheur du genre humain exige que l'on détruise de fond en comble l'édifice ténébreux & chancelant de la superstition, pour élever à la nature, à la paix, à la vertu, le Temple qui leur convient. Il sçait que ce n'est qu'en extirpant jusqu'aux racines, l'arbre empoisonné qui, depuis tant de siecles, obombre l'univers, que les yeux des habitants du monde appercevront la lumiere propre à les éclairer, à les guider, à réchauffer leurs ames. Si ses efforts sont vains, s'il ne peut inspirer du courage à des êtres trop accoutumés à trembler, il s'applaudira d'avoir osé le tenter. Cependant, il ne jugera point ses efforts inutiles, s'il a pu faire un seul heureux; si ses principes ont porté le calme dans une seule ame honnête; si ses raisonnements ont rassuré quelques cœurs vertueux. Il aura, du

moins, l'avantage d'avoir banni de son esprit des terreurs importunes pour le superstitieux ; d'avoir chassé de son cœur le fiel qui aigrit le zélé ; d'avoir mis sous ses pieds les chimeres dont le vulgaire est tourmenté. Ainsi, échappé de la tempête, du haut de son rocher, il contemplera les orages que les Dieux excitent sur la terre ; il présentera une main secourable à ceux qui voudront l'accepter. Il les encouragera de la voix ; il les secondera de ses vœux ; &, dans la chaleur de son ame attendrie, il s'écriera.

O Nature ! Souveraine de touts les êtres ! & vous, ses filles adorables, vertu, raison, vérité ! soyez à jamais nos seules Divinités ; c'est à vous que sont dus l'encens & les hommages de la terre. Montres-nous donc, ô nature ! Ce que l'homme doit faire pour obtenir le bonheur que tu lui faits desirer. ~~Vertu ! réchauffes-le de ton feu bien~~-faisant. Raison ! conduits ses pas incertains dans les routes de la vie. Vérité ! que ton flambeau l'éclaire. Réunissez, ô Déités secourables, votre pouvoir pour soumettre les cœurs. Bannissez de nos esprits l'erreur, la méchanceté, le trouble ; faites régner, en leur place, la science, la bonté, la sérénité. Que l'imposture confondue n'ose jamais se montrer. Fixez enfin nos yeux, si long-tems éblouis, ou aveuglés, sur les objets que nous devons chercher. Ecartez, pour toujours, & ces phantômes hideux, & ces chimeres séduisantes qui ne servent qu'à nous égarer. Tirez-nous des abîmes où la superstition nous plonge ; renversez le fatal empire du prestige & du mensonge ; Arrachez leur le pouvoir qu'ils ont usurpé sur vous. Commandez, sans partage, aux mortels ; rompez les chaines qui les accablent, déchirez le voile qui les couvre ; appaisez les fureurs qui les enivrent ; bri-

ſez dans les mains ſanglantes de la Tyrannie le ſceptre dont elle les écraſe ; reléguez ces Dieux qui les affligent dans les régions imaginaires d'où la crainte les a fait ſortir. Inſpirez du courage à l'être intelligent ; donnez-lui de l'énergie ; qu'il oſe enfin s'aimer, s'eſtimer, ſentir ſa dignité ; qu'il oſe s'affranchir, qu'il ſoit heureux & libre, qu'il ne ſoit jamais l'eſclave que de vos loix ; qu'il perfectionne ſon ſort ; qu'il chériſſe ſes ſemblables ; qu'il jouiſſe lui-même ; qu'il faſſe jouir les autres. Conſolez l'Enfant de la Nature des maux que le Deſtin le force de ſubir par les plaiſirs que la ſageſſe lui permet de goûter ; qu'il apprenne à ſe ſoumettre à la néceſſité ; conduiſez-le ſans alarmes au terme de touts les êtres ; apprenez-lui qu'il n'eſt fait, ni pour l'éviter, ni pour le craindre.

F I N.

TABLE DES CHAPITRES,

Contenus dans la SECONDE PARTIE.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.



